
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA
Taylor Institution.



12

30m

JEANNE D'ARC.

PARIS. — TYPOGRAPHIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES,
IMPRIMEURS DE L'INSTITUT DE FRANCE,
RUE JACOB, 56.

JEANNE D'ARC,

PAR

ALEXANDRE SOUMET,

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

Qui meurt pour son pays monte plus vite à Dieu!
A. S.

PARIS,

LIBRAIRIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES,

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT DE FRANCE,

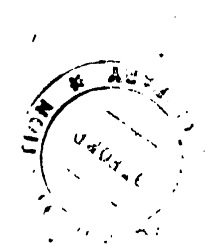
RUE JACOB, 56.

1846.

JEANNE D'ARC,

TRILOGIE NATIONALE

DÉDIÉE A LA FRANCE.



Le 30 Mars, mon Père expirant me dit : Je puis mourir ; mon oeuvre est sauvée puisque je te la laisse à toi Poëte, à toi ma Fille.....

Le 31 Mars, le Ministre de l'Instruction publique, Monsieur de Salvandy, m'écrivit : Donnez-nous ce monument national qui sera la réparation du génie et des lettres de France envers une illustre mémoire, la mémoire de Jeanne d'Arc.

Depuis huit mois, ces paroles et cette lettre m'ont soutenue dans la pieuse tâche qui m'était si solennellement imposée, et dont je me suis acquittée religieusement, comme Fille et comme Poëte.

Gabrielle Soumet d'Altenheym.

Le 25 Novembre 1845.

La littérature française, qui commence à se faire ancienne, la poésie surtout a changé de forme autant de fois que de siècle. Fanatique d'idolâtrie avant Louis XIII, païenne plus tolérante sous Louis XIV, athée, ou peu s'en faut, sous les règnes suivants, ce n'est que de nos jours, et à la fin de la république, qu'elle essaya de devenir chrétienne. C'est à M. de Chateaubriand qu'il faut faire honneur de sa conversion. Il reconnut, le premier, tout ce que le christianisme avait dû introduire d'éléments nouveaux dans le monde de l'imagination : et, ce qui était plus difficile que de le découvrir, il le fit comprendre. Il eut, c'était dans l'ordre, de nombreux antagonistes qui nièrent sa puissance, de ces gens qui ferment intrépidement les yeux à la lumière, pour se persuader qu'il est nuit. Leurs yeux sont demeurés fermés, et le jour est resté.

Les réformes n'ont pas, d'ordinaire, d'effet rétroactif : on n'agit pas, ou on n'agit que faiblement sur ceux qui sont nés avant que le mouvement se soit déclaré, et qui, au moment où il s'annonce, se sont déjà comme installés dans de vieilles habitudes. L'auteur de *René* et d'*Atala* ne pouvait rien changer aux mœurs littéraires des Delille, des Chénier, des Fontanes, qui, au lieu de se frayer des chemins, aimaient mieux se reposer dans celui de leurs pères. Il n'avait rien à espérer que d'une génération neuve : et cette génération, étouffée dans les camps et conduite au tambour, n'avait guère le loisir de songer aux lettres. Les livres qu'on doit lire entre deux batailles sont faits en général aussi lestement qu'on les juge ; et de ceux qui naissaient alors dans le fracas des armes, il n'est

resté, comme de nos canons et de nos fanfares, qu'un peu de bruit qui se dissipe, et un peu de fumée qui s'en va. On voyait cependant de temps à autre, au milieu du hourvari de l'Europe, percer en France quelques symptômes de révolution spirituelle. L'esprit chrétien, qui avait transformé la prose, cherchait à transfigurer la poésie. Quelques hommes privilégiés, conspirant contre la routine, essayèrent de donner à nos vers une tournure moins scolastique. Ils eurent l'heureuse ambition de vouloir faire autre chose que ce qu'on avait fait. Ils crurent inutile de singer pour la millième fois les pleurs de Racine ou le rire de Boileau; de rajuster à leur pied le cothurne de Voltaire; d'enrouer les échos à répéter les pieux versets de Jean-Baptiste ou les soupirs assez peu évangéliques de Parny. Sans arrière-pensée des larmes ou des sourires d'autrefois, peu soucieux de se vieillir des grimaces de leurs ancêtres, ils aspirèrent à se créer une langue, aussi jeune que leur cœur. Un des premiers fut l'auteur de *Jeanne d'Arc*.

Alexandre Soumet était né à Castelnaudary en 1786, la veille de bien des désordres, mais la veille aussi de la liberté. De là peut-être l'indépendance de son talent, son courageux dédain des routes vulgaires, l'audace aventureuse de ses inspirations et de ses élans. Étranger, dans son enfance, à l'enseignement traditionnel des colléges, il ne s'occupa des anciens qu'à un âge où l'on est récompensé de la fatigue de les étudier par le plaisir de les connaître. Il n'eut point, avant de pouvoir les estimer, à subir comme un joug l'apprentissage des beautés classiques. Disciple de lui-même, son esprit se forma sans maître, et ne reçut aucune empreinte. Il ne faudrait sans doute recommander à personne ce genre d'éducation, qui ne convient qu'à bien peu de monde; mais il réussit au jeune Soumet. Il lui dut de n'être d'aucune école, et ce sont en général les hommes qui n'en ont pas, qui méritent d'en fonder une.

Son génie s'annonça de bonne heure par une rare aptitude à tout apprendre, à tout retenir. Enfant, il lisait tout ce qui lui tombait sous la main : poésie, histoire, roman, théologie, métaphysique, tout lui était bon, pourvu que ce fût un livre. Ses parents ne pouvaient pas se rappeler à quelle époque il ne savait pas lire. A sept ans, il faisait déjà des vers. Un peu plus tard, il s'imagina que *Télémaque* n'était pas complet, et il y ajouta un livre entier, qui s'est perdu. Il n'est pas vraisemblable que cette perte soit affligeante; mais, dans sa famille, on vanta longtemps le petit Fénelon comme un prodige.

Les prodiges ne tiennent pas communément parole, et les géants de sept ans inclinent tous à devenir des nains. Alex. Soumet

échappa à cette condition des phénomènes. L'homme tint les promesses de l'enfant. Il atteignait déjà la virilité, quand un gouvernement régulier, qui n'était pas encore le despotisme, quoiqu'il dût si prochainement y descendre, vint remplacer l'anarchie du Directoire. Ému de nos crimes et des prouesses de nos armées, il eut des hymnes pour déplorer nos excès, et célébrer leur guérison. Quand la religion, bannie par la terreur, fut rappelée de l'exil par la politique, il se trouva dans son âme des chants d'amour pour la saluer. Quand les carrousels de Clémence Isaure se rouvrirent sous le ciel pacifié du Midi, il y jeta ses vers, pour en récolter les fleurs, et sa moisson fut complète.

Enhardi par ces succès, le poëte en convoita bientôt de plus difficiles. Applaudie de tout le Languedoc, il fallait, à cette gloire naissante, le bruyant baptême de Paris; il ne se fit pas attendre : *l'Incrédulité* parut. Cet ouvrage, dont l'auteur n'avait pas vingt-trois ans, était assez remarquable pour être mal reçu; ce fut le contraire. Accoutumé à la toilette, à la coquetterie des vers de l'abbé Delille, qui, suivant l'expression d'un rival, mit du rouge à Virgile et des mouches à Milton, on fut frappé de cette poésie à la fois grave et pompeuse, abondante avec grâce et sévère avec luxe. Les critiques les plus moroses trouvèrent, pour en parler, de la bienveillance au bout de leurs plumes. Nous sommes trop justes, pour ne pas avouer toutes les imperfections de cette première œuvre. L'ordonnance en est vague : le but s'aperçoit mal à travers le labyrinthe des détails. C'est plutôt une suite de tableaux qu'un poëme, et des tableaux qui se suivent sans raison suffisante de se succéder; mais il y règne d'un bout à l'autre je ne sais quelle verdeur, qui flatte et qui séduit. Il y a, dans cette poésie juvénile, une ardeur de coloris, une fraîcheur d'harmonie qui enchante, un parfum de nouveauté qui présage une rénovation.

Attentif à tout ce qui se faisait autour de lui, l'Empereur jugea la portée de ce début : et ce monarque, si souvent aveugle, qui se doutait bien pourtant que, fragile comme son épée, sa gloire guerrière avait besoin, pour être durable, de s'appuyer sur la pensée, encouragea l'auteur comme un espoir de son avenir. Napoléon s'abusait rarement sur la valeur des hommes; et l'Homère qu'il s'était choisi ne lui a pas failli. Soumet lui a décerné, dans son *Enfer racheté*, des vers qui survivront au fantôme de bronze de la place Vendôme.

Tandis que l'empire amassait victoire à victoire les éléments de sa ruine, le jeune écrivain, qui suivait les armées, pour administrer comme auditeur quelqu'une de nos nouvelles provinces, se

délassait du conseil d'État par des poésies pleines de charme et de splendeur, échos lyriques de nos exploits ou des émotions plus intimes de son âme. On leur criait bravo, comme à nos autres conquêtes; mais ces bravos paisibles avaient peine à percer l'orage continuel des *Te Deum*, qui se déchaînaient dans nos villes. Nulle oreille cependant ne fut sourde aux élégies de *la Pauvre fille* et de *la Nuit de Noël*, qui n'avaient point de patrons, et resteront des modèles. On avait fait sourire la naïveté: Alex. Soumet sut la faire pleurer. Passant de ces préludes à des travaux plus élevés, ce fut au milieu des marches et contre-marches de nos soldats qu'il composa sa tragédie de *Cléopâtre*, drame incomplet d'abord, et qu'il a depuis si largement perfectionné : incomplet mais grandiose, où il sut parler des batailles avec autant de verve que nous les gagnions, et jeter, dans les discussions politiques des triumvirs, des coups de pinceaux qui valaient des éclairs.

Napoléon tomba, et on ne peut pas dire que ce malheur fut une calamité pour les lettres. Quelque faveur qu'il leur accordât, son règne tumultueux eût fini par les mettre en fuite. Alex. Soumet lui-même, obligé de compter ses heures, d'ajourner ses inspirations pour aligner des chiffres, eût peut-être gagné comme un autre la maladie des emplois, et, se trompant d'ambition, échangé son brevet de poëte contre un diplôme de préfet. Rien de grand ne pouvait plus se développer sous ce régime de soldat, où l'interdit de la pensée était sous la surveillance de la police. Bonaparte absorbait toutes les idées à son profit, et s'était chargé d'en avoir pour tout le monde : il fallait sa chute pour émanciper l'intelligence. Cette catastrophe salutaire fit sortir nos esprits de la tutelle des armes; toutes les forces de l'âme furent bientôt en activité, comme l'étaient les forces physiques dans les années précédentes. On prit la peine de s'instruire, quand on fut certain qu'une balle, ou qu'un coup de sabre, ne viendrait pas à l'improviste rétablir brutalement l'égalité entre le savoir et l'ignorance. On apprit à parler, quand on crut qu'on pouvait penser. La barbarie et l'épée rentrèrent dans le fourreau; et le génie se montra, quand on se crut le temps et la permission d'en avoir.

Notre philosophe, qui n'avait accepté de fonctions que par obéissance, et se fût laissé par devoir enfermer dans des horizons de bureau, commença enfin à respirer plus à l'aise, à ne plus sentir sur son front la calotte de plomb des affaires, à s'apercevoir qu'il n'y a pas de places, surtout quand elles sont hautes, qui vaillent les pas qu'on fait pour y monter. Sa carrière administrative était, Dieu merci, terminée: et, malgré sa chétive fortune, malgré son peu d'espoir

d'en fonder une par son travail, il eut le courage de se consacrer exclusivement aux lettres. Si les lettres consolent souvent nos chagrins, elles donnent rarement le bonheur et plus rarement le repos; c'est presque de l'héroïsme que de s'y dévouer. On devrait tenir compte de cette abnégation, quand elle nous vaut de beaux ouvrages; mais c'est toujours la première chose qu'on oublie.... après les beaux ouvrages, bien entendu.

Étouffée un instant sous les décombres du trône impérial, la France fut si prompte à se relever, qu'on s'aperçut à peine que le pied lui avait manqué. Elle n'était point encore débarrassée de ses prétendus vengeurs, qu'elle reprenait une attitude de liberté, et cherchait dans les triomphes de la pensée une compensation de nos déroutes. Interrompus par nos revers, on voit, dès les premiers jours de 1815, se renouveler les concours de l'Académie. Deux prix de poésie sont proposés. Alex. Soumet se présente, et les remporte tous les deux. Ses rivaux se sentirent si bien vaincus, qu'aucun ne réclama : cela peut, à la rigueur, passer pour un troisième prix. Les pièces couronnées, les seules peut-être qui méritent qu'on s'en souvienne, sont *la Découverte de la vaccine* et *la Mort de Bayard*. Le secrétaire perpétuel, malgré sa réserve d'usage, ne craignit pas de proclamer le lauréat *le plus bel espoir des muses françaises*. M. Suard, qui ne prononçait pas toujours des oracles, parla cette fois comme un prophète.

Quelques-uns de nos contemporains nous ont si peu ménagé les beaux vers, que c'est à peine aujourd'hui si on les remarque quand ils paraissent. Il n'en était pas de même il y a trente ans. On n'était point alors blasé comme à présent; et on se ferait difficilement une idée de la sensation qu'excitèrent les deux brillants discours de Soumet, surtout chez les jeunes gens. De nouveaux points de vue s'ouvraient à travers les broussailles de l'empire : une langue nouvelle se révélait. On ne s'était point, dans les lycées, habitué à cette opulence d'images, à ces alliances inusitées d'expressions, à la richesse mélodieuse des rimes, au balancement nombreux des périodes, à cette musique de la parole, si expressive, qu'on dirait que le son a de la couleur. C'est que nous avions eu beaucoup de versificateurs, et qu'il se montrait enfin un poëte.

Alex. Soumet dut bientôt à son talent quelque chose de mieux que les médailles de l'Institut : l'attention de madame de Staël. Cette femme célèbre, qui s'était crue de bonne foi persécutée par l'Empereur, et ne l'avait été que par ses courtisans, venait de rentrer en France, escortée de tous ses ouvrages; et on cherchait à la dédommager de l'exil par l'admiration. Certaines pages de *l'Alle-*

magne agitaient surtout les esprits. Il semblait que ce fût un nouveau programme de conquêtes, destinées à combler le vide de nos désastres. Des débats sérieux s'engagèrent sur ce livre, comme aux bons temps de la littérature; ce qui ne veut pas dire précisément les jours où elle était bonne, mais ceux où elle était reine. Les uns trouvaient que l'amie de G. Schlegel faisait trop belle part aux étrangers; les autres, qu'elle prêchait trop timidement sa croisade germanique. Alex. Soumet, que les tendances de son esprit entraînaient vers le Nord, fut naturellement du nombre de ces derniers. Il ne crut pas devoir se taire dans une contestation où le génie moderne était au jeu, et il adressa de respectueuses remontrances à l'illustre sœur de Corinne. *Les Scrupules de madame la baronne de Staël* se firent surtout remarquer par l'accusée. Le reproche ressemblait trop à une flatterie, pour qu'elle n'y fût pas sensible : elle y répondit par des éloges.

Au lieu de se laisser prendre au vertige des louanges, le poëte s'efforça de les mériter. Il ne crut pas que le succès lui donnât le droit de s'endormir, ou de jeter coup sur coup au public des productions aussi légèrement conçues que rapidement exécutées. Au lieu de courir la poste, moyen sûr de ne pas arriver, il se retira tout à coup du monde, et s'en fut demander à l'étude le secret de doubler ses forces par le travail. Pendant cinq ans, on n'entendit plus guère parler de lui que pour apprendre de loin en loin qu'il avait, sous le ciel natal du Languedoc, achevé plusieurs tragédies, commencé *Jeanne d'Arc*, et jeté les premiers fondements d'une plus vaste épopée, celle où il devait plaider pour Satan devant la clémence de Dieu. Il ne publia rien, durant cet intervalle, qu'un opuscule tiré à un petit nombre d'exemplaires, et uniquement pour ses amis, l'*Oraison funèbre de Louis XVI*. Cet hommage oratoire d'une belle âme à une grande infortune, quelques articles insérés dans le journal de *la Muse*, ont fait regretter que Soumet n'ait pas écrit davantage en prose : quand on lit ses vers, on ne regrette plus rien.

Il ne revint à Paris que vers 1820; il y rapportait un portefeuille bien rempli, deux tragédies surtout, qui furent jouées en même temps sur deux scènes rivales. Encouragé par un succès qui, sur une plus grande échelle, pouvait rappeler sa gloire académique, il parut ne vouloir plus s'occuper que du théâtre. Dans l'espace de huit années, il donna successivement cinq autres pièces, tant aux Français qu'à l'Odéon. Toutes furent accueillies avec faveur, quelques-unes avec enthousiasme; on croyait encore, en ce temps-là, que la véritable grandeur est simple, et qu'il y a plus de mérite à dire sans fracas de nobles choses, qu'à brouiller de

toutes les manières je ne sais quel écheveau de fil, qu'on appelle une intrigue.

Dans ce siècle d'innovation, trop souvent furibonde, on n'a pas toujours respecté dans Soumet cette sagesse du génie, qui veut mesurer jusqu'à ses écarts, et paraître se perdre sans jamais s'égarer. Dans le tumulte des assauts, dans les bruyants conflits d'une guerre civile littéraire, on a trop oublié, ou on a feint d'oublier, qu'il avait été le précurseur de la loi nouvelle. Peu s'en faut qu'on ne se servît, pour l'ensevelir, du drapeau qu'il avait levé. En littérature comme en politique, on lapide souvent les nouveaux dieux avec les pierres de leurs autels ou les débris de leurs statues. On a sans doute été plus loin que Soumet dans les réformes; mais il n'est pas prouvé que ce plus loin ait toujours été en avant.

En attendant qu'on ait décidé entre Sophocle et Shakspeare, il faut pardonner à Soumet d'avoir suivi Corneille. Quelle que soit au reste la bannière qu'on adopte, on admirera toujours dans son théâtre l'énergique simplicité des conceptions, et ce coloris éblouissant, dont il eut seul la recette. Le dialogue plus familier, sans être pourtant moins noble, n'a pas l'éclat gourmé des dialogues d'autrefois : il s'élève sans se boursoufler, il se détend sans s'amollir, il sait descendre sans s'abaisser. Quant à l'action, il n'a jamais besoin de la tourmenter, pour en compliquer les ressorts. Voyez sa *Clytemnestre!* point de confusion dans les plans : tout se presse, et rien ne se gêne. Le cadre antique s'est élargi, et semble se prêter de lui-même au nombre infini de détails qu'on exige aujourd'hui des artistes. La jeune Melpomène a peut-être à ses draperies plus de plis que l'ancienne; mais les formes moins accusées n'en sont pas moins pures. Quoiqu'elle n'y perde rien de sa terreur, la fatalité païenne se ressent, dans cette pièce, de l'influence du christianisme : et, d'un bout à l'autre de ses cinq actes, il se mêle aux cris de la vengeance et du remords une tendresse de religion, qui soulage de l'effroi. Un morceau capital est le récit du songe de Clytemnestre, vision prophétique et terrible, qui semble pousser le drame, au lieu de le ralentir. En transportant dans les régions du sommeil la sublime fantasmagorie des *Euménides*, il nous a fait toucher du doigt le surnaturel, sans lui rien retirer de son prestige. On y sent à chaque vers percer la puissance du poëte épique, qui se manifeste enfin tout entier dans *Saül.*

L'auteur avait des modèles pour sa *Clytemnestre*, et il a profité de leurs secours pour les surpasser. Il n'en avait point pour *Saül.* Là, il ne doit rien qu'à lui, et c'est là qu'il paraît le plus riche.

Cette tragédie est d'un autre ordre que la première, et, on peut le dire, d'un ordre à part. Le merveilleux y devient palpable, sans cesser d'être mystérieux. Le langage, en demeurant naturel, revêt toute l'opulence lyrique de l'épopée. Le poëte a su fondre habilement dans ses vers, avec l'amertume impérieuse et souvent si biblique d'Eschyle, la solennité accablante de l'Écriture : allier aux éclairs d'Isaïe le feu sombre du Prométhée, insultant dans ses fers au Dieu qui les lui donne. Le dessin de la scène répond à la couleur du style : l'action est tout à la fois simple et accidentée, et se déroule pleine de trouble et de combats, avec une sorte de calme formidable, qui tient d'un autre monde. S'il est permis à la critique de réfléchir quelque chose de la poésie dont elle parle, on pourrait comparer cet ouvrage à ces volcans des Cordilières, qui montent dans la nue, tout sillonnés d'abîmes. Ces pics hautains semblent, comme Saül, en lutte avec le ciel, et, défiant les orages, opposer à la foudre leur bouclier de lave ou leur front de granit.

Cette pièce, où se peint dans toute sa force le duel impérissable du sacerdoce et de la royauté, nous paraît le chef-d'œuvre dramatique d'Alex. Soumet, peut-être parce qu'elle se rapproche plus de l'épopée que les autres ; et l'épopée, c'était là, quoi qu'il en dît, sa véritable vocation. Amie du fantastique, son imagination s'arrangeait mieux de l'idéal que de la réalité. Quelque large qu'en soit le plan, un poëte est souvent mal à l'aise dans les limites du drame : il lui faut devant lui plus d'espace et plus d'air. Ses qualités les plus saillantes le servent moins qu'elles ne l'embarrassent : sa voix trop retenue l'incommode ; la longueur de sa vue l'importune ; en voulant se replier, sa pensée se contourne ; impatient de prendre la parole, il se substitue à ses personnages, et leur prête une éloquence qui contrarie la vérité. Tout ce qu'on peut dire pour excuser ce défaut, c'est que la plupart de ceux qui le blâment ne seraient pas fâchés de l'avoir.

Quoique moins prononcée que dans *Saül,* on distingue la même teinte épique dans *le Secret de la Confession*, dans *Cléopâtre*, dans *Norma* aussi bien que dans *la Pucelle d'Orléans*, dont il a déshérité le théâtre, pour agrandir son rôle. Elle se fait jour dans les pièces même qui ne sont pas entièrement de lui, dans *une Fête de Néron*, où son associé devient son égal, dans *le Gladiateur* et dans *Jeanne Grey*, dont il partage la gloire avec sa fille, si cela peut s'appeler un partage. Ce qu'on retrouve aussi dans toutes ses tragédies, c'est la même sobriété d'incidents, le même art dans leurs dispositions. Les péripéties n'y naissent pas du cliquetis des événements, mais du caractère même de ses héros, des passions qui les agitent. Il

sait que sur la scène la parole est une action, qu'on bouleverse le monde avec un mot; et il intéresse à ce qui se dit autant qu'à ce qui se fait. S'il s'agit d'un meurtre, le vers garde son rang et passe avant le poignard : la pensée frappe, le fer achève. Tout en se modifiant suivant les exigences de son temps, Alex. Soumet a toujours suivi scrupuleusement les errements des vieux maîtres, et, sans leur ressembler, il se place à côté d'eux.

Constamment soutenus par la faveur publique, de si nobles travaux s'arrêtèrent, après le succès de *Norma*. Ce poëte, qui n'avait pas le droit de se méfier de lui même, se laissa tout à coup décourager de la poésie. La fatigue, le désir si naturel du repos, n'en furent pas la seule cause. La malveillance cherchait à le punir d'avoir trop souvent réussi. Lui qui n'avait vu que des frères dans ses émules, on s'appliqua à les lui opposer comme des rivaux qui l'éclipsaient. Le champ des lettres est cependant comme le ciel : il y a place pour toutes les étoiles. Après l'avoir injurié, on affecta de ne plus le citer, croyant que le silence amènerait l'oubli. Il ne perdit pas ses amis, parce qu'il savait les retenir; mais il perdit de sa ferveur et de sa foi, et il se confina dans la retraite, résolu de n'en plus sortir, n'en sortant que pour applaudir aux succès des autres et encourager les débutants, lui qui n'avait plus besoin que de récompense.

L'auteur de tant de glorieux ouvrages ne se plaignit pas de l'espèce d'ingratitude qui le condamnait à n'en plus faire; mais il en souffrit amèrement, profondément. Il est dur, en effet, après avoir sacrifié son bien-être à se fonder un nom, avec la conscience de l'avoir noblement gagné, de se le voir refuser en face par un tas d'envieux subalternes, qui prennent leurs aboiements pour des raisons. Quand on donne tout haut des ailes à tant d'œuvres contrefaites et venues avant terme, qui ne pourront jamais marcher, il est dur de se voir nier tout vivant dans des œuvres robustes et vivaces, dont l'existence nous coûte une partie de la nôtre. Alex. Soumet se résigna, sans mot dire, à ces tristes bénéfices du métier de grand poëte; mais la blessure eut peine à se cicatriser. Il lui fallut, comme Jacob, lutter longtemps avec l'esprit de Dieu; et il ne parvint à l'étourdir, qu'en s'étourdissant lui-même par des études aussi abstraites qu'inutiles. Il consuma près de trois années à chercher les moyens d'asservir les chances du hasard, à régler le sort par le calcul, à vouloir, comme Pythagore, trouver la clef de l'univers dans les nombres. Par une bizarrerie, explicable peut-être quand on songe à ses déceptions, c'était le temps de sa vie qu'il croyait avoir le mieux employé.

Les poëtes ont beau faire, ils ne peuvent pas s'abdiquer sans re-

tour. Le génie est un dieu qui sait se rappeler à ses prêtres, ou, si vous voulez, à ses victimes : ses adorateurs ont toujours deux noms. Fidèle à son vœu d'obscurité, Alex. Soumet n'écrivait plus; mais sa plume seule était oisive, sa pensée ne l'était pas. Si longtemps repoussés ou négligés, les fantômes de ses épopées revinrent, armés de toutes les séductions d'un rêve, frapper sans relâche à sa porte : il finit par leur ouvrir. Grâce aux conseils et peut-être à l'exemple d'un ami, qui lui paye ici sa dernière dette d'amitié, il finit par se réconcilier avec les longs travaux sans salaire. Il se promit alors de rentrer dans la lice, et d'y jeter un gage de plus à la postérité : il s'est tenu deux fois parole.

Plein de ses généreux projets, il s'en fut demander à l'Italie un peu de ce soleil qui animait Virgile et le Tasse, qui avait échauffé plus tard le rigide Milton : ce soleil le traita comme un fils de ces grands hommes; il raffermit une santé compromise par les veilles, et, en lui rendant ses forces, il le prépara pour de nouveaux orages, pour les luttes qui précèdent la victoire, pour les combats qui la suivent. Il disposa le plan, les scènes, les épisodes de cet *Enfer,* dont il projetait *le rachat* depuis vingt ans; et quand il n'y eut plus rien à faire qu'à l'exécuter, il alla chercher près de sa fille l'inspiration aux bords de l'Océan. L'inspiration n'avait pas perdu l'habitude de lui répondre; et il acheva bientôt, sans s'interrompre, un monument qui honore à la fois le poëte et son pays.

Quoique nous ayons en France une véritable forêt d'épopées dans tous les genres, les étrangers n'ont jamais, de ce côté de notre littérature, voulu apercevoir qu'un désert. On ne pouvait pas dire hier que ce fût une erreur d'optique; hier encore ils avaient raison : nos épopées sans nombre n'ont été de tout temps qu'une forêt d'arbres morts, et d'arbres qui sont nés comme ça. Nous n'avions réellement hier que des spectres à opposer aux *Lusiades*, à la *Jérusalem*, aux trois sphères du Dante, qui ne sont pas des ombres. Notre pauvreté n'est plus aujourd'hui qu'un souvenir. *La Divine Épopée,* ou plutôt *l'Enfer racheté,* car son premier nom est le seul qui lui convienne, est un des beaux poëmes qui existent. Maintenant que l'auteur n'est plus là pour souffrir d'une injustice ou jouir de sa renommée, on n'hésitera pas à lui assigner sa véritable place : on mettra *le Paradis retrouvé* sur la même ligne que *le Paradis perdu*.

L'envie, qui ne dort que quand on meurt, n'est pas de nature à mourir quand on s'éveille. A peine ce poëme était-il annoncé, qu'elle ramassa tous ses vieux poisons, pour en abreuver un homme qu'elle avait cru mort et qui avait l'audace de ressusciter, pour corrompre au moins son succès, si elle ne pouvait l'empêcher. Elle alla jusqu'à

se faire catholique, pour alarmer sa conscience, et c'est ce qu'elle fit de plus adroit; elle recruta ainsi des partisans parmi ceux même qui ne demandaient pas mieux que d'admirer. Des hommes sincèrement religieux ont accusé cet ouvrage de n'être point orthodoxe : c'est leur opinion qui ne l'est pas. Toute idée sublime doit l'être, surtout quand il s'agit d'une ambition de charité, qui, sans quitter ses traces, va plus loin que l'Évangile. Sommes-nous dans les secrets de l'Éternel? De quel droit nous permettons-nous d'assurer qu'il n'est pour rien dans les grandes pensées d'un homme? N'est-ce pas une impiété, quand il s'agit d'un prodige de dévouement, de supposer que l'idée n'en est pas puisée à la source même du dévouement? Un ami de Soumet lui disait un jour, pour tempérer des inquiétudes qui n'étaient cependant pas très-vives : « Vous êtes trop supérieur, pour vous embarrasser des chicanes d'une foi mesquine! Quant à moi, voyez-vous, dussé-je compromettre par là ma part de rédemption, j'affirmerais encore que Jésus-Christ, voulant couronner son sacrifice de la terre par un sacrifice plus grand, Jésus-Christ se préparant un Golgotha dans l'enfer pour racheter, par des supplices sans mesure, des châtiments qui doivent être sans fin, est une des idées les plus saintes. les plus nobles qui puisse germer dans une tête humaine. » Les hérésies de son ami le consolaient un peu de ses témérités.

Voici en quelques mots la pensée capitale de ce poëme, qui, s'il fût venu quelques siècles plus tôt, marcherait à présent de pair avec les plus illustres. L'orgueil de Satan a lutté contre Dieu, qui l'a vaincu : l'orgueil de l'homme a lutté contre Satan, qui a lâché le sceptre du mal : et Satan, déjà dépossédé par ses remords, pleure, avec sa chute qui l'a fait roi, celle de ce fatal usurpateur, qui tombe sur le trône en croyant y monter. L'homme a remplacé l'archange rebelle : et quand le Fils de Dieu gravit son Calvaire infernal, c'est encore l'homme qu'il veut sauver, ce frère coupable, dont il a porté la chair et les douleurs, dont il a tout connu, excepté le péché. C'est le salut de l'homme qu'il complète par ce renouvellement de martyre, et l'homme entraîne dans sa rédemption l'ange absous de ses premiers combats par ses dernières défaites. L'ordonnance de l'édifice est digne de la conception; l'exécution, digne de l'ordonnance. Il s'y rencontre sans doute quelques passages, où l'auteur aurait pu se montrer plus avare d'ornements; où, quand sa pensée devient gracieuse, elle n'est pas d'une grâce assez sévère; où, repoussant l'inflexible unité du style épique, il s'est jeté, pour fuir la monotonie, dans une variété de formes qui ressemble à du caprice. Mais ces fautes de détails n'ôtent rien à la majesté de l'ensemble. On n'a point

encore reproché aux cathédrales les fantaisies quelquefois bizarres de leurs sculptures : les guivres, les dragons, les chimères, les salamandres, les découpures un peu désordonnées de Notre-Dame, ne l'empêchent pas d'être un monde; les arabesques de la Divine Épopée ne l'empêchent pas non plus d'en être un, et un des plus riches que la poésie nous ait donné.

Si l'on voulait citer tous les morceaux remarquables de cette nouvelle et singulière Messiade, il ne faudrait pas seulement en compter les chants; il faudrait, je crois, en compter les pages. Il est des esprits difficiles, qui regardent cette profusion comme un vice. Il leur est aisé de se dédommager : les poëtes économes ne manquent pas. Tout rempli d'éminentes beautés, on peut s'étonner que cet ouvrage ne soit pas devenu populaire. Eh! mon Dieu, il ne le sera peut-être jamais, pas plus que ceux de Milton, de Dante et de Klopstock, ces soleils de l'esprit humain, que l'on contemple avec orgueil et qu'on n'aborde guère. Le défaut des poëmes sacrés, au moins par rapport à la terre pour laquelle ils sont faits, est qu'ils n'y posent pas assez. La lumière vient de trop haut, ou de trop loin, pour dissiper nos ombres; elle s'arrête aux yeux, et ne va pas jusqu'à l'esprit. La scène est trop habituellement placée dans des régions où l'on n'a plus l'habitude de voyager. On a de la peine à s'y acclimater : on ne sympathise pas avec leurs populations surnaturelles. L'homme s'y perd trop de vue; et l'homme est tellement égoïste, tellement épris de ses fausses grandeurs, qu'il préfère l'étroit et stérile tableau de ses actions à l'immense et fécond spectacle de l'Éternel. La création, c'est lui; et il n'admet le Créateur qu'à la condition de se voir sans cesse à ses côtés.

Quoiqu'il n'eût qu'à se louer de l'empressement du public, le poëte sentit si bien que nous n'avions plus assez de croyances pour le suivre dans le domaine religieux de ses rêves, qu'il ne se crut pas quitte envers la gloire, après avoir donné au monde un livre que tout le monde n'était pas à même d'apprécier. Il se résolut alors à terminer sa trilogie de *Jeanne d'Arc*, qu'il avait ébauchée dans la force de l'âge, et qu'il devait finir, les deux pieds dans sa fosse, n'ayant plus de vivant que le cœur et le cerveau. Il voulut cependant se distraire, un moment, des fatigues de l'épopée, laisser reposer la mine avant de la rouvrir. Il ne pouvait se distraire que poétiquement; mais on aurait peine à deviner le genre de délassement qu'il choisit : il fit une comédie en cinq actes, cette œuvre de démon, suivant Voltaire, qui, tout diable qu'il était, ne signa les siennes que de son nom et jamais de sa griffe. Soumet s'en est mieux tiré : il avait été dans l'enfer pour le peindre, et il s'en est souvenu dans sa

comédie. Elle est aussi mordante que les meilleures de Beaumarchais. Quand le génie se mêle d'avoir de l'esprit, il va, du premier bond, aussi loin qu'on peut aller.

Cette pièce, qui n'a point été représentée, devait l'être sous le titre de *Monseigneur se marie*. Il est fâcheux que les comédiens en aient préféré d'autres qui ne la valent pas. Toute petillante de verve et de bons mots, c'est une œuvre habile et sérieuse, où la gaieté tient un poignard, et d'où le rire n'a pas banni la morale; c'est probablement pour cela qu'on ne l'a pas jouée. Il se pourrait que le tissu de l'action ne fût point aussi serré qu'il aurait pu l'être; que l'intérêt des scènes ne répondît pas toujours à la véhémence passionnée des acteurs; mais ce n'est qu'un doute que nous hasardons, sans prétendre rien affirmer. Ce qui ne nous semble pas douteux, c'est la hardiesse et la beauté des vers, la brûlante énergie de la satire, qui sait partout se concilier avec l'élégance. Ce qu'on admirera certainement dans cette ménippée dramatique, c'est qu'en flagellant nos ridicules, en stigmatisant nos vices, en fustigeant nos ambitions, et cela dans un langage accessible à toutes les intelligences, le poëte a trouvé le secret de toujours rester dans les régions les plus élevées de la poésie. Comment s'y est-il pris? Il ne peut plus nous le dire; mais il sera bientôt facile de s'en assurer. Il a su communiquer au vers comique l'éclat, la sonorité, l'allure audacieuce du vers lyrique. Son amertume ne se ressent jamais des bassesses qu'il punit; le poison qu'il distille est âcre et brillant : c'est du fiel cristallisé.

On a beau faire tout ce qu'il faut pour le vaincre, le temps ne s'arrête pas. Soumet avait atteint, lorsqu'il cessa de jouter avec Aristophane, l'âge où Milton commença *le Paradis perdu*. Il voulut prouver une fois de plus qu'il y a des esprits qui ne vieillissent pas. Sans doute; mais ils ne restent jeunes qu'à la condition d'être sobres; et si Milton fut impunément prodigue, c'est qu'il n'avait pas, comme son émule, abusé de ses richesses. Milton, lorsqu'il entreprit son chef-d'œuvre, n'avait encore que très-peu produit; son âme vigoureuse animait un corps plein de séve et de vigueur. Soumet eut le malheur de ne pas se rappeler qu'il avait beaucoup veillé, beaucoup travaillé; et parce qu'il se sentait l'âme aussi souple, aussi jeune, aussi puissante que jamais, il crut que ses forces physiques devaient répondre aux exigences de ses forces morales. Il s'abandonna aux nouvelles avances de la poésie avec la même ardeur qu'à vingt ans. Quelques années plus tard, sa tâche était presque accomplie; mais le poëte avait ruiné sa santé, et il expiait, par d'atroces souffrances. les imprudences de son génie.

La Divine Épopée s'adressait à l'humanité entière. C'est une raison

pour avoir beaucoup d'échos; mais, trop distants les uns des autres, celui qui les interpellait n'a pas toujours entendu leurs concerts. *Jeanne d'Arc* lui promettait des réponses plus promptes. Ce chant d'apothéosé, qui s'adresse surtout à la France, doit éveiller ses plus vives sympathies; mais, quelque bruit qu'il fasse, l'auteur ne l'entendra pas. Une sorte de fatalité s'attache à la plupart des poëtes vraiment dignes de ce nom. Pour un que la gloire salue, il en est dix qui s'endorment sans savoir que, invisible et présente à leur chevet, la gloire attend, pour se montrer, que leurs yeux ne puissent plus la voir. Qu'elle parle pourtant! quelque chose de nous peut-être n'est point insensible aux murmures d'approbation qui s'élèvent autour des tombes. Que serviraient de belles œuvres, si ceux qui nous les donnent n'en devaient jouir que sur cette terre, où personne quelquefois ne s'arrête pour les voir passer? Croyons donc que si ce poëme a le retentissement que nous espérons, cet hommage ne sera pas perdu. Ce succès, tout l'appelle: le génie de l'auteur, sa mort, l'héroïne, qu'il reprend aux bourreaux pour la rendre aux batailles. Le pays acquittera par ses louanges deux dettes à la fois. Il ne se peut pas qu'il soit toujours ingrat pour l'*ange de notre histoire*. Il l'a lâchement abandonné aux ressentiments de ses ennemis, aux éloges écrasants de Chapelain, aux outrages de Shakspeare, aux stupides profanations de Voltaire: c'est assez de supplices. La reconnaissance doit à Jeanne d'Arc d'adopter un grand poëte qui la venge.

Ce poëte, qui ne s'était pas cru permis de changer le moule tragique, créé, on peut le dire, par Corneille, et adopté par Racine, s'est complétement affranchi de cette réserve dans l'épopée, dans la dernière surtout. La forme en est nouvelle, les divisions inusitées. L'auteur est, suivant nous, aussi judicieux dans un cas que dans l'autre. Les règles du théâtre, telles qu'elles ont été posées par nos devanciers, nous paraissent plus favorables à l'intérêt que la liberté souvent excessive de nos voisins. Nous ne serions pas éloigné de croire qu'elles sont aussi plus raisonnables. Les actions humaines tournent généralement dans un cercle assez restreint: elles obéissent à des lois fixes, inévitables, dont nous avons plus ou moins l'instinct ou la conscience. Cette nécessité cesse d'être sensible, dès que l'imagination prête de sa mobilité à la marche de l'histoire; dès qu'au lieu d'être la providence de son drame, le poëte paraît l'esclave des événements qu'il retrace; dès qu'au lieu de les contenir, il semble se laisser de toutes parts déborder par les faits. Il n'en est pas de même de l'épopée, qui n'a pas plus de limites que la nature même; qui doit représenter, en même temps

que le drame, le théâtre où il s'agite. Là, on sent qu'il ne peut pas y avoir d'autres règles que notre manière de voir et d'apprécier la création. Le drame est un tableau, et il y a des écoles où l'art s'apprend et se perfectionne. L'épopée est un monde, et il n'y a d'école que celle de Dieu.

Nous ne croyons pas nous laisser abuser par notre dévouement au souvenir d'un ami, en avançant que, s'il n'était pas déjà classé parmi les écrivains du premier ordre, sa dernière production l'y ferait infailliblement placer. *Jeanne d'Arc* aura sans doute des imitateurs, mais n'aura pas eu de modèles. Le poëte ne s'est montré nulle part plus neuf et plus varié. Si l'homme est dans son œuvre, jamais homme n'aura donné, comme dit Montaigne, une plus vivante portraiture de lui-même. Ce poëme résume Alex. Soumet tout entier. Il semble qu'à la fin de sa carrière, il ait voulu nous laisser pour adieux un spécimen complet de toutes les qualités de son génie. Il passe alternativement de la simplicité naïve de l'idylle aux larmes de l'élégie, au délire de l'ode, au pathétique du drame, au faste impérial de l'épopée. Il porte tour à tour le sceptre et la houlette. La même main, qui touche le luth fleuri des troubadours, brandit la masse d'armes ou l'épée. Il est aussi à l'aise dans les cours d'amour, vêtu, comme celles qui l'écoutent, de satin et de dentelles, que dans les tournois des chevaliers, habillé de buffle et d'acier, que dans les conseils du roi ou les conseils de Dieu, couvert de la dalmatique ou de la toge. L'auteur a tous les tons; mais son style est toujours le sien, un mélange d'élégance et de splendeur, qui n'appartient qu'à lui. Le caractère propre de son talent, c'est l'éclat, un éclat mélodieux, qui commence par flatter les sens, et finit par fasciner l'esprit. Alex. Soumet s'était beaucoup occupé de la peinture et de la musique; on le devinerait en le lisant. Il sait donner du relief et de la couleur à l'harmonie; il prête à ses images une sorte de rayonnement musical, qui étonne et qui séduit. Imaginez l'âme de Mozart dans le cœur de Raphaël, et demandez-lui l'expression d'elle-même! elle fera les vers de Soumet.

Le public est si souvent injuste, si capricieux dans ses approbations et ses dédains, que les beautés évidentes de *Jeanne d'Arc* sont loin d'en garantir le succès. Il y a cependant quelques raisons de l'espérer. Nous en avons cité plusieurs : une des premières, c'est que, malgré ses injustices, le public aime et respecte l'équité; il adopte quelquefois les conclusions qu'il ne prend pas. Comme les rois qui sont assez grands pour l'entendre, il honore quelquefois la vérité, et prouve qu'il sait s'y plaire. Peut-être

aujourd'hui l'accueillera-t-il. Si quelqu'un, qui ne s'est pas fait son esclave et ne sera jamais son courtisan, vient lui dire : A cette époque de banque et de trafic, dans nos jours d'agiotage universel, où le talent est en baisse et le savoir-faire à la hausse, où les belles-lettres font à la bourse concurrence à l'industrie, il s'est rencontré un homme assez peu de son siècle pour préférer une gloire honnête et pauvre à la gloire effrontée des billets de caisse : habile dans tous les combats de l'esprit, couronné huit fois au théâtre, il est le seul, depuis Homère, qui se présente comme lui une palme épique dans chaque main : il s'est sacrifié pour les cueillir, se blessant à tous les écueils, laissant de sa vie à toutes les épines du chemin : mourant, il s'est appuyé sur sa fille pour achever sa route, et ils l'ont achevée ensemble : il ne s'est interrompu dans ses douleurs que pour lui dicter ses derniers chants, et elle, ne s'est interrompue dans ses soins que pour les écrire ; si on lui dit encore à ce public, qui compte tant de valets et si peu de serviteurs : Ton serviteur, qui vient à peine de cesser de souffrir, te demande le prix de son dévouement : il demande à sa patrie qu'on ouvre et qu'on lise le testament de son génie : il attend cette récompense de ses veilles, non pas qu'on le loue, mais qu'on l'écoute ; si on dit cela au public, il ne doit répondre qu'en applaudissant.

Nous n'en voulons pas douter, on l'applaudira. Ceux qui ne font pas métier et marchandise de la pensée, ceux qui n'attendent pas, pour avoir une opinion, qu'un courtier de littérature ait prouvé dans ses critiques son ignorance et sa grossièreté ; ceux qui ont encore du respect pour la probité du génie, rendront justice, en l'admirant, au poëte qui vient de nous quitter. La justice ne doit pas s'arrêter là. Il n'y a pas dans Soumet que le poëte à regretter : il y a l'homme de bien, l'homme qui sut allier au plus beau talent le plus noble caractère, toutes les grâces légères de l'esprit aux grâces sévères de l'éloquence et de la poésie. On nous pardonnera de prévenir ces regrets par les nôtres.

Les chroniques et correspondances du dix-huitième siècle assurent qu'il ne suffisait pas de lire Diderot pour l'apprécier, qu'il fallait avant tout l'entendre. Les mémoires contemporains ont fait le même éloge du poëte anglais Coleridge. Nous en dirions volontiers autant d'Alexandre Soumet. Il n'y a que ceux qui l'ont connu qui pourront dire ce qu'il était. Jamais ses amis les plus intimes, même aux heures chagrines où le découragement fait ses confidences, ne lui ont surpris un mouvement de colère contre ceux qui le dénigraient, ou d'envie contre ceux qui étaient plus heureux que lui ; il ne s'indignait que des bassesses. Il aimait la louange, sans se

révolter de l'injure, et ne laissa jamais un ressentiment imposer silence à sa conscience. Il vantait ses ennemis avec autant d'aisance que de générosité, quand ils méritaient d'être vantés, et se taisait, quand ils ne le méritaient pas. Il est juste d'avouer qu'il avait assez souvent occasion de se taire. Je le répète : il n'y eut jamais plus belle âme au service d'un plus noble esprit, et, ce qui ne se concilie pas toujours, d'un esprit meilleur et plus gracieusement aimable. Sa conversation était souvent étincelante comme son style, surtout quand il s'agissait de discuter les ressources de l'art ou d'en pénétrer les secrets, de chercher le côté mystérieux des choses, de poursuivre le mot de la philosophie dans les sinuosités des systèmes, de promener le jour de la poésie dans les profondeurs de la métaphysique. Il amenait toujours une image au secours d'un problème, et s'il n'éclairait pas, c'est qu'il éblouissait. On se laissait entraîner sans être convaincu; et, malgré ses emportements belliqueux, il mettait tant de bonhomie dans ses assauts, il vous terrassait avec tant de bienveillance et d'aménité, qu'on était toujours tenté de le remercier d'une défaite.

Ces éloges sincères pourront paraître exagérés. Ceux qui ont connu ou aimé Alex. Soumet, ce devrait être synonyme, ne les trouveront tout au plus que justes. Quant à ceux qui ne lui ont pas pardonné de vivre, parce qu'il pouvait, d'un jour à l'autre, les effacer, ils ne nous réfuteront pas sur son cercueil. On ne cherche pas à blesser ceux qui ne peuvent plus se plaindre : c'est le gémissement qui fait le prix de la blessure. On laisse volontiers passer les louanges de ceux qui n'en peuvent plus conquérir de nouvelles. Les envieux suivent le poëte jusqu'au seuil de l'avenir; une fois qu'il est entré, il n'a plus que des juges : l'auteur de *Jeanne d'Arc* ne les craint pas.

JULES LE FEVRE-DEUMIER.

25 septembre 1845.

JEANNE D'ARC.

PROLOGUE.

L'Angleterre stérile et la France féconde
Ont en deux larges parts scindé l'âme du monde,
Et les deux nations sont les représentants
De cette âme agrandie à chaque pas du temps.

L'UNE, dès le berceau, se dressa pour l'empire.
La fleur des dévouements naît dans l'air qu'elle aspire ;
Sa lèvre est belliqueuse ou garde un pli moqueur :
Toujours son ciel brillant lui réchauffe le cœur.
Elle porte toujours, sous un front qui rayonne,
Une âme ouverte aux pleurs dans un sein d'amazone.

Rattachant sa couronne à toutes les vertus,
Consolant de pitié les peuples abattus;
Ou, pour les rétablir dans des destins plus calmes,
Offrant à leur malheur l'aumône de ses palmes;
Faisant de sa pensée, en tout temps, en tout lieu,
Un degré solennel de l'échelle de Dieu;
Et, quand le doute au loin propage son domaine,
Retrouvant dans l'honneur la certitude humaine,
Elle est grande, elle est fière, et même en ses revers
Un reflet de son nom peut dorer l'univers.
L'héroïsme est toujours sa seconde nature.
Quand le Rhin un moment déserte sa ceinture,
Elle serre sa taille, et puis, sans se voiler,
Dit en se redressant: — Regardons l'eau couler. —
Sa valeureuse main trame les grandes choses;
Sa gloire séculaire a ses métamorphoses:
Elle se ressouvient, dans son règne nouveau,
Que la suprématie est encor son niveau.
Fille d'Isis, fuyant toute palme éphémère,
Elle ose soulever les voiles de sa mère;
Elle se ressouvient que, sous un autre nom,
Son divin Malebranche est frère de Platon.
Elle se fait le sphinx des énigmes suprêmes,
Ouvre d'un pas hardi la marche des problèmes,
Et, cherchant les clartés que rien ne peut ternir,
Peuple avec l'infini ses rêves d'avenir!
Pour pouvoir à son gré voler de faîte en faîte,
Elle a son char de feu, comme tout grand prophète.

La superbe Italie, à l'œil étincelant,
Du sceptre des beaux-arts doute en la contemplant.
De son langage aimé les flots académiques,
Où le Celte jeta tant de mots ADAMIQUES,
Du jour de la raison chastement éclairés,
Épanchent son génie aux peuples altérés.
Noble France! c'est toi qui lègues à la terre
Les véritables lois du code humanitaire.
Ton esprit, affranchi d'un piége suborneur,
Place l'oubli de soi plus haut que le bonheur,
Aime à se retrouver dans tout ce qu'on renomme,
Ne conspire jamais pour rapetisser l'homme,
Et voudrait voir, alors que tu lui tends la main,
Jusqu'à ton front de dieu monter le genre humain.
Te personnifiant dans l'homme gigantesque
Dont l'Océan berça le supplice dantesque,
L'éclair vengeur serpente autour de ton laurier;
Tes aigles, tournoyant dans l'orage guerrier,
Lacérant sous leur bec tous les noms infidèles,
Font palpiter la gloire à leurs battements d'ailes...
Leur essor recommence, et leur exploit lointain
A, rayon par rayon, rallumé ton destin.
Soleil dans ton repos, volcan dans ta colère,
Les peuples de ton nom datent leur nouvelle ère;
Autour de tes rumeurs ils se pressent pour voir
Sur d'arides États tes libertés pleuvoir.
De chaque grand projet sentinelle avancée,
Lançant tantôt la foudre et tantôt la pensée,

Tu leur montres de loin, comme un spectacle à part,
L'avenir, œuf immense éclos sous ton regard.
L'œil sur ta destinée, on trouve, noble France,
Dans ton blason d'azur l'ancre de l'espérance.
Noble France! on retrouve un de ces Gaulois nus
Dont le poids triomphal du glaive de Brennus
Ne faisait point plier la force souveraine,
Et dont les fils jetaient un collier dans l'arène,
Afin que ce présent, aux lions disputé,
Enflât de plus d'orgueil le sein de la beauté;
Un de ces Gaulois nus qui n'avaient point d'armures,
Pour qu'on vît de plus loin le sang de leurs blessures;
Qui, le front couronné du chêne radieux,
Au centre du combat fiers d'installer leurs dieux,
Prétendaient que, sauvant la dignité de l'homme,
Un peuple fût exempt des conquêtes de Rome.

Criminelle toujours de lèse-humanité,
L'AUTRE fait son bonheur de sa rapacité;
Sa main ne sait tenir ni flûte ni palette:
Comme un oiseau des mers elle est rauque ou muette.
Son soleil porte un voile, et les rois des beaux-arts,
Haïdn et Raphaël, mourraient sous ses brouillards.
Elle offre en ses aspects, immobile à sa place,
D'un temple protestant la nudité de glace:
Elle sera toujours ce que nous la voyons.
Sa Bible calviniste et veuve de rayons,
Otant toutes ses fleurs à la terre promise,

Semble, au souffle de Locke, avoir éteint Moïse!
Elle use ses regards, et puis les use encor
A chercher dans du sang quelques parcelles d'or.
Sa liberté de pierre est sœur de l'esclavage:
Son industrie au loin, de rouage en rouage,
Remplaçant par du fer l'ouvrier pantelant,
Fabrique la misère à son peuple hurlant!
Son glaive est sans pitié, son courage est sans flamme;
Rien ne remonte au ciel en sortant de son âme.
Elle n'a jamais vu luire le dévouement,
Astre sacré qui fait du cœur un firmament.
Elle change sa gloire en spectacle si triste,
Que le spleen vient planer sur sa palme égoïste,
Et que le suicide, aux replis étouffants,
Du contact de leur mère affranchit ses enfants!
Marquant d'un pied fatal le sol qu'elle dérobe,
Ne s'agrandissant plus que par segments du globe,
Sur le pôle appuyée elle prend l'équateur:
Et quand son joug au loin étend sa pesanteur,
On la voit s'indigner qu'à travers la tempête
Le czar, de ses glaçons, la meurtrisse à la tête;
Le czar tout hérissé, sanglier colossal
Qui gravite à son tour sur un monde vassal,
Et qui viendra bientôt, nous faisant des jours pires,
A grands coups de boutoir disloquer les empires!
On la voit s'indigner, dans ses mille détours,
Qu'une autre large main retouche les contours
Des États où dans l'ombre elle se fortifie;

Carte où Dieu tôt ou tard met sa géographie :
Le Dieu grand, le Dieu fort, armé pour la punir !
Ses victoires n'ont rien qui sente l'avenir.
Ses vaisseaux vainement enferment dans leurs voiles
Son esprit qui jamais ne se mêle aux étoiles :
Cet esprit infécond ne peut se propager.
Elle opprime la terre, et ne peut la changer ;
Et chaque nation, de son sceptre sujette,
Ne voit jamais germer le grain mort qu'elle y jette.
Malheur à toute plage où vont ses matelots !

C'est le poulpe multiple, amarré sous les flots,
Qui, voulant dans son sein aspirer ses victimes,
Se creuse un entonnoir grand comme des abîmes :
Il tourne sur lui-même, et, cylindre géant,
Pour sa roue orageuse il prend tout l'Océan.
Il transplante à ses flancs les coraux qu'il ramasse ;
L'avarice du monstre en enrichit sa masse ;
Il sent, au sein des eaux qu'il cherche à dévaster,
La flore de Thétis sur ses bras végéter.
Le souffle intermittent qu'exhale sa poitrine
Rend jalouse parfois la trombe sous-marine ;
Et, pour les voyageurs qui vainement ont fui,
L'Archipel dangereux a moins d'écueils que lui.
Il fait, en retenant ou gonflant ses haleines,
De son sein limoneux un sépulcre aux baleines.
Bien plus perfide encor que son triste élément,
Il met tout son orgueil dans son isolement ;

Il s'agrandit; il croit, dans sa force égoïste,
Que pour le nourrir seul la mer immense existe;
Et, surveillant au loin son empire soumis,
Ne voulant qu'une proie, il ne veut point d'amis!
Parfois il fuit le jour, parfois de ses antennes
Dressant dans l'air ému les embûches hautaines,
D'une forêt vivante il domine les eaux:
Il entrave, la nuit, la course des vaisseaux.
De ses cent bras hideux les fortes dentelures
Sèment sur l'Océan les lambeaux des voilures,
Et, doutant de lui-même au sein des flots amers,
Léviathan vaincu n'est plus le roi des mers.

L'Angleterre stérile et la France féconde
Ont en deux larges parts scindé l'âme du monde,
Et les deux nations sont les représentants
De cette âme agrandie à chaque pas du temps.
Malheur! trois fois malheur, si ma belle patrie
Mourait!... Or, écoutez ma légende fleurie.

PREMIÈRE PARTIE.

L'IDYLLE.

JEANNE D'ARC,

BERGÈRE.

CHANT PREMIER.

LA CHASSE AU CERF BLANC.

Oh! que la destinée a d'étranges secrets!
Il s'était rencontré dans nos vieilles forêts,
Tandis que nous étions sujets de l'Angleterre,
Une vierge, semblable à celle de Nanterre.
Ses regards étaient pleins d'une sainte langueur,
Chastes comme sa vie et doux comme son cœur.
Les bergères, ses sœurs, faisaient d'elle, à leurs veilles,
Des récits tout empreints d'innocentes merveilles.
Pour son pauvre pays, depuis ses premiers jours,
Elle priait, priait comme on aime, et toujours.
Une voix lui parla dans la forêt des chênes :
Elle ceignit le fer, partit, brisa nos chaînes !

Ensuite elle tomba dans les mains des méchants;
Le bûcher s'alluma pour la fille des champs :
Elle y monta... sa cendre au fleuve fut jetée,
Et, trois siècles après, Voltaire l'a chantée.

Ah! ses bourreaux du moins avaient, en se voilant,
Rassuré la pudeur dans son tombeau brûlant.
Français, n'insultez plus l'ange de votre histoire,
Les palmes du martyre au front de la victoire,
Votre nom reconquis, vos fastes relevés,
L'innocence qui meurt pour vous avoir sauvés,
Les derniers souvenirs de la chevalerie,
La gloire et le malheur, le ciel et la patrie!

Et toi, muse des preux, muse chère au Seigneur,
Semant sous nos drapeaux les leçons de l'honneur,
Aux bruits de la cithare et du chant des trouvères,
Le front ceint de lauriers, de lis, de primevères,
Offrant au paladin, dans la lice emporté,
L'écharpe emblématique et le glaive enchanté;
Attelant à ton char les licornes légères;
Guidant la châtelaine aux danses des bergères;
Du bouquet varié nuançant les couleurs,
Pour parler à l'amour le langage des fleurs;
Lorsque le feu follet glisse sur la bruyère,
Priant l'âme des morts au seuil du cimetière;
Écoutant, vers le soir, les merveilleux récits
Du vieux pèlerin blanc sous le grand chêne assis;

Visitant Roncevaux, ou choisissant, errante,
L'arbre de Ploërmel pour le combat des Trente;
Dictant, lorsqu'un vin pur de l'amphore a coulé,
Le serment des Neuf Preux sur le paon étoilé;
Chantant le lai d'amour, poussant le cri d'alarmes,
Avec tes fabliaux, tes jeux, tes douces larmes,
Tes chiffres, tes couleurs, tes défis, tes tournois,
Accours, viens évoquer le siècle des Dunois!

Viens nous montrer comment nos cités prisonnières,
Quand l'honneur a parlé, rachètent leurs bannières
Viens donner à mon luth l'élan de nos guerriers;
Viens chanter face à face avec tous nos lauriers!
Viens, muse, t'élançant du bûcher héroïque,
Meurtrir les fronts anglais de ton sceptre homérique;
Viens leur jeter au cœur le brandon du remord:
L'âme de Jeanne d'Arc, à ton hymne de mort,
De la hauteur des cieux se penchera, muette,
Pour couvrir de rayons les palmes du poëte.
Viens apprendre aux Français que toujours le malheur,
Au lieu de l'ébranler, raffermit leur valeur;
Qu'ils ont plus d'une chance en l'urne aléatoire,
Car rien n'est ici-bas grand comme leur histoire.
Viens apprendre aux Français que, sans la trahison,
Aucune main ne peut mutiler leur blason;
Que lorsqu'ils sont tombés, c'est d'un char de victoire;
Qu'ils se sont relevés plus fiers; et que la gloire
Reprend toujours vers eux son essor immortel,

Comme un dieu rougissant d'avoir changé d'autel.
Viens apprendre aux Français qu'ils sont les rois du glaive;
Que l'astre des beaux noms dans leur pays se lève,
Et, traçant sous le ciel son radieux chemin,
Dirige à ses clartés les pas du genre humain.
Viens chanter, quand la voix du siècle nous défie,
Un de ces grands trépas que l'âme glorifie.
Fais de mes vers guerriers l'oracle des combats.
Si jamais les Anglais — ce qu'ils n'oseront pas —
Voulaient vers nos cités se rouvrir une voie,
Que mon large poëme en drapeau se déploie,
Et balance, évoquée à de mâles accents,
L'ombre de Jeanne d'Arc sur leurs fronts pâlissants!!!

Jean-sans-Peur revivait au cœur d'un fils rebelle.
Marâtre à l'œil impur, la hideuse Isabelle
Suivait de ses amours le cours désordonné,
Entre son époux mort et son fils condamné;
Et ses amants félons, de la Seine à la Loire,
Montaient à ses faveurs en abdiquant la gloire.
La France se voilait, et, sous l'œil des vautours,
Détachait de ses flancs sa ceinture de tours.
Il lui fallait subir une injuste tutelle;
Les revers ébranchaient son cimier d'immortelle,
Et, chaque jour, le meurtre et les dissensions
Amoindrissaient sa place entre les nations.
Orléans seul semblait, sous le fer et la flamme,

De nos mille ans de gloire avoir respiré l'âme !
Ce corps vide de sang et mutilé partout,
Cadavre que l'honneur tenait encor debout,
Combattait et voulait, au terme de la lutte,
Combler de ses hauts faits le gouffre de sa chute.

Paris tremblait esclave, et ses peuples, entre eux,
Se montraient dans la nuit des signes désastreux.
On disait que les morts quittaient leur sépulture ;
Que l'hymen de ses fruits effrayait la nature.
On disait que la fée aux noirs enchantements,
Après avoir passé sur un feu d'ossements,
Venait, à la lueur de sa torche de chaume,
Sur l'angle des vieux murs refléter son fantôme.
On disait qu'un archange avait pris sous l'autel,
Pour l'emporter aux cieux, le glaive de Martel.
Nous touchions à ces jours où, dans leur sang plongées,
Les grandes nations de forfaits surchargées
Périssent... si bientôt, rétablissant leurs droits,
Dieu même ne s'assied au conseil de leurs rois ;
S'il ne vient, sous les murs des villes alarmées,
Marcher à découvert en avant des armées !
Comme chez Balthazar, s'il ne vient un moment
Faire luire sa main sur chaque événement ;
Et, réglant par ses lois l'heure où tout se consomme,
Du regard éternel allonger l'œil de l'homme.

Devant lui, dans les cieux, priant à deux genoux,
La douce Geneviève intercédait pour nous.
Comme il faisait jadis dans les bois de Vincenne,
Saint Louis lui parlait des peuples de la Seine,
Et rattachait encor, si près de Dieu monté,
Le bonheur de la France à son éternité.
Le ciel s'était ému dans quelque sombre attente.
Sous les arches de feu de la voûte éclatante,
Au pied du Saint des saints, de ténèbres voilé,
Un esprit du Seigneur venait d'être appelé.
C'était l'ange puissant qui, sur la page austère,
Consigne, jour à jour, les fastes de la terre;
Monarque qui pour sceptre est armé du burin.
C'était l'ange puissant dont la lèvre d'airain
Donne en les racontant, loin des lieux où nous sommes,
Sa durée immuable aux actions des hommes.
C'était l'ange puissant qui, choisi dans le ciel
Pour que l'abeille humaine ait un rayon de miel,
Vient fonder les cités, vastes ruches de pierre;
Couche après leur décès les peuples dans leur bière;
Et, selon leurs vertus, des hauteurs de Sion
Leur jette l'eau bénite ou l'imprécation.
C'était l'ange puissant qui, par l'ordre du juge,
Voila notre soleil des vapeurs du déluge,
Et, n'ayant rien à faire en ce globe lointain,
Tourna quarante jours autour de l'astre éteint;
Puis reposa son vol sur la voûte de l'arche,
Et s'étonna qu'avec trois fils de patriarche,

Trois fils acheminés vers trois climats divers,
Dieu, dans moins de mille ans, repeuplât l'univers.
Il s'étonna de voir fonder trois pyramides
Sur des sables encor de l'eau du ciel humides;
Et d'une zone à l'autre il laissa sous sa main
Les peuples serpenter, immense fleuve humain
Qui, pour mieux de ses flots inonder les campagnes,
Comme tout autre fleuve, est venu des montagnes.
Des États de la terre il se fit des enfants,
Tantôt frappés au cœur et tantôt triomphants.
Il se penche vers eux, et, de leur frêle histoire
Allongeant d'un degré la courbe aléatoire,
Il se plaint qu'ici-bas, même devant l'autel,
La vertu ne soit pas un titre d'immortel!
Et, pour en parsemer sa chevelure blonde,
Il cherche avec amour des perles dans notre onde.
Sur l'arbre social son regard arrêté
Sait dans quel gland du ciel germa l'humanité,
Et quelle main parfois, les taillant sous le glaive,
Des rameaux populeux fait circuler la séve,
Et leur verse d'en-haut de fécondes chaleurs.
Pour nourrir la racine, il émonde les fleurs;
Il sait ce qu'un héros, fier d'aveugler la terre,
Sous ses pas orageux soulève de poussière;
Il surprend l'avenir dans un projet caché;
Et, comme un algébriste au calcul attaché,
Tenant sous son regard l'histoire toute nue,
De chaque événement dégage l'INCONNUE.

Il sait que dans son œuvre un Dieu s'est incarné;
Conduit les faits humains au but prédestiné;
Des siècles, dans leur vol qu'il dirige lui-même,
Mesure l'envergure à son aile suprême,
Et voit grossir au loin leur groupe illimité,
Aigles ayant leur nid en pleine éternité.

L'ange approche : on l'eût pris, à sa parure noire,
Pour l'ange du sépulcre et non pas de l'histoire;
Car il avait laissé tomber sur son chemin
Le globe constellé que Dieu mit dans sa main,
Lorsqu'il vint, le nommant le tuteur de la terre,
Graver sur son beau front son titre planétaire;
Sur ce front maintenant d'un nuage attristé,
Et portant, comme un deuil, son immortalité.
Ses larges pleurs baignaient les roses étoilées
Qui bordent de l'Éden les mystiques vallées.
Ses six ailes pendaient, flottantes, et leurs plis
Battaient ses pieds empreints de la blancheur des lis.
Prêt à jeter aux vents les cendres de la France,
Il osait devant Dieu douter de l'espérance;
Il osait à ses pleurs amers se résigner,
Comme s'il n'avait plus de place pour régner!
L'ange approche, et les saints se rangent quand il passe;
— La France dans le ciel tient-elle tant d'espace! —
Et les gémissements s'épanchent à longs flots,
Et la harpe angélique est pleine de sanglots.

— Esprit, dit une voix, devant toi, crime à crime,
De mes profonds décrets élargissant l'abîme,
Sous le poids de ses chefs un empire a croulé :
Qu'à l'endroit de son nom ton livre soit voilé. —

La grande voix se tait, et, vers le sanctuaire
Où l'ange prosternait sa splendeur mortuaire,
Geneviève s'avance; et, quand Dieu veut punir,
Ses lumineuses mains s'étendent pour bénir;
Elle tombe à genoux, et son regard qui prie
Ne le cède en douceur qu'à celui de Marie.
C'est bien la blanche sainte ainsi qu'aux jours anciens,
Quand son ange posait deux grands yeux sur les siens,
Et lui montrait, au sein des longues rêveries,
Les pas de Dieu marqués sur l'herbe des prairies;
Du firmament pour elle allumait les signaux,
Et lui faisait un cœur semblable à ses agneaux,
Et lui menait ouïr la messe des fidèles
Au mont Valérien, alors sans citadelles!
Au mont Valérien, géant silencieux,
Qui ne gardait Paris qu'en s'approchant des cieux!
C'est bien la blanche sainte à la vive auréole,
A qui parlait Clovis au pied d'un large saule,
Quand les petits oiseaux, sur ses pas triomphants,
Volaient, sans avoir peur, à côté des enfants;
Quand, de ses hauts tilleuls glorifiant l'enceinte,
Le hameau s'éclairait du calme de sa sainte;
Quand, les deux bras en croix, l'évêque s'arrêtait

En la voyant passer; et quand elle portait,
Des jeunes orphelins adoptant les misères,
Dans un sein virginal le paradis des mères.
C'est bien la blanche sainte, honneur du vieux Paris,
Qui chantait des noëls sans les avoir appris;
Car le dieu des bergers, depuis les temps antiques,
Ainsi qu'aux rossignols, leur dicte des cantiques.
C'est bien l'humble bergère, au front miraculeux,
Dont le regard d'azur rendait les airs plus bleus.

— Vous êtes le Seigneur : avec vous, face à face,
Quand devant vos décrets un empire s'efface,
Je me voile la tête, et pleure amèrement
Sur les hautes rigueurs de votre jugement.
Mais dans votre sagesse et constante et profonde,
Le peuple qui préside à la marche du monde
Est-il donc condamné sans retour, ô Seigneur?
Voulez-vous dans le ciel me prendre mon bonheur?
Il est si doux de croire, ô mon maître suprême,
A l'immortalité des objets que l'on aime!
Et je croyais mon peuple immortel... Pardonnez
Si nous nous attachons à ce que vous donnez.
Pour la France aujourd'hui, moi, vierge de Nanterre,
Je livrerais mes jours, si j'étais sur la terre;
Mais je suis près de vous, et, dans le paradis,
Nul ne peut s'immoler, excepté votre Fils!

Paris s'écroule pierre à pierre;

Je ne puis rien pour lui dans cette heure de deuil :
Mon âme est moins puissante ici que mon cercueil
Dans la chapelle de saint Pierre.
Lorsque la sécheresse a jauni les vallons,
Ma châsse d'argent promenée
Conjure la mauvaise année,
Et fait pleuvoir dans les sillons.
Rendez-moi ma guirlande, et prenez ma couronne.
Mon doux village est en péril :
Frapper la nation, c'est frapper la patronne ;
Pour sauver les Français, rendez-moi mon exil!
A mon peuple, dans la tristesse,
Je dirai de loin : — Me voilà. —
Le fléau qui frappe Lutèce
N'est pas plus puissant qu'Attila!
Je ne prendrai point pour ma garde
Vos grands chars, dont l'aile regarde
Avec six yeux lançant des éclairs azurés ;
Mais si, pour boire à mon calice,
Si, pour suivre mon vol, votre sainte milice
Laisse le ciel désert... vous me pardonnerez.
Paris s'écroule pierre à pierre ;
Je ne puis rien pour lui dans cette heure de deuil :
Mon âme est moins puissante ici que mon cercueil
Dans la chapelle de saint Pierre.

La grande voix répond :

— Entre ton peuple et moi

Qu'il s'élève une hostie aussi pure que toi;
Qu'elle s'offre pour lui dans un divin mystère,
Comme mon Fils s'offrit pour racheter la terre;
Et ton peuple vivra toujours. —

L'éternité
Glorifia ce cri dans ses flancs répété.
Le Saint des saints trembla, les élus s'inclinèrent,
Et de nouveaux soleils les cieux s'illuminèrent.

Or, des fleurs de Loïs en naissant couronné,
Chárles, roi presque enfant, roi presque détrôné,
Portait ses pas distraits, que l'ennemi devance,
De la fraîche Touraine à la chaude Provence;
Mais, languissant d'amour, les traits un peu pâlis,
Il arrêtait ses pas pour effeuiller des lis
Sur les cheveux dorés d'Agnès; et puis, près d'elle,
Adoptait pour emblème une jeune hirondelle;
Blason mystérieux dans un champ azuré
Qui pour devise avait ces mots : JE REVIENDRAI.

C'étaient des carrousels à la lance émoussée;
De la chasse au cerf blanc la vitesse insensée.
C'étaient des ménestrels, sous les grands arbres verts,
Remportant des fleurs d'or dans le combat des vers;
La danse de la fée autour de la fontaine;
Le mannequin guerrier du jeu de la quintaine;

Ou le jeu du soleil, à midi, sous l'ormeau,
Jeu païen adopté par les saints du hameau.
On choisissait alors sept filles des plus sages,
Aussi pures de cœur que belles de visages,
Afin que le soleil pût, des hauteurs des cieux,
Sans ternir ses rayons, se mirer dans leurs yeux,
Et que l'astre sans tache, où la lumière ondoie,
Ne nommât de son nom qu'une innocente joie.
Sept pelotes de fleurs bondissaient sur le sol,
Et chacune portait au cœur un tournesol.
Et les hautbois chantaient... Les jeunes filles douces,
Vermeilles de bonheur en courant sur les mousses,
Du symbolique jeu se disputant le prix,
Lançaient dans l'air ému tous ces globes fleuris;
Sans jamais altérer la grâce de leurs poses,
Au son des instruments réglaient le vol des roses;
Et, le front allumé, les deux seins palpitants,
Faisaient bondir des lis autour de leur printemps.
La règle du pays voulait, charmant mystère,
Que le globe FÛT MORT lorsqu'il touchait la terre,
Et que l'astre du jour ne le regardât plus,
Pour porter ses rayons sur les bouquets élus.
Aussi, dans leur élan, les belles jouvencelles
A ces bouquets lutteurs semblaient donner des ailes,
Et, comme à leur vertu, sur les gazons aimés,
Veillaient au chaste honneur des jouets parfumés.
Celle qui, sur le pré triomphant la première,
Savait rendre ses fleurs dignes de la lumière,

Se mariait toujours dans l'année, et le ciel
Donnait plus de douceur à sa lune de miel;
Et, sur l'autel des saints, ses innocents trophées
Défendaient le hameau contre le sort des fées.
Ces jeux charmaient Agnès.

C'était l'émerillon
Qui, portant un collier trempé de vermillon,
Libre du bandeau noir dont sa tête est pressée,
S'élançait dans les airs ainsi qu'une pensée;
Planait, puis ramenait, dans son vol onduleux,
La caille aux cris plaintifs, la palombe aux pieds bleus,
Ou chassait, pour briller dans de royales cages,
L'oiseau de saint Martin, saphir des marécages.

Un jour, sous les hauts murs de Chinon, les amants
Devisaient, côte à côte, au bord des flots dormants,
Tandis qu'après un cerf les cors et les buccines
Ébranlaient la forêt, du feuillage aux racines.
Un grand lévrier noir autour d'eux ondoyait.
L'été de la Touraine autour d'eux verdoyait
Et leur versait, épris de la rose enflammée,
A flots luxuriants son âme parfumée.
Oh! qu'Agnès était belle, au pied d'un peuplier,
En roulant dans ses doigts les grains de son collier!
Son corsage était d'or; sur le lin de ses voiles
L'aiguille avait brodé tout le ciel en étoiles.
Deux passereaux d'or fin, au vol entrelacé,

Où l'orfévre du roi, dit-on, s'est surpassé,
Attachaient les fermoirs de sa blanche aumônière.
Ainsi que les portait Berthe la filandière,
Par de savantes mains ses longs cheveux nattés
Encadraient de son front les suaves beautés.

— La chasse en tumulte égarée,
Dit le roi, s'éloigne de nous;
Laisse mon front, mon adorée,
Rêver d'amour sur tes genoux.
Comme une hirondelle lassée
D'un long voyage, ma pensée
Se repose dans sa langueur;
Près de cette onde cristalline,
Mon âme n'est plus orpheline
Lorsque je m'endors sur ton cœur.

La plus accorte des maîtresses,
Sois ma blonde étoile et ma fleur;
Épanche tes soyeuses tresses
Pour cacher mon front au malheur.
Ce bois, aux dômes magnifiques,
N'a que des rameaux pacifiques
Où le désir vient se poser:
Les heures ne sont pas perdues,
Quand deux âmes sont confondues
Dans le mystère d'un baiser.

On combat aux bords de la Loire!
Je t'aime, Agnès, mais je suis roi;
Je promets mon âme à la gloire;
Mon cœur demeure près de toi.
Avant que le bonheur s'effeuille,
Ces doux berceaux de chèvrefeuille
Nous ouvrent un jour sur le ciel;
De mes lis sois la perle humide;
Que l'abeille de ma chlamyde
Sur ta lèvre cueille son miel!

Mon Agnès, ne sois point parjure,
Ne me trahis pas à ton tour!
Le sort épuise son injure :
Oh! n'épuise pas ton amour!
De ce livre tournons les pages,
En attendant que mes beaux pages
Caparaçonnent mon coursier.
Enveloppe-moi dans ta mante,
En attendant, ma noble amante,
Que je m'enveloppe d'acier.

J'en crois l'oracle de ta bouche :
Oui, je vengerai mon affront;
Quand l'éclair de tes yeux me touche,
La gloire jaillit de mon front.
Attends-moi, pensive et voilée.
Sur les arbres de la vallée,

Mon chiffre n'est pas gravé seul.
Si dans la bataille je tombe,
Ne me donne pas dans ma tombe,
Agnès, ton oubli pour linceul! —

Ainsi parlait le roi sous la feuille abaissée.
Un éclair de valeur traversait sa pensée;
Mais il oublia vite et combats et sujets,
Et le vol d'un faucon emporta ses projets.

Cependant, à grand bruit, dans la profonde allée,
La chasse fendait l'air comme une meute ailée,
Et de la poudre épaisse, enlevée aux sillons,
Élargissait au loin les volants tourbillons;
Et les hauts peupliers se penchaient sur leur tige
Pour voir passer et fuir le galop du vertige.
Et la terre tressaille, et l'œil à peine suit
Ce nuage, formé de poussière et de bruit,
Que les noirs destriers, rapides sous leurs selles,
En broyant les cailloux, traversent d'étincelles.
Et, désolé, plaintif, roulant de larges pleurs,
Tel qu'un homme noyé dans de mornes douleurs,
Un cerf blanc, dont les chiens fumants suivaient la trace,
Se couche aux pieds d'Agnès, qui doucement dit:

— Grâce!!!

Octroyez-moi ce don, beau sire; je le veux.

Votre bouche royale a baisé mes cheveux,
Et ne dira pas non en ce moment... Il tremble,
Comme l'herbe d'amour ou la feuille du tremble.
Le gazon de ses pleurs est déjà parsemé.
N'attristons pas l'ombrage où vous fûtes aimé!
Regardez!... On croirait, sous sa triste paupière,
Que son œil langoureux devine la prière.
Il souffre... Oh! que ses pas ne soient plus épiés!
En se couchant aux miens, il a touché vos pieds;
Et, pour le protéger contre qui vient l'abattre,
Je veux que mon collier pare son cou d'albâtre;
Je veux le baptiser d'un nom qui vous soit doux:
Il portera le mien, pour être aimé de vous! —

Le roi répond:

— Oui, grâce. Oh! jamais châtelaine
Priant devant l'ermite au bois de Tombelaine
N'eut plus tendre parler que le vôtre, et je crois
Qu'il faudrait l'accueillir par des signes de croix.
Oui, vous m'êtes du ciel le bienfait sans mélange:
La prière est sacrée en votre bouche d'ange!
Ordonnez, commandez la meute et le piqueur.
Les larmes du cerf blanc m'ont amolli le cœur!
Il vivra... Qu'on le mène au vieux parc de Sylvie.
Oh! que sauvé par vous il aimera la vie!
Je veux, recevez-en ma parole de roi,
Rendre jaloux de lui mon plus beau palefroi;

Et nous ferons dorer les bois de sa ramure,
Comme les écussons de ma brillante armure.
Je vous le jure, Agnès ... —

Et, dans le frais séjour
Où le printemps, donnant une fête à l'amour,
Variant les couleurs de ses métamorphoses,
Imprégnait leurs baisers des senteurs de ses roses,
Agnès et Charles Sept, sous de flottants berceaux,
Accordent leurs soupirs à l'hymne des oiseaux;
Et le cerf blanc, sauvé de la meute en furie,
Couronne de pitié leur longue rêverie!

Mais voilà, mais voilà qu'à travers le hallier,
Paladin n'ayant plus casque ni bouclier,
La cuirasse fendue et la poitrine ouverte,
Débris d'homme échappé des murs de Saint-Euverte,
Sur le sol douloureux traînant un pied roidi,
Les cheveux tout collés par un sang refroidi,
Et du bras qui lui reste arrêtant ses entrailles,
Jean de Rochemadour, compagnon de Xaintrailles,
Vient, tel qu'un spectre noir qui sort du monument,
Se poser, pour mourir, devant le couple amant.
Agnès veut fuir en vain ton œil inévitable :
L'ombre d'Hector avait un cri moins lamentable
Quand son sein large et creux, que le deuil remplissait,
Des chutes d'Ilion déjà retentissait.

C'était plus qu'un héros, c'était la France même
Venant faire peser sa grande heure suprême
Sur les instants dorés que, la nuit et le jour,
Un roi de dix-sept ans jetait aux vents d'amour;
Venant aussi coucher son corps percé du glaive
Sur l'édredon de fleurs que la mollesse élève;
Et, pour son agonie implorant la pitié,
Du sein rose d'Agnès lui prendre la moitié.

— Tandis que tous vos preux, dit-il, se font occire,
On ne peut plus gaiement perdre un royaume, sire.
Quand Charles Six perdait l'honneur de sa maison,
Un spectre avait, du moins, emporté sa raison!
Il ne conservait plus son royal caractère:
Le vertige égaré lui cachait l'Angleterre;
Et pour lui le destin, contre nous conjuré,
Faisait de la démence un asile sacré!
Mais vous, des lis blessés déshonorant la tige,
Un sourire d'Agnès vous tient lieu de vertige.
Le laurier a cessé de croître dans vos bois;
Vos fanfares ont mis la victoire aux abois,
Et nous ne voyons plus rayonner sur la brèche
Son glaive, qu'un chasseur dans les taillis ébrèche!
Vous riez, vous penchez votre front, jeune et beau,
Sur l'épaule d'Agnès; et nous, vers le tombeau.
Vous cherchez le triomphe aux bras de vos maîtresses;
Et quand de leurs cheveux les flétrissantes tresses
Entourent mollement l'élu des voluptés,

La chaîne des Anglais entoure nos cités.
Des grandeurs que le ciel nous donnait en partage,
Vos faucons dans les airs dispersent l'héritage;
Notre gloire n'est plus qu'un fantôme à genoux.
Si Charlemagne éteint revivait parmi nous,
La France n'aurait pas l'espace nécessaire
Pour que cet aigle roi pût y poser sa serre;
Au fond de son cercueil il est moins à l'étroit!
Honte à vous qui voulez, reniant votre droit,
Décolorant un nom d'heure en heure plus pâle,
Au lieu de Charlemagne être Sardanapale!
Honte à vous qui voulez, aux accents du beffroi,
Ne mettre qu'un amant à la place d'un roi!
Honte à vous que sans fruit, sa coupe toujours pleine,
La dure adversité berce sous son haleine!
Honte à vous qui fuyez les suaires bénis
Des grands morts, vos aïeux, couchés dans Saint-Denis;
Et, laissant les Anglais jeter dans l'ombre noire
Des fers en un sépulcre à huit siècles de gloire,
N'avez pas consacré, vous, roi déshérité,
Une heure de courage à leur éternité,
Et n'avez pas fléchi, quand votre empire tombe,
Tous ces morts révoltés qui pèsent sur sa tombe!
Honte à vous qui pourriez, loin des pleurs du cerf blanc,
Au lieu des hallalis, sonner l'air de Roland!
Plus d'espérance!... Avec l'honneur de vos bannières,
Demain s'écrouleront vos bastilles dernières.
La défaite est partout, partout la trahison;

L'ennemi de ce camp vous fait une prison!
Il vous force à vous battre, et de l'honneur suprême
Se montrant mille fois plus jaloux que vous-même,
Vous liant, malgré vous, sur votre palefroi,
Vient poser une borne à la fuite du roi.
Ne souffrez plus, ô roi! quand la mort nous réclame,
Que le voile d'Agnès vous cache l'oriflamme.
Détournez vos regards des buis de vos jardins
Pour voir comment le fer taille vos paladins;
Laissez de votre cerf sonner les funérailles,
Pour voir de mes flancs nus s'échapper mes entrailles! —

Il dit, s'affaisse et meurt...

Et du cerf doux et blanc
La robe se rougit de trois taches de sang!!!

CHANT DEUXIÈME.

FRANÇOIS DE PAULE[1].

La nuit fuyait : l'Aurore, ange de l'orient,
D'une main transparente écarte en souriant
Les ombres, voile obscur de la terre endormie;
Comme on voit une mère aux yeux de son amie

[1] Tout le monde sait que saint François de Paule ne vint en France que sous le règne de Louis XI; mais il n'est point nécessaire de s'arrêter à quelques anachronismes sans importance. Virgile s'en est permis de bien plus grands en réveillant, après plus de trois siècles, les cendres refroidies d'Énée pour le faire assister à la fondation de Carthage, et pour pouvoir rappeler, par cette évocation, les sanglantes rivalités de la terre et de la mer.

(*Note dictée par Alexandre Soumet, quelques instants avant sa mort.*)

Soulever, amoureuse et d'un air triomphant,
Le voile du berceau qui cache son enfant.

Sur les bords de la Sienne, une royale tente,
De crépine d'argent à son faîte éclatante,
S'élève, et le beffroi de la plus haute tour
Appelle au grand conseil les barons d'alentour.
Dans les airs on déploie, aux rameaux on attache
La rouge banderole et les drapeaux sans tache,
Drapeaux que Charles Sept, dans l'empire des lis,
Arbora le premier, de fleur d'or embellis.
De leur éclat changeant la plaine s'illumine.
Les pairs ont revêtu l'épitoge d'hermine;
Les grands prélats, qu'on voit marcher égaux aux rois,
Se couvrent de la chape et des riches orfrois.
Les bannières, les croix, l'héraldique peinture
Parent des arcs légers la verte architecture.
Le page, jeune et fier, de rubans s'est orné.
Sous l'écarlate en feu, sous l'émail blasonné,
Le héraut d'armes brille, et porte en caducée
La branche pacifique en sa main balancée.
La devise, où s'enlace un feuillage odorant,
Prête au secret des cœurs son voile transparent.
Charle a noué deux fois l'écharpe blanche et verte;
Et prenant pour emblème une grenade ouverte,
Autour du fruit sanglant, triste, le front baissé,
Vient écrire en pleurant : SOUS LA POURPRE BLESSÉ.
De ses royales mains ce jeune fils de France

Détache de son sein l'ordre de l'Espérance :
Ordre pieux qu'un jour, dans les bois égaré,
A la mère du Christ son père a consacré.
Mais, accueilli du peuple avec un doux murmure,
Il garde, en champ d'azur, le lis sur son armure,
Le lis d'or, roi des fleurs, symbole gracieux
Qui désarme, dit-on, la colère des cieux.
Puis, déplorant ainsi sa destinée amère :

— Infortuné, je fuis, je fuis devant ma mère!
Heureux l'enfant pasteur, sous le chaume abrité,
Que sa mère en son cœur n'a jamais rejeté!
La trahison se lève et partout m'environne...
Je suis un orphelin délaissé sur un trône,
Et dont le père, hélas! sous la tombe enfermé,
Se nommait autrefois Charles le Bien-aimé.
O mon père! où porter ma douleur, mes alarmes,
Et l'autel insulté de la patrie en larmes?
Où fuir un ennemi tant de fois triomphant?
Quel peuple adoptera l'exil du prince enfant?
Puissant Dieu de Clovis, avec indifférence
Laisseras-tu périr mon beau pays de France?
Où sera désormais l'école de l'honneur?
Quels chevaliers, épris du tombeau du Seigneur,
Couvriront tes autels des palmes de l'Asie?
Où s'épanouira la fleur de courtoisie?
Laisseras-tu périr ce royaume béni,
Sous ton œil protecteur sans cesse rajeuni?

Puissant Dieu de Clovis! d'antiques prophéties,
Promesses du passé, d'âge en âge obscurcies,
Disaient qu'une bergère, au front pur et serein,
Cacherait ses cheveux sous un casque d'airain,
Quitterait sa houlette, et, pour briser nos chaînes,
Chaste et belle, viendrait de la forêt des chênes.
Mais, loin de rassurer nos pâles combattants,
Nul ne veut écouter l'oracle des vieux temps;
Et Talbot, s'asseyant sur nos lances brisées,
Livre la voix du ciel aux publiques risées. —

— Le ciel tient sa promesse et les temps sont venus!—
Répondent à la fois deux guerriers inconnus
Et dont l'armée au loin contemplait, étonnée,
L'enseigne emblématique et d'une étoile ornée.
— Les oracles divins ne se démentent pas;
De la fille des cieux ils ont guidé les pas;
Bergère encor, son bras n'a point saisi la lance;
Une tige de lis dans ses mains se balance;
C'est toute son armure... et ce léger rameau
Protége en son chemin la sainte du hameau.
Près de l'autel voisin elle s'est retirée.
Prince, qu'ordonnez-vous de la vierge inspirée? —

Aussi rapidement que le flot réfléchit
Un rayon du matin sur le lac qui blanchit,
Aussi rapidement circule et se révèle
Dans tout le camp français la céleste nouvelle.

On s'étonne, on revient à l'oracle oublié;
Chacun relève un front longtemps humilié,
Accuse de son cœur l'indifférence impie
Et ces murmures vains que la prière expie.

Ainsi lorsqu'un captif, lassé des maux soufferts,
A rêvé qu'un ami viendrait briser ses fers,
Ingrat envers la voix qu'il appelle un mensonge,
Il oublie au réveil les promesses du songe;
Il méconnaît le dieu dont il est protégé.
Mais si, le soir, un bruit furtif et prolongé
Le frappe et qu'une main, noblement imprudente,
Attaque les verrous sous la lime mordante,
Du songe tutélaire alors il se souvient;
Avec l'espoir alors la piété revient.

Or, tandis que la foule, amante des mystères,
Applaudissait au loin, Charle et ses feudataires
Se consultaient... Bientôt la Hire, honneur des preux,
Comme Roland terrible, et plus aventureux,
Et qui reçut le jour dans cette Occitanie,
Romantique berceau de la jeune harmonie,
Se lève; et l'on croirait, incapable d'effroi,
Qu'il relève avec lui le trône de son roi!

— Oui, dit-il, quand l'Anglais nous brave et nous diffame,
Plaçons nos lis vaincus à l'ombre d'une femme;
Du triomphe, en fuyant, cédons-lui les chemins;

Ramassons les fuseaux échappés de ses mains!
Et, tandis que le fer autour d'elle s'enlace,
Sous l'orme du village allons prendre sa place!
Ah! tout mon sang bouillonne... Il n'est dans le malheur
De prodiges pour moi que ceux de la valeur:
Un chevalier français abattu par le glaive,
Ne se relève plus, ou seul il se relève!!!
Quoi! prince, on nous verrait déshonorer ainsi
Jusques aux longs revers qui nous frappent ici?
Quoi! sous l'œil dédaigneux d'une armée étrangère,
Changeant en étendard un voile de bergère,
On nous verrait, soldats du royal orphelin,
Exhumer des vieux temps l'oracle de Merlin!
De cet étrange appui nous imposer l'outrage,
Et pour nos cœurs d'enfants y puiser du courage!
Dût, je le jure ici, Satan me foudroyer,
Si cette femme est belle, on peut mieux l'employer;
On peut secrètement, et sans rompre de lance,
Dans des combats plus doux juger de sa vaillance.
Gardons-nous de meurtrir, nous vînt-il de l'enfer,
Le sein de la beauté d'un corselet de fer!
Pour fêter dignement ce nouveau frère d'armes,
Laissons là son oracle, et regardons ses charmes.
Cette fille des champs se fait un jeu moqueur
De nous associer aux rêves de son cœur!
Qui sait même, qui sait si, dans leur politique,
Façonnant avec art la jeune fanatique,
Nos mortels ennemis, maîtres de nos cités,

N'ont pas tendu ce piége à nos crédulités ?
Leurs détours sont connus, et pour ses projets sombres
L'Angleterre se plaît à marcher dans les ombres.
Peut-être qu'elle-même, habile à nous tromper,
Des verges de la honte ardente à nous frapper,
Veut que pour général notre armée, immobile,
Au lieu du grand Dunois, choisisse une sibylle.
Non, jamais!... Préférons sous les murs d'Orléans,
Aux luttes d'une femme, un combat de géants.
Prince, pour effacer nos titres à la gloire,
Il faudra plus de flots que n'en roule la Loire.
La mort du brave est belle ! il est beau d'y courir !
Et si vous en doutez, venez me voir mourir !!! —

Il dit, et vers les murs d'Orléans il s'élance ;
Le regard suit sa course aux éclairs de sa lance.

Pour dominer le trône, un sombre inquisiteur,
Hermangard, se dressant de toute sa hauteur,
Vient à son tour. Son front, plein de pensers funèbres,
Du capuchon sinistre habite les ténèbres.
Jamais au sein des cours plus terrible ennemi
Par les gouffres sacrés n'avait été vomi.
Comme un grand prêtre antique, appuyé sur des tombes,
Il avait conservé l'amour des hécatombes.
Il ne priait jamais l'ineffable pasteur ;
Son ange unique était l'ange exterminateur.
Faisant du Verbe saint un écho de son âme,

Purifiant la foi dans des torrents de flamme,
A l'aide des bourreaux, et d'effort en effort,
Du creuset catholique il extrayait la mort.
Jusque dans les parvis de la pieuse enceinte,
En fleuve de colère il transformait l'eau sainte.
Aux pleurs de l'infortune il s'était endurci.
Comment voyait-il Dieu, pour l'adorer ainsi!
Dominant, poursuivant, brûlant les hérétiques,
Traînant de rois en rois ses bûchers fanatiques,
De la pâle torture il surprend les aveux;
A voir des échafauds il borne tous ses vœux.
Chaque tête qui tombe accroît son énergie:
Il aurait soupçonné Jésus-Christ de magie!
Il aurait, pour percer celui qu'elle porta,
Armé de nouveaux clous la croix du Golgotha;
Et, de Jérusalem gourmandant le pontife,
Accusé de froideur les transports de Caïphe!!
Il rêve pour le mal un pouvoir infini.
Sa voix sur les rois gronde en tonnerre béni.
Pilote du malheur, son œil, chargé d'orages,
Sur l'océan divin ne voit que des naufrages.
C'était l'horrible adieu d'un fléau qui s'enfuit;
C'était le fanatisme amoureux de la nuit;
C'était, faux héritier des Paul et des Antoine,
Tout un monde expirant concentré dans un moine.

— La flamme des bûchers repose, et les démons
Exploitent les langueurs où nous nous endormons,

S'écria-t-il ; craignez la fille criminelle :
Jusques à sa beauté, tout m'est suspect en elle !
Depuis qu'elle écouta le séducteur rampant,
La femme autour du cœur a les plis du serpent.
Prince, de celle-ci redoutez le présage,
Et ce masque sacré qui tient mal au visage !...
Ne porte-t-elle pas l'anneau des nécromants ?
Ne la vit-on jamais, sur un feu d'ossements,
Exprimer, à minuit, farouche et toute nue,
Dans la chaudière impie une plante inconnue ?
Ces Juifs, ces fils impurs des antiques Hébreux,
D'un peuple de voyants successeurs ténébreux,
Ne l'invitent-ils pas à l'infernale orgie
Que du Christ profané domine l'effigie ?...
Je crois voir, je crois voir le magique bûcher
Où le mort qu'au sépulcre elle vient d'arracher,
Après avoir parlé des choses de la tombe,
S'assied pâle, et dans l'ombre éternelle retombe.
Craignez des nécromants le cortége hideux :
Vous avez des raisons pour vous défier d'eux !
Songez à l'enchanteur qui, fuyant son repaire,
Fit cabrer le coursier royal de votre père,
Et, fantôme envolé dans les airs obscurcis,
Alluma la démence au front de Charles Six.
Qui sait si Jeanne d'Arc n'est pas de sa famille ?
De noirs magiciens tout ce siècle fourmille :
C'est partout la magie en pacte avec l'enfer.
Bouc immonde caché sous la mitre de fer,

On dirait que Satan, à qui seul je résiste,
Se plaît à fatiguer le bras de l'exorciste.
Sans heurter quelque gnome on ne peut faire un pas.
S'armant, pour nous braver, des terreurs du trépas,
Partout un enchanteur se lève et nous insulte.
Le Trismégiste-Hermès, dieu du génie occulte,
Recrute pour l'abîme, et combat nos clartés:
Rome a moins de rayons qu'il n'a d'obscurités!
Avec les nécromants, armés du philactère,
Les enfers vagabonds font le tour de la terre;
Et sous l'œil du vampire, ennemi du soleil,
Nul cadavre n'est sûr de dormir son sommeil.
Il faudrait, pour changer ces fils de l'Ammonite,
Transformer l'Océan en vase d'eau bénite!
En reniant les saints, que leur voix blasphéma,
Ils opposent au Christ le spectre de Numa.
Ils prennent pour voler des ailes de harpie.
Les enfants monstrueux de la Lycanthropie
Viennent jeter, du fond des bois et des ravins,
Des hurlements de loups dans nos psaumes divins.
Le hameau s'épouvante à leur sinistre augure.
Hommes tombés, qu'un crime en bêtes transfigure,
A qui trente docteurs, mandés par Sigismond,
Délivrèrent jadis des brevets de démon,
Et qui souillent nos champs d'une sanglante écume,
A faire regretter la sibylle de Cume!
Ils encombrent d'horreurs nos cités, nos palais.
Pour mieux les convertir, prince, exterminez-les.

Ils tremblent devant nous; leurs phalanges nous craignent;
Qu'à regarder le ciel vos bourreaux les contraignent!
Ce n'est qu'en se fermant que leurs yeux s'ouvriront;
Ce n'est que par la mort qu'ils ressusciteront!...
Éteignez, éteignez, sous l'arbre de Solyme,
L'astre de la magie allumé par l'abîme.
Laissez de vos conseils l'Esprit-Saint s'approcher;
Asseyez votre trône en face d'un bûcher,
Prince, et sous vos drapeaux, ses flammes ranimées
Ramèneront le Dieu qui commande aux armées.
Et quant à Jeanne d'Arc, il faut que, dès demain,
De son pays natal reprenant le chemin,
La corde au cou, pieds nus et la tête baissée,
Et portant sur le front ce seul mot, L'INSENSÉE,
Elle montre, à tous ceux qui l'ont vue accourir,
Quel abîme honteux l'orgueil peut nous ouvrir!
Que le sarcasme autour de ses troupeaux s'élève,
Et qu'en dérision sa victoire s'achève. —

Comme le buis que lance un enfant dans ses jeux,
Sous le fouet allongé roule, et gronde orageux;
Comme on voit des forêts la dépouille bruyante
Dans le fond du vallon s'amasser tournoyante;
Comme on voit, quand les vents ont passé sur les eaux,
Du grand fleuve ombragé s'agiter les roseaux;
Comme on entend de loin de nombreuses abeilles,
Que le printemps rassemble autour de ses corbeilles,
Bourdonner, murmurer sous les feux du matin,

Tel le conseil s'agite et murmure, incertain.

Enfin, pour protéger Jeanne d'Arc, la bergère,
Se lève un saint, venu d'une terre étrangère.
Sa robe pastorale était blanche, et sa main
Tenait le bâton blanc dont il s'aide en chemin.
Le manteau voyageur pendait à son épaule.
Les peuples l'admiraient... C'était François de Paule,
Vieillard de la Calabre et que du plus doux miel
Nourrirent soixante ans les abeilles du ciel.
Il venait de sa grotte, au pays où nous sommes,
Enseigner la prière et l'indulgence aux hommes;
Et dans le camp français il était consulté
A cause de son âge et de sa sainteté.

— Laissez venir à moi les enfants et les femmes,
Disait-il quelquefois; et je prendrai leurs âmes,
Ainsi qu'un oiseleur, sous la voûte des airs,
Prend les petits oiseaux en leur chantant leurs airs. —

Marchant plein de clartés dans notre nuit profonde,
Sans isoler son cœur, ne gardant rien du monde;
Pieds nus et tête nue, il allait en tout lieu,
Ermite voyageant pour la maison de Dieu.
Sur ce globe pétri de doute et de mensonge,
Il semblait, à le voir, que le mal fût un songe.
Il consolait d'un mot quiconque l'abordait;
La bénédiction de ses yeux descendait.

Il savait embellir notre terre flétrie,
Et faire ressembler l'exil à la patrie.
Il veillait près des morts dans la bière couchés.
Les lépreux guérissaient par ses deux mains touchés,
Tant ses mains savaient prendre au Rédempteur des mondes
La force d'épurer tous les fléaux immondes!
Tant son souffle vers Dieu s'élevait en priant,
Pour chasser d'un baiser la lèpre d'Orient!
On croit, en écoutant ce pieux solitaire,
Pour l'air léger des cieux quitter l'air de la terre,
Tant sa parole est douce et prête des attraits
A ces dogmes du Christ, dont il a tous les traits!
Sur son paisible front son âme se révèle.
Moins calmes les rayons de la lune nouvelle
Reposent à minuit sur les lis du vallon
Ou sur les flots blanchis du beau lac d'Ajalon.
Il se signe trois fois, puis il dit :

— Je pardonne
Aux coupables conseils, sire, que l'on vous donne.
Je pardonne surtout au prêtre menaçant
Qui marque pour l'enfer l'élu du Tout-Puissant.
Ah! qu'une autre croyance en mon sein est empreinte!
Elle est une espérance et non pas une crainte.
Mon cœur, loin de haïr, a besoin d'adorer,
Et c'est dans l'amour pur qu'il aime à respirer!
Enfant de saint Louis, soyez-lui plus docile.
En tout temps de la foi la France fut l'asile;

Vainement sa couronne a semblé se ternir,
Elle porte en son sein l'âme de l'avenir!
Le doigt du Tout-Puissant ici-bas la désigne
Entre les nations que marque un divin signe;
Et peut-être qu'au ciel son triomphe est écrit
Afin de conserver l'Europe à Jésus-Christ;
Afin, afin qu'un jour le poids de l'Angleterre
Dans quelque immense erreur n'entraîne point la terre.
Ne vous y trompez pas: depuis Charles-Martel,
Votre trône est l'appui du véritable autel.
Accueillez, honorez la bergère divine:
L'énigme du Seigneur tôt ou tard se devine;
Et sa main en secret, par des sentiers constants,
Sait toujours vers la foi tourner les pas du temps.
Celui qui, dispersant et sceptres et couronnes,
Change en les visitant tout l'avenir des trônes,
Sait assurer sa cause, et, quand vient le moment,
Transforme sa pensée en large événement.
Roi très-chrétien, chantez l'hymne de délivrance!
Vous refusez de croire... Oh! si l'antique France,
Guerrière et pèlerine, apparaissait soudain,
Portant la blanche croix, les palmes du Jourdain,
Les clefs du saint-sépulcre, et cette lance sainte
Trouvée en Orient sous des moissons d'absinthe,
Elle dirait: « Mes fils, ce ciel que je revois,
« Est-il donc si nouveau que j'entende sa voix?
« Le lis a-t-il cessé d'être la fleur chrétienne?
« Faut-il tant de débats pour qu'une vierge obtienne

« D'affranchir son pays du joug des oppresseurs,
« Comme ont fait Geneviève et Débora, ses sœurs?
« Laissez-la vous conduire à des jours plus prospères.
« Ingrats! souvenez-vous des aïeux de vos pères
« Qui disaient que Dieu même a révélé ses lois,
« Et parlé d'avenir aux filles des Gaulois.
« Voyez mon front paré des tresses de Bathilde.
« Les cieux, au lieu d'un ange, envoyèrent Clotilde
« Régénérer mon trône, épurer mon encens;
« Le doux nom d'une femme est dans tous leurs présents.
« De celle qui nous vient levons le chaste voile.
« Ne nous défions pas des clartés d'une étoile;
« Car déjà les pasteurs que sa beauté charma
« Ont lu dans ses rayons que Dieu les alluma.
« Déjà, pour m'éblouir, sa flamme m'environne;
« C'est un joyau des cieux tombé sur ma couronne!
« Oh! ne l'éteignez pas... — ce serait un larcin —
« Et vous sentirez Dieu revivre en votre sein.
« Oh! ne l'éteignez pas cette belle espérance,
« Ce regard qui blanchit l'horizon de la France,
« Ce regard qui se lève, et, comme un saint flambeau,
« Vient réveiller la gloire au fond de son tombeau!
« Roi, d'un plus long délai je ne pourrais t'absoudre.
« La colombe du ciel a l'aile de la foudre;
« Ne borne pas son vol, et, dans la nue en feu,
« Place mon sort, comme elle, à la garde de Dieu! » —

Il dit... Tout s'abandonne à cette voix si tendre.

On croit revoir encore, on croit encore entendre
L'apôtre du désert criant avec ferveur :
— Jacob, réjouis-toi : je t'annonce un sauveur ! —

Hermangard seul murmure et s'irrite, et, dans l'ombre,
Du feu de ses bûchers rayonne son œil sombre.

Tel un vautour captif que l'Atlas a nourri,
De sa cage de fer, en jetant un grand cri,
Voit un beau cygne, enfant des ondes murmurantes,
Ouvrir en s'élevant deux ailes transparentes :
Il frémit ; la fureur trouble ses yeux ardents ;
Il aiguise son bec sur les barreaux stridents.
Loin des monts décharnés où leur vol prit naissance,
Ses plumes un moment gonflent leur impuissance.
Détrôné pour jamais de son large horizon,
Se mutilant lui-même en heurtant sa prison,
Il roule un long cou chauve en courbe tortueuse ;
Et du cygne chantant l'aile majestueuse
Fend le limpide azur, ne livrant sur le sol
Au vautour enchaîné que l'ombre de son vol.
Vers son bleu firmament le chantre solitaire
Monte, sans s'informer des périls de la terre ;
Et, plus doux et plus purs, ses hymnes gracieux,
Commencés parmi nous, s'achèvent dans les cieux.

CHANT TROISIÈME.

JEANNE D'ARC DEVANT LE ROI.

C'est elle! Jeanne d'Arc, grande, calme et modeste:
On dirait de Paris la patronne céleste,
Quand son humble houlette, en protégeant leurs droits,
S'étendait saintement sur le bercail des rois.
Un crucifix d'argent reluit sur sa poitrine;
Des clartés du martyre un reflet l'illumine;
Et son cœur vient toucher, sous son corsage bleu,
A chaque battement, l'image de son Dieu.
Mystère! ses cheveux, pareils sur ses épaules
Au feuillage qui pleure en descendant des saules,
Flottaient; et la beauté, rayon doux et sacré,
Se changeait en éclair sur son front inspiré.

Être divin caché sous des grâces mortelles,
Ange à qui Dieu n'a pas voulu donner des ailes,
On lit dans tous ses traits qu'elle appartient aux cieux;
Mais quelquefois des pleurs, attristant ses grands yeux,
Révélant de son cœur le trouble involontaire,
Disent qu'elle a sa part des peines de la terre.
Quelquefois, d'un regard timide et languissant,
Rêveuse, elle semblait chercher un être absent,
Et prêter, dans les airs, une oreille attentive
Au souffle d'une voix lointaine et fugitive.

Vers le jeune Dauphin, qu'elle ne connaît pas,
La Bergère, sans guide, ayant porté ses pas,
Se prosterne et lui dit, de la foule suivie :

— Gentil roi, que le ciel vous donne heureuse vie! —

— Je ne suis pas le roi que vous cherchez ici. —
Et, montrant un seigneur de sa cour : — Le voici,
Répond Charle.

— Eh! mon Dieu! c'est vous, non pas un autre.
Je n'ai pas vu de roi, mais vous êtes le nôtre,
Reprit-elle; cessez de m'éprouver enfin.
De par le Roi du ciel, salut, noble Dauphin.
J'ai nom Jeanne la Vierge. Une voix bien connue
M'a dit de vous chercher, prince... et je suis venue.

Dieu vous mande par moi que dans Reims délivré,
Vous, son vrai lieutenant, devez être sacré.
Donnez-moi gens de guerre ; et, sans être arrêtée,
Je pars... l'Ange le veut ! Je dois être assistée ! —

Ainsi parlait la Vierge ; et le sombre Hermangard
Faisait planer sur elle un foudroyant regard,
Regard d'inquisiteur, regard qui semblait dire :
— Je serai près de toi quand il faudra maudire. —

Et Jeanne d'Arc hésite, et, troublée à demi,
Elle cherche le saint devenu son ami.

Lorsqu'une tourterelle, incertaine, égarée,
Par des bergers enfants, tremblante, est rencontrée,
S'il en est un parmi ces pasteurs du hameau
Qui, l'ayant autrefois surprise sous l'ormeau,
Loin d'effrayer son vol ait jeté devant elle
Quelques grains dérobés à la gerbe nouvelle,
L'oiseau le reconnaît et vient, avec lenteur,
S'abattre en tournoyant dans son sein protecteur.

Ainsi près du vieillard la divine Bergère
Abrite chastement sa frayeur passagère.
Mais l'inquisiteur :

— Roi, je vais porter ailleurs
Des conseils que Bedfort pourra trouver meilleurs !

Tu reçois Jeanne d'Arc avec des chants de fête?
Je vais porter ailleurs mes clartés de prophète,
Et faire resplendir, loin d'un prince abusé,
De l'inquisition le phare méprisé.
J'amenais avec moi le salut à ta porte;
Je t'offrais tout l'appui du titre que je porte;
Je voulais affermir contre les léopards
Ton trône vermoulu, croulant de toutes parts:
Mais, confiant ce trône aux philtres des sorcières,
Des fils aînés de Dieu secouant les lisières,
Tu rejettes mes dons, tu veux régner sans nous;
Tu veux, pour être grand, cesser d'être à genoux!
Adieu donc... Cours braver l'écueil que je signale.
Prends pour sceptre, en tes mains, la baguette infernale
Dont s'armait Jeanne d'Arc aux champs de Vaucouleurs.
Prépare à ta couronne un avenir de pleurs;
Et, te brisant le front au poids dont tu te charges,
Rends sous tes pas de roi les abîmes plus larges.
Tu choisis en ce jour les enfers pour soutien;
Adieu donc, mon empire est plus fort que le tien!
Et je puis sur ta tête, en cette épreuve amère,
Amasser plus de maux que ne t'en fit ta mère!!!
Et toi, femme, qu'un roi couvre de son respect,
On est coupable alors que l'on nous est suspect.
Tremble! je t'atteindrai, je lirai dans ton ombre;
L'œil d'un inquisiteur a des éclairs sans nombre!
Et, pour ouvrir les cœurs de mystères voilés,
Saint Pierre dans nos mains mit de puissantes clés!

Tremble! je veux moi-même, au jour des représailles,
Grossir d'un peu de sang le fleuve des batailles;
Et tu pourras juger, dans ma lutte avec toi,
Quel bouclier il faut pour s'abriter de moi! —

Alors, tel qu'un légat qui, devant l'autel même,
Déploie en interdit la vengeance suprême,
Arme de feux le choc du sceptre et de la croix,
Suspend le Vatican sur la tête des rois,
Et, superbe, enivré des foudres qu'il respire,
En agitant sa bulle ébranle quelque empire,
Tel le sombre Hermangard, d'un geste souverain,
Arrache à sa ceinture un crucifix d'airain;
Il l'agite dans l'air; il croit, dans sa démence,
Commander l'anathème au signe de clémence,
Et sur la douce Vierge, émue à son transport,
De l'image du Christ faire tomber la mort.

Puis, à travers la foule il s'éloigne en silence.
Une seconde fois le jeune roi balance;
Hermangard l'intimide, et, toujours plus rêveur,
Il cherche à s'expliquer la céleste faveur;
Lorsque, se rapprochant d'un lieu plus solitaire,
Jeanne d'Arc lui rappelle on ne sait quel mystère
Dont Charles, prêt à dire au trône un long adieu,
A l'ombre des autels n'avait parlé qu'à Dieu.

O Vierge! et cependant pour croire à ton oracle

D'insidieux prélats demandent un miracle.
Le doute se taisait... il renaît plus ardent.
Pour enchaîner au sol ton vol indépendant,
De ton enthousiasme on veut couper les ailes
Et de ton œil de feu tarir les étincelles.
Oui, le doute cruel, acharné, vénéneux,
Te poursuivant encor d'un regard dédaigneux,
Reniant les lauriers dont ton âme est éprise,
Veut te désenchanter de ta haute entreprise.

Lorsqu'un fougueux artiste, invincible en créant,
A transformé son âme en œuvre de géant;
Lorsqu'il s'est, favori de la beauté suprême,
En sculptant quelque dieu déifié lui-même,
Et que, brillant et fier, il a dans ses travaux
Sous sa grande statue écrasé ses rivaux;
Perdu dans son ivresse, il adore, il contemple;
Pour l'œuvre et l'ouvrier il sollicite un temple,
Et, près de l'habiter, son espoir souverain
En ouvre à l'avenir les deux battants d'airain.
Mais la foule est muette ou s'arme d'ironie.
Alors, dieu méconnu dans le ciel du génie,
L'artiste, pâle et seul, l'œil sur chaque contour,
De son marbre incompris refait trois fois le tour.
Il doute de lui-même, et sur le noble ouvrage
Le découragement vient tendre son nuage.
Il ne voit qu'aux lueurs de sinistres flambeaux :
Les lignes du génie ont fait place au chaos!

Il ne peut plus juger les détails ni l'ensemble;
La trompeuse statue au désespoir ressemble;
Et ce chef-d'œuvre pur où son âme avait lui,
Fantôme dévorant, se tourne contre lui;
Irrite d'aiguillons sa douleur insensée,
Comme un feu de volcan laboure sa pensée;
Et, parricide enfant, dans son impiété
Attache la démence à l'immortalité!
Le sculpteur révolté dans sa hauteur se dresse.
Armant contre son œuvre une main vengeresse,
Il frappe, en blasphémant, d'un lourd maillet de fer
Ce marbre, fils du ciel, d'où lui vient son enfer.
Il s'acharne, il poursuit son crime volontaire;
Chaque fragment gémit en tombant sur la terre
Et semble maintenant, honteux et désolé,
Pleurer de son auteur l'avenir mutilé.
Et, les cheveux tordus et la bouche écumante,
Roulant des yeux sanglants où la fureur fermente,
Le maudissant encor dans son dernier adieu,
L'artiste vient mourir sur les débris du dieu!!!

Mais Jeanne d'Arc, plus forte, a repris son courage
Et des dérisions a repoussé l'outrage.
Elle écoute une voix qui lui parle dans l'air;
De l'inspiration ses yeux dardent l'éclair.
Comme on voit quelquefois s'attacher dans la nue

A la flèche rapide une flamme inconnue;
Tel à son âme, errante au sein de l'avenir,
De la flamme céleste un rayon vient s'unir.
Sa voix n'est plus la voix d'une simple mortelle :

— Roi! prélats! chevaliers! écoutez-moi, dit-elle.
En pressant le laitage, en tournant le fuseau,
Mes mains ont retrouvé ce merveilleux roseau
Qu'autrefois agitait la Vierge de Nanterre
Pour effrayer celui dont s'effrayait la terre.
Belle France! reprends ton panache insulté.
Je viens rendre à ton nom son immortalité.
Il faut d'un dur acier que mon front s'environne :
L'hymen, pour mes cheveux, n'aura point de couronne.
Je ne serai point mère; offert à mon baiser,
Nul enfant sur mon sein ne viendra reposer.
Mon cœur doit ignorer l'amour; mais, en partage,
Du laurier des combats je ceindrai l'héritage!
Dieu me parle... sa voix retentit aujourd'hui :
Je plane dans un air qui n'appartient qu'à lui;
Et c'est lui qui viendra, de la Seine à la Loire,
Avec ma frêle écharpe enchaîner la victoire!
Quel autre jusqu'à vous aurait guidé mes pas?
Que pourrait la Bergère où Dieu ne serait pas?
Et vous qui m'arrêtez dans ma sainte carrière,
Suivîtes-vous jamais le vol de la prière?
Savez-vous quel rameau, fécond et précieux,

Cette colombe apporte en revenant des cieux?
Aux voiles de l'autel, aux parfums, aux cantiques
Avez-vous demandé des songes prophétiques?
Parlez... C'est à mon tour à vous interroger :
Que savez-vous du ciel, pour oser le juger?...
Ah! plus de vains soupçons, plus de délai profane!
Car sur les murs sacrés la guirlande se fane;
Car l'encens s'évapore, et l'hymne commencé
Plus tôt que je ne crois, peut-être, aura cessé!...
Je vivrai peu de jours, prince, c'est un mystère :
On ne voit l'avenir qu'en fuyant de la terre;
Et le lis virginal, de l'autel approché,
Meurt, si le feu divin en passant l'a touché!
Hâtons-nous, l'heure fuit; et, guerriers intrépides,
Les envoyés du ciel ont des coursiers rapides.
Ils arrachent un peuple à des sommeils honteux,
Puis, sans tourner la tête, ils volent devant eux.
Viens, Charles, on t'attend... la fête au loin commence;
L'huile sainte rayonne et la foule est immense.
Dans l'église de Reims viens, prince, sans effroi,
T'agenouiller dauphin et te relever roi!!!
Viens! ressaisis le glaive, entends le cri d'alarmes,
Mont-Joie et Saint-Denis!... Dieu nous appelle : aux armes!!!...—

Comme au soleil de mars de tous ses feux armé
Fond le frêle glaçon qu'une nuit a formé,
Ainsi Jeanne la Vierge, au beau feu qui l'anime,

A dissipé l'effroi du plus pusillanime;
Mais l'esprit du Seigneur l'abandonne... et sa voix
A cessé de parler des hauteurs du pavois....

— La forêt de Fierbois cache dans son enceinte
Une chapelle où dort Câtherine la Sainte,
Reprend-elle; Dieu même a porté sous l'autel
Et marqué de cinq croix le glaive de Martel.
D'un triomphe assuré ce fer est le présage:
Je ceindrai donc ce fer... mais sans en faire usage;
Aucun sang ne le doit profaner désormais;
Les envoyés de Dieu n'en répandent jamais!
Donnez-moi, pour armer ma main victorieuse,
Un drapeau, de l'Éden image glorieuse;
Que sur un champ de lis, un globe entre ses mains,
Y soit représenté le Sauveur des humains;
Et qu'on y lise autour, rachetant la patrie,
Près du nom de Jésus le doux nom de Marie. —

L'étonnante nouvelle est semée alentour;
Et l'on voit accourir, dans leur plus bel atour,
Les filles du hameau, s'encourageant entre elles
A couronner la Vierge, ange des pastourelles.
L'héroïne se mêle à ces filles des champs,
Joint à leurs jeux ses jeux et ses chants à leurs chants.
Semblable est son maintien, mais son regard recèle
Des prophétiques feux la céleste étincelle;

Et tous ces fronts charmants, par la pudeur formés,
Semblent auprès du sien pâlir inanimés.

Telle, si visitant, seule et loin de sa mère,
L'atelier d'un sculpteur peuplé des dieux d'Homère,
Une jeune beauté, déesse d'un moment,
Sur un socle désert monte furtivement
Et d'une fraîche Hébé, comme elle demi-nue,
Emprunte en rougissant l'attitude ingénue;
Tout révèle à nos yeux son folâtre dessein.
Le lin voluptueux qu'agite son beau sein,
Ses lèvres de corail, ses cheveux l'ont trahie;
Son regard est l'amour et son souffle la vie;
Et l'artiste, devant quelque dieu commencé,
Interrompt tout à coup son chef-d'œuvre glacé.

— Bergère qui venez nous rendre la victoire,
Contez-nous, dit le roi, votre étonnante histoire.
L'étendard demandé se prépare, et demain
Du fer miraculeux j'armerai votre main;
Aux promesses du ciel demain je m'abandonne. —

— Qu'il soit fait, répond-elle, ainsi qu'on me l'ordonne.
Mais mon langage est simple et souvent ingénu;
L'alphabet est un livre à mes yeux inconnu.
La chaîne des Anglais que la France a subie,
On m'apprit à la rompre, et rien de plus... Tobie,
Prêt à rendre le jour à son père aveuglé,

Ne savait rien, sinon que l'ange avait parlé.
De son triomphe heureux il préparait la fête.
Moi, je suis comme lui, ce que mon cœur m'a faite;
Comme lui je connus les pieuses douleurs
Et je fus exaucée à cause de mes pleurs. —

CHANT QUATRIÈME.

L'ARBRE DES FÉES.

RÉCIT DE JEANNE D'ARC.

—Non loin de Domremy, frais séjour, dont la Meuse
Semble entraîner l'image en fuyant écumeuse,
On montre aux voyageurs les merveilleux rameaux
D'un chêne dès longtemps fameux dans nos hameaux.
Nos vieillards racontaient, sous ses ombres prospères,
Avoir entendu dire aux pères de leurs pères
Qu'on n'avait jamais su ni qui l'avait planté,
Ni de quel âge était le vieil arbre enchanté.
Un seigneur, dont on voit encor dans la vallée
Le manoir en ruine et la tour écroulée,

Jadis priait d'amour, sous l'arbre spacieux,
La dame aux cheveux d'or qui descendait des cieux.
Tous deux y suspendaient de magiques trophées :
Aussi l'arbre étonnant se nomme ARBRE DES FÉES.
Le cerf aux rameaux blancs, la gazelle aux yeux bleus
Y conduisaient, dit-on, le char miraculeux
De ces femmes de l'air que tant d'illustres reines,
Que tant de chevaliers choisirent pour marraines.
Mais depuis que le prêtre y vint lire, à genoux,
L'évangile d'un saint renommé parmi nous,
Pour y danser en rond les dames demi-nues
Sous l'arbre exorcisé ne sont plus revenues.
L'arbre a changé de maître, et depuis leur adieu
Il a gardé leur nom, mais n'appartient qu'à Dieu.
C'est là qu'un villageois qui perd sa fiancée
Croit revoir, à minuit, la jeune trépassée.
La palombe qui vient s'y poser un moment
A toujours des petits éclos nouvellement;
Et les rosiers voisins, par un charmant prestige,
Nous offrent, en tout temps, des boutons sur leur tige

A peine, à peine encor je comptais neuf moissons;
A peine j'avais vu neuf fois de leurs toisons
Se dépouiller pour nous nos brebis tant aimées,
Et neuf fois se rouvrir nos ruches parfumées,
Que j'offrais sous cet arbre à la reine du ciel
L'épi, la blanche laine et les gâteaux de miel.
J'y cultivais des fleurs avec un saint délice.

Lorsque des pèlerins, revenant de Galice,
Demandaient à le voir, c'est moi qui, les pieds nus,
Y conduisais toujours les pieux inconnus;
Et je portais le livre et la croix d'aubépine
Des voyageurs de Dieu jusqu'à l'autre colline.

Ce fut là que ma mère — on me l'a raconté —
Endormie un instant par un beau soir d'été,
Vit en songe une étoile, et sous nos toits rustiques
Un jeune aiglon parmi nos oiseaux domestiques.
Elle se réveilla, surprise, et dans son sein
Un fruit mystérieux tressaillit sous sa main :
C'était moi; mon aïeul, dans la salle des veilles,
Du songe en ma faveur expliqua les merveilles,
Et je naquis le jour qu'aux cendres du foyer
Un rouge-gorge ami vint se réfugier.
De cette humble naissance on célébra la fête;
Et des vers composés par Merlin le prophète
On s'entretint longtemps à voix basse, et l'on dit
Que le sort de l'enfant avait été prédit.
On dit que dans l'église, à mon heureux baptême,
Les cloches, le matin, sonnèrent d'elles-même,
Et qu'un esprit du ciel vint, ainsi qu'un oiseau,
Pour chanter des noëls autour de mon berceau.

Toute petite encor, je voyais mes compagnes
Me suivre en s'étonnant dans nos vertes campagnes;
Car, avec quelque orgueil, mon père remarquait

Qu'à mes troupeaux jamais nul agneau ne manquait,
Et que des loups-cerviers la faim si menaçante
Respectait le bercail lorsque j'étais présente;
Car des oiseaux nombreux le voltigeant essaim
Venait du haut des airs se poser sur mon sein,
Et je pouvais chanter ou dire mes prières
Sans les faire envoler à travers les clairières.

Lorsqu'au prix de la course il fallait concourir
Et gagner un bouquet de lis prêts à s'ouvrir,
Je le vouais à Dieu, qui me donnait des ailes
Pour dépasser de loin les autres jouvencelles.
Je triomphais toujours : c'était un grand bonheur
Dont mon humilité rendait grâce au Seigneur;
Puis, jetant au bouquet trois gouttes d'eau bénite,
J'allais fleurir l'autel de sainte Marguerite.
Sur le tertre voisin souvent j'allais m'asseoir.
A quelque enfant du pauvre égaré vers le soir,
Je disais: — Viens, mon frère; — et montrais la fumée
Qu'élevait notre toit de chaume et de ramée;
Et jusqu'au chant du coq je travaillais le lin,
Pour céder humblement ma couche à l'orphelin.

Oh! que j'aimais à voir, au seuil de nos chaumières,
La belle charité, cette sœur des prières,
Répandre ses bienfaits et, propice aux douleurs,
Conduire à la vertu par le sentier des pleurs!
Elle guidait mes pas sur les pas des glaneuses

Pour mêler du blé pur aux gerbes épineuses,
Comme on verse l'espoir au fond des cœurs souffrants :
Nous imitons toujours ce que font nos parents.

J'aurais voulu parfois aller cacher ma vie
Dans un des cloîtres saints où la Vierge est servie,
Afin de satisfaire, en ma chaste langueur,
Ce besoin de prier, de tous les maux vainqueur,
Afin que du Très-Haut chaque jour plus chérie,
L'Éden, même ici-bas, me devînt ma patrie ;
Afin de fuir le monde et, comme l'encensoir,
De brûler pour Jésus de l'aube jusqu'au soir.
Il faut tant d'espérance à qui vit dans son âme !
Mais les desseins de Dieu sur une faible femme
Me gardaient pour mon roi. Je n'ai dû qu'obéir :
Le servir autrement, ce serait le trahir.

Je relevais la branche aux vents des nuits courbée ;
Je reportais au nid la colombe tombée.
Les soirs d'hiver, au lieu des récits surprenants
De fantômes des bois, d'esprits, de revenants,
Mon aïeul nous lisait, dans la sainte Écriture,
Du bien-aimé Joseph la touchante aventure ;
Moïse au mont Horeb ; Agar, loin de Memphis,
Se voilant pour ne pas voir expirer son fils ;
Abraham tout armé pour cette épreuve amère
Que Dieu ne tenta point sur le cœur d'une mère ;
Débora, que l'esprit du Seigneur fit parler ;

Et Rachel se plaignant qu'on la vînt consoler.
Il nous lisait aussi Jérusalem en cendre.
Moi, comme Daniel, j'aurais voulu descendre
Dans la fosse aux lions ; ou suivre, tout en pleurs,
La fille de Jephté sur le mont des douleurs ;
Et nous parlions souvent des maux de la patrie,
Et je pleurais la France en pleurant Samarie.
Je me ressouvenais de ce qui fut prédit.
Je récitais souvent l'histoire de Judith
Immolant Holopherne; et, d'un voile couverte,
Toujours à ce verset la Bible était ouverte!

Aux lectures du soir mon grand-aïeul toujours
Joignait de doux conseils, mûris par ses longs jours.
Hélas! il me souvient qu'une fois, sous le chêne,
Il me fit appeler, sentant sa fin prochaine,
Et me dit, tout semblable au vieillard d'Israël :

— Je fus jeune, et je suis devenu vieux... Le ciel
M'a protégé longtemps... J'ai fini ma journée
Et l'ombre de ma vie au couchant s'est tournée ;
Mais l'ombre du Seigneur près de moi vient s'asseoir :
L'espérance apparaît dans les brumes du soir ;
Car dans l'éternité lorsque tout vieillard tombe,
Il trouve, en s'éveillant, ses œuvres dans sa tombe.
Tu marcheras, ma fille, en tête du convoi.
Sur ton front transparent ton âme que je voi
Me fortifie et vient, pour que tout s'accomplisse,

De la mort au chrétien adoucir le calice!
Sois donc deux fois bénie à l'heure où, sans remords,
Je meurs sous le même arbre où mes aïeux sont morts.
Je meurs en te laissant une sainte espérance :
La patrie est en Dieu, mais tu chéris la France.
A ton triste pays, que tu pleures toujours,
Tu donnes ta prière en attendant tes jours.
Oh! viens plus près de moi... Prends ma main qui se glace;
Sois digne que là-haut Dieu te marque ta place.
Armé de ses rayons, le soleil ne peut pas
Soulever dans les airs les fanges d'ici-bas;
Mais il peut attirer la perle de rosée
Dans le sein d'une fleur lentement déposée :
Sois cette perle pure, et, quand il sera temps,
L'ange t'enlèvera sous ses voiles flottants.
Il te découvrira de merveilleuses choses;
Il te suivra des yeux dans tes métamorphoses.
Comme on vit Isaïe avec empressement
A la voix du Seigneur jeter son vêtement,
Tu jetteras au loin ton corset de bergère
Pour une autre parure à ton sexe étrangère,
Et tu ceindras le glaive... Adieu, ma fille... Adieu!
Sois toujours résignée à souffrir pour ton Dieu.
S'il te fallait subir une trop forte épreuve,
Mon esprit reviendrait, le soir, au bord du fleuve,
Et te fortifierait dans ton mâle dessein :
Car l'âme du pays palpite dans ton sein!
Oui, tu verras, enfant, chastement amassées,

En belles actions se changer tes pensées;
Et, depuis le matin jusqu'au soleil couchant,
La récolte du ciel germera dans ton champ.
Crois-moi, tu dois courir de saintes aventures :
La mort ouvre l'esprit sur les choses futures;
L'œil qui se ferme au jour voit mieux l'éternité.
Donne toute ta gloire à ta virginité.
Marche toujours fidèle à la voix qui t'attire,
Sans savoir si ton ange est celui du martyre!
Marche... Laisse ton cœur mûrir un grand projet;
J'ai lu dans tes regards que Dieu te protégeait!
J'ai vu briller des pleurs sous ta chaste paupière
Qui suffiront, ma fille, à bénir mon suaire! —

Tels furent ses adieux et ses derniers accents.
Bientôt, le long du fleuve et des blés jaunissants,
De ces blés que lui-même avait semés peut-être,
Passa l'humble convoi de ce vieillard champêtre,
Entre le souvenir de ses jours écoulés,
D'innocentes moissons et des fils désolés.

Dieu, comme un seul ami, me guidait sur la terre.
Je visitais souvent le tribunal austère
Où le secret des cœurs demeure enseveli,
Où l'aveu de la faute en consacre l'oubli.
Aux fêtes du Seigneur, de blanc tout habillée,

Je portais la bannière et la rose effeuillée,
Et je suivais le Dieu de mes jours innocents
Sous des arches de lis et sous des flots d'encens.
J'aimais les derniers feux dont l'horizon se dore.
A quinze ans, je chantais, aux sons de la mandore,
La complainte tragique ou le noël sacré.
Dans le bois sombre, avec mon agneau préféré,
J'allais prêter l'oreille à la cloche lointaine,
Ou voir trembler l'étoile aux eaux de la fontaine;
Car, semblable à l'hostie offerte sur l'autel,
Je ne voulais m'unir à rien qui fût mortel!

Si nos mains, dans nos champs, sèment sans les connaître
Les graines d'une fleur qu'un autre ciel fit naître,
La tige qui s'élève, exilée en naissant,
Sans l'avoir jamais vu, regrette un ciel absent;
Des larmes du matin en vain favorisée,
L'étrangère languit et cherche la rosée,
Ne peut aimer nos champs, vivre de nos zéphyrs;
Et, trouvant orageux l'horizon de saphirs,
Tourne vers ses climats sa corolle flétrie :
Ainsi je me tournais vers une autre patrie.

Et puis je revenais au vieil arbre enchanté.

— D'où tiens-tu ton pouvoir, bel arbre, et ta beauté?
Est-ce quelque relique, en tes rameaux cachée,
Que les anges de Dieu dans leur vol ont touchée?

Est-ce le voile blanc que mes sœurs des hameaux
Suspendent en chantant à tes joyeux rameaux,
Après leur mariage? Ou dois-tu ton prestige
Au saint de buis sculpté dans le creux de ta tige?
Est-ce ton nom, ton nom magique?... Oh! dis-le-moi!
Que ma vie est légère et calme autour de toi!
Quels songes gracieux habitent tes feuillages,
Caressent le sommeil trouvé sous tes ombrages,
Et sur mon jeune front balancent leurs couleurs,
Avec tes doux ramiers et tes festons de fleurs!
Ta tête aux vents du nord ne s'est jamais courbée;
Sur tes feuilles jamais la foudre n'est tombée;
Jamais le cri de l'aigle, élancé dans les airs,
Des passereaux craintifs n'effraya les concerts.
L'aurore, la rosée, une onde cristalline!
Nul ennemi pour toi du val à la colline!
Arbre sacré, bel arbre, arbre aux purs talismans,
Apprends-moi le secret de tes enchantements!

CHANT CINQUIÈME.

LES AVENTURES DANS LE BOIS DES CHÊNES.

SUITE DU RÉCIT.

En vain, pour m'épouser, les pasteurs d'alentour
Me faisaient des présents en me priant d'amour :
C'était une colombe à me suivre animée
Qui m'était inconnue et dont j'étais aimée ;
C'était à mon réveil le jeune arbre de mai,
Enlacé de rubans, de roses embaumé,
Se balançant devant ma petite fenêtre
Que l'humble réséda choisissait pour y naître ;
C'était quelque agneau blanc, quelque douce chanson,
Un nid d'oiseaux pourprés où l'on savait mon nom ;
C'était un beau chapel bordé de giroflée,

Ou la fleur qui dit : — J'aime ! — à mes bouquets mêlée.

Un jour, un ménestrel, habitant du Valdor
Et portant sur sa toque une cigale d'or,
Pour joindre son seigneur passait dans le village.

— Je veux d'un lai d'amour célébrer ton bel âge,
Dit-il; contre l'hymen, vierge, pourquoi t'armer?
Quelle voix dans les airs t'a défendu d'aimer?
A ces austères vœux tristement asservie,
Que fais-tu du printemps? que fais-tu de ta vie,
Des rêves de quinze ans, de l'azur de tes yeux
Qui ne veulent rien voir de ce côté des cieux?
Écoute, mon luth chante; écoute, jeune fille!
Pendant que les blés mûrs tombent sous la faucille,
Viens à l'ombre des bois, viens au bord de ces eaux
Cueillir pour nos concerts d'harmonieux roseaux.
Viens contre le bonheur d'aimer et d'être aimée
Échanger là prière et l'extase enflammée,
Et tes pleurs et l'eau sainte et ces marbres glacés,
Ces marbres des autels sous tes pieds blancs pressés.
Il est un autre Éden pour toi, vierge adorée!
Ramène à nos soupirs ta jeune âme égarée;
Cesse de mépriser le bonheur des amants.
Pour les voiler de deuil, tes yeux sont trop charmants!
Qu'ils se tournent vers nous, et tu seras bénie
Au nom d'une autre extase et d'une autre harmonie.
Ne livre pas ton cœur aux songes des élus,

N'attends pas, pour aimer, qu'il ne palpite plus!
Ne laisse pas ainsi, dans ton indifférence,
Ta jeunesse trompée affliger l'espérance.
Même sous ta couronne et sous ton voile blanc,
Le veuvage de l'âme est un poids accablant.
Mais lorsque ainsi que toi, jeune fille, on est faite,
Au soleil de l'amour la vie est une fête!
Vois cette fraxinelle aux douteuses couleurs :
Si j'agite un flambeau sur ses grappes de fleurs,
L'air pétille et s'embrase et, de feux entourée,
Fleurit plus belle encor la plante diaprée.
Ainsi t'embelliront les feux d'amour; et, moi,
A toi quand le jour naît, quand le jour meurt à toi,
Dans nos prés, dans nos champs, sur la moire des mousses,
Au son des luths émus qui font les heures douces,
A toi seule toujours, à toi seule en tout lieu,
Je dirai que l'amour est un reflet de Dieu!
Les fêtes, les chansons, les guirlandes nouvelles,
Le bonheur de sentir tout ce que tu révèles;
Et le rameau d'hymen sur ton front balancé,
Et la joie, et l'enfant entre tes bras bercé,
L'enfant rose et vermeil, qui te dira : — Ma mère : —
Oh! n'anéantis point, pour ta vaine chimère,
Ces trésors d'avenir, ce miel délicieux
Dont la coupe t'invite et n'est pas dans les cieux!

Aux amoureuses rêveries,
Ma belle, pourquoi dire adieu?

Quand tes lèvres sont si fleuries,
Pourquoi ne parler qu'avec Dieu?

Au seuil des vieilles basiliques
As-tu des songes immortels?
Pour faire adorer tes reliques,
Prends-tu place sur nos autels?

Le cierge a des lueurs austères!
Cherchons un rayon plus doré :
Ah! crois-moi, de tous les mystères,
Le bonheur est le plus sacré.

Il vaut mieux, ô ma bien-aimée,
Sous le hêtre où tu viens t'asseoir,
Une âme d'amour embaumée
Que les parfums de l'encensoir! —

—Vous ne me prendrez pas, beau sire, dans vos toiles.
Vous regardez les fleurs des prés, moi les étoiles,
Lui dis-je; mon amour est céleste, et je veux,
Pour les offrir aux saints, couper mes longs cheveux.
De la Vierge Marie adoptant les emblèmes,
Je veux demeurer pure entre les deux baptêmes.
La foi, pour me guider, m'a prêté son flambeau.
Le serpent tentateur comme vous était beau,
Ménestrel; il savait comme on séduit les femmes;

Il savait des discours qui font tomber les âmes,
Et notre pauvre mère, en sa fragilité,
A pleuré bien longtemps pour l'avoir écouté.
Je ne veux pas, beau sire, entendre vos louanges,
Je ne veux pas cesser de vivre avec les anges;
De leur aile si blanche ils m'ont fait un abri.
Laissez-moi l'innocence, Éden toujours fleuri;
Car si, pour mon malheur, je vous disais : — Je t'aime, —
Peut-être mon péché perdrait plus que moi-même.
Oh! faites, ménestrel, quand la valeur s'endort,
Chanter contre l'Anglais votre cigale d'or.
La chanson de Roland, au pied de nos tourelles,
Vous gagnera bien mieux l'amour des pastourelles
Que tous ces virelais, pleins de molles langueurs,
Dont les mots cadencés allanguissent les cœurs.
Vous ne me prendrez pas, beau sire, dans vos toiles;
Vous regardez les fleurs des prés, moi les étoiles! —

Mais à mon noble espoir je ne pus le gagner;
Devant un tribunal il me fit assigner,
Moi, Jeanne d'Arc, disant qu'au sortir de la messe
De l'épouser un jour j'avais fait la promesse.
Il l'assura trois fois et même par serment.
Le cœur se défend mal lorsque la bouche ment!
Aussi le tribunal, je souris quand j'y songe,
Lui fit payer les frais de l'amoureux mensonge;
Et, libre désormais des piéges du trompeur,
Je revins sous mon toit, non sans avoir eu peur!

Comme une mouche à miel se sauve à tire-d'aile
Dans sa ruche, au soleil, du bec de l'hirondelle.

Un jour de grande fête, à la fraîcheur du soir,
Au pied de mon bel arbre, en cercle vint s'asseoir
Ce groupe voyageur de femmes étrangères
Qui lisent l'avenir sur la main des bergères,
Et savent expliquer le mystère changeant
Des cartes sous leurs doigts rapides voltigeant.
Tout à coup une voix dont la douceur caresse :

— Venez, je suis Djéza, Djéza la charmeresse!
N'en croyez pas mes traits de jeunesse éclatants,
Car mes traits sont trompeurs, bergère... j'ai cent ans!
Et le sylphe Ariel, qui m'avait rencontrée,
A gravé son doux nom sur ma couronne ambrée.
Mon art en jours heureux change les jours d'ennuis;
Venez... j'expliquerai les songes de vos nuits.
Voyez-vous ce rameau d'avelines dorées?
Il ramène au bercail les brebis égarées.
J'ai de beaux talismans, j'ai des philtres vainqueurs;
L'anneau d'azur me dit le secret de vos cœurs
Et me montre, éclairés d'une flamme inconnue,
Les amours du village au miroir de la nue. —

C'est ainsi que Djéza chantait, et nos bergers
Couraient se prendre en foule à ses piéges légers.
Craignant Dieu, je fuyais; et ma main, dans ma fuite,

Secouait un rameau tout trempé d'eau bénite;
Mais Djéza souriant : — Jeune fille, pourquoi
De ton rameau bénit t'armes-tu contre moi?
A mes prédictions tu refuses de croire.
Tes yeux bleus, tout voilés sous leur paupière noire,
Ta fuite, tes refus, ton trouble rougissant
Veulent tromper mon art, mais mon art est puissant!
Si jeune, craindrais-tu l'avenir?... Près d'éclore,
Le bouton du rosier n'a point peur de l'aurore!
Viens, je n'ai point pour toi de présage ennemi;
Au souffle du bonheur ma baguette a frémi.
D'un magique présage hier favorisée,
Je vis sur un lis blanc trois gouttes de rosée
Dont l'une, abandonnant son berceau gracieux,
Dans un rayon du jour s'envola vers les cieux.
Ce symbole est le tien... Oui, depuis ta naissance,
Ton cœur s'est renfermé dans le lis d'innocence.
Viens, le charme t'appelle... — Et moi, malgré ma peur,
— Car le miel de sa bouche apprivoisait mon cœur, —
J'allai, tremblant de voir la feuille d'asphodèle,
Dans le cercle enchanté m'asseoir à côté d'elle.

Lorsqu'un jeune serpent, couché dans le vallon,
Darde les feux légers de son triple aiguillon,
La belette échappée aux mousses de l'yeuse,
La timide belette, ondoyante et soyeuse,
Se livre d'elle-même au reptile brillant
Qui fixe sur ses yeux un œil étincelant.

Ainsi de mes refus Djéza victorieuse
M'attirait doucement, séduite et curieuse.
Mais, ô terreur! sitôt que, soumise à ses vœux,
J'eus de mon front sans voile écarté mes cheveux;
Sitôt que j'eus permis que sa bague azurée
Ornât ma main craintive à ses regards livrée,
Elle pâlit... trembla... puis me cachant ses pleurs :

— Laisse-moi, jeune abeille, et retourne à tes fleurs!
Laisse-moi!... Que, le soir, l'ardente luciole
Suspende au saule en pleurs son étoile qui vole,
Je ne lui dirai point que l'enfant, dans ses jeux,
De l'insecte étoilé peut éteindre les feux!
Que le ver du mûrier s'enveloppe avec joie
Des fils aériens de son trésor de soie;
Qu'il s'enchante à tramer son merveilleux réseau,
Je ne lui dirai point qu'il se creuse un tombeau!
Je ne te dirai point l'avenir, jeune fille!
Oh! ne quitte jamais ta rustique famille!
Sois un oiseau des champs, heureux de se cacher.
Le phénix immortel passe par le bûcher!
Sois la douce palombe, à la plume de moire,
Qui monte vers le ciel sans péril et sans gloire.
Embrasse chaque jour ta mère à son réveil,
Garde ton nom obscur et ta place au soleil
De tes voiles de lin montre-toi satisfaite,
Car la mort te prendrait dans tes habits de fête;
Car pour qui veut monter tout se change en écueil!

Le rêve de ton cœur pose sur un cercueil.
Ah! j'ai vu tant mourir et, non loin de l'église,
Sur des tombes en fleurs je me suis tant assise!
Adieu... Suis mes conseils... Reste dans ta forêt...
A travers ta victoire un spectre m'apparaît!!! —

Un autre jour la neige avait blanchi la terre,
Lorsque, tel qu'un fantôme, en un lieu solitaire
J'aperçus un vieillard; et les lambeaux de lin
Qu'une épine sauvage attachait sur son sein,
Sa plainte, et de frimas sa barbe hérissée,
Et sur sa tête chauve une neige glacée
M'effrayèrent d'abord; mais au bruit de mes pas:

— Je suis un pauvre aveugle, oh! ne me fuyez pas!
Les méchants Sarrasins, vainqueurs en Idumée,
Ont passé sur mes yeux une lame enflammée,
Et depuis deux grands jours, de ma route écarté,
J'erre sans nourriture et mon chien m'a quitté. —

— Ah! le mien est à toi, vieillard, je te le donne,
Prends, et tu ne dois pas craindre qu'il t'abandonne;
Il aime, il est fidèle, et je veux dès demain
Que ses yeux vigilants éclairent ton chemin.
Mais viens... une fougère, à nos champs arrachée,
Que deux étés brûlants sur la plaine ont séchée,
S'allumera dans l'âtre, et nos souffles tiédis

Réchaufferont tes pieds défaillants et roidis.
Égaré! seul! aveugle!... Oh! que tes mains glacées
Se raniment un peu dans les miennes pressées.
Suis mes pas... Sans l'espoir d'un avenir meilleur,
On mourrait de pitié devant tant de malheur!
Ouvrez, ma mère, ouvrez la porte hospitalière...

Nous passâmes le seuil surmonté d'un vieux lierre,
Et je dis en entrant : — Rendons grâce au Seigneur!
Nous laverons ce soir les pieds du voyageur.
Mes sœurs, approchez-vous... votre voix enfantine
Charmera le vieillard venu de Palestine,
Votre voix seulement, car des clartés des cieux
Un acier flamboyant priva ses pauvres yeux.
Mais offrons-lui d'abord le miel de nos abeilles;
Le laitage durci dans l'osier des corbeilles;
Quelques fruits de nos champs, conservés toujours verts
Sur des nattes de jonc qui trompent les hivers.
Ces biens sont moins à nous qu'au pauvre qui supplie:
La charité les donne et Dieu les multiplie! —

— Je n'espérais pas moins, dit l'aveugle... et je crois
Que c'est d'avoir prié Notre-Dame-des-Bois,
Notre-Dame-des-Bois, patronne des vallées!
Dieu mesure le vent aux brebis dépouillées,
Et jamais aux mortels n'envoie, en sa rigueur,
Plus de maux que n'en peut renfermer notre cœur.
O ma fille! on m'a vu dans plus d'une chaumière

Tendre à la charité la main de la prière;
J'ai voyagé longtemps, et pour me secourir
Dieu s'est toujours montré, lorsque j'allais mourir! —

Il dit... et j'apportai sur la table champêtre
La liqueur du pommier dans la coupe de hêtre;
Et bientôt je vis naître aux lèvres du vieillard
Cet imparfait sourire où manque le regard,
Comme on voit, quand se lève une aurore voilée,
Quand un brouillard d'automne obscurcit la vallée,
Tomber du haut des airs sur le monde attristé
Ce rayon vague et doux qui n'est point la clarté.

Oh! comme avidement, durant la longue veille,
Des récits du vieillard j'écoutais la merveille:

— Avant d'être privé des purs rayons du ciel,
J'ai vu, nous disait-il, le tombeau de Rachel;
Les vallons de Sichem, le Liban, Césarée,
Et la tour de David et la porte Dorée;
Bethléem où naquit le Dieu des charités,
Ce Dieu qui dit aux pleurs: — Je vous ai tous comptés! —
Et de ses hauts palmiers la Judée embellie,
Et le Carmel, témoin des miracles d'Élie,
Et l'antique Emmaüs, célèbre par ses eaux.
O saint temple! ô Jourdain! prophétiques roseaux!
Triste Jérusalem! grottes, rochers, collines,
Dieu pauvre, Dieu mortel, Dieu couronné d'épines!

Dieu Fils du Dieu vivant, Fils du Dieu de Nachor,
La victoire n'est plus où ta tombe est encor !
Et, pour comble d'affronts, la France est sans bannière !
Comme Jérusalem, la France est prisonnière,
Et depuis les combats d'Azincourt, de Crécy,
Son étoile se meurt à l'horizon noirci !
Celle qui bâtissait, en reine de l'histoire,
Pour y monter toujours, un trône à la victoire ;
Celle qui se plaisait, pour illustrer ses droits,
A couvrir ses soldats de la pourpre des rois,
Ne sait plus où cacher sa défaite et ses larmes !
Prions, ma fille !... —
Et moi je demandais des armes ;
Le martyre s'offrait à mes yeux éblouis ;
J'aurais voulu mourir ainsi que saint Louis.
Ma mère se troubla, mes sœurs s'épouvantèrent,
Et les fuseaux roulants sous leurs doigts s'arrêtèrent.

Si d'un nid de colombe un berger possesseur
Y dépose en secret l'œuf de l'oiseau chasseur,
Près du faucon naissant doucement élevée,
Avec lui joue et dort l'innocente couvée ;
Mais lorsque, s'indignant des timides concerts,
Un cri royal trahit ce jeune roi des airs,
Ses frères du berceau, sa mère blanche et douce
Désertent, palpitants, son empire de mousse !

Ainsi tremblaient mes sœurs. Le vieillard, à genoux,
Priaît... Quand vint l'aurore il était loin de nous.
Au-dessus des roseaux de sa couche affaissée,
Une Vierge d'ivoire avait été laissée,
Et je ne doutai point — car dans les anciens jours
C'est ainsi que le ciel nous éprouvait toujours! —
D'avoir accompagné, sous notre toit modeste,
Quelque ange mendiant, quelque aveugle céleste
Qui parcourait la terre, et venait dans nos champs
Savoir si les mortels ne sont pas tous méchants.

Un autre jour je vis au seuil du presbytère
Une pauvre orpheline, en pleurs, assise à terre,
Timide enfant, charmante ainsi qu'un séraphin,
Même sous des haillons et pâle encor de faim.
Sans qu'elle m'aperçût, sous l'épaisse charmille
Je vins, et j'entendis prier LA PAUVRE FILLE :

— J'ai fui ce pénible sommeil
Qu'aucun songe heureux n'accompagne ;
J'ai devancé sur la montagne
Les premiers rayons du soleil.
S'éveillant avec la nature,
Le jeune oiseau chantait sous l'aubépine en fleurs,
Sa mère lui portait la douce nourriture ;
Mes yeux se sont mouillés de pleurs.
Oh! pourquoi n'ai-je point de mère?...

Pourquoi ne suis-je point semblable au jeune oiseau
Dont le nid se balance aux branches de l'ormeau?
Rien ne m'appartient sur la terre;
Je n'eus pas même de berceau;
Et je suis un enfant trouvé sur une pierre,
Devant l'église du hameau.
Loin de mes parents exilée,
De leurs embrassements j'ignore la douceur,
Et les enfants de la vallée
Ne m'appellent jamais leur sœur.
Je ne partage pas les jeux de la veillée.
Jamais sous son toit de feuillée
Le joyeux laboureur ne m'invite à m'asseoir;
Et de loin je vois sa famille,
Autour du sarment qui pétille,
Chercher sur ses genoux les caresses du soir.
Vers la chapelle hospitalière,
En pleurant, j'adresse mes pas;
La seule demeure ici-bas
Où je ne sois point étrangère,
La seule devant moi qui ne se ferme pas!
Souvent je contemple la pierre
Où commencèrent mes douleurs;
J'y cherche la trace des pleurs
Qu'en m'y laissant, peut-être, y répandit ma mère.
Souvent aussi mes pas errants
Parcourent des tombeaux l'asile solitaire;
Mais pour moi les tombeaux sont tous indifférents:

La pauvre fille est sans parents,
Au milieu des cercueils, ainsi que sur la terre.
J'ai pleuré quatorze printemps
Loin des bras qui m'ont repoussée ;
Reviens, ma mère, je t'attends
Sur la pierre où tu m'as laissée !!! —

Et moi, vers son malheur me sentant attirer,
Comme elle, sur son sort je me mis à pleurer ;
Car sa plainte, sous l'arbre où je m'étais cachée,
M'avait dans tout mon cœur profondément touchée.
A venir avec moi j'allais la convier,
Lorsque du fond des bois sortit un loup-cervier
Qui s'élança vers elle et l'aurait dévorée,
Si devant lui soudain je ne m'étais montrée.
Ses yeux flambaient ainsi que deux charbons ardents,
L'écume à gros flocons bouillonnait sur ses dents,
Et jusque sur le seuil désert du presbytère
Ses deux ongles crochus faisaient voler la terre.
Je poussai de grands cris au loin... Nul ne parut,
Dans mon premier combat nul ne me secourut.
Pour que la triste enfant demeurât sans blessures,
Sur moi de l'animal j'attirai les morsures.
Dieu me fit triompher de ce loup ravisseur
Et l'enfant fut sauvée et puis devint ma sœur. —

Jeanne d'Arc suspendit sa longue histoire, étrange!

— Gentil roi, laissez-moi consulter mon bon ange
Sur ce qui reste à dire; il est là, parmi nous;
Il faut pour lui parler que je sois à genoux. —

Elle dit, et se met en prière... On regarde
Afin d'apercevoir l'ange heureux qui la garde;
Mais on le cherche en vain, car l'habitant des cieux
Ne se rendait jamais visible qu'à ses yeux.
Seulement sur le front du roi, prodige insigne!
De la mission sainte irrécusable signe!
On vit du haut des airs descendre, lentement,
Un diadème orné d'un large diamant,
Et l'on ne douta point qu'une main séraphique
N'eût apporté du ciel ce bandeau magnifique.

. . . .

— Oh! qui refusera de me croire à présent?
C'est mon ange gardien qui vous fait ce présent, —
Dit Jeanne d'Arc.
Son front brilla sous l'auréole,
Et l'esprit du Seigneur revint dans sa parole.

CHANT SIXIÈME.

APPARITION DE MONSEIGNEUR L'ARCHANGE SAINT MICHEL.

— J'aimerais mieux mourir à cette heure, en ce lieu,
Que d'être hors la grâce et l'amour de mon Dieu.
Oh! que de mon récit nul ne se scandalise!
Dès l'âge de treize ans, du côté de l'église,
Gentil Dauphin, j'avais entendu mainte fois
A travers les rameaux venir de saintes voix.
Et ces voix me disaient, — souvenir adorable! —
Que pour avoir un jour la paix inaltérable,
Il fallait rester pure; et de grandes clartés
Venaient à la même heure et des mêmes côtés.
J'attendais ce moment avec beaucoup de joie :

On aime à voir venir ce que Dieu nous envoie!
Quand le prêtre à l'autel balançait l'encensoir;
Quand l'angelus mourait dans les brises du soir;
Quand l'orage faisait, à ma croisée ouverte,
Trembler les longs festons de clématite verte;
Quand l'aube se levait et réveillait les nids
De la vive alouette au sein des blés jaunis;
Quand priant pour un mort, à côté de sa bière,
Les larmes de mon cœur montaient à ma paupière,
Et que je me sentais, sur le seuil attristé,
Plus près du paradis et de l'éternité,
Mes voix me visitaient... Dans les forêts prochaines,
Quand le vent dépouillait les cimes des grands chênes,
Elles parlaient longtemps, me venant dévoiler
Des secrets qu'il n'est pas permis de révéler.
Quelquefois de ces voix j'étais intimidée;
Mais leurs sages conseils m'ont toujours bien guidée.

Un jour,—j'en tremble encore et d'extase et d'effroi!—
Un jour que, priant Dieu pour la France et le roi,
J'ornais de frais rameaux l'église du village,
— Me croirez-vous?... — je vis resplendir le feuillage,
Et dans l'air s'avancer, à travers le vieux mur,
Monseigneur saint Michel sous un manteau d'azur.
Du glaive flamboyant sa main était chargée.
Son aile, blanche et grande et d'or toute frangée,
Se déployait en arc, et sur son front béni
Reposait le rayon du bonheur infini.

Son vol, tout lumineux, qui m'apparut sans voiles,
Faisait naître en passant des nuages d'étoiles;
Il brillait à mes yeux, pleins de ravissement,
Comme un saphir tombé du haut du firmament.
Les lis que Salomon admirait, dans leur gloire,
Ont un éclat moins pur que sa robe de moire;
Les airs sont moins légers que ses cheveux flottants;
Et sa voix ressemblait au souffle du printemps,
Lorsqu'il glisse, au matin, sous les branches fleuries
Des tendres amandiers, bouquets de nos prairies.

Je contemplai longtemps, muette de bonheur,
L'archange qui venait de la part du Seigneur;
Et quand je le vis fuir aux voûtes éternelles,
Je lui dis en pleurant : — Prenez-moi sur vos ailes.
Les parfums de ces fleurs, écloses sous vos pas,
Vous suivent dans les airs, et je ne vous suis pas!
Oh! que je voie encor l'éclair de votre glaive!
Si j'ai rêvé de vous, ne m'ôtez pas mon rêve!
Lorsque vient à s'ouvrir la légère prison,
Tombeau du ver, berceau du jeune papillon,
L'insecte ailé, sitôt qu'il a vu la lumière,
Ne veut plus habiter sa demeure première;
Et moi je ne veux plus, bel ange saint Michel,
Demeurer sans vous voir loin des clartés du ciel.
Vous m'avez visitée, il n'est plus dans ce monde
D'écho pour mes chansons, de voix qui me réponde,
De parfums pour mes sens, d'amour pour mon amour,

Et le soleil, pour moi, n'est plus l'astre du jour!
Oh! que j'entende encor votre battement d'aile,
Comme des bruits venus des nids de l'hirondelle.
Bel ange saint Michel, je prie à deux genoux;
Changez-moi d'univers ou restez avec nous!
Pour que ma vision deux fois se réalise,
Faut-il aller pleurer sur le seuil de l'église?
Pleurer vos doux regards, vos gerbes de clarté,
Pleurer tout mon bonheur dans les cieux remonté?

Loin des fleurs de l'Éden, dans ce bois solitaire,
Visible à mon amour, invisible à la terre,
Venez, sans que mes jours soient encor révolus,
M'enseigner à parler la langue des élus.
Oh! venez me revoir et luire sur mon ombre!
Vous portez dans vos yeux des aurores sans nombre.
Pourquoi me fuir? Pourquoi m'avez-vous dit: Adieu!
Vous par qui notre France est la fille de Dieu?
Archange saint Michel, ma voix vers vous s'élève.
Nos gloires ont brillé des feux de votre glaive;
C'est vous dont le regard sur nos lis arrêté
Leur donna sa splendeur et son éternité.
Vous êtes à la fois, pour notre délivrance,
Le guerrier du Très-Haut et celui de la France;
Et Dieu même voulut, ô bienfait éclatant!
Nous donner pour patron le vainqueur de Satan.
J'irai, me prosternant dans la sainte chapelle,
Demander au Seigneur un mot qui vous rappelle;

Et, sur le seuil pieux usant mes deux genoux,
Mes rêves de quinze ans se peupleront de vous!
Et peut-être un nuage à ma longue espérance
Offrira de vos traits la lointaine apparence! —

L'ange ne revint pas du bienheureux séjour.

Prince, le lendemain du mémorable jour,
Des ennemis cruels vers nos champs accoururent;
Nos troupeaux, nos moissons devant eux disparurent.
Au milieu des forêts il fallut nous cacher,
Et du toit paternel deux fois nous arracher.
Partout des cris, du sang, d'invincibles alarmes;
Et je vis bien souvent, non sans verser des larmes!
Nos soldats mutilés, que l'Anglais insultait,
Tendre à la charité le bras qui leur restait.

Je suivais mes parents au fond des solitudes;
Mais je gardais mon cœur en changeant d'habitudes,
Et des jours de l'exil nous rendions grâce à Dieu.
La famille qui prie a besoin de si peu!
Après bien des malheurs, nous revîmes l'enceinte
Où les morts du hameau dorment en terre sainte.
Mais un autre malheur était là... l'ennemi
Avait, en s'éloignant, dévasté Domremy,
Renversé nos maisons; et nous nous affligeâmes
De voir que notre église était livrée aux flammes;
Et je pleurai longtemps et, tombant à genoux,

Je m'écriai : — Seigneur, ayez pitié de nous!
Voyez nos rois proscrits, nos villes alarmées.
N'êtes-vous plus le Dieu qui commande aux armées?
Si nos fautes du ciel attirent le courroux,
NE PUNISSEZ QUE MOI, CAR JE M'OFFRE POUR TOUS!
Rendez, rendez la France à sa gloire première!... —

Je parlais, et voilà qu'en des flots de lumière,
Aux bruits miraculeux des célestes concerts,
Geneviève, la sainte, apparaît dans les airs.

— Tes vœux sont exaucés! lève-toi, me dit-elle;
Bergère comme toi, simple et faible mortelle,
J'ai porté la houlette et, priant dans mon cœur,
Protégé nos cités contre Attila vainqueur.
Paris révère en moi sa modeste patronne.
Le Seigneur te destine à la même couronne,
Et tu dois, délivrant nos remparts asservis,
Dégager les serments qu'il a faits à Clovis.
Il parle par ma voix, son ordre ici m'amène;
Il ne veut s'appuyer d'aucune gloire humaine!
Et, n'offrant aux Français qu'un roseau pour soutien,
Son glaive deviendra visible près du tien.
Pars, Orléans t'appelle en sa fidèle enceinte,
Et le front de ton roi demande l'huile sainte!!! —

A peine elle achevait ces mots, le jour tomba;
La terre sous mes pieds s'enfuit, se déroba...

Je vis le paradis s'ouvrir comme une fête :
De rapides soleils se croisaient sur ma tête.
Je vis le Saint-Esprit, ramier couleur de feu.
Je vis la sainte Vierge à la droite de Dieu,
Comme une fiancée heureuse, calme et belle,
Qui reçoit l'anneau d'or au seuil de la chapelle.
Je vis de purs esprits passer, flotter sans fin,
Comme de blanches nefs sur le fleuve divin;
Et sainte Marguerite et, tout émerveillée,
La coupole du ciel dans un saphir taillée;
Et sur un fond tout bleu, voltigeant par milliers,
Des têtes d'ange ayant quatre ailes pour colliers.
Les générations devant moi rassemblées
Se glissaient à travers les sphères étoilées.
Du souffle de l'Éden mes cheveux s'embaumaient.
Sous l'arbre des parfums les bienheureux dormaient;
Des lis ceignaient leur front, et jamais ma prairie
N'avait vu s'entr'ouvrir ces tiges de Marie
Avec tant de splendeur. Sous les rameaux penchants,
Les étoiles germaient, comme les blés aux champs.
Les épouses de Dieu m'enseignaient la prière;
Et mes pieds nus foulaient des gazons de lumière!
Là, jamais de regrets sous les astres bénis;
Jamais les passereaux ne tombent de leurs nids;
La chaste paix reluit au front des saintes femmes,
Et l'aube du Seigneur blanchit toutes les âmes!!!

Parmi tant de splendeurs, là, je revis encor

L'archange saint Michel dans un nuage d'or.
Là, je revis aussi, — ce n'était point un rêve, —
Sa houlette à la main, la blanche Geneviève;
Et j'adorai, tout bas, ces deux grands bienfaiteurs
Qui doivent triompher de nos persécuteurs.
Leur regard sur nos maux fait planer l'espérance.
Dans leur vol circulaire ils embrassent la France,
Comme on voit deux oiseaux sans cesse voltiger
Autour de leur doux nid que menace un danger.
Ils vinrent, au milieu de leur brillant cortége,
Armer ma faible main du roseau qui protége;
Et lorsque s'éteignit la vision des cieux,
Mon sein resta couvert de pleurs délicieux.

Je revins sur la terre où, doublant le miracle,
Partout de mon sommeil je retrouvai l'oracle.
Je l'écoutais, le soir, sous le tremble ondoyant;
L'étoile du matin m'en parlait en fuyant;
Les prodiges cachés, les présages, les songes
N'avaient plus, pour mes yeux, ni secrets ni mensonges;
Et pour moi l'avenir rayonnait, éclairé
Des lueurs de ce ciel que j'avais admiré!
Je me voyais brisant les chaînes de la France.
Que les lauriers sont beaux au front de l'espérance!
Quelle flamme divine inondait, dans mon sein,
Ce cœur qui palpitait pour un si grand dessein!
J'appelais une gloire à mes désirs trop lente;
Sur ma couche, la nuit, je me dressais brûlante.

Les visions du jour tourmentaient mon sommeil;
L'ange de la victoire épiait mon réveil.
Comme David errant près des saintes fontaines,
Je rapportais le ciel de mes courses lointaines;
Et pour m'ouvrir vers vous d'éblouissants chemins,
La lance de Michel flamboyait dans mes mains!...

Ma mère vint à moi : son œil était sévère;
— Une mère est sacrée entre ce qu'on révère; —
Sa main serra la mienne et puis elle me dit :

— Jeanne, tu veux nous fuir... on me l'avait prédit!
Pour aller vers le roi, tu veux fuir ta famille?
Le jour se lèvera sans me montrer ma fille,
Et mon cœur sera vide, et sous notre humble toit
Je verrai nos troupeaux, le soir, rentrer sans toi.
Demeure, mon enfant, au lieu de ta naissance;
Je ne pourrais guérir du chagrin de l'absence!
Il est, dis-tu, des voix qui te parlent ici?
Mais le cœur d'une mère a son miracle aussi!
Ne le dédaigne pas!... Vois ma terreur... je tremble...
Et comment remplacer le bonheur d'être ensemble?
Et comment, sans mourir, prévoir tous les dangers
Que tu rencontreras parmi des étrangers?
Renonce à ton projet... demeure sous notre ombre :
Les oiseaux voyageurs ont des périls sans nombre!
La faim, les nuits d'hiver et le plomb des chasseurs...
Quand je reposerai le soir près de tes sœurs,

Je me dirai : — Tout dort ici ; mais que fait-elle ? —
Et j'aurai dans le cœur une peine mortelle
A cause de ma fille... Ah! lorsque l'on est vieux,
Ce qu'on perd est toujours ce qu'on aime le mieux !
On a si peu de temps pour aimer sur la terre!
Écoute le pasteur de notre presbytère,
Un saint vieillard, tout plein d'une haute raison ;
Il ne te dira pas de quitter la maison.
Il t'aime ; car c'est toi, c'est toi qui, les dimanches,
Donnais au maître-autel le plus de roses blanches ;
Et bien souvent son cœur, — c'est son expression, —
Fut très-édifié de ta confession.
Oh! n'as-tu pas été distraite aux saints offices,
Et n'es-tu pas en proie à quelques maléfices?
Je le crains, mon enfant... Peux-tu fuir, sans remord,
La chambre vénérée où ton aïeul est mort ?
L'église du hameau ? notre Vierge d'ivoire ?
Le crucifix sculpté sur notre grande armoire ?
Et l'arbre du village, et tous ces chers objets
Qui doivent te sembler plus saints que tes projets ?
Peux-tu donc oublier, pour un départ si triste,
Qu'aux lieux des souvenirs toute notre âme existe ?
Les enfants sont ingrats : ils nous quittent toujours ;
On a si besoin d'eux sur la fin de ses jours !
Et je me plains au ciel d'avoir été féconde,
Tant à te voir partir ma douleur est profonde !!!
Jeanne, je suis ta mère, Isabelle Romé :
C'est bien mal de partir, lorsqu'on est tant aimé !

C'est bien mal de pousser ta mère vers la tombe,
Pour que sa mort un jour sur ta tête retombe!
Renonce à ton projet; ma peine finira.
Bénis tes vieux parents et Dieu te bénira! —

Moi je gémis beaucoup, sans perdre ma constance.
On ne s'attendait pas à tant de résistance,
Et de rébellion on osa m'accuser!
Et le pasteur du lieu voulut m'exorciser;
Mais le grand saint Michel, qui me montrait la route,
A ses yeux dessillés se dévoila, sans doute,
Car il se prosterna soudain, et puis il dit:
— Elle doit accomplir ce qui lui fut prédit.
Qu'elle parte! —

Adieu donc, ruisseaux! douce chapelle!
Écho, voix du vallon! une autre voix m'appelle.
O ma mère! ta fille a changé de destin;
Ne lui demande plus le baiser du matin.
Je t'aime et cependant je te fuis... Dieu l'ordonne.
Suspends ton chapelet au cou de la madone;
Fais un pèlerinage au jour des Rois, afin
Que j'arrive où m'attend Monseigneur le Dauphin.
Pense à moi... le bon Dieu, dans cette vie amère,
A ceux qu'il veut sauver donne une sainte mère;
Et si chaque matin tu viens prier pour moi,
Tout me réussira, jusqu'au sacre du roi.

Jusque-là seulement, car sainte Catherine,
Devant le crucifix posé sur ma poitrine,
M'a dit que mon pouvoir à sa fin toucherait
Lorsqu'à l'autel de Reims le roi s'inclinerait.

Adieu, mes sœurs! adieu, mes compagnes chéries!
N'allez plus me chercher sous l'aulne des prairies;
N'allez plus me chercher, pour de douces chansons,
Quand les mûres d'été rougissent les buissons.
Adieu... Si les frimas blanchissent le Valnége,
Émiettez lentement votre pain sur la neige,
Mes sœurs, pour empêcher les oiseaux de mourir.
L'hiver a des besoins qu'il nous faut secourir!
Tandis que le combat m'appelle à ses trophées,
Parlez de moi longtemps sous le chêne des fées;
Consolez au réveil mon vieux père endormi...

Voilà ce qui m'advint aux champs de Domremy.

Mes pleurs coulaient ainsi que l'eau de la fontaine.
J'allai dans Vaucouleurs trouver un capitaine
Qui vous est très-fidèle et qui d'abord n'osait
Accepter ce que Dieu par moi lui proposait.
Il ne voulait pas croire à ma grande entreprise :
Mes voix l'ayant prédit, je n'en fus point surprise.

— Sire de Baudricourt, vous me direz-merci,
Car Monseigneur le Roi du ciel le veut ainsi,

Lui dis-je. Moi, j'ai foi dans mes saintes promesses;
A l'église du bourg j'ai fait dire trois messes
Pour vous persuader. Dieu prend pitié de nous...
Quand je devrais partir seule et sur mes genoux,
Il me faut obéir... le peuple est en souffrance!
— Une femme a perdu le royaume de France,
A dit la prophétie, une fille viendra
Des marches de Lorraine et le délivrera. —
Je vous requiers au nom de la Vierge Marie!
Je dois livrer bataille avant Pâque fleurie.
Eh! peut-être, j'aurais trouvé plus de douceurs
A filer tout le jour à côté de mes sœurs.
Mais comment résister quand saint Michel commande?
J'ai grande hâte; il faut vous rendre à ma demande.
Une femme en travail ne trouve pas le temps
Plus long que moi!... venez... conduisez-moi... j'attends. —

Il voulut m'éprouver; il fit venir un prêtre;
Je me mis à genoux quand je le vis paraître;
L'homme d'église avait son étole; il me dit:

— Arrière, si tu viens de la part du maudit!
Si Dieu t'inspire, approche! —

Et moi, de pleurs mouillée,
J'allai baiser ses pieds, toujours agenouillée.
Puis, très-distinctement, ainsi que je vous vois,
Je vis une bataille et j'entendis mes voix

Qui me disaient :

— Malheur ! malheur ! une défaite
Blesse la France au cœur, la veille d'une fête !
Jeanne, ses étendards n'ont pas été bénis.
Le sang coule non loin de Rouvrai-Saint-Denis.
Jeanne, on se bat sans toi ; regarde au loin, regarde ! —

Je vis devant l'Anglais tomber notre avant-garde.
Je vis tomber Dunois, je tremblai pour ses jours,
Et je fermai les yeux ; mais je voyais toujours ;
Car pour ses visions quand le ciel nous réclame,
L'œil de la chair se ferme et non les yeux de l'âme !
Le sire Baudricourt, avec quelque remord,
De tant de chevaliers apprit bientôt la mort.
Ma triste vision vainquit sa résistance ;
En noble capitaine, il m'offrit assistance.
Chacun voulut me voir et me fit quelque don ;
J'écrivis à mon père en demandant pardon.
Puis — nous sommes bien forts quand Dieu nous accompagne ! —
Avec des gens du roi je me mis en campagne
Et voyageai longtemps pour aller secourir
La ville où nos soldats ne savent que mourir.
Il me faut commencer la grande délivrance
Dont mes frères du ciel m'ont donné l'assurance.
Demain vers Orléans je marche sans pâlir :
Je vous ai dit l'oracle, et j'irai l'accomplir. —

Ce long récit fit naître un transport unanime.
Et pourtant, comme on dit que l'esprit de l'abîme
D'un sein demeuré pur n'oserait approcher,
Pour visiter la Vierge on envoya chercher.
Yolande d'Aragon, reine de la Sicile,
Très-illustre matrone; et Jeanne d'Arc docile
Triompha de l'épreuve et nul ne contesta
Le surnom que toujours l'héroïne porta.

Le lendemain, sitôt qu'à travers les clairières
L'aube eut blanchi le fleuve et nos tentes guerrières,
Jeanne s'arme du fer à ses mains réservé,
Du fer miraculeux dans Fierbois retrouvé:
Tel se montre Euryale aux tableaux de Virgile.
Sur un coursier superbe elle s'élance agile,
Et le feu du soleil teint d'un reflet changeant
Sa tunique d'azur aux étoiles d'argent.

On s'empresse, on l'accueille avec un doux murmure.
Le chapelain s'approche et bénit son armure.
Elle parcourt la ville, ayant à son côté
L'archevêque de Reims sur sa mule monté.
Sous l'étendard pieux qui lui jette son ombre,
Où voltigent parfois des papillons sans nombre,
Chacun la contemplait avec étonnement.

L'héroïne ignorait ces jours d'abattement,

Premier secret, souffrance inconnue, éphémère,
Qu'une fille ose à peine avouer à sa mère,
Et que, pour affliger un sexe gracieux,
Chaque signe ramène en fuyant dans les cieux,
Elle se nourrissait d'un pain cuit sous la cendre.
Jamais de son coursier on ne la vit descendre,
La nuit, pour son sommeil; car, comme il est écrit,
La nature domptée obéit à l'esprit.
Quand le charbon divin nous touche de sa flamme,
Le corps glorifié ne fait qu'un avec l'âme;
Et, pour mieux commander aux terrestres instants,
Souvent l'éternité pose un pied sur le temps!!!

Voilà qu'en blasphémant un homme d'armes passe.
Arrêtant son coursier qui dévorait l'espace:

— Une Vierge, dit-il, va partir de Chinon;
Qu'on me laisse une nuit pour lui ravir son nom,
Et je l'instruirai plus, en entrant en campagne,
Que l'ange saint Michel qui d'en haut l'accompagne. —

Jeanne d'Arc lui répond:
— Merci de ton désir!
Tu blasphèmes les saints quand Dieu va te saisir.
Repens-toi, repens-toi, la mort est sur ta tête. —

Soudain il s'éleva comme un vent de tempête;
Et l'on dit qu'à ses flancs, l'aiguillonnant d'un dard,

Un esprit fit cabrer le coursier du soudard.
Une épée à sa droite apparut flamboyante.
Comme si du sabbat la ronde tournoyante
L'emportait dans son vol, il allait... il allait...
Du sein d'un tourbillon une voix lui parlait!
Il veut passer le fleuve, et dans les flots il tombe...
Et ce blasphémateur n'eut pas besoin de tombe :
On ne retrouva plus sous l'algue et le limon
L'homme ni le coursier possédés du démon.

Espérant qu'à la paix Bedfort pourrait souscrire,
Avant que de partir Jeanne voulut écrire
Au régent du royaume et, devant tous, dicta
Cette lettre qu'au prince un héraut apporta :

— A vous, duc de Bedfort, qui, croyant l'apparence,
Vous dites le régent du royaume de France :
Vous n'avez triomphé que par la trahison.
Il faut au Roi du ciel que vous rendiez raison ;
Car je viens de sa part ; plus de guerres civiles!
Remettez en mes mains les clefs des bonnes villes
Qui sont à Charles Sept ; et dans votre pays
Emmenez en partant ceux qui nous ont trahis.
Signons tous deux la paix... Soumettez-vous, beau sire ;
Je vous prends à merci... ne viens pas pour occire ;
Mais à mon coursier blanc plus ne veux dire adieu,
Que Charles ne soit roi par la grâce de Dieu!
Le ciel doit envoyer, on me l'a dit naguère,

Plus de force à mon bras qu'à vous de gens de guerre;
Donc ne résistez plus; vous vous tromperiez fort,
Si vous pensiez que Dieu craint le duc de Bedfort! —

Le clairon sonne: pars, pars, Vierge de la Loire!
L'esprit divin t'enlève où n'atteint pas la gloire;
Monte, monte toujours, fille sans tache... adieu!
Tu trouveras pesant le glaive de ton Dieu.
Loin, bien loin des mortels, désormais solitaire,
Tu ne peux redescendre et vivre sur la terre:
Peut-être on te verra la regretter un jour!

Ainsi fuit vers l'éclat du bleuâtre séjour
La jeune aéronaute, et mille cris s'élancent.
Deux drapeaux gracieux sur son front se balancent:
L'œil enchanté la suit dans son brillant chemin,
A la trace des fleurs qui pleuvent de sa main.
Elle fuit; dans ses yeux le triomphe étincelle,
Le souffle de la gloire a gonflé sa nacelle.
Elle échappe aux mortels, échappe à leur encens;
La fièvre du courage enflamme tous ses sens.
Elle franchit l'espace, et sa course bénie
Agrandit l'horizon conquis par le génie;
Et comme Argo, sa nef, navire inusité,
Réclame aussi sa part de l'immortalité!
Mais la tempête vient... son souffle l'environne...
Reine de l'air, les vents emportent sa couronne.

Le nuage aux flancs noirs sous son vol s'élargit,
Électrique s'allume et caverneux mugit.
La terre... il n'est plus temps!... l'orage l'en sépare;
Dans l'orage pour elle un tombeau se prépare.
Les vents sont sans pitié, la lutte est sans repos...
L'éclair serpente autour des deux flottants drapeaux.
De son fragile esquif, dont le poids l'importune,
Tout l'océan des airs attaque la fortune.
Tantôt dans la lumière et tantôt dans la nuit,
Le volcan cuivré s'ouvre ou se ferme à grand bruit;
Et l'élan de la lune au-dessus de sa tête
Lui sert à mesurer les pas de la tempête!
En vain, les bras tendus, se penchant vers le sol,
De la foudre vengée elle abdique le vol;
Sous ses pieds que blanchit la lueur sulfureuse,
Son rêve de triomphe en abîme se creuse;
Tourmenté, déchiré dans tous ses plis mouvants,
L'âme de son vaisseau s'exhale dans les vents.
Son étoile s'éteint au ciel qui la renie.
De l'ennui de la terre au sein des airs punie,
Elle ne peut dompter leur ardente épaisseur.
L'aigle qui l'aperçoit ne peut sauver sa sœur!
Au milieu des débris épars de sa nacelle
Elle tombe, elle tombe, oiseau qui n'a plus d'aile!
Mêlant à la tempête un long cri gémissant,
Elle tombe!... l'éclair la dévore en passant.

DEUXIÈME PARTIE.

L'ÉPOPÉE.

JEANNE D'ARC,

GUERRIÈRE.

CHANT PREMIER.

LA BONNE VILLE.

La cité! la cité, mystère solennel,
Comme une œuvre de Dieu, se dressant éternel!
La cité, forte femme, au front ceint de murailles,
Portant ainsi qu'un fruit un monde en ses entrailles!
Pénétrant l'avenir d'un regard souverain,
S'accoudant sur le dos des éléphants d'airain,
Elle sent circuler, libre de terreurs vaines,
Les torrents populeux qui lui gonflent les veines.
Comme elle est imposante alors qu'avec fierté
Son sein, qui plus que d'air vit d'immortalité,
Partage son amour à ses fils, à ses filles;
S'étend pour élargir la ruche des familles;

Grave sur un autel ses fastes triomphants;
Se fait un haut blason du nom de ses enfants,
Et garde avec respect ce que, pour sa mémoire,
Les temps évanouis ont amassé de gloire!
Tantôt la lyre en main, nourrice des beaux-arts,
Fille de Léon Dix ou des premiers Césars,
Elle ouvre ses deux bras au cygne d'harmonie
Qui vient dans un baiser lui porter le génie.
Des tailleurs de granit le sublime ciseau
Mesure à ses grandeurs la courbe d'un arceau;
Devant le Parthénon ou sous des rameaux d'arbre,
Remplace ses fils morts par des enfants de marbre,
Et, comme un noble exemple offert aux nations,
Sculpte pour l'avenir les belles actions!

Tantôt, sœur du commerce, elle tient la balance
Où tous les citoyens pèsent leur opulence.
Assise sur la rive, elle voit dans ses eaux
L'ancre de l'espérance amarrer ses vaisseaux;
Son souffle enfle d'orgueil la Tamise ou le Tage;
Presqu'au niveau de Rome elle élève Carthage,
Et l'orage étonné respecte les éclairs
Du navire à trois ponts que son bras lance aux mers.

Tantôt interrogeant la science augurale
Ou le front appuyé sur une cathédrale,
Avec des hymnes saints, sous le ciel radieux,
Aux fêtes de famille elle invite les dieux.

Tantôt, sentant courir dans ses flancs séculaires
Les délires fiévreux des crises populaires,
Plus forte que le temps, plus grande que la loi,
Comme un flambeau vieilli son souffle éteint un roi.
On la voit, consacrant de célèbres naufrages,
Puiser son avenir dans l'urne des orages.
Rien ne peut arrêter son gigantesque essor :
Par un coup de tonnerre elle refait son sort.
Dût-elle remplacer ses maux par des jours pires,
Ses battements de cœur ébranlent les empires,
Et son pas lourd, frappant tout le sol ébranlé,
Ouvre un gouffre sans fond sous un trône écroulé.

Quelquefois, jour néfaste! indélébile épreuve!
Contre un anneau de fer changeant l'anneau de veuve,
Elle vient, triste et pâle, à des vainqueurs hurlants
Offrir, sur un plat d'or, les neuf clefs de ses flancs,
Et voit, comme Paris, les chevaux de l'Ukraine
En broutant les gazons mordre ses pieds de reine!
Tous ses arcs triomphaux gémissent de l'affront :
En passant sous leur gloire elle voile son front.
Ses huit cent mille enfants, criant : — Miséricorde! —
La suivent,... et les nœuds d'une infamante corde,
Aux regards du soleil, sous un ciel calme et bleu,
De son pilier d'airain font le gibet d'un dieu!
Elle n'aime pas mieux mourir qu'être asservie,
Et sa honte devient le rachat de sa vie!
Et sous l'effroi mortel d'un jour de lâcheté,

Ses traits de l'héroïsme effacent la beauté.
On dirait à les voir sans une égratignure,
Que son âme en son sein a changé de nature :
L'esclavage la tient... Des fils qu'elle a perdus
Les cercueils insultés ne la connaissent plus!
Et sans tomber sous eux, massacrée et fumante,
A trois rois, ses bourreaux, ouvrant son sein d'amante,
Elle qui des splendeurs avait brigué le prix,
Traîne sa chevelure aux fanges du mépris.
Ses aigles, renversés du trône des tempêtes,
Loin des durs ennemis qu'elle invite à ses fêtes
S'élancent, emportant à leurs serres rivé
Du livre de son sort un feuillet conservé.
Elle jette au vautour à deux-becs, sous ses portes,
Le cadavre rongé de ses victoires mortes,
Et le colosse vain, de remords combattu,
Pour monter au martyre a manqué de vertu!!!

Mais quelquefois aussi, se soulevant de terre,
Bacchante au front d'airain que le sang désaltère,
Ivre du nom fameux qu'elle ose conquérir,
En sœur de Saragosse elle aspire à périr!
Elle prétend jeter, gardienne des âmes,
Les voiles de la mort sur la pudeur des femmes;
Car elle porte au cœur, après mille combats,
Un de ces fiers honneurs qu'on ne viole pas!
Elle hait l'étranger comme on hait l'infamie;
Elle n'ouvre ses flancs qu'à la bombe ennemie,

Et, l'œil sur l'avenir, elle dit au canon :
— Tu n'enlèveras pas une lettre à mon nom! —
Elle charge la mine, elle agite la hache ;
Ses dômes embrasés lui servent de panache,
Et, les regards au ciel, dans deux bras étouffants,
La Niobé terrible a pressé ses enfants!...

Partout enveloppé des tours de l'insulaire,
Pourquoi ces sombres feux dont Orléans s'éclaire?
Ce haut bûcher construit de restes d'étendards,
De boucliers brisés et de monceaux de dards,
Et tout ce peuple en deuil qui de ses basiliques
Autour du bûcher noir vient ranger les reliques?
Pourquoi sous les remparts ce salpêtre amassé?
Pourquoi!... C'est que le joug dont il est menacé
Importune Orléans... Il veut finir sa tâche :
A ce volcan muet son honneur se rattache.
Orléans! on dirait que, plus grand que son sort,
Du bonheur d'être libre il embellit sa mort;
Car Dunois est partout... Pour ce large incendie
Ce bûcher solennel attend sa main hardie;
Car lui seul peut donner, par delà son devoir,
Des échos immortels au cri du désespoir :

— Français, dit-il, Talbot, du haut des tours prochaines,
Par ses ambassadeurs nous propose des chaînes :

Lui-même, transformant nos dangers en affronts,
Des fanges du mépris il veut souiller nos fronts!
Et tout enorgueilli de ses palmes douteuses,
Invite des Français à des choses honteuses!
Mais la tombe nous reste, osons la conquérir...
Dis la messe des morts à ceux qui vont mourir,
Prêtre du Dieu vivant, et viens, dans ces murailles,
Célébrer à genoux tes propres funérailles.
Par les feux de la guerre à moitié dévorés,
Livrons à d'autres feux nos corps défigurés.
Que les mères, priant la très-sainte Marie,
Un enfant dans les bras, s'offrent à la patrie,
Et que les fils pieux, vers le lieu du trépas,
De leur vieux père en deuil accompagnent les pas.
Qu'avant d'être captifs ces murs croulent en cendre!
Dans un tombeau français sachons du moins descendre!
Qui meurt pour son pays monte plus vite à Dieu.
La mort, nous emportant entre ses bras de feu,
Couronnera nos fronts de revers magnanimes :
La gloire a des autels, faisons-lui des abîmes!
Du salpêtre allumé les longs déchirements
Renverseront ces tours dans des gouffres fumants;
Renverseront ces tours, monuments d'esclavage,
Dont l'Anglais écrasait notre double rivage;
Et la Loire aujourd'hui, du fond de ses roseaux,
Verra plus d'un vainqueur se perdre sous ses eaux.
Que nos tyrans, témoins de nos fureurs sublimes,
Voient passer les lauriers du côté des victimes!

Que ce sol entr'ouvert se refuse à leurs pas;
Qu'ils remportent des fers dont nous ne voulons pas!
Et gardant, grâce à nous, le nom qui la décore,
La France sans cités sera la France encore!!!
Notre monarque fuit, il ose se cacher:
Nous soutiendrons son trône avec notre bûcher!
D'Orléans à Paris, de la Seine à la Loire,
Faisons de nos tombeaux l'école de la gloire.
Afin de la remplir d'un courageux remord,
Au cœur de la patrie installons notre mort!
De ce beau dévouement jetons partout l'ivresse:
Un empire tombait, que la mort le redresse!
Souvent pour relever tout un peuple abattu,
Il suffit qu'à la terre on montre une vertu;
Il suffit qu'une fois un grand courage brille:
Les fortes actions ont toujours leur famille.
Nous redonnons la vie à ce qui périssait;
Nous laissons en mourant notre âme à Charles Sept!
Et l'honneur belliqueux aux portes de son temple
Comme un phare sauveur suspendra notre exemple.
Pour effrayer l'Anglais et dévorer son camp,
Où des remparts montaient nous laissons un volcan.
On verra nos brandons, combattant l'égoïsme,
Jaillir de toutes parts en gerbes d'héroïsme.
Des peuples endormis éclairons le réveil;
Au beau ciel de la France allumons ce soleil!
Et remplaçant la nuit par un jour salutaire,
Jamais plus beau trépas n'aura lui sur la terre.

L'Anglais croit triompher d'Orléans asservi;
Portons à son orgueil ce funèbre défi.
Rien qu'à nous voir tomber que l'insulaire parte.
Unissons Orléans au souvenir de Sparte,
Et donnons aujourd'hui, libres et frémissants,
A dix mille guerriers la palme des Trois Cents!
Notre nom, réveillant le tocsin des batailles,
Ira faire rougir, sous leurs lâches murailles,
Tous ceux qui de l'honneur étouffant les leçons
S'enivrent dans Paris du vin des trahisons.
Venez, illustres morts! vrais sujets du roi Charle!
Combattants du cercueil! spectres à qui je parle!
Venez, en renversant nos tours et nos palais,
Voiler de vos débris la gloire des Anglais!!! —

Ainsi parle Dunois, et son bras ne réclame
Que l'héroïque honneur d'aller lancer la flamme.
Il mesure, pensif et sans s'enorgueillir,
L'espace que sa tombe ici-bas doit remplir.
Ce héros, qui guidait la course d'une armée,
Saisit au lieu de glaive une torche allumée;
Et tandis que sa main, avant l'embrasement,
Sur son front belliqueux la balance un moment,
Le peuple s'agenouille... et le pontife austère
Vient bénir le volcan endormi sous la terre.

Déjà se prolongeait, par l'écho répété,
Le psaume d'agonie en triomphe chanté;

Et déjà la patrie en deuil, près d'une tombe,
Acceptait saintement cette grande hécatombe.
Dieu ne l'accepta point... Deux guerriers envoyés
Vers ces remparts, tout prêts à périr foudroyés,
Sont venus, de la part du sauveur de la France,
Aux pâles habitants commander l'espérance,
Et des mains de Dunois arrachant le flambeau,
D'Orléans secouru refermer le tombeau.

Lorsque d'un long combat la lionne blessée,
Sans force et haletante et de dards hérissée,
Au milieu des chasseurs se couche pour mourir;
Si le cri du lion qui vient la secourir
Gronde au loin, sa fureur soudain ressuscitée
Déserte d'un seul bond sa tombe ensanglantée,
De sa rouge crinière agite les lambeaux:
Tel Orléans se lève agitant ses drapeaux.

Dunois vole au-devant de la jeune inspirée.

De ses guerriers alors Jeanne d'Arc entourée,
Montait, avec le jour, sur ce coteau riant
Qui borde le Loiret du côté d'orient.
C'est de là qu'elle a vu s'étendre non loin d'elle
L'héroïque débris de la cité fidèle;
Ces remparts lézardés, ces palais démolis,
Sous les feux du vainqueur six mois ensevelis;
Ces tours, ces vieux clochers écrêtés, grands squelettes

Que des cordages noirs, tels que des bandelettes,
Ceignaient de toutes parts, pour exhausser sur eux
La longue coulevrine à l'éclair sulfureux
Et qui semblait montrer, encor presque inconnues,
Les foudres de la guerre assises dans les nues.

Du haut de son coursier, la Vierge à cet aspect
Devant tant de malheurs s'incline avec respect.
On prépare une flotte à son brillant cortége;
Le vent soufflait contraire, il change et la protége;
Le fleuve coulait pauvre, il l'emporte grossi
Du beau vallon de Loire au hameau de Chessy.

A l'heure où sous le chaume à sa table frugale
S'assied le laboureur, au chant de la cigale,
Jeanne d'Arc, au milieu de cinq cents palefrois,
Sur un des chevaux blancs qu'on réservait aux rois,
Par la porte de l'Est, de ses armes couverte,
Entra dans Orléans, cité de sainte Euverte.

— A son autel aimé, dit Jeanne, guidez-moi. —

On y portait alors, avec un grand émoi,
Dans un cercueil béni la dépouille récente
D'un petit enfant mort depuis l'aube naissante.
Humble était le cortége : il ne se composait
Que d'une femme en deuil qu'un prêtre conduisait;

Des mauves d'un bleu pâle et des fleurs de murailles
D'une guirlande triste ornaient ces funérailles;
Car le printemps, si fier au loin de ses couleurs,
Dans les murs assiégés n'avait pas d'autres fleurs.

Or, cette femme était la mère désolée
De l'enfant qu'on allait porter au mausolée :
On voyait qu'elle avait, dans son chagrin croissant,
Passé beaucoup de nuits près de l'agonisant,
Et qu'il ne lui restait, pauvre mère en prière,
Que la force d'aller jusques au cimetière.
Avant de pénétrer dans le funèbre enclos,
On entra dans l'église; et là d'autres sanglots,
De ces sanglots profonds que les mères qui pleurent
Arrachent de leur sein lorsque leurs enfants meurent,
S'entendirent de loin, et les saints de granit
En furent attristés sur leur socle bénit.
La femme en se traînant, tremblante de la fièvre,
Sur le drap mortuaire alla coller sa lèvre,
Et puis, s'agenouillant près du marbre glacé,
Fit entendre en ces mots sa plainte au trépassé :

Il a trouvé la vie amère,
Il s'en est détourné presqu'au premier instant.
Mon fils n'avait connu pourtant
Que le sourire de sa mère.
Le prêtre me l'avait béni
Pour qu'il ne mourût pas encore.

Pauvre petit oiseau qui tombe de son nid
A peine au lever de l'aurore.
Oh! pourquoi s'éloigner de nous?
Pourquoi me précéder où je devais l'attendre?
Trouvera-t-il au ciel une mère plus tendre
Pour le bercer sur ses genoux?
J'ai vu mon fils, couvert d'une pâleur subite,
Défaillir sur le sein qui l'avait allaité.
Le lis se fane ainsi, malgré sa pureté,
Malgré la douce paix du vallon qu'il habite.
O mon Dieu! vous étiez jaloux
Qu'une mère fût tant heureuse!
Trop de félicité nous éloigne de vous,
Et sous mon paradis une fosse se creuse!
Mon cœur est mis dans le linceul
De mon premier-né qu'on enterre.
O mon fils! tu n'es pas mort seul,
Quoique je reste sur la terre;
Car je vivais pour t'adorer.
L'ange qui t'avait sous sa garde,
De tous les dons du ciel aimait à te parer:
Les enfants que la mort regarde
Ont un charme qui fait pleurer!
Tout mon bonheur a pris la route de ton âme.
J'avais supplié Notre-Dame
De veiller longtemps sur ton sort.
Tu viens d'expirer dans ma couche.
Le baiser du départ est resté sur ma bouche

Froid comme le doigt de la mort!
Durant cette vie éphémère,
Je me ressouviendrai de ton dernier adieu.
Oh! que les baisers de ta mère
T'arrivent dans le sein de Dieu!
Je passerai des nuits entières
A dire pour toi des prières,
Sous les ifs, au pied du coteau.
Comme une fleur des champs ton front s'incline et tombe.
Ma vie était près d'un berceau,
Elle sera près d'une tombe;
Et puisque ta jeune âme erre au sein des élus,
Mes yeux levés au ciel ne se baisseront plus.
Je n'avais qu'un espoir, le cercueil le dévore.
Mes songes seront tout mon bien :
Ils me rendront mon fils! mais non... à chaque aurore
Il faudrait dans mon cœur qu'il expirât encore!
Plus de sommeil pour moi, s'il ne ressemble au sien!!! —

Tous les cœurs sont émus de cette plainte amère;
Mais Jeanne aborde en pleurs l'inconsolable mère :

— Ce jour de délivrance a du bonheur pour tous,
Pauvre mère, dit-elle, il en aura pour vous! —

Vers l'autel, à ces mots, la Vierge agenouillée
Touche le front du mort, la guirlande effeuillée,

Et promenant trois fois sur le cercueil glacé
Le romarin bénit dans ses mains balancé :

—L'enfant que vous pleurez n'est pas mort... il sommeille.
Cherchez son cœur, il bat; sa bouche, elle est vermeille;
Ses yeux; sous vos baisers ils s'ouvrent à demi :
Reprenez votre enfant qui n'était qu'endormi.
Moi je viens, annonçant l'heure de délivrance,
Ainsi que cet enfant, ressusciter la France,
La France déchirée à son dernier lambeau :
L'esclavage est plus lourd que le poids du tombeau !!!—

Elle dit... et l'enfant que le peuple environne,
Encor dans le cercueil joue avec sa couronne.

Ainsi cette guerrière à l'éclatant coursier,
Qui fait le sort des rois, que presse un dur acier,
Que la victoire appelle aux sanglantes alarmes,
S'arrêtait en chemin pour essuyer des larmes,
Aux baisers maternels rendait le nouveau-né,
Et son premier prodige est pour l'infortuné :
Des mères à genoux la foule suit sa trace.

— L'une disait : — Voilà, toute pleine de grâce,
La sainte du berceau, l'ange des cœurs souffrants.
Oh ! venez sous mon toit guérir mes vieux parents
Qui vont mourir ! —

Et l'autre, au nom de saint Mazaire,
La supplie humblement de bénir son rosaire.
Et l'autre lui demande, avec des pleurs amers,
Des nouvelles d'un fils qui voyage outre-mers.
Et les soldats français, découragés naguère,
L'œil sur son étendard, lui demandent la guerre.
Le démon des combats tourmente tous les cœurs.
France, tu n'as qu'un jour à souffrir des vainqueurs!
France, les trahisons se levaient pour t'abattre,
Leur hydre t'enlaçait, tu ne pouvais combattre:
Échappant vers la gloire à des complots honteux,
Tu ressaisis le fer, ton sort n'est plus douteux!

Tel un aigle englouti dans l'orbe d'un reptile,
Traîne le poids sanglant de son aile inutile,
Frémit de voir descendre au niveau du serpent
Les périls sinueux de son combat rampant,
Sillonne les rochers, sent dans sa forte serre,
Comme une onde qui fuit, glisser son adversaire,
Et, nuage poudreux, le sable des déserts
De son œil en colère aveugle les éclairs.
Il roule, il ne voit plus l'ennemi qui l'assaille.
Sa plume se déchire aux dards de la broussaille,
Et déjà le reptile, aux triples nœuds d'airain,
Lui cède la moitié de son nid souterrain.
Mais si l'aigle, imprimant une plus large entaille,
Dans son empire à lui peut lancer la bataille,

S'il peut, loin de la terre aux périls décevants,
Appuyer à plein vol sa force sur les vents,
Malheur à son rival dans l'azur diaphane!
L'aigle rampait, il faut que le reptile plane!
Il faut que l'ennemi, convulsif et sifflant,
Expire sans combattre ou combatte en volant!
Il faut, tout éperdu, qu'il prolonge la guerre,
Sans gonfler ses poisons des fanges de la terre.
Un bec infatigable arrache, plis à plis,
Du dragon écaillé les orbes assouplis,
Et s'élevant toujours sur la route inconnue,
Le monstre est expirant lorsqu'il touche la nue.
Loin de son antre obscur enfin il se débat;
Le soleil à son tour vient juger le combat :
La victoire attend l'aigle au berceau du tonnerre;
Sa lutte est un festin qu'il destine à son aire;
Et du pic élevé de la roche on peut voir
Des débris de serpent sur ses aiglons pleuvoir.

Ainsi bientôt la France, en spectacle à la terre,
Se débarrassera des nœuds de l'Angleterre.
La gloire est l'élément qui lui rendra ses droits!
Jeanne d'Arc le promet au nom du Roi des rois.
Elle parle, et devant sa mission suprême
Lahire repentant s'est incliné lui-même.
Et sainte Geneviève, heureuse en ce moment,
A contemplé sa sœur du haut du firmament,
En disant aux élus, rassemblés autour d'elle :

— Aurions-nous pu choisir une âme plus fidèle?
Calme et pure et modeste et sans enivrement,
Même au char de la gloire elle monte humblement.
Pour couvrir ses sentiers, autrefois si paisibles,
Laissons tomber du ciel des palmes invisibles;
Oui, pour la soutenir avançons notre main,
Et cachons à ses yeux le terme du chemin!
Reine dans Orléans et du peuple adorée,
N'attristons pas encor son bandeau d'inspirée.
D'un miracle récent laissons-lui tout l'honneur;
A ses premiers lauriers laissons tout leur bonheur.
L'instinct de l'avenir est si triste pour l'âme!!
Tout un Dieu, renfermé dans la main d'une femme,
Peut accabler sa force; elle peut reculer
Lorsqu'on la conduira du triomphe au bûcher!
Elle peut, sous le poids de ce Dieu qui l'inspire,
Décider en tombant la chute d'un empire.
Le chemin du martyre est encombré d'écueils.
La France, en ce moment couverte de cercueils,
Attend tout son salut de cette grande lutte:
La France, ô Jeanne d'Arc, tomberait de ta chute!
Marche donc, sans faiblir, au sentier du Dieu fort,
Triomphant de l'amour, de l'orgueil, de la mort.
L'holocauste accepté doit s'offrir sans blessure.
Tiens les clefs de ton cœur d'une main ferme et sûre,
Fille de Jésus-Christ, qui viens, avec ferveur,
Conquérir sur ta croix ton titre de Sauveur.
Place toute ta gloire en l'oubli de toi-même;

Laisse grandir ton front jusqu'à ton diadème.
L'or s'épure sept fois dans le creuset de feu!
Et du choix qu'il a fait tu rendras compte à Dieu. —

CHANT DEUXIÈME.

LA FÊTE DE MADAME ISABEAU DE BAVIÈRE.

Dans Paris cependant, d'ignobles saturnales
De la noble cité flétrissaient les annales;
Et tandis que la Seine, en cachant ses douleurs,
Se grossissait au loin du sourd torrent des pleurs,
Les carrefours payés hurlaient leur joie immonde :
La bourse de Judas circulait à la ronde.
Au fiel des trahisons, dont il se nourrissait,
Du pays gangrené le sang se pourrissait.
Bedfort nous invitait aux banquets de sa gloire,
En flagellant nos reins du fouet de la victoire.
Sur les bords asservis que le fleuve lavait,
Du fond du désespoir la fête se levait,

Et Paris, insulté sur son double rivage,
Traînait parmi les fleurs son boulet d'esclavage.
Il encensait le nom d'Isabeau... Les vainqueurs
Semblaient dans notre honte enraciner nos cœurs.
Le déshonneur prenait les traits de l'habitude.
Vil troupeau qu'en riant parquait la servitude,
Tout un peuple en délire avait, dans ses excès,
Effacé de son front le beau nom de Français!

Il était dans Paris un large cimetière,
Abîme où bien des fois tomba la ville entière,
Encombré, surchargé des dépouilles des ans,
Et qu'on avait nommé : CHAMP DES SAINTS INNOCENTS.
L'homme n'y portait pas sa dépouille complète :
Il fallait le cadavre à l'état de squelette;
Il fallait, pour dormir parmi ses habitants,
Dans un autre sépulcre avoir blanchi longtemps.
Immense labyrinthe et crypte sans modèle,
Ce palais de la mort n'était construit que d'elle.
Des piliers d'ossements supportaient des arceaux
Que des membres humains tapissaient de leurs os;
Des ossements sculptés, regrettant leurs ténèbres,
Couraient sur les frontons, arabesques funèbres;
Et les toits protecteurs de ces débris dormants
Pour chaume du sépulcre avaient des ossements.
Là, les fûts élancés, les voûtes et les dalles
Prostituaient la tombe à d'étranges scandales.

Là, le crapaud gonflait la place où fut un cœur.
Là, fière dans sa nuit d'un contraste moqueur,
La chouette chantait et nichait, impunie,
Dans un crâne où peut-être habita le génie!
Jeu funèbre, hasard par le temps enfanté,
Et qui ne change rien à notre éternité!

Sans ranimer leurs os de souffles prophétiques,
Bedfort, qui recherchait l'ombre de ces portiques,
Pour donner une fête à madame Isabeau,
Désigna par instinct la place du tombeau.
On vint le remuer de sa base à son faîte;
On élargit ses murs pour élargir la fête.
Tout un peuple, fidèle aux ordres de Bedfort,
Oubliant que Dieu même est caché dans la mort,
Sur des fronts desséchés vint effeuiller des roses;
Car toujours les Anglais ont des plaisirs moroses!
Et les enveloppant de voiles nuageux,
Les délices du spleen circulent dans leurs jeux!

Comme des Pharaons on dorait les momies,
Un grand squelette, pris aux races endormies
Et des autres débris en pompe séparé,
Sur tous ses ossements avec soin fut doré.
Il fut roi des festins, et deux rubis énormes
Remplirent de ses yeux les cavités difformes;
L'abeille d'or brilla sur sa robe aux longs plis;
Sur sa tête de mort la couronne de lis

Sembla dire aux Anglais, seuls maîtres de nos portes,
Que la France comptait parmi les races mortes;
Car au lieu de gémir, de se tordre les mains,
Son peuple de la fête inondait les chemins!
Et, le voyant ainsi rire dans la poussière,
La hache du vainqueur lui façonnait sa bière!

Et la fête volait joyeuse et, sans remord,
Les plaisirs résonnaient sur le sol de la Mort.
La Mort, en répétant le refrain des cadences,
Ouvrait sa voûte humide à la chaîne des danses.
La Mort voyait passer des fronts ornés de fleurs :

— Bientôt mon souffle froid pâlira leurs couleurs,
Disait-elle, et bientôt, dans ces mêmes royaumes,
Tous viendront essayer la danse des fantômes,
Et pour régler leurs pas je me tiendrai près d'eux,
Et leur luth chantera sous mon ongle hideux,
Et j'aurai dispersé fleurs et voiles de soie,
Et le ver du sépulcre aura sa part de joie!
Mes funèbres jardins ont aussi leurs bouquets.
Nul convive ne manque à mes sombres banquets;
Et tous pourront alors mieux juger mes conquêtes,
Et d'un œil large et creux comparer nos deux fêtes.
Malheur! Quelle démence a pu les conseiller?
Du bruit de leur orchestre ils osent m'éveiller?
Les imprudents!... Leur voix à leur bal me convie :
Ils ne me trouvent pas assez près de la vie!

Des fausses voluptés ô rapides élus!
Leur folie aux plaisirs donne un néant de plus!
Leur ronde trop étroite agrandit son orbite;
Ils prennent pour leurs jeux l'infini que j'habite;
Et jusqu'en mes palais se tenant par la main,
Ils osent m'épargner la moitié du chemin;
Et sans apercevoir ni ma faux ni mon glaive,
C'est sur mon horizon que leur fête se lève!
Ils osent à mes yeux adorer, sans effroi,
Ce spectre fraternel sous son manteau de roi!
Faisons-nous reconnaître à quelque grande marque,
Et donnons aux sujets la pâleur du monarque!! —

Et sous les hauts arceaux de squelettes formés,
La fête s'épandait en groupes embaumés.
La danse dénouant l'or de ses tresses blondes,
Aux souffles du sépulcre abandonnant leurs ondes,
Tournoyait délirante, et semblait sous ses pas
Dans des cercles de joie enfermer le trépas.
De ses deux pieds brillants partaient des étincelles.
Comme un esprit de l'air qui nous cache ses ailes,
Elle rasait le sol en s'élançant par bonds;
Attachait la folie à ses jeux vagabonds,
Tantôt les bras levés au milieu de la fête,
Comme pour affermir un vase sur sa tête;
Tantôt lente et rêveuse, et parmi ses amants
Jetant les voluptés de ses balancements;
Et près d'un sein aimé tantôt avec mystère,

Sous le poids du plaisir s'affaissant vers la terre!

Et le duc de Bedfort réglait l'ordre des pas:
Le cadre du tableau ne l'en distrayait pas!

Mais tout change soudain et partout agrandie,
Fendant l'air enchanté d'une aile plus hardie,
La fête jette aux vents ses voiles arrachés.
Plus d'abandons rêveurs, plus de transports cachés.
Palpitante, impudique et d'ivresse rougie,
La Bacchante a monté les degrés de l'orgie,
Arrive jusqu'au faîte et de sa nudité
Enflamme de plus près l'œil de la volupté.

Telle en ses pas ardents, sans réseaux ni mantilles,
La danse impure, éclose aux chaleurs des Antilles,
S'élance en soumettant à ses bizarres jeux
Le vertige tournant de son cercle orageux.
Tandis qu'on aperçoit, en leur vivante houle,
Vaciller à l'entour les têtes de la foule,
Une femme d'Afrique et que le Sahara
Au milieu des lions pour ce bal prépara
Bondit, et, l'affrontant dans la même attitude,
Vingt amants subjugués tombent de lassitude.
Elle irrite, elle accroît d'un rhythme plus pressé
Le plaisir qui la mord comme un dogue insensé.
Ses frères du désert, étalant à la ronde
Leur bonheur accroupi sur la poussière immonde,

L'excitent de leurs chants comme un bruit d'aquilon :
Les chants de l'esclavage ont des notes de plomb.
La sueur en flocons reluit sur sa peau noire ;
Chacun de ses élans remporte une victoire.
Durant un jour entier, sous ce ciel du midi,
Son pied fumant se crispe et bat le sol tiédi ;
Son gosier crie et râle et, remuant ses fanges,
La volupté s'abîme en des transports étranges.
Ses nerfs galvanisés semblent tissus de fer ;
Son extase a les traits d'un tourment de l'enfer ;
Et son regard insulte, en sa course immortelle,
Le soleil fatigué qui se couche avant elle !
Elle meurt quelquefois, sans demander merci.
Oh ! qu'il faut de malheur pour s'amuser ainsi !

Déjà le spectre roi des pompes insensées
Avait pu contempler toutes ses fiancées,
Lorsque de ces plaisirs l'ordonnateur puissant
Y voulut joindre encor les voluptés du sang.

Un bourgeois de Paris, Pierre de la Chapelle,
Nom obscur que la gloire avec orgueil rappelle,
Nom obscur, mais rival des héros de Calais,
Avait osé prétendre à n'être plus Anglais !
La torture l'invite à nommer ses complices ;
Mais lui :
— Pensez-vous donc par la peur des supplices
Que mes complots ici vous seront dévoilés,

Et que d'un cœur français la torture ait les clefs?
Non... Mon crime est trop beau pour que je le partage,
Et je lègue à mes fils mon crime en héritage!
Aux bras des tourmenteurs lorsque je me soumets,
Ma tête peut tomber, mais se courber, jamais!
On ne m'entendra pas, désignant quelques têtes,
Agrandir d'un forfait la liste de vos fêtes;
Et ce bourgeois, objet d'un impuissant courroux,
Du haut de l'échafaud vous dominera tous!
Il est vrai, fatigué de votre joug servile,
J'ai mis l'honneur de garde aux portes de ma ville;
J'ai, bourgeois de Paris, conspiré sans effroi,
Pour apprendre à Paris qu'il s'est trompé de roi!
Je chéris mon complot encore qu'il avorte;
Car de la liberté seul il m'ouvre la porte!
J'ai voulu qu'on chassât les Anglais triomphants,
Parce que je suis homme et que j'ai des enfants,
Et parce qu'il est faux qu'une folle espérance
Puisse rayer des cieux l'étoile de la France :
Tout vainqueur, croyez-moi, doit bientôt repartir,
Lorsqu'il cherche un esclave et qu'il trouve un martyr!
Frappez... Du code anglais la clémence est absente :
Vous allaitez de sang votre splendeur naissante;
Vous ne vous trouvez pas peut-être assez haïs?
Prolongez mes tourments, ils servent mon pays!
On saura que, s'armant de coins et de tenailles,
Trop grand pour s'amuser à gagner des batailles,
Bedfort, dispensateur des peines de l'enfer,

Veut que ses léopards aient des ongles de fer!
Le plomb que vous fondez et qui rend mes chairs pâles,
On le ramassera pour en faire des balles!!
Frappez... de vos fureurs octroyez-moi le don :
J'abhorre trop l'Anglais pour demander pardon!
Et toi, que le plaisir à mon supplice amène,
Toi, qui veux pour ta fête une victime humaine,
Viens repaître tes yeux de mes derniers moments,
Reine, j'ai préféré ton fils à tes amants!
J'ai cru qu'on pouvait voir la haine maternelle,
Même au cœur d'Isabeau, n'être pas éternelle,
Et que l'ennui du crime en ce cœur combattu
Ferait peut-être éclore un semblant de vertu!
Je me suis trompé!... reste en ton ignominie :
Tant de crédulité devait être punie,
Et je perds beaucoup moins à mourir pour ma foi
Qu'à vivre aux lieux où sont des mères comme toi!!! —

Il dit; le peuple anglais répond :
— Qu'on l'écartèle. —

Quatre coursiers-bourreaux que la justice attelle,
Liés au torturé, partent en même temps,
Sans arracher du tronc les membres palpitants.
Le cercle des danseurs l'environne... Sa tête
Règle, en heurtant le sol, les élans de la fête;
Et l'on entend au loin, de moment en moment,
Les os du condamné crier horriblement.

Sur ses flancs convulsifs la corde multiplie
La morsure du nœud qui les presse et les lie.
Sa chevelure traîne et son cou se roidit :
Aux lenteurs du supplice une reine applaudit !
Chaque effort des coursiers que tout un peuple anime,
Sans pouvoir la briser allonge la victime.
Son écume sanglante inonde à gros bouillons
La poussière où son corps laisse d'affreux sillons ;
Sa bouche fume ainsi qu'une fournaise ardente.
Il manquait aux tourments inouïs que le Dante
Inventa pour peupler son multiple tombeau,
Les plaisirs dédiés à madame Isabeau !!!

Les bourreaux sont lassés... Dans cette horrible lice,
Les chevaux haletants ont leur part du supplice ;
Mais enfin, sous les coups du long fouet acéré,
D'un bond plus effroyable et plus désespéré
Tous les quatre à la fois partent comme la foudre,
Laissent le tronc sanglant s'agiter dans la poudre ;
A travers tout le peuple en tumulte assemblé,
Emportant les lambeaux de l'homme écartelé,
Ils vont offrir au loin, sous l'œil des jeunes filles,
Son quartier de cadavre à chacun des quadrilles !

Et la valse toujours passait et repassait :
La beauté, les seins nus, devant la mort dansait,
Et montrait au soleil, rapide, étincelante,
Du brodequin lascif la gaieté pétulante.

Tout à coup du côté de la porte Gibard,
Allumant des éclairs aux cailloux du rempart,
Et guidant vers la fête en fleurs, tombe odorante,
D'un cheval du désert la course fulgurante;
Un jeune homme, — c'était l'Arabe Noëmé,
Fait esclave en Égypte et de la Muse aimé, —
S'élance haletant... Une aigrette superbe
Sur le front du Spahi faisait trembler sa gerbe;
Un sabre de Damas flottait à son côté;
Un lion à l'œil fauve, aux bords du Nil dompté,
Le suivait... Sous des cils à la courbe héroïque
Son regard reflétait le soleil chaud d'Afrique,
Et les dames disaient en le voyant si beau :

— C'est l'Arabe au lion de madame Isabeau,
Fameux au bord du Nil par son luth et sa lance!
Entre Bulbul et lui la jeune Almé balance,
Et la reine toujours l'écoute en souriant,
Car elle aime les airs qui viennent d'Orient. —

— Reine, dit-il, Allah prépare une tempête;
Le semoun des combats vient dévorer ta fête;
Une magicienne au talisman vainqueur,
Portant le serpent noir replié sur son cœur,
Te menace, et déjà, près des bords de la Loire,
L'enfer vient décider des luttes de la gloire.
On dit que dans la nuit, pour traverser les airs,
Elle emprunte le vol d'un griffon des déserts!

Elle fait, en s'armant d'un miracle éphémère,
Revivre un nourrisson mort aux bras de sa mère;
Puis elle revient pâle, et dans l'obscurité
Abandonne aux démons l'enfant ressuscité!
Mélusine à son front attache sa couleuvre.
De blasphème en blasphème elle accomplit son œuvre.
On la voit au milieu d'un abîme béant,
Ou fée insaisissable ou paladin géant,
Monter vers la bataille, et rapide, indomptée,
Des rondes du sabbat elle marche escortée.
Du volcan qu'elle habite elle a gardé l'éclair.
Sous la cotte de maille et le casque de fer,
Elle sème autour d'elle une terreur subite;
L'œil qui la voit passer s'éteint dans son orbite.
Devant son cheval brun chaque coursier s'abat;
En orage d'un geste elle change un combat.
Les nains, les nécromants, les psylles et les gnomes
Doublent ses bataillons d'un peuple de fantômes;
Et, pour premier exploit voilant l'astre vermeil,
Ses soldats nuageux triomphent du soleil.
Vainement aux regards de l'armée indécise,
Au nom de Jésus-Christ Hermangard l'exorcise!...
Son nom est Jeanne d'Arc. —

— Voilà bien des défis,
Voilà bien des exploits dignes de notre fils!
Dit la reine... Oh! combien ce règne qui commence
Du règne qui finit a toute la démence!

Charles, se laissant prendre à des piéges fleuris,
Jette aux genoux d'Agnès tout un sceptre en débris.
Il dresse des faucons pour la chasse... il soupire;
Il disperse du pied ses titres à l'empire;
Et, lorsqu'il était né pour un large horizon,
Il se fait de l'amour une obscure prison.
Entre la gloire et lui c'est un lâche divorce;
La volupté lui prend les restes de sa force!
Sous son manteau de roi se cache sa langueur;
Dans des rêves de femme il appauvrit son cœur.
Son sang dégénéré dans ses veines d'esclave,
Vil limon qui jamais ne se transforme en lave,
Ne saurait enfanter ces généreux projets
Qui sous les coups du sort nous refont des sujets!
Mais il sait conspirer... la haine en lui réside :
Le héros éclipsé montre le parricide.
En s'armant contre moi du pouvoir des enfers,
Il cherche à triompher sans soulever ses fers,
Et blessant des autels le divin privilége,
Croit racheter un trône avec un sortilége!...
Aucun de mes guerriers, aucun de mes amants
N'osera-t-il s'armer contre les nécromants?
Pour me donner la mort je sais que la magie
Chaque nuit d'un stylet perce mon effigie,
Et le spectre apparu dans les bois de Sennar
Eut des cris meurtriers plus puissants qu'un poignard!
Cette femme... —

—Veux-tu que mon bras t'en délivre?
Le Vieux de la Montagne écrivit dans un livre
Trois mots, trois mots persans, et dont le sens voilé
Arme contre l'enfer mon anneau constellé:
Je vaincrai Jeanne d'Arc. —

. . . . .

—Viens, bel Ismaélite,
Approche; un noble orgueil sied aux âmes d'élite!
L'éclair de ton œil noir part d'un cœur orageux.
Vois ce spectre royal qui préside à nos jeux;
Sous la voûte funèbre et de festons ornée,
Jure-moi par la mort, par la mort couronnée,
D'immoler la sorcière et, présent pour présent,
D'un long baiser d'amour je te paierai son sang! —

Elle dit, et l'Arabe incliné vers la terre
Sur les pieds du squelette étend son cimeterre.
Jamais l'ange Israfil, aux campagnes d'Iran
Agitant pour la guerre un feuillet du Coran,
N'eut un regard plus fier que sur la sombre arène
Noëmé se flattant d'un baiser de la reine.
Il s'agenouille, il jure, et d'un rugissement
Son lion hérissé répond à son serment.

. . . . .

Suspendue un instant, la fête recommence;
Mais un nuage épais, cuivré, sanglant, immense,
Accourt de l'horizon, et sa morne rougeur

Flotte sur les plaisirs tel qu'un drapeau vengeur!!
Ses plis s'ouvrent : des vents furieux s'en élancent;
Les funèbres piliers sur le sol se balancent,
S'écroulent et, doublant l'universel effroi,
L'orage dans les tours vient sonner le beffroi.
Sous les sombres arceaux l'ouragan se promène.
Les yeux sont aveuglés d'une poussière humaine,
Et la fête pâlit et, voilant son flambeau,
Le soleil a cessé d'insulter le tombeau.
Mais sous les longs festons de lis, de violettes,
La foudre, en serpentant, allume les squelettes;
En volcan sulfureux le sépulcre est changé.
Par tous les éléments à la fois assiégé,
Bedfort trébuche au seuil des cryptes centenaires.
L'enceinte de la danse est pleine de tonnerres;
La foule hurle, fuit, se heurte, et, sous l'éclair,
Des trombes d'ossements tourbillonnent dans l'air.

On dirait, on dirait, dans la tempête étrange,
Que la Mort en fureur de sa fête se venge;
On dirait que le spectre aux riches ornements,
Dont la main des Anglais dora les ossements,
Se ranime et s'armant de la faux acérée
Vient conduire à son tour la danse macabrée...

Il vient et de la nuit parcourt la sombre horreur,
Et chacun de ses pas soulève une terreur,
Et sous les diamants, sous le manteau de moire,

Il a rendu réel son sceptre dérisoire!
Il couche devant lui son peuple épouvanté..
Élu roi pour une heure, il veut l'éternité;
Il veut que ses sujets, frappés dans leur délire,
Apprennent quel monarque ils osèrent élire,
Et quel danger s'attache à ce choix hasardeux,
Et quel tribut sinistre il peut exiger d'eux!
Et lorsqu'on le convie à quelque joie infâme,
Quels baisers il dérobe aux lèvres d'une femme!!!

D'une main convulsive étreignant Isabeau,
Noëmé cependant luttait, terrible et beau.
La grandeur du péril répond à son courage :
Comme Énée embrassant Didon dans un orage,
A travers l'ouragan il se fraye un chemin.

— Faisons de ce sépulcre un temple de l'hymen,
S'est-il écrié. Viens, viens, ma royale amante :
J'aime à bercer l'amour aux cris de la tourmente!
J'aime les longs soupirs et les brûlants aveux,
Lorsque l'éclair serpente autour de mes cheveux!
Je dois venger ta cause aux rives de la Loire;
Que le prix du combat en devance la gloire!
Je te rapporterai le trophée attendu :
Ton baiser triomphal ne sera point perdu.
Viens, pour ton lit royal la tombe offre sa pierre;
Le frisson du bonheur fait trembler ma paupière;
A mes embrassements qui bravent le trépas

Le spectre du roi mort ne t'arracherait pas!
Bénissons la tempête, et qu'en sa nuit profonde
La mer des voluptés ensemble nous inonde! —

La reine lui répond :
— J'accepte le traité :
On donne mieux la mort, ivre de volupté! —

Et sous un roc profond le couple amant s'égare...
Mais, éclatant sur eux, la foudre les sépare.
La reine, à qui l'éclair a parlé de remord,
Veut fuir l'Ismaélite et son pied heurte un mort...
Elle tombe... et d'un souffle indomptable, ironique,
L'orage a balayé la fête britannique.

CHANT TROISIÈME.

DELIVRANCE MERVEILLEUSE D'ORLÉANS.

O France, dont jamais les gloires ne périssent!
Éden européen où les grands noms fleurissent!
O France! doux pays, seul amour de mes yeux,
La plus belle patrie après celle des cieux!
Ton pittoresque sol, couvert de moissons blondes,
Sépare les deux mers qui séparent trois mondes.
Tu vois à l'occident les monts Pyrénéens
Te protéger... Dressant leurs blocs cyclopéens,
Les Alpes pour remparts te prêtent leur structure;
Et le vieux Rhin, jaloux d'achever ta ceinture,
S'indigne en agitant ses forêts de roseaux
Qu'on prive de ton nom la moitié de ses eaux;

Le vieux Rhin où l'Europe assied son équilibre,
Féodal d'un côté, veut que l'autre soit libre.

Tu portes dans ton sein tous les climats divers
Dont les souffles changeants animent l'univers:
Ta Flore boit le miel du roseau des Antilles
Ou des pins de Norvége adopte les familles;
On cultive pour toi plus d'un tribut vermeil
Que le Nil te légua de la part du soleil;
Les mûriers de la Chine en tes plaines demeurent;
Babylone a pleuré sous tes saules qui pleurent;
Pour tes heureux festins l'Inde t'abandonna
L'or ambré qui mûrit au cœur de l'anana;
Et, tout fier d'embaumer ta plage hospitalière,
L'héliotrope en fleur quitta la Cordillère.

O France! pour ton sol quels trésors envier?
N'as-tu pas ta Provence où grandit l'olivier,
Où nul glaçon jamais n'atteint la primevère,
Où le vent se souvient des soupirs du trouvère,
Où l'âme du poëte, aux accords palpitants,
Recommence la vie en rêves de vingt ans?
Ta Provence, de grâce et d'amour embellie,
Que l'oranger frileux préfère à l'Italie;
Où l'herbe a des parfums pour chacun de nos pas;
Où nos pleurs endormis ne se réveillent pas;
Où la mer dans la nuit vient, sans élans sauvages,
D'un baiser phosphorique étoiler ses rivages,

Et, des doux alcyons berçant les chastes nids,
Sous la pâleur des pins étend ses flots brunis.
Ta Provence! où rayonne un ciel pour l'astronome;
Climat conservateur des monuments de Rome,
Où règne encor Diane, où le Gard indigent
Sous des arcs triomphaux glisse un filet d'argent;
Où les maçons romains, sous leur truelle altière,
Au niveau des grands noms faisaient monter la pierre,
A travers les rochers bâtissaient un chemin
Pour livrer vers leurs murs passage au genre humain;
Et craignant que leur cirque au large vomitoire
Ne parût trop étroit pour renfermer leur gloire,
De Nîmes à Fréjus venaient, avec fierté,
Tailler leurs blocs géants devant l'éternité.
Ta Provence! où, semant ses perles poétiques,
Couronné par l'amour roi des chants érotiques,
En côtoyant Vaucluse aux vastes gazons verts,
Pétrarque sur les fleurs voyait poindre des vers;
Cueillait, comme une abeille, une moisson d'images,
Des rayons du printemps parfumait ses hommages;
Pour donner à ces bords d'harmonieux roseaux,
Laissait tomber sa lyre au fond des claires eaux,
Et, comme un lis du ciel, aimait à voir éclore
Sa jeune royauté dans les regards de Laure.

O France! n'as-tu pas, et fumants et brisés,
De ton rude Aveyron les rocs volcanisés?
Et ta verte Touraine; et ta vieille Armorique

Qui donne à ses héros un aspect homérique,
Et dont les mœurs, gardant leur antique âpreté,
De ses dolmens de pierre ont l'immobilité?
J'aime à la parcourir!... ses légendes mystiques
Ont dans mon cœur ému des échos sympathiques.
J'aime l'assaut tonnant que lui livre la mer,
Et ses bords dentelés mordant le flot amer!
Et son mont Saint-Michel, dont le sommet étrange
Voudrait pour le gravir l'aile de son archange!

O France! sur ton sol je lis dans chaque lieu
Les feuillets les plus beaux du grand livre de Dieu!
Tantôt avec labeur sondant tes flancs de reine,
Des mondes de Cuvier l'énigme souterraine
S'y dévoile, mystère en argile tracé
Quand les siècles en pierre ont changé le passé!
Tantôt de tes vieux monts entrecoupés d'ombrages
Ton aigle altier m'invite à tenter les orages;
Et je vais, en suivant son vol audacieux,
Sur ton Pic du Midi m'abîmer dans les cieux.
Tantôt Chenavari me montre les portiques
Dont un volcan créa les masses basaltiques,
Dressant devant nos pas leur aspect surhumain.
On s'étonne, on dirait qu'une puissante main,
Dont l'effort incessant à nos yeux se dérobe,
Taille en spectres muets les ossements du globe:
Ce sont de longs serpents, des bastions, des tours,
Dont un rêve de l'homme achève les contours;

Des lions dont on voit la fureur prisonnière
Hérisser les glaçons qu'ils portent pour crinière;
Des éléphants blanchis que le jeu des flambeaux
Semble galvaniser au fond de ces tombeaux,
Et dont, sous l'élément qui nuit et jour l'inonde,
La trompe grandira jusqu'à la fin du monde.

Si vers l'éclat du jour je ramène mes pas,
Combien j'admire encore!... O France! n'as-tu pas,
Pour que le géologue y consacre ses veilles,
Ton Dauphiné, si fier de compter sept merveilles,
Et plus fier d'avoir pris, édifiant larcin,
A quelque Thébaïde un désert pour son saint?
C'est là que saint Bruno vint dans la solitude
Se faire de sa fosse une morne habitude;
C'est là qu'il vint, bien loin des peuples et des rois,
Ne laissant subsister de l'homme que sa croix,
Tuant les passions qui l'avaient poursuivie,
Appuyer sur un roc le fardeau de sa vie;
Amoindrir les sanglots du désespoir humain;
S'épouvanter du cœur qui battait sous sa main;
Marcher sans regarder, sur son front de prophète,
Du soleil dédaigné la lumineuse fête;
Donner à sa vertu ces lisières de fer
Qui font que nos deux pieds ne heurtent pas l'enfer;
Des pointes du cilice aiguiser les morsures;
Et, trouvant son bonheur à changer de blessures,

L'œil baissé nuit et jour sur ce sol triste et beau,
Tranquilliser son âme en creusant son tombeau!

O France, dont jamais les gloires ne périssent!
Éden européen où les grands noms fleurissent!
O France! doux pays, seul amour de mes yeux,
La plus belle patrie après celle des cieux!
Pour chasser de son sein des hordes étrangères,
Rome eut des demi-dieux moins forts que tes bergères!
A servir leur élan ton bras fut toujours prompt.
C'est regarder bien haut que contempler ton front!
Vainement on voulut, aux jours des flétrissures,
Avec des fers anglais couvrir tes meurtrissures :
Orléans était là, renvoyant au vainqueur
La grêle de boulets qui traversait ton cœur!

— Aux armes! secourons la porte orientale!
Engageant sans mon ordre une lutte fatale,
Des Français ont osé s'avancer aux combats!
Ils ont osé marcher, quand je ne marchais pas!!! —

A ces mots, quoiqu'il suive une route ignorée,
Son palefroi sans guide emporte l'inspirée.
Dunois en l'admirant s'élance, il a frémi
D'arriver le second pour battre l'ennemi!
L'insulaire depuis, triste et le deuil dans l'âme,

A raconté qu'il vit trois abeilles de flamme
Voltiger dans les plis du céleste étendard,
En jetant sur Talbot les éclairs de leur dard!
Sur Talbot!... Mais ce chef, dédaignant tout présage,
De la crainte jamais ne fit l'apprentissage;
Par le choc des combats, cent fois renouvelé,
Le rocher de son cœur n'est jamais ébranlé.

C'est lui... son casque noir dans le sanglant orage
Des crins d'un vieux lion se hérisse et s'ombrage;
Un arc est dans ses mains; ses éperons brûlants
D'une noire cavale aiguillonnent les flancs.
L'animal belliqueux, que lui seul peut soumettre,
Semble avoir par instinct pris l'âme de son maître,
Et se plonge au milieu des bataillons d'airain,
Ainsi qu'au fond des eaux plonge l'aigle marin.

— Lâches guerriers, dit-il, vous fuyez une femme,
Vous appelez miracle un stratagème infâme!
Vous me parlez du ciel : allez, vils combattants,
Allez, tout garrottés du nœud des pénitents,
Remplacer dans un cloître et loin de nos milices
La pointe de nos dards par le crin des cilices!
Vous, guerriers! vous, Anglais! vous, vainqueurs... je frémis!
Vous redoutiez hier de manquer d'ennemis!
Aujourd'hui Jeanne d'Arc à vos exploits s'oppose,
Et votre déshonneur est son apothéose.
On vous voit pâlissants, même à l'abri d'un fort,

Diviniser l'énigme où se cache son sort.
Plus vils que les troupeaux que gardait sa houlette,
Vous changez la bergère en vigoureux athlète!
Vous la laissez, s'armant d'un surnom effronté,
Clouant votre main d'homme à cette lâcheté,
Jeter, au nom des cieux, un effroi ridicule
Dans vos veines d'esclave où la honte circule.
Et vous baissez le front devant ses volontés,
Vous, précoces vieillards que la peur a voûtés!
Vous fuyez une femme!... et ces preux de la Loire
A cette lutte étrange ont condamné ma gloire :
Une femme s'élance et combat devant eux.
Marchons : je me dévoue à ce laurier honteux!
J'irai seul au milieu de l'armée étrangère
Abattre en souriant la vierge mensongère.
Je veux la dépouiller de ce glaive trompeur
Qu'aux mains de l'imposture accrédite la peur;
Arracher son armure et, pâle d'épouvante,
Sur mon coursier vainqueur l'asseoir nue et vivante!
Oui, je ferai mentir son prestige sacré :
Du surnom qu'elle prend je la délivrerai! —

On s'apprête aux combats... on voit loin des murailles
Beaumanoir et Dunois et le fougueux Xaintrailles
Suivre la jeune fille au drapeau triomphant,
Comme trois fiers taureaux conduits par un enfant;
Ou comme on vit trois rois, d'une course soumise,
S'avancer sur les pas de l'étoile promise.

L'Anglais comptait parmi ses plus puissants soldats,
Deux frères, deux géants, Loclin et Glacidas.
Jamais leur front n'avait fléchi sous la bataille;
Mais, comme ces Titans dont ils avaient la taille,
Tous deux contre le ciel dès longtemps révoltés,
Épouvantaient le camp de leurs impiétés.
Les sarcasmes amers de leur haine acérée,
Passent du Roi des rois à la jeune inspirée,
Qui leur crie, en priant les saints du paradis :

— Vous me blessez avec les armes des maudits :
N'osez-vous donc, méchants, me combattre en silence?
La parole est de trop quand vous avez la lance. —

Déjà de l'orient venait de s'envoler
Un beau jour, s'il en est quand le sang va couler!
Et déjà gronde, éclate et tonne avec furie
Ce bronze destructeur de la chevalerie;
Ce bronze que la mort dans nos camps a porté,
Couverte du bandeau de la fatalité.
En vain la guerre, en vain la gloire et le courage
Voulurent, indignés, en proscrire l'orage!
Les maîtres de la terre en ont armé leurs droits;
La foudre a trouvé place entre les mains des rois!
Tout guerrier devant elle est de la même taille :
L'algèbre a calculé les bonds de la bataille;
L'obus a déployé son vol et le compas

A tracé dans les airs la courbe du trépas!

La jeune fille assise aux fêtes du village,
Parée et souriant sous des arcs de feuillage,
N'a pas un front plus calme, un regard plus serein
Que Jeanne d'Arc guidant nos bataillons d'airain.
Aucun sang ne rougit son innocente armure.
Les mots mystérieux que sa bouche murmure
La défendent assez, dit-elle, et du trépas
Aux régions du ciel les traits n'atteignent pas!...

Lorsqu'un requin poursuit sur les mers tourmentées
Le beau poisson volant aux ailes argentées,
Il nage en ébranlant l'esquif des matelots;
La blancheur de ses dents luit à travers les flots;
Sa gueule s'ouvre immense et, bondissant de joie,
Il dévore en espoir l'éblouissante proie;
Mais voilà que soudain, désertant les flots bleus,
Dans un autre élément le poisson merveilleux
S'élance, libre et fier, et de ses fortes ailes
Vient sécher au soleil les humides dentelles.
Il voit s'évanouir, à son vol étrangers,
De l'abîme béant les ténébreux dangers.
Cet habitant des eaux semble chercher son aire.
Il ne craint désormais que l'aigle et le tonnerre,
Et du monstre marin, roi du gouffre écumant,
L'élan ne peut atteindre à l'oiseau d'un moment.

Tel le fougueux Talbot frémit, tel l'insulaire
Voit de ses dards perdus s'égarer la colère.

Comme un mont couronné des flammes d'un volcan,
Les tournelles de près couvraient le double camp.
Au jour de ses hauts faits l'Angleterre en démence
Donna le nom de Londre à ce rempart immense,
Comme si par ce nom étranger nos tyrans
Marquaient le sol français du sceau des conquérants!
C'est de là que Talbot oppose à nos approches,
Monstre qui de ses flancs vomit de larges roches,
L'informe catapulte et jette par torrent
Le bleuâtre bitume, arc-en-ciel dévorant.
Tantôt il fait pleuvoir sur nos rangs qui se lassent
De grands orbes de fer où les chevaux s'enlacent;
Et lui-même tantôt, rival des lourds pierriers,
De quelque éclat de marbre écrase nos guerriers.

Lorsqu'un fourmi-lion dans sa prison rusée,
En fosse circulaire adroitement creusée,
A vu tomber sa proie, il s'arme; l'œil ardent,
Il déclare la guerre à l'insecte imprudent.
Son audace et son nom semblent grandir sa forme.
Il lance à l'ennemi le grain de sable énorme;
Comme un coursier ailé, comme un tourbillon noir,
Tourne rapide autour du perfide entonnoir,
Et fait tomber du haut de l'arène croulante
Le brin d'herbe écrasant ou la paille accablante.

Ainsi du haut des tours le fier Talbot combat ;
Ainsi sur l'assaillant sa forte main s'abat
Et l'enlève, pareille aux poutres meurtrières
Qui, s'abaissant le long des murailles guerrières,
Saisissaient, enlevaient dans des filets d'acier,
Dans des ongles de fer et l'homme et le coursier.

Autour des murs sanglants le carnage palpite ;
La victoire y montait, Talbot l'en précipite,
Elle qui vainement pour en tenter l'accès
Prit les ailes d'un aigle et le cœur d'un Français.

Le jour baissait... Dunois, d'une voix courroucée :

— Ce fort est imprenable et Jeanne est insensée !
La retraite... —
Mais elle, avec un cri brûlant :

— Vous sonnez la retraite, et moi l'air de Roland !!!
De l'arbre secoué tombent les fruits d'automne :
Les Anglais tomberont de ce rempart qui tonne.
Ils ont assez vaincu... nous aurons notre tour,
Et la faible colombe atteindra le vautour ! —

Son écuyer s'approche et d'une main rapide
Veut dresser une échelle à la vierge intrépide :
Il tombe et meurt frappé... trois ont le même sort.
Elle avance, poursuit son belliqueux essor,

Et des mains du cadavre arrache ensanglantée
Cette échelle trois fois par la mort disputée.
Elle atteignait déjà les homicides tours,
Lorsque du boulevard ébranlant les contours,
Un noir volcan éclate, et la roche minée
Sur le sol dévorant croule déracinée.

Ainsi qu'une hirondelle abandonne en volant
Son doux nid tout à coup du vieux toit s'écroulant,
Jeanne d'Arc se dégage, et, fière, éblouissante,
La pesanteur du roc lui semble moins pesante
Que celle du flocon de neige dont l'oiseau
Dépouille en l'effleurant la cime du roseau.
Sur la vaste ruine elle monte et s'élance;
Elle n'a point repris son casque ni sa lance :
C'est l'ange des combats volant sans s'informer
Si sa valeur pour vaincre a besoin de s'armer!
C'est l'ange des combats qui, fier de son empire,
N'altère point son front des fureurs qu'il inspire;
Rejette tous ses feux au cœur des combattants,
Et n'a pour bouclier que ses cheveux flottants.
Telle, sur les rochers qu'on a lancés contre elle,
Se montre Jeanne d'Arc, calme et surnaturelle.

— Le Très-Haut a parlé, qui le contredira?
Son bras s'est étendu, qui le détournera?
Au cours des grandes eaux ses décrets sont semblables;
Sa justice est pareille aux monts inébranlables,

Soit qu'il vienne saisir ceux qu'il n'a point bénis,
Comme on prend des oiseaux dans la mousse des nids;
Soit qu'il les foule aux pieds, comme une grappe mûre,
Et de ses jugements qu'il revête l'armure.
A moi, Français, à moi!... de la part du Seigneur,
Je garde aux plus hardis le poste de l'honneur!
Il m'élève au niveau de cette citadelle.
Voyez ces guerriers blancs qui volent autour d'elle;
Voyez vers l'orient, contre nos oppresseurs,
De la hauteur des airs Geneviève et ses sœurs
Avec des chants pieux descendre pour combattre,
Sous des casques d'azur et des armes d'albâtre.
Tout le ciel apparaît à mes yeux éblouis!
Tel qu'aux champs africains, regardez saint Louis
Qui vient éteindre, armé des forces éternelles,
Sous un souffle royal le volcan des tournelles.
Là, Gabriel combat; là, de ces rocs fumants
Le pied de saint Michel heurte les fondements.
Dieu lui-même conduit la lumineuse armée!
L'archange a déployé sa bannière enflammée,
Et, traçant dans les airs un rapide sillon,
Son glaive à chaque éclair dévore un bataillon.
Il vient manifester sa sainte préférence,
Et ses rayons vainqueurs transfigurant la France,
Il vient faire avec elle, au cri de liberté,
Un échange de gloire et d'immortalité.
Il vient, en renversant d'odieuses murailles,
Justifier le nom de l'ange des batailles!

Combattons, répondons aux célestes accents :
Quand Dieu frappe avec nous, que nos coups sont puissants!
Et visitant la France à ses yeux si connue,
Que la victoire est belle assise dans la nue!!! —

Elle dit, et déjà l'étranger en riant
Se tournait dédaigneux du côté d'orient.
O prodige! ses mains laissent tomber le glaive :
A travers les vapeurs que la bataille élève,
Il a cru voir, il voit, sous la myrrhe et l'encens,
Cortége aérien, fantômes blanchissants,
Des vierges dont la voix, en doux concert changée,
Vers les échos du ciel s'exhalait prolongée.
C'étaient, sous un lin chaste et les cheveux épars,
Les filles d'Orléans qui sur les hauts remparts,
Un cierge entre les mains, promenaient les reliques
De leurs saints réveillés au fond des basiliques.
Ainsi Dante nous montre, au bruit lointain des fers,
Des colombes passant dans la nuit des enfers.

Alors, pour compléter le merveilleux prestige,
Descend dans le combat le spectre du vertige;
Il vient sur nos rivaux, Adamastor de l'air,
De son regard changeant darder le double éclair.
Son bras pour bouclier porte un miroir immense;
Dans son œil effaré s'agite la démence;
Il égare au hasard l'ouragan de son vol;
Son pied creuse un abîme en s'appuyant au sol;

Et l'horizon douteux, pour tromper l'insulaire,
Semble emprunter l'élan du spectre circulaire.
Le nuage aux reflets du miroir spacieux
Semble du haut des airs descendre et dans les cieux,
Avec ses bois, ses tours, son armée effrayante,
La terre monter, fuir et courir, tournoyante!

Tels les fils de Selma, frappés près du torrent
Et sous les yeux du barde en triomphe expirant,
Quittaient leurs monts neigeux pour entrer dans l'histoire:
A l'autel de la mort ils épousaient la gloire.
Soulevant de l'oubli le poids injurieux,
Un hymne leur ouvrait l'Olympe des aïeux,
Et, bercés par des vers, harmonieux délire!
Leur cercueil partageait l'avenir de la lyre.
La muse, pour régner loin de ce monde étroit,
Leur élevait un hymne au lieu d'un marbre froid!
La muse, applaudissant à leur chute superbe,
Empêchait leur tombeau de s'effacer sous l'herbe,
Invitait leur fantôme à des festins trompeurs,
Livrait à leurs baisers d'amoureuses vapeurs,
Ou roulait dans les vents leur grande âme mêlée
Aux feux du météore, effroi de la vallée.
Dans leurs combats des airs la muse les suivant
Leur donnait un éclair pour panache mouvant;
Et seule accompagnait, sous les errants nuages,
Leur immortalité dans son temple d'orages!!!

Les Anglais, égarés, dans ce double séjour
Croient voir deux Orléans et deux astres du jour.
Notre armée à leurs yeux sans fin se multiplie;
Le miroir du géant les frappe de folie,
Embarrasse leur fuite ou trompe leur valeur;
Ils tombent, comme on voit aux rets de l'oiseleur
L'alouette tomber quand se brise autour d'elle
Le rayon que lui lance une glace infidèle.

Talbot frémit... Suivi du sombre Mac-Eldor,
Son courage est pour lui cette baguette d'or
Dont n'osait approcher le cortége timide
Des fantômes gardiens du beau palais d'Armide.
Le géant du vertige est pour lui sans terreur:
Lui-même est un géant grandi par sa fureur;
Et, gourmandant les siens et leur effroi vulgaire,
Des touffes de son casque il ombrage la guerre.

Lorsqu'un enfant, bercé du merveilleux trompeur
De ces récits que cherche et dont frémit la peur,
La nuit, au clair de lune, a vu sous la feuillée
Le nain dont sa nourrice effraya la veillée,
Entend parler la brise et change en spectre noir
L'yeuse échevelée ou la tour du manoir,
Le guidant vers l'objet que sa terreur invente,
La mère de l'enfant guérit son épouvante.

Ainsi Talbot:

— Soldats, au lieu de lui céder,
Pour vaincre le fantôme osez le regarder.
Si du champ des combats la terreur vous exile,
Venez ; Orléans seul doit vous servir d'asile !
C'est là qu'il faut porter votre fuite et chercher
Des remparts et des tours qui vous puissent cacher. —

Il dit et les conduit, d'une course animée,
Vers un pont qu'en tumulte a construit notre armée.
Du pont mal assuré les poutres ont gémi ;
Et, comme révolté de ce poids ennemi,
L'édifice s'écroule et, trompant leur démence,
Les entraîne à grand bruit dans sa ruine immense :
Sous l'onde, en blasphémant, Talbot s'enfonce armé.

Aux monts Pyrénéens lorsqu'un ours affamé
Se hasarde à monter sur l'arbre aux fruits sauvages
Qui borde du torrent les incultes rivages,
Si la branche sous lui se brise, l'ours pesant
Tombe et rugit encor sous le flot jaillissant.

Ainsi tombe Talbot... Les rives retentissent
Des clameurs des soldats que les flots engloutissent.
Lui, nageur intrépide, intrépide guerrier,
Atteint, saisit, embrasse un large madrier ;
Sur le flottant appui hors des eaux se soulève ;
Il n'a point dans le fleuve abandonné son glaive,
Et pour prendre Orléans le héros indompté,

Tel qu'un Triton de fer, vogue vers la cité.
Déjà sa main fougueuse a touché les barrières;
Pour arrêter Talbot trois cents barques guerrières
Couvrent l'onde; mais lui, fier de tant de rivaux,
A pris l'onde à témoin de ses lauriers nouveaux :
Sa poutre énorme heurte et brise leur nacelle.
Tout le sang du combat sous son glaive ruisselle.
Ce guerrier rêve encor la chute d'Orléans!
Et la Loire gémit sous ses efforts géants;
Et, du haut des remparts, une foule alarmée
Lance la lourde pierre et la poix enflammée.

Tels pendant un orage, au sein des flots amers,
L'Amérique souvent voit les monstres des mers
S'attaquer, ébranler ses rives écumantes :
Les eaux roulent au loin leurs entrailles fumantes;
L'Océan s'enfle et gronde et mugit autour d'eux;
La tempête applaudit à leurs combats hideux,
Tandis que sur deux mers les Andes appuyées,
Secouant pesamment leurs cimes foudroyées,
Terribles, font pleuvoir parmi les combattants
Des débris de rochers aussi vieux que le temps.

Tout à coup vers un gouffre où l'onde bouillonnante
Avec un long fracas tombait tourbillonnante,
Par le fleuve rougi Talbot est emporté :
Tel le Tibre emportait Turnus ensanglanté;
Tel Homère livrait Achille aux flots du Xante.

Son casque tourne et fuit sous l'onde mugissante,
Et de joie et d'orgueil la Loire enflant ses eaux,
Dépose ce trophée au fond de ses roseaux!
La Loire ouvre à Talbot sa couche sablonneuse;
Elle lui fait sentir l'étreinte limoneuse
De ses humides bras qui, d'un effort vengeur,
Dans un long filet d'algue ont pris le grand nageur.
Elle arme contre lui chaque flot qu'il traverse;
Sur son sein écumant pour l'étouffer le berce;
Et, par des cris de mort si longtemps insulté,
Le fleuve belliqueux combat pour la cité!
Talbot résiste encor quand la vague l'entraîne;
Son front bat les rochers et sillonne l'arène;
Il plonge, il roule, il lutte, étend ses bras nerveux :
Une fange sanglante a souillé ses cheveux.
Lui dont la nation sous sa loi consacrée
Tient tout l'empire ému des gouffres de Nérée,
S'indigne qu'un vil fleuve, aux eaux sans ouragan,
Attaque dans sa gloire un roi de l'Océan!
Lui qui sur les créneaux, dans des torrents de poudre,
A vu son bouclier en lutte avec la foudre,
S'indigne que son bras repousse obscurément
Les vulgaires assauts du fluide élément!
Enfin loin des remparts, du bruit et du carnage,
Confus, lassé d'efforts, il aborde à la nage,
Sort du fleuve, et ne voit vers l'horizon lointain
Que son armée en fuite et le jour qui s'éteint...

. . . .

— Sois fière, Jeanne d'Arc! l'œuvre de ta journée
De victoire en victoire est enfin terminée!
Oui, sois fière! — s'écrie un peuple triomphant.

Mais l'héroïne alors :
— Mon nom me le défend.
Voyez ces murs, leur flamme encor mal étouffée,
Et la victoire en deuil pleurant sur un trophée!
Je me pare à regret des palmes du vainqueur,
Et Dieu suffit à peine à rassurer mon cœur.
Pardonne-moi, Jésus! pardonne-moi, Marie!
Viens absoudre la gloire au nom de la patrie;
Pardonne-moi ce sang, ces exploits meurtriers,
Et ne vois que les pleurs qui baignent mes lauriers! —

Et cherchant les soldats mutilés par le glaive,
Jeanne d'Arc dans ses bras lentement les soulève,
Et guérit leur blessure ou, jeune ange voilé,
Vient transformer leur tombe en un ciel étoilé.
La guerre n'a plus rien que son regard rappelle :
Elle était redoutable, elle n'est plus que belle.
De son chaste drapeau s'entourant à moitié,
Elle était la victoire et devient la pitié;
Sa voix sait adoucir la dernière souffrance;
Et la mort, sous ses yeux, ressemble à l'espérance!

CHANT QUATRIÈME.

LE DUEL DANS LA CHAPELLE.

L'esclave préféré d'Isabeau, Noëmé,
Pressait du coursier noir le vol accoutumé;
Mais lorsqu'il arriva sur les bords de la Loire,
Orléans, retranché derrière sa victoire,
Respirait, libre enfin, et son fleuve élargi
De cadavres anglais battait le mur rougi.

Le secret ennemi de Jeanne d'Arc la sainte
Rôda longtemps autour de l'héroïque enceinte.
Il savait que souvent la guerrière, le soir,
Seule et pensive auprès des eaux venait s'asseoir;
Puis dans une chapelle, aux quatre vents ouverte,

Entrait; non, pensait-il, pour prier saint Euverte,
Mais pour venir sans doute en ce lieu retiré
Boire à l'écart le sang d'un enfant massacré.

Le soir d'un jour de fête, un de ses émissaires
Lui dit:
— Elle viendra. —
L'autour aux fortes serres
Voit, s'élançant furtif du creux de son rocher,
Avec moins de bonheur la palombe approcher!
Son cœur de musulman sous son poignard tressaille.
Il cache en un ravin, hérissé de broussaille,
Son coursier, son lion, et derrière un pilier
De la nef il attend, seul et sans bouclier.

Dans l'église vieillie et d'Orléans voisine,
A cause du saint jour, trois torches de résine
Brûlaient.
— Mon grand duel ne sera point voilé,
Dit-il... contre l'enfer mon anneau constellé!
Et contre la géante au flamboyant panache,
Le nom de Mahomet, mon damas et ma hache!
Oui, pour en triompher ces armes suffiront!
J'abattrai les serpents qui sifflent à son front;
Je briserai sa force, et l'éclair de ma lame
Du rouge bouclier fera pâlir la flamme;
Et puis je jetterai, pour tenir mon serment,
La chair de la sorcière à mon lion fumant.

Elle vient! —

C'était elle, en la fleur du bel âge!
La fille des pasteurs, douce comme au village.
Il croyait voir venir, horrible sous le fer,
Une femme marquée au signe de l'enfer :
Il voit un front charmant aux grâces ingénues,
Comme les fronts divins qui descendent des nues;
Type mystérieux de céleste beauté,
Empreint de rêverie et de virginité;
Un œil bleu se levant sous sa noire paupière
Pour suivre dans les airs l'élan de la prière,
Et des cheveux épars qui tombent, voltigeant,
Sur un corsage où brille un crucifix d'argent.
Muet, comme frappé d'un pouvoir fatidique,
Loin de lui les transports de la reine impudique!
Loin de lui le serment que l'altière Isabeau
Scella par un baiser dans la nuit d'un tombeau!
O Jeanne d'Arc! jamais au pied d'un sicomore
La sultane des fleurs, amante du roi maure,
Ne se montra plus belle à ses yeux enflammés!...
De son sang africain les torrents allumés
Ruissellent de son cœur qui palpite et soupire
Dans un rêve d'amour où sa vengeance expire.

Elle vient à l'autel, s'agenouille et sa voix :

— Pour t'adorer, mon Dieu, je descends du pavois!

Aplanis sous mes pas mon sentier d'espérance.
J'ai consacré ma vie à l'ange de la France;
Je dois vaincre l'Anglais et vaincre sans frapper :
Monseigneur saint Michel ne peut pas se tromper!
C'est lui qui me l'a dit au village, et j'espère
Qu'il y vient quelquefois apparaître à mon père
Afin de lui parler tout bas de son enfant,
En lui disant tout haut : — Charles est triomphant. —
En souvenir de moi qui cherche des trophées,
Mes sœurs ne dansent plus sous le chêne des fées,
Et ma mère, affaissée au poids d'un lourd chagrin,
A fait par le pasteur bénir un romarin.
Dont la branche, attachée aux murs de la chapelle,
Conjure les dangers où mon pays m'appelle.
Et quand je reviendrai dans ce village ami,
Ce sera grande fête aux champs de Domremy!
Tandis que du hameau la bergère est absente,
Mes agneaux sont gardés par une main puissante;
Oui, je n'en doute point, par la vôtre, Seigneur;
Mais je sens que la gloire est un deuil du bonheur!
Allons... ne pleurons plus... laissons inoccupée
La quenouille de lin que brisa mon épée.
Qu'importent mes regrets, mon fleuve, mon troupeau!
Ma houlette, à présent, est faite d'un drapeau!
Marchons! affranchissons la Seine après la Loire :
La France est un bercail dont je garde la gloire! —

Elle priait encore et, d'amour tourmenté,

L'Arabe du regard dévorait sa beauté;
Car dans ce cœur, trempé de feux et de courage,
L'amour passait toujours sous les traits d'un orage.

— Oh! si pendant la nuit mon coursier hasardeux,
Ainsi qu'un tourbillon, nous emportait tous deux!
Houris de Mahomet, se dit-il, quelle joie
D'enrichir le désert d'une si jeune proie!
Et de voir Jeanne d'Arc, guerrière sans cimier,
Languir, voluptueuse, à l'ombre du palmier!
Traverser avec moi, reine d'un autre empire,
Nos oasis en fleur comme son frais sourire!
Au soleil de l'Afrique allumer son amour;
Fuir sous nos monts creusés la pesanteur du jour;
Presser sous ses doigts blancs le lait de la chamelle;
Flatter mon beau lion apprivoisé comme elle;
Et dans ma libre tente, assise à mes côtés,
Ajouter une ivresse au ciel des voluptés! —

Il dit, et s'élançant dans la nef profanée,
Enlace des deux bras la vierge prosternée,
L'arrache à la prière et sous ces bras d'acier
L'entraîne vers les lieux où l'attend son coursier.
Vainement elle élève une voix douloureuse,
Il étouffe ses cris d'une étreinte amoureuse.
Du triomphe déjà, superbe, il s'enivrait;
Mais au seuil de l'église un guerrier apparaît:
C'était Dunois, Dunois vers la sainte héroïne

Guidé par le hasard ou par la main divine.
Tel qu'Achille devant les remparts d'Ilion,
Il jette un cri... L'Arabe appelle son lion,
Prend sa hache... et, fuyant celui qui l'abandonne,
La vierge vient en pleurs embrasser la madone.

— Mécréant! dit Dunois, jusque dans le saint lieu
Oser porter la main sur la fille de Dieu!
Cette main criminelle, à ton bras arrachée,
Sur ce portail de fer blanchira desséchée.
Je l'y clouerai moi-même après t'avoir puni.
Il faut à tes amours un asile béni;
Il faut à tes amours, pour séduire une belle,
Les vapeurs de l'encens qu'exhale une chapelle!
Et tu viens, méditant d'adultères larcins,
Placer tes voluptés sous la garde des saints!
Contemple Jeanne d'Arc!... Sais-tu bien que moi-même
Je dors à ses côtés sans lui dire : — Je t'aime! —
Sais-tu bien que la nuit, la défendant de tous,
Veille autour de sa couche un archange jaloux?
Et que Dieu même attache avec persévérance
A sa virginité les gloires de la France?
Sais-tu que son regard peut, dans sa chaste ardeur,
Au ciel de Mahomet enseigner la pudeur?...
Es-tu de race noble, et, dans ton sang trempée,
Puis-je ébrécher ta hache au fil de mon épée? —

— Je suis prince au désert.

— Moi, je suis le bâtard
D'Orléans.
— J'espérais te rencontrer plus tard;
Mais il faut l'avouer, ta sagesse est étrange :
Dunois laisse une vierge à la garde d'un ange!
Il craint un tel rival et, priant pour ses rois,
Exorcise l'amour sous des signes de croix!
Dunois de Jeanne d'Arc adore l'auréole,
Sans se faire payer les lauriers qu'on lui vole;
Il dort à ses côtés dans les camps, sous la tour,
Sans réparer, la nuit, tous ses affronts du jour!
Ah! de tant de vertu je ne saurais l'absoudre!
Nos amours au désert ne craignent pas la foudre;
Et, nous éblouissant de leur molle splendeur,
Les cieux de nos houris veulent moins de froideur!
En garde... —

Et Noëmé, comme pour une fête,
S'avance, dédaignant d'invoquer le prophète;
Car le lion est là, sinistre, et l'animal
Peut rendre, en s'y mêlant, le combat inégal.
Ses longs rugissements ébranlent la chapelle!...
Mais la Vierge à son tour au nom de Dieu l'appelle.
O prodige!... Son œil, de haine étincelant,
S'apaise et, tout pensif, le monstre grommelant,
Pour la première fois infidèle à son maître,
A l'esprit du Seigneur a semblé se soumettre!
Il vient, baissant la tête au cri miraculeux,

Aux pieds de Jeanne d'Arc se coucher, onduleux,
Et, neutre spectateur, sans combattre il regarde
Les deux fiers champions qui se sont mis en garde.

L'Arabe prend sa hache... il pardonne au lion
Et sa nouvelle chaîne et sa rébellion,
Et croit que de son maître il protége la gloire
En refusant sa part d'une telle victoire.
Il frappe! il a l'élan d'un jaguar des déserts;
Sa hache, en tournoyant, le couronne d'éclairs;
Et du fougueux bâtard l'invulnérable épée
Plonge dans cet orage et s'égare trompée.
Il s'avance... L'Arabe en reculant bondit,
Lève l'acier brillant, sur son front le brandit,
Menace, vise au cœur, et d'une main guerrière
Lance, en poussant un cri, la hache meurtrière :
L'air siffle sous son vol; mais Dunois se penchant,
Rapide, se dérobe à son double tranchant,
Et la hache s'enfonce, ainsi qu'en un tronc d'arbre,
Au buis sculpté portant le bénitier de marbre.
L'Arabe l'abandonne et, sans être troublé,
Tire son yatagan du fourreau ciselé,
Et contre le désert, encore sans blessure,
Dans un autre combat la France se mesure;
La France au blanc cimier, superbe en sa valeur,
Reine des paladins dont Dunois est la fleur,
Fleur que l'amour greffa sur une illustre tige.
L'escrime aux cent détours dans sa droite voltige,

Et son glaive pesant déploie, impétueux,
Du fleuret moucheté le jeu tumultueux.
Qu'il est beau tout armé lorsque, héroïque fièvre,
Le courage s'allume et frémit à sa lèvre!
Terrible, dédaigneux, courroucé, qu'il est beau
Pressant d'un pied d'acier la pierre d'un tombeau!
Car le combat livré pour la chaste héroïne
Se prolongeait au bord d'un sépulcre en ruine;
D'un sépulcre noirci, tout prêt à s'écrouler,
Que le choc de la lutte achève d'ébranler.
Il s'écroule... des morts dispersant la poussière,
De lourds oiseaux de nuit nichés dans cette bière
S'élancent de son ombre, et leur essaim bruyant
Enferme le combat dans son vol tournoyant;
De l'Arabe, en passant, ils effleurent la hache;
Leur aile de Dunois enlève le panache;
Et de la vaste nef élargissant le deuil,
Semble reconquérir la nuit de leur cercueil,
Et joindre, dans l'horreur des grands cercles funèbres,
Aux hasards d'un duel le hasard des ténèbres.
L'Arabe qui bondit, semblable aux léopards,
Tourne, pare, combat, frappe de toutes parts;
Il ondoie en serpent, se baisse, se relève;
Et les saints de granit, balafrés par le glaive,
Chancellent, et le fer, aveugle en ses défis,
Vient rouvrir sur l'autel les flancs du crucifix!...

Mais Jeanne d'Arc priait .. La lune, à sa prière,

Pour prêter au combat sa paisible lumière
Sort des flancs d'un nuage, et Dunois, sans remord,
Peut dans la blanche nef faire voler la mort;
Et son bras ne craint plus qu'en sa châsse fleurie
Le glaive d'un chrétien aille blesser Marie!

Il fond sur son rival pareil à l'ouragan :
Malheur! sa bonne épée au fil du yatagan
Se brise en mille éclats...
—Meurs, meurs!... ton sang ruisselle.
J'attacherai ta tête à l'arçon de ma selle!
Meurs! —
Et Dunois, sans peur au cri de Noëmé,
Voit sur un piédestal un saint Michel armé
Dont la céleste main déployait une épée,
Lourde, informe et longtemps d'eau bénite trempée.
Il s'élance, accomplit son belliqueux larcin :
Le bâtard s'est chargé de l'armure du saint,
Et se signant trois fois, orgueilleux de l'échange,
Sent son bras assez fort pour un glaive d'archange!

Le combat recommence et la Vierge applaudit.
Le glaive pacifique en flammes resplendit;
Et le damas, brisé par cette arme divine,
De l'Arabe à son tour laisse à nu la poitrine.
Il recule, il trébuche, il tombe... Sur son cœur
Il sent déjà peser le genou du vainqueur...
Dunois levait le fer, quand Jeanne d'Arc :

—Beau sire,
Je le prends à merci; ne viens pas pour occire;
Mais à mon coursier blanc plus ne veux dire adieu,
Que Charles ne soit roi par la grâce de Dieu!
Pardonnons au vaincu... le ciel se scandalise
De voir un musulman mourir dans une église :
Ce serait l'offenser quand il veille sur nous. —

L'Arabe se relève et puis vient à genoux
Adorer Jeanne d'Arc.

— Guerrière sainte et belle,
Ce bras s'était armé pour la reine Isabelle.
Tu viens de triompher de moi sans coup férir;
Prends-moi pour ton esclave ou laisse-moi mourir!
Loin du Nil au flot jaune et de son doux rivage,
Ainsi que mon lion, j'ai changé de servage.
Reçois-tu mon serment?

— Te feras-tu chrétien?

— J'ai changé de servage et mon ciel est le tien.
Je prends pour ennemis Bedfort et l'Angleterre;
J'en atteste Israfil, l'ange du cimeterre!—

Dunois lui répondit :

— C'est bien; voici ma main. —

Tous les trois d'Orléans reprennent le chemin.

Jeanne, pour se distraire au sein de l'ombre noire,
De l'étrange lion veut connaître l'histoire.
Et l'Arabe répond :

— Vers l'heure de midi,
Foulant les bords du Nil profond, lourd et tiédi,
J'aperçus un lion dont la gueule écumante
Sous les feux du soleil s'ouvrait, large et fumante,
Devant un grand boa qui, roulé pesamment,
Dormait comme un tronc d'arbre auprès du flot dormant.
La griffe du lion jusqu'à son cœur se plonge.
Le serpent réveillé siffle, bondit, s'allonge,
Se dresse avec fureur, gigantesque, hideux,
Et les fiers ennemis se regardent tous deux.
Le lion dont le flanc rugit comme la foudre,
Arrachant de l'arène un tourbillon de poudre,
Agile et dédaigneux du combat commencé,
Tourne autour du reptile en spirale dressé
Et qui, pour repousser l'attaque circulaire,
De tous ses dards vibrants allumait la colère.
Longtemps à mes regards les rivaux menaçants
Prolongèrent le choc de leurs efforts puissants,
Et du désert, témoin des profondes morsures,
Le sable altéré but le sang de leurs blessures.
Mais enfin le serpent, reculant le premier,
S'attache avec sa queue au tronc d'un haut palmier,
Dans ses plis convulsifs en fait crier l'écorce
Et sur ce point d'appui ressuscite sa force ;

Il embrasse, il étreint dans un réseau de nœuds
La crinière superbe et les flancs caverneux
Du lion haletant dont la griffe lassée
Sur l'écaille du monstre en vain s'est émoussée.
Le désert attristé voyait mourir son roi.
Je sentis la pitié qui s'emparait de moi;
Je voulus secourir, pour lui plein d'épouvante,
Le lion disparu dans sa tombe vivante!
J'allai faire changer la bataille, et d'abord
Du palmier que le Nil nourrissait sur son bord
Je séparai le monstre au tranchant de mon glaive.
A l'aspect d'un ami le lion se relève,
Me sert d'auxiliaire, et de son sang rougis
Déchire du serpent les orbes élargis...
Notre lutte fut courte et, sous mon cimeterre,
Le boa pour toujours se coucha sur la terre...
Je revins dans ma tente... et depuis ce moment,
Le lion que voilà me sert fidèlement. —

Neuf jours après, un bourg ignoré dans l'histoire
Devait d'un nom obscur faire un nom de victoire.

CHANT CINQUIÈME.

LE SPECTRE DE CHARLES VI.

Le jeune et bel Arabe au lion rugissant
N'avait encor reçu qu'un baptême de sang :
Il n'était pas chrétien. L'héroïne près d'elle
Gardait, en se signant, Noëmé l'infidèle,
Et, croyant voir un frère en ce sauvage amant,
Pour le gagner à Dieu lui parlait doucement.
Le poëte écoutait, rêvant d'autres langages;
Son âme de volcan couvait de grands orages.
Il portait dans un sein qui n'osait pas s'ouvrir
Un de ces forts amours dont on aime à mourir.
Parmi nos escadrons, quand la sainte guerrière
Enflammait le combat d'une hymne de prière,

Il devançait son vol, puis murmurait tout bas
Des accords d'Orient qu'elle n'entendait pas.

— Oh! comme ces moments où la muse soupire,
Où l'âme avec des sons élargit son empire,
Vers une sphère à part semblent nous appeler!...
Jéhanne, en te chantant, moi je crois t'égaler.
Il me semble, perdu dans leur charme suprême,
Sur l'aile des beaux vers monter jusqu'à toi-même,
Te parler ton langage, et n'avoir pour rival
Que ton ange gardien dans un monde idéal!
Je rallume pour toi ces chants, ces mots de flamme,
Tous ces rayons tombés du firmament de l'âme.
Je crois, le front pressé de lauriers radieux,
Habiter comme un ciel mon rêve harmonieux,
Et venir à tes pieds, offrande de poëte,
T'apporter l'univers dont je suis l'interprète;
T'apporter l'univers dont mon luth enchanté
En sublimes accords a traduit la beauté!
A la création demandant des symboles,
Des laves du volcan j'embrase mes paroles;
Et la lune m'enseigne, en se levant des eaux,
Les frais soupirs qu'entre eux échangent les roseaux;
Et vient, pour mieux te voir, me prêter idolâtre
Toute la pureté de son regard d'albâtre.
J'emprunte, pour tromper d'enivrantes douleurs,
L'hymne du rossignol qui fait trembler les fleurs.
L'aube où je fais monter mes prières timides

Te distille un collier de ses perles humides.
Ton beau nom m'apparaît aux mirages du soir;
L'arc-en-ciel sur mon cœur passe en dorant l'espoir,
Et je sens, orgueilleux de ma moisson d'images,
Palpiter l'infini dans un de mes hommages,
Et, traversant d'un bond l'immensité des airs,
L'orage à mon amour prête son char d'éclairs!!! —

Cependant Isabeau, Messaline insensée,
Isabeau dont le crime embrumait la pensée,
Attendait et déjà, distrayant le remord,
Son orgueil triomphait en pacte avec la mort.
Elle croit déjà voir Noëmé, sa conquête,
Comme on offre une fleur, lui porter une tête,
Une tête sanglante... et durant tout un jour
L'enivrer de vengeance entre deux nuits d'amour.
D'amour!... ce sentiment dans son âme en ruine
N'avait pas conservé son empreinte divine;
Toutes les passions qu'elle peut ressentir,
En entrant dans son sein semblent s'y pervertir;
Et cette âme où le mal élargit son domaine,
Corrompt chaque parfum de l'existence humaine!

Tel est, non loin du Nil, ce vallon sablonneux
Où des cactus souffrants s'entrelacent les nœuds.
Chaque plante que l'homme imprudent lui confie
Boit un suc qui la ronge et qui la pétrifie;

Sous l'épaisse vapeur qu'exhale le natron,
Le feuillage de l'arbre a la roideur du tronc;
Le palmier voit blanchir ses panaches débiles;
Le papillon s'enfuit loin des lis immobiles,
Quand les pleurs du matin, qui descendent du ciel,
Roulent dans leur corolle en globules de sel.
Tout prend dans cet air lourd la dureté des marbres;
On ne voit se dresser que des squelettes d'arbres;
Et des vents du désert les souffles gémissants
Glissent, sans les courber, sur des rameaux pesants.

Telle Isabeau portait dans son cœur adultère
Les fruits pétrifiés des vices de la terre,
Et, passant par la honte en allant au malheur,
Des plus doux sentiments avait tué la fleur.
Elle était à la fois l'horreur de deux royaumes.
Ou pleines de luxure ou pleines de fantômes,
Ses nuits la consumaient et, toujours sans repos,
De sa couche impudique agitaient les rideaux.
Souvent de Charles Six, avec des mains de glace,
Le spectre à ses côtés venait prendre sa place;
Et lorsque ses baisers de quelque jeune amant
Sur son chevet royal cherchaient le front dormant,
Sa lèvre en tressaillant, de voluptés avide,
Rencontrait le front mort de son époux livide
Dont les cheveux mêlaient, sous de vagues flambeaux,
Aux parfums de l'amour une odeur des tombeaux.
Veuve sans piété, mère et reine infidèle,

Dans l'ombre que son âme a jetée autour d'elle
Elle tourne sans cesse et, de près ou de loin,
Le mal, même inutile, est pour elle un besoin.
Chaque jour, pour descendre aux plus profonds abîmes
Augmentant d'un degré l'échelle de ses crimes,
Dans son sentier funeste elle avance au hasard.
Le sceptre dans ses mains se transforme en poignard.
Oh! qu'elle est effrayante à l'œil qui la regarde!
Oh! que devient ce cœur que nul ange ne garde?
Ce cœur, tout surchargé des actions qu'il fait,
Livre toujours ouvert à l'endroit d'un forfait!!!

Voilà donc Isabeau dont le fatal génie
Avait de nos tyrans aidé la tyrannie.
A l'égal de la France elle abhorrait son fils.
Une hyène rugit du moins pour ses petits;
Mais aucun noble instinct ne vit en cette femme,
Et le titre de mère est trop saint pour son âme!
Aussi qu'il lui tardait que son baiser royal
Payât à Noëmé, tel qu'un prix infernal,
Le sang de Jeanne d'Arc!... Au nom de sa victime,
Son ardeur s'irritait sous l'aiguillon du crime,
Et, d'un double désir se laissant enflammer,
Pour la première fois elle croyait aimer!
Avec nos ennemis toujours d'intelligence,
Prostituant l'amour aux vœux de la vengeance,
Elle errait, inquiète, et dans les longues nuits
Traînait, comme un enfer, ses vagabonds ennuis.

Et les heures passaient et toujours haletante
Elle veut consulter, lasse de son attente,
Le juif à l'œil de lynx qui, dans l'ombre voilé,
Voit le sort des humains sur son livre étoilé.

Sous Montmartre, à la place où des voûtes profondes
Appelèrent Cuvier pour inventer des mondes,
A la place célèbre où son œil de géant
De l'histoire du globe allongea le néant,
Lut durant quarante ans, sans baisser la paupière,
Au poëme de Dieu sur des feuillets de pierre;
Entrevit, remontant de trépas en trépas,
Ce qu'était l'univers quand l'homme n'était pas,
Et voulut qu'un passé qui chaque jour s'éclipse,
Ainsi que l'avenir, eût son apocalypse;
Dans ces vieux rocs, empreints de débris d'animaux
Plus étranges que ceux dont s'effraya Pathmos,
S'enfonçait une grotte ou crypte souterraine
Qu'habitait Trémoald, le sorcier de la reine.
Cet homme inexplicable avait choisi ce lieu
Comme pour y rêver plus loin de l'œil de Dieu!
Lui-même, prolongeant ses veilles assidues,
Semblait appartenir à des races perdues.
Dans l'ombre où la chouette allait cacher ses nids,
Vieux comme les mammouths et les migalonis,
Ce nécromant, à qui la reine se confie,
Ressemblait à la mort que le temps pétrifie.

Près d'un feu d'ossements il lisait, pâle et seul ;
Sa longue robe avait la forme d'un linceul.
L'homme était effrayé de sa haute stature :
Au cercle constellé qui lui sert de ceinture
Deux longs aspics de bronze entrelaçaient leurs nœuds.
Son grand front s'élevait comme un mont caverneux :
Il semblait à leurs plis, au nombre de leurs rides,
Que la vie eût quitté ses deux lèvres arides.
De sinistres lueurs passaient dans ses yeux gris,
Et sa barbe tombait sur ses flancs amaigris :
A la clarté du feu qui sur lui se reflète,
On eût cru d'un Moïse entrevoir le squelette ;
Mais, prophète du mal, sa calotte de fer
Sous son crâne immobile emprisonnait l'enfer.

La puissante magie en l'habitacle humide
N'avait rien des palais où s'enchantait Armide :
C'étaient d'impurs objets souillés par le démon ;
Un cœur d'ibis marqué du sceau de Salomon ;
Des signes inconnus, des peintures grossières
A faire reculer le sabbat des sorcières !
Des plantes de Java, dont le réseau rampant
Ressemblait sur le sol à des nids de serpent ;
Des monstres plus hideux que l'antique Chimère ;
La tête d'un enfant qu'avait tué sa mère ;
Et sur un long cercueil, qu'un drap flottant voilait,
Trois hiboux morts dont l'œil dans l'ombre étincelait.

C'est là que sans terreur, loin des soins d'un empire,
Et comme acclimatée à l'air qu'on y respire,
Une reine de France apparaissait souvent.
C'est elle... Le vieillard magique se levant
Dit :

— Je vous attendais. —

Et de son escabelle
Il daigna faire hommage à la reine Isabelle !

— Puis-je me confier, Trémoald, à ton art ?

— Sous le linceul d'un spectre, aux forêts de Sennart,
Trémoald, qui n'est pas un nécromant vulgaire,
Fascina ton époux sur son cheval de guerre.
Il voyageait au bruit des clairons et des cors ;
J'assassinai son âme en épargnant son corps ;
Par ton ordre, à ses sens j'attachai la folie :
Un tel bienfait n'est pas de ceux que l'on oublie !

— Je n'ai point oublié ce service important.

— Alors, pourquoi ta crainte et ce doute insultant ?
Tu suspectes mon art ?... Mais les rois de la terre
Que sont-ils pour oser juger un tel mystère ?
Par delà le possible et l'humaine raison,
As-tu de mon empire entrevu l'horizon ?
As-tu, t'environnant de larves et de gnomes,
Conquis pour tes États la cité des fantômes ?

As-tu vu, dans le temps et dans l'éternité,
La courbe de ton œil ceindre l'immensité,
Et pâlir devant toi le nom des Zoroastres,
Quand tu quittais les morts pour déchiffrer les astres?
As-tu, pour en armer plus d'un philtre mortel,
Volé le saint ciboire au fond du maître-autel,
Et dans tes noirs projets, d'une voix pervertie,
Enrôlé Jésus-Christ captif sous une hostie?
As-tu, moins patiente et plus triste que Job,
Retourné vers l'enfer l'échelle de Jacob,
Afin que les démons de leur gouffre de cendre
Puissent monter alors que tu n'oses descendre?
Toi qui, souvent funeste aux heureux que tu fais,
Sais comment dans un cœur s'incarnent les forfaits;
Toi, toi qui viens grossir, bercée en ta litière,
L'édifice du mal d'une si lourde pierre,
Tu n'es rien dans cet antre!... Isabeau, courbe-toi:
Le trône où tu t'assieds s'écroulerait sous moi!!
Mon large front ferait éclater ta couronne.
Cesse donc d'insulter la nuit qui m'environne;
Car il en peut jaillir, à ma voix, sous mes pas,
Des éclairs que ton œil ne supporterait pas.
Immobile vieillard, squelette taciturne,
Épiant la nature à son côté nocturne,
J'entre, quand il me plaît, dans les secrets du sort.
Les clartés de ma tête illuminent la mort.
Cesse donc d'insulter à ma science, ô femme!
Je suis une statue ayant l'enfer pour âme,

Et j'ai parfois rendu, même en le consultant,
Jaloux de mes pensers le spectre de Satan.
Consumé du besoin des choses inconnues,
Je prends en pitié ceux qui vivent sous les nues.
Du fond de mon tombeau je juge vos plaisirs,
Et je puis, Isabelle, au gré de mes désirs,
Quand les rois tes pareils m'accusent de mensonges,
Donner à leurs projets la forme de mes songes!
Oui, comme un faisceau noir par les vents balloté,
Je vois sur l'avenir flotter l'humanité.
Je vois les siècles morts et les siècles à naître.
Parle donc... Que veux-tu de moi?...

—Je veux connaître
Si le beau Noêmé, depuis neuf jours parti
Pour tuer Jeanne d'Arc et venger mon parti,
A tenu son serment... je l'attends et je l'aime...

— Veux-tu, reine Isabeau, l'apprendre de lui-même?
Veux-tu qu'il t'apparaisse en ce lieu?

—Je le veux.

—Trémoald de tout temps fut propice à tes vœux.
Vois-tu cette vapeur dont, sous les roches sombres,
Le contour incertain glisse à travers les ombres?
La vois-tu s'éclairer par degrés?

— Je la vois.

— Noêmé de ses flancs va sortir à ma voix.
Il ne faut qu'un instant. —

Et, d'amour tourmentée,
La reine suit de loin la vapeur enchantée,
Accusant de lenteur ce doux nuage aimé,
Ce nuage brillant qui sera Noémé!...

Elle s'élance au fond du magique repaire;
Mais au lieu du jeune homme adoré qu'elle espère,
Au lieu du front charmant à ses désirs promis,
Ouvrant pour l'enlacer ses deux bras ennemis,
Les cheveux hérissés, sanglant, funèbre, horrible,
Un spectre, qui jamais ne grandit plus terrible,
Sort du sein du nuage aux contours indécis :
Trémoald n'avait pu qu'évoquer Charles Six!...
Pour un affreux hymen il monte de la terre;
Sa lèvre s'est collée au front de l'adultère!
Elle prie et conjure et veut fuir vainement;
Le funéraire époux remplace son amant,
Et pose, comme alors qu'il avait un royaume,
Sur le cœur d'Isabeau sa tête de fantôme;
Cette tête où la mort dans l'ombre avait laissé
Ses stigmates empreints aux traits de l'insensé,
Et qui donna, durant de longs jours de souffrance,
Le sceptre à la folie et l'Anglais à la France!

Le nécromant vaincu s'étonnait que son art
Se trompât de fantôme, et rêvait à l'écart;
Et la reine criait :
— Rentre dans les abîmes;

Je croyais que la mort gardait mieux ses victimes!
Depuis quand le tombeau, rouvert de tous côtés,
A-t-il, comme mon lit, ses infidélités?
Et depuis quand ici, trop bizarres épreuves,
Les époux trépassés sont-ils jaloux des veuves?
Autrefois mes amants, fiers d'un regard de moi,
Dormaient à mes côtés sans réveiller le roi.
Cette lutte entre nous trop souvent recommence!
Je crois que le sépulcre ajoute à ta démence?
Es-tu bien Charles Six ou n'es-tu qu'un remord
Qui, pour m'envelopper, prend le linceul d'un mort?
Crois-tu que sous ces rocs j'invoquai la magie
Pour les embrassements de ta pâle effigie?
Ne puis-je donc attendre un amant jeune et beau,
Sans qu'un vieux roi, sorti des dalles d'un tombeau,
M'apprenne, en meurtrissant ma lèvre violette,
Ce que contient d'amour le baiser d'un squelette?
Fuis, spectre; et pour jamais sous le marbre enfermé,
Remporte Charles Six et rends-moi Noëmé! —

Le monarque répond en la regardant :
— Femme,
Tu m'appartiens... Je suis le spectre de ton âme,
Sa plus fidèle image, et, par elle enfanté,
J'ai toute sa hideur et son éternité.
J'ai pris naissance au sein de tes amours immondes,
Stériles pour la vie et pour la mort fécondes :
De tout germe du mal c'est la suprême loi.

Il faut t'anéantir pour m'arracher de toi;
Et quand mon front glacé souille le diadème,
Ose me regarder, tu te verras toi-même!
Ose, car ce miroir suffit à te punir;
Car je dois à moi seul peupler ton avenir.
Mais peut-être, malgré plus d'un forfait énorme,
Si tu changeais de cœur, je changerais de forme.
Il est temps d'y songer!... Commande à tes fureurs;
Des visions du crime amoindris les terreurs...
Respecte d'Orléans la Vierge tutélaire;
La Vierge, don d'amour, comme toi de colère;
Ange de ce royaume, et que Dieu suscita
Pour guérir tous les maux qu'Isabelle enfanta!...
Tu crois, dans une orgie et par ta folle ivresse,
Avoir payé sa mort au prix d'une caresse;
Tu crois qu'impatient des lenteurs du chemin,
Marchant vers tes baisers une tête à la main,
Ton Arabe t'appelle et va venir lui-même,
Tout inondé de sang, te dire : — Je vous aime!
J'ai surpris Jeanne d'Arc, et lui perçant le sein,
Pour monter jusqu'à vous me suis fait assassin. —
Tu crois, contre la France alors que tu conspires,
Que ton regard suffit à changer les empires.
Mais d'un espoir trop vain ton orgueil s'est flatté!
On aperçoit ton âme à travers ta beauté,
Reine, et ton Noëmé, noble enfant de la lyre,
Expie en t'abhorrant une heure de délire.
Il aime Jeanne d'Arc.

— Tu mens, spectre, tu mens !
Je ne sais point encor comme on perd ses amants !
Leur cœur, à mon empire alors qu'il s'abandonne,
Garde le souvenir des heures que je donne.
Tu mens ! —
Charles répond :
— Tiens, regarde, Isabeau.
Si je puis soulever la pierre du tombeau,
Je puis aussi, crois-moi, sans l'art trompeur des mages,
De tes folles amours évoquer les images ;
Et propice à ta voix plus que ce nécromant,
Tel qu'il est aujourd'hui te montrer ton amant.
Regarde. —
Et, sans attendre un signe de la reine,
D'un jour mystérieux la grotte souterraine
S'illumine, et fait voir la tente aux franges d'or
Où, lasse des combats, l'héroïne s'endort.

Qu'elle est belle !... On croirait sous cette riche frange,
Si l'on dort dans les cieux, voir le sommeil d'un ange.
Miraculeux vengeur promis à notre affront,
L'éternelle pensée habite sur son front,
Sur ce front calme et blanc, tout empreint de mystère,
Qui rend l'âme visible aux regards de la terre ;
Sur ce front calme et blanc qu'anime un chaste feu,
Le plus pur des miroirs où se contemple Dieu !
Près d'elle est son drapeau, rival de l'oriflamme.

Son casque laisse fuir ses longs cheveux de femme
Sur un sein dont l'armure embrasse le contour,
Que deux globes de fer séparent de l'amour!
Des lis qu'elle a sauvés Orléans la couronne,
Et de foudres éteints sa tente s'environne;
Et l'Arabe tourné vers l'Orient vermeil,
Un théorbe à la main, chante pour son sommeil:

— Que ne puis-je du pied noirci de la tourelle
L'emporter vers le Nil ou les sables d'Iran!
L'ange de Mahomet ajouterait pour elle
Un verset d'amour au Coran.

Le rocher d'Éponga brille dans la nuit sombre
Des feux étincelants qu'il a pris au soleil:
Quand je ne la vois plus, son image dans l'ombre
Flotte et brûle encor mon sommeil!

Mon lion, comme moi, languit sans énergie.
Je ne viens plus suspendre, ainsi qu'un riche écrin,
Au cou de mon cheval sa généalogie
Scellée en un sachet de crin.

Sans regarder mes pleurs, ô Vierge de la Loire!
Tu couvres ton beau sein de ton dur bouclier;
Et l'amour est pour moi cet ange à l'aile noire
Qui dort sous le mancenillier.

Bien plus que le bonheur, la gloire a ses mensonges,
Et tu diras, peut-être, auprès de mon tombeau :
— Un cœur comme le sien valait mieux que les songes
Qui voltigent sous mon drapeau. —

A peine de ces vers la musique enchantée
Eut frappé d'Isabeau l'oreille épouvantée,
Que le tableau changea, tel qu'un nuage errant.

Sous des arceaux voilés d'un nuage odorant,
Devant un crucifix, aux moulures gothiques,
Qu'exhaussaient dans leurs bras trois figures mystiques,
A genoux sur la pierre et le bras désarmé,
Néophyte charmant, l'Arabe Noëmé
Prie, et se montre encore aux regards de la reine...
Il avait dans la nef Jeanne d'Arc pour marraine.

Elle est là, tête nue, et de son casque altier,
Avec un saint orgueil, lui fait un bénitier.
L'eau sacrée, en tombant dans cette chaste armure,
Rend avec harmonie un belliqueux murmure!
Une conque de fer portant l'eau du Jourdain :
Voilà le sacrement d'un front de paladin!
Et d'un fils du désert la tête en est mouillée.
Nul archange de marbre à l'aile agenouillée,
Avançant vers l'autel ses bras levés en arc,
N'eût eu plus de splendeur que n'avait Jeanne d'Arc.

Puissante dans sa foi, sa figure sévère
Dominait le tableau, comme un Christ le Calvaire.
L'Arabe, qui prenait son beau nom triomphant,
N'était à ses côtés que son timide enfant,
Balbutiant tout bas, d'une lèvre inhabile,
Le serment solennel qu'elle dicte, immobile,
Et qu'elle fait aussi, sachant qu'il n'aurait pas
La force de marcher tout seul au premier pas.
Elle jure, elle prie et de sa main de vierge,
Sans gantelet d'acier, soutient pour lui le cierge;
Pour lui, si faible encor qu'il abaisse les yeux
De peur, en les levant, de se tromper de cieux!
Mais, quand sa chevelure au soleil déployée
Du fleuve baptismal se sent toute ondoyée,
L'Arabe se relève, et sa mâle beauté
D'un palmier du désert reprend la majesté.
A l'entour de son cou nouant l'écharpe blanche,
Sa marraine lui dit :
— Jusqu'au second dimanche,
Soldat de Jésus-Christ, il faut vous souvenir
De garder sur le cœur ce lin sans le ternir!
On voyait autrefois tous nos catéchumènes
Porter un vêtement blanc durant trois semaines;
Ce symbole nous reste, et l'enfant du Seigneur
De le porter neuf jours conserve encor l'honneur. —

. . . .

Mais sous l'œil d'Isabeau, tel qu'un pénible songe

Dont nos sens tourmentés subissent le mensonge,
Le magique tableau bientôt s'évapora;
Une profonde nuit sous la grotte rentra;
Et satisfait d'avoir confirmé son oracle,
Le spectre, en s'enfuyant, emporta le miracle...

Le nécromant, de peur de périr foudroyé,
Devant son livre ouvert n'avait point essayé
D'imposer sa puissance au terrible fantôme.
Il n'était point de ceux qui peuplent son royaume!
Mais la reine!... sa main cherche encor Charles Six;
L'horreur fait dans la nuit onduler ses sourcils;
Sa bouche est entr'ouverte, et sa lèvre livide
Insulte le vieillard éclipsé dans le vide.
Son pied frappe la terre : on dirait à la voir
Que Trémoald vaincu lui cède son pouvoir,
Et que, pour déguiser sa terreur immobile,
Le sombre nécromant se transforme en sibylle.
Elle s'écrie enfin :

— Des glaives! des flambeaux!
Traînant jusqu'en mes bras son suaire en lambeaux,
Ce spectre vient tremper, amoureux de mes charmes,
Aux flammes de l'enfer mes jalouses alarmes!
Vengeance!... fallût-il inventer des fureurs
Dont le cœur d'Ugolin eût couvé les horreurs;
Fallût-il, lui rendant morsures pour morsures,
De la France tombée élargir les blessures;
Fallût-il prendre, après tant d'insultants défis,

Le poignard de Médée en regardant mon fils ;
Fallût-il chaque nuit voir à l'heure prescrite
Tomber entre mes bras le spectre qui nous quitte ;
Fallût-il en marchant faire pâlir le jour,
Changer en noirs poisons les philtres de l'amour,
Et, pour pouvoir du moins distraire mes souffrances,
Dans des fleuves de sang noyer mes préférences,
Vengeance!!!... O Noëmé! quoi, tu trahis mes vœux
Quand j'allais sur ton sein dénouer mes cheveux!
Pour te donner bien plus que ne rêvait ton âme,
Quand je ne demandais qu'une tête de femme!
Quand je vivais en toi ; quand, pour prix d'un serment,
J'élevais un esclave au rang de mon amant,
Et que, toute à l'espoir d'une union prochaine,
Avec ma royauté je décorais ta chaîne!
Tu me trahis... Mais non, non, je ne le crois pas.
Viens, oh! viens démentir l'oracle du trépas!
Je t'aime, Noëmé! je t'aime et je suis belle!
Viens dans un cri d'amour venger ton Isabelle!!
Ne laisse pas, ô toi qui portas mes couleurs,
Le rire d'un fantôme insulter à mes pleurs!
Ne laisse pas, au gré de sa funèbre envie,
Un enfant de la mort jouer avec ma vie,
Et, glaçant nos transports d'un souffle empoisonné,
Fouler mon paradis sous son pied décharné.
Viens, mon âme entre nous ne veut pas d'intervalle ;
Viens, ne prends que le temps d'immoler ma rivale!
L'heure mystérieuse appelant les plaisirs,

Retourne dans mon sein l'aiguillon des désirs...
Tu ne me trahis pas; je ne veux pas le croire;
Tes yeux emprisonnés sous ta paupière noire,
Ardents comme les miens, brûlent du même feu.
Noëmé n'a changé ni d'amour ni de Dieu!
Mes baisers sur le front de l'Arabe que j'aime
N'ont pas laissé de place aux ondes du baptême;
Et tu préféreras, fidèle à mes côtés,
Au ciel de Jeanne d'Arc le ciel des voluptés.
Viens... Mais s'il était vrai?... protégeant cette femme,
Si le sépulcre était mieux instruit que mon âme?
Vengeance!... Trémoald, je veux, quoique ton art
Soit pour verser du sang moins sûr que mon poignard,
Tenter cet art encor... mais, immobile et blême,
Ne reste pas deux fois au-dessous de toi-même.
Prends garde qu'Isabeau, dont tu fus adopté,
Ne constate à la fin ton inutilité!

— Que me demandes-tu?
— Crédule à ton empire,
La mort de Jeanne d'Arc, si Jeanne d'Arc respire;
Si Charles a dit vrai.
— Tu l'obtiendras.
— Merci.
Vieillard, veux-tu de l'or?
— Non; mais il faut ici,
Pour rendre leur puissance à mes rites funèbres...

— Quoi donc ?

—Vendre ton âme à l'esprit des ténèbres ;
Signer un pacte avec cette plume de fer ;
Pour triompher du spectre, appeler Lucifer.

— Qu'il vienne. —

Et Trémoald veut venger son outrage ;
La honte de sa chute irrite son courage ;
Il promet à son art un triomphe éclatant.
Dompté par Charles Six, il veut dompter Satan !
Il transforme à son gré les lois de la nature.
Les aspics de métal qui parent sa ceinture
D'eux-mêmes à ses flancs paraissent se mouvoir.
Son geste impérial agrandit son pouvoir.
On dirait que, pâli sur toutes leurs annales,
Il a seul le secret des choses infernales :
A vaincre les démons si l'homme a réussi,
Le vainqueur de Satan doit se poser ainsi !
Et de sa main puissante il trace sur la poudre
Le cercle symbolique où doit tomber la foudre
Quand Lucifer, quittant le monde des esprits,
De l'âme d'Isabeau viendra régler le prix.

Tout l'antre prend l'aspect d'un formidable rêve :
Des squelettes blanchis la main gauche se lève ;
La tête de l'enfant que sa mère immola
Vient bondir dans le cercle, en disant : — Me voilà ! —

Avec ses visions, reines de l'épouvante,
Ses hiboux, où là mort nous apparaît vivante,
Ses emblèmes, ses rocs au monstrueux profil,
Ses murs tout tapissés de grands lézards du Nil,
Autour du cercle impur la caverne tournoie;
Du Talmud consulté chaque lettre flamboie,
Et dans l'immensité de son vague effrayant
Se multiplie au loin le rêve tournoyant.
On croit voir, au milieu des vents et des tonnerres,
Glisser sur le rocher des groupes centenaires;
On entend s'agiter comme un vol de vautour.
Isabelle commence à pâlir à son tour.
Elle craint qu'en ce lieu Satan prêt à se rendre,
Au lieu de l'acheter, n'arrive pour la prendre.
Elle craint, sous le mont qui semble s'ébranler,
Qu'un seul cri de l'enfer ne le fasse écrouler!!!

Mais tout à coup, du fond de la grotte il s'élève,
Semblable à ces regards qui percent comme un glaive,
Une musique aux sons étranges, acérés:
Ces sons, faibles d'abord, grandissent par degrés,
Grandissent... On croirait entendre l'harmonie
Que, trois cents ans plus tard, devina le génie,
Quand, armé du hautbois, de la flûte et du cor,
Weber mit en chantant l'enfer dans un accord.
Vers ces bruits déchirants n'osant tourner la tête,
Isabeau regrettait l'effroi de la tempête.

— Esprit, dit le vieillard, car ce concert flottant
Annonce que le charme a fait monter Satan,
Esprit qui m'obéis et qui viens, invisible,
Attester de mon art le pouvoir invincible,
Une reine de France attend à mon côté;
Elle veut, pour le temps et pour l'éternité,
Signer sans peur un pacte avec l'ange rebelle;
Vendre son âme. —

Alors une voix :

— Isabelle!

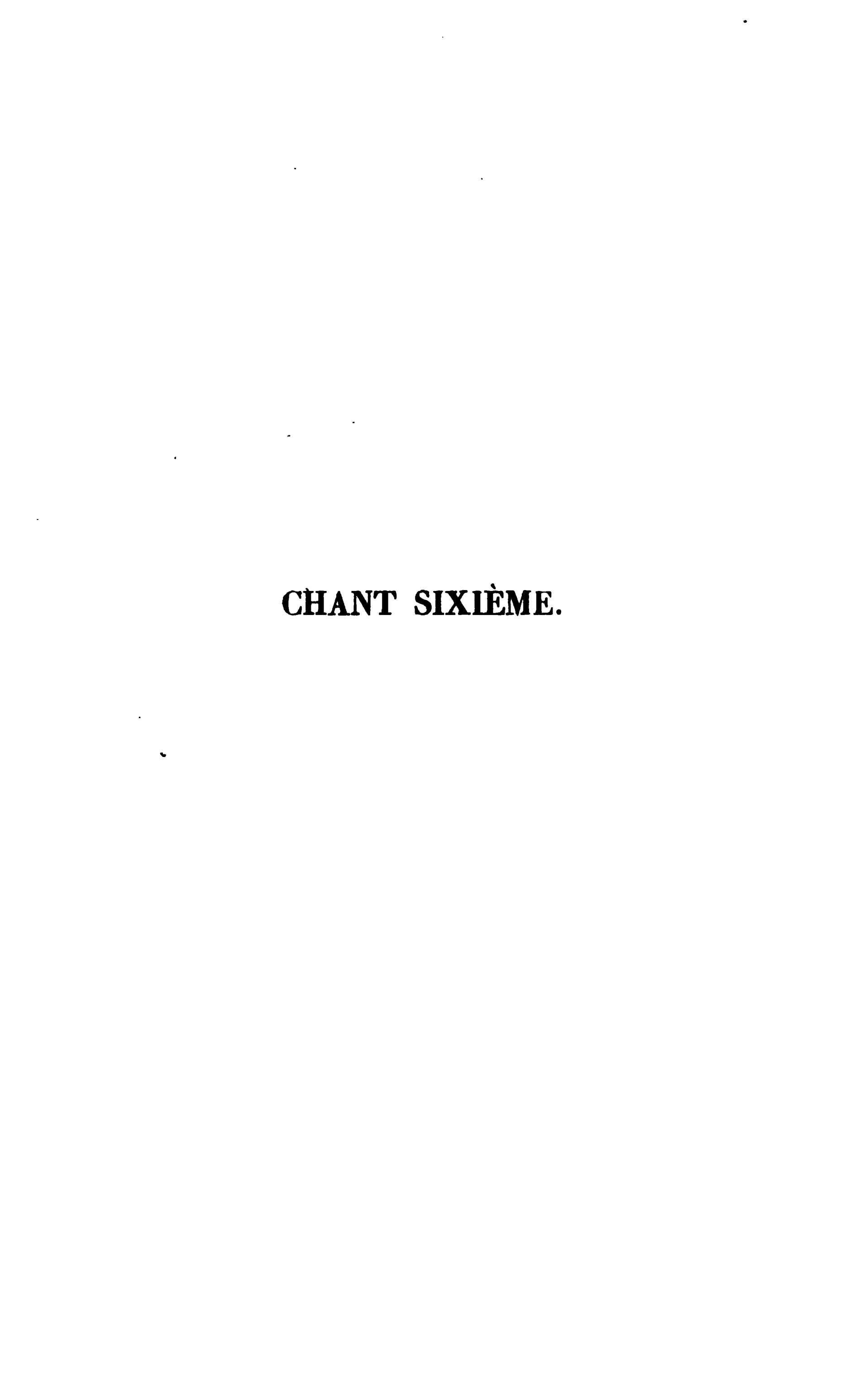
Des pactes entre nous?... qu'en est-il donc besoin?
A ton premier forfait tu m'épargnas ce soin.
A ton premier forfait je t'adoptai pour fille;
Satan ne signe pas des traités de famille!!!
Dans son bizarre espoir Trémoald s'est mépris;
Ton âme m'appartient sans en payer le prix;
Et nul de mes sujets, courbé sous l'anathème,
N'entra dans mes conseils plus avant que toi-même!
Quel pacte en tes désirs à présent peut t'aider?
Quel rocher des enfers faut-il pour t'accouder?
Marche seule, livrée au souffle qui t'anime,
Afin d'aller plus loin sur la route du crime;
Marche seule, Isabelle, et ne recule pas.
Mon vol est dépassé par chacun de tes pas!...
De mon sage refus tu me parais surprise?
Les faciles succès, tout amant les méprise;
Isabeau, pourquoi donc aujourd'hui t'étonner,

Si ta conquête enfin semble m'importuner?
L'amour ne peut avoir plus d'orgueil que la haine.
Ceci ne blesse en rien ton rang de souveraine!
Sous la pourpre tous deux nous marcherons de pair;
Mais ne m'oblige plus à délaisser l'enfer.
J'ai très-peu de loisirs! car mon royaume est vaste;
Et quand je monte au jour pour une œuvre néfaste,
Je veux par son éclat éblouir les maudits.
Une vierge à saisir au seuil du paradis,
Portant autour du cœur un rempart de reliques,
Et dans ses voiles blancs les pudeurs angéliques,
Et sur son front le jeûne et les austérités,
Et dans ses belles mains les belles charités:
Voilà ce qui de joie un moment me transporte,
Et de l'enfer parfois me fait franchir la porte!
Si le soupçon aigrit tes amoureux ennuis,
Si le baiser d'un spectre épouvante tes nuits,
Et si les voluptés que ce baiser ramène
Ont pour tes sens l'odeur de la poussière humaine,
Que m'importe! et pourquoi dois-je m'en occuper?
Ton cœur n'est pas de ceux qui peuvent m'échapper.
Tu n'as rien des vertus qu'un repentir enseigne,
Et ce n'est pas pour toi que le Calvaire saigne;
Et je ne touche point aux choses que tu fais,
De peur, en m'y joignant, d'amoindrir tes forfaits! —

L'esprit du mal s'enfuit... Mais la reine adultère

Pour suppléer Satan demeurait sur la terre!...

Chaque objet de la grotte, en sa difformité,
Rentra dans le silence et l'immobilité,
Et l'on n'entendit plus que filtrer, goutte à goutte,
L'eau du ciel à travers les rocs noirs de la voûte;
Ou de quelque hibou l'aile raser le sol,
En mêlant de la cendre aux ombres de son vol.



CHANT SIXIÈME.

LE BOUCLIER INVISIBLE.

Comme Caligula, tyran d'un peuple libre,
Stupide et tout-puissant, jetait aux flots du Tibre
Ses vendeurs de poisons, quand les sucs vénéneux
Donnaient trop tard la mort qu'ils renfermaient en eux;
Comme les souverains de l'Afrique sauvage
Font fustiger leurs dieux par les fouets du servage
Pour venger sur l'autel leurs vœux inexaucés;
De même la marâtre, aux courroux insensés,
S'apprêtait à punir le sorcier malhabile
Dont la verge de fer lui paraissait débile.
Elle disait tout bas :
— Mon nécromant vieillit;

D'évoquer Lucifer son art s'enorgueillit;
Mensonge!... Contre moi si Trémoald conspire,
Mon Noëmé du moins échappe à son empire.
Mon Noëmé, soumis à la reine Isabeau,
Dément par son amour l'oracle du tombeau!
Qu'il vienne!... et du retour pour illustrer la fête,
De mon magicien je lui livre la tête. —

Et l'effroi se calmait presque en ce cœur jaloux
Qui traitait d'imposteur le spectre d'un époux;
Lorsque trois messagers accoururent près d'elle,
Accusant tous les trois Noëmé l'infidèle,
Et venant tous les trois, par d'étranges récits,
Absoudre en pâlissant l'ombre de Charles Six.
La fureur d'Isabeau monta jusqu'à la rage,
Et le vieillard maudit trouva grâce en l'orage;
Mais l'orage mortel sur Jeanne d'Arc planait.

Poursuivant des succès dont Charles s'étonnait,
Jeanne d'Arc achevait sa mission divine.
François de Paule était auprès de l'héroïne :
Messager de lumière, il s'éclairait encor
Aux rayons descendus de son beau casque d'or;
Messager pacifique au milieu des alarmes,
Il rattachait l'espoir de la terre à ses armes,
Et leurs deux cœurs, brûlant d'une même clarté,
Suivaient dans ses élans la jeune humanité.

Ils marchaient tous les deux, pleins de douces paroles,
Blanchissant l'avenir avec leurs auréoles;
Tandis que dans les champs de Patay l'ennemi
Préparait un combat dont l'histoire a frémi;
Tandis que, plus à craindre encor que l'insulaire
Dont la voix de Talbot rallumait la colère,
Le terrible Hermangard, propice à l'étranger,
Au fond du vieux Paris ravivait le danger.
Là, d'autels en autels, de ses serments funèbres
Sous les cierges bénits épanchant les ténèbres,
Et sombre et formidable et de son cœur voilé,
Épouvantant l'Agneau pour le monde immolé,
Il tonnait, il tonnait et, de chaires en chaires,
Promettait aux enfers les âmes à Dieu chères.
Des progrès de son siècle il honorait Satan!...
Un jour à Saint-Denis il criait haletant :

—Malheur! malheur! malheur! car l'épreuve est amère.
Parricides enfants dont l'Église est la mère,
Les chrétiens sur leurs fronts ne cessent d'agiter
Des secrets plus pesants que l'on n'en doit porter.
Notre siècle, invitant l'hérésie à ses fêtes,
Pharaon révolté, fier de ses faux prophètes,
A besoin qu'un Moïse, au regard souverain,
Meurtrisse son orgueil sous la verge d'airain,
Et fasse incessamment sur sa croyance folle
Tomber comme une mer le flot de la parole.

Que ne puis-je à ce flot donner la pesanteur
De celui qui croula sur le profanateur!
J'aime un miracle alors qu'il épouvante l'homme!
J'aime à faire tonner les vengeances de Rome!
J'aime à mettre en ma voix, dans ma sainte rigueur,
Tous les fléaux bénis que je porte en mon cœur!
Ne vous y trompez pas! colosse aux pieds de sable,
Ce siècle a sous sa base un gouffre intarissable
Qu'il faut combler avec du sang et des débris!
Ne vous y trompez pas, enfants du vieux Paris,
L'ange exterminateur sous ses mains épurées
Doit redresser l'autel des croyances sacrées.
La démence et l'erreur pullulent en tout lieu;
Dans la nuit d'un problème on enveloppe Dieu!
L'homme, de l'univers refaisant la structure,
Se ferme le salut pour s'ouvrir la nature.
Des trésors défendus la masse s'agrandit;
Adam dépouille encor l'arbre qui le perdit.
Cessant d'être à genoux, de toutes parts il tombe;
Il élargit son vol pour élargir sa tombe;
Il cherche à rallumer, espérant mieux y voir,
Ces astres décevants qui font le ciel plus noir.
Vaisseau sans gouvernail, l'intelligence humaine
Grossit de ses éclairs l'orage qui la mène,
Et consulte au hasard la boussole d'Hermès
Pour atteindre les bords que l'on n'atteint jamais.
L'un, de l'astrologie osant lever le voile,
Ternit d'un sort mortel la blancheur d'une étoile;

L'autre de l'alchimiste ouvre les arsenaux,
Pour voir si l'homme peut sortir de ses fourneaux.
Déjà, par leur audace effrayant le vulgaire,
D'un volcan de l'abîme ils ont armé la guerre,
Airain dévastateur, sulfureux tourbillon,
Des jouets de l'enfer horrible échantillon!
De leur excès d'orgueil qu'on ose les absoudre,
Et bientôt leur génie, en lutte avec la foudre,
Désarmant le nuage où sa voix vient tonner,
Voudra ravir à Dieu le droit d'exterminer.
D'autres, dans leur folie impie et volontaire,
Promettent une sœur aux trois parts de la terre:
Lieu dont les habitants, dans la chair abrutis,
De l'arche de Noé ne seraient point sortis;
D'un monde plus complet ils rêvent la conquête!
Ils trouvent l'univers moins large que leur tête,
Et veulent, vanités! au gré de leur désir,
D'un autre genre humain se donner le plaisir!
D'autres illuminés, — le fait est bien notoire, —
Du firmament jaloux veulent changer l'histoire,
Et contre la Genèse osant lutter toujours,
De la création détrônent les sept jours!
D'autres osent enfin, en ses brillants parages,
Du soleil indigné supprimer les voyages;
Ils veulent que la terre, en allongeant ses pas,
Attachant l'hérésie à leur étroit compas,
Prenne, quand il leur plaît, par un autre prestige
De leur front d'insensé le tournoyant vertige,

Et s'élance rapide et d'un vol impuni
Pour promener leur gloire à travers l'infini!
Mais leur espoir est vain!... Rassurez-vous... la terre
Échappe, grâce à nous, à leur loi planétaire;
Et ce bloc colossal, sous notre œil arrêté,
Du monde catholique a l'immobilité.
Orthodoxe et soumis afin d'être prospère,
Il n'ose démentir la bulle du saint-père:
Rome en pesant sur lui l'empêche de tourner.
Malheur à qui se croit le droit d'examiner!
Voyez Jean Hus devant la tiare chrétienne:
Il veut que sa croyance à lui seul appartienne;
Il doute, il interroge; il prétend, l'insensé!
Qu'il verra mieux le ciel n'ayant plus l'œil baissé;
Et jusqu'en des secrets qu'à l'homme on doit soustraire,
Il porte les éclairs d'un regard téméraire.
Il dit que dans la foi notre âme est en prison;
Plus qu'aux inquisiteurs il croit à sa raison,
Et fait, tout vaniteux du nom dont il se nomme,
La première blessure au cœur saignant de Rome!
Si, le supplice en main, on veut le convertir,
Appuyé sur la Bible il tranche du martyr;
Et vient insolemment dans son apostasie,
Comme on meurt pour la foi mourant pour l'hérésie,
Scandale d'héroïsme autant que de fureur,
Faire de son bûcher le trône de l'erreur!
Il se donne, le traître! en citant la Genèse,
Des airs d'Azariel au fond de sa fournaise!

Tant l'impie est rivé dans le mensonge et tant
L'orgueil peut livrer l'homme aux chutes de Satan!!
Ce n'est pas le seul crime et la seule insolence
Qu'on doive par la mort inviter au silence :
Un certain grand docteur qui près du Rhin séjourne,
Dont le rêve insensé vers l'abîme se tourne,
Un docteur qui laissa, de leçon en leçon,
L'éclair du faux génie aveugler sa raison,
Vient de sculpter en bronze une de ces idées,
Pour enfanter le mal, haute de cent coudées!
Il vient — vous frémirez! — de découvrir un art
Qui transporte au burin les dangers du poignard :
La presse!!! complément de tant d'horreurs nouvelles!...
Pour sortir de nos fers l'esprit aurait des ailes;
L'esprit, sujet rampant, l'esprit agenouillé
Qu'au seul char de la foi nous avions attelé,
Libre de nos regards, pourrait, puissance altière,
Verser plus de poison que n'en eût la matière.
L'aigle de la pensée, encor soumis au frein,
Des grands feuillets noircis par le mobile airain,
Chaos d'opinions où Babel recommence,
Irait d'un monde à l'autre égarer la démence!
Il répandrait partout le doute qui nous mord,
Ferait de la lumière une sœur de la mort.
On verrait ces fondeurs, par qui tout se consomme,
Au moule de l'enfer couler l'âme de l'homme;
D'une science vaine enrichissant ses jours,
Des croyances du cœur l'appauvrir pour toujours,

Et prendre dans leur main, en désastres féconde,
Le marteau du savoir pour démolir le monde.
Tout bienfait à l'Église étranger pèse et nuit;
S'il ne vient pas de nous, le jour même est la nuit!
De l'arbre des talents la branche réprouvée,
Quand ce n'est pas nous seuls qui l'avons cultivée,
Ressemble aux fruits trompeurs, homicides trésors,
Dont le lac Asphaltite empoisonne ses bords,
Et qui portent au sein, au lieu de pulpe ambrée,
Un gravier vénéneux sous l'écorce dorée.
Rassurez-vous; je veille, et dois devant l'autel
Tuer le fruit impur dans son germe mortel.
Mais ce jour, ô chrétiens, veut une autre conquête :
Hydre dont notre pied cherche à briser la tête,
Contre nos saintes lois, contre nos étendards,
La magie a dressé la fureur de ses dards.
Sous quatre mille arrêts la Sorbonne érudite
Foudroya vainement la science maudite;
Elle brave le fer, la flamme, et de nos jours
L'effroyable phénix ressuscite toujours.
Jeanne d'Arc — ce nom seul raconte vos désastres! —
Se servant des démons pour conjurer les astres,
A jeté ses venins à vos lauriers flétris.
Ses droits à notre arrêt sur son front sont écrits.
Chaque exploit de l'infâme est un pas vers le gouffre
Où le prince du mal tient son sceptre de soufre;
Et l'œil qui l'aperçoit devine, épouvanté,
Le rire de Satan à travers sa beauté.

Levons-nous ; punissons sa désobéissance ;
Osons sur son forfait écraser sa puissance.
Que l'autel sans pardon n'ait que des châtiments ;
A la toise de Dieu mesurons ses tourments ;
Et qu'on sache que nul au supplice n'échappe,
Lorsque c'est par nos mains que l'éternité frappe.
Pour mettre la coupable au ban de Jésus-Christ,
Sur ses lauriers impurs j'appelle l'interdit.
L'interdit, c'est la voix de la toute-puissance ;
C'est le Dieu fort tuant l'âme par son absence.
S'il s'étendait un jour sur la terre et les mers,
Il ferait de ce globe un rocher des enfers.
Vengeance dévorante et jamais assouvie,
L'interdit, c'est la mort habitant dans la vie ;
C'est sous des pas humains le gouffre d'Abyron ;
Du jugement dernier c'est le premier clairon ;
C'est le rugissement du lion catholique
Gardant sous son regard la chaire évangélique ;
C'est le fardeau sacré qui, tombé d'une voix,
Des trônes de ce monde est le seul contre-poids.
La terre a ses pouvoirs, le ciel a son apôtre ;
Les rois sont d'un côté, l'interdit est de l'autre !
C'est depuis neuf cents ans, quand tout passe et périt,
Le redresseur divin des crimes de l'esprit.
L'interdit !!! c'est la foi qui, pour réduire en poudre,
N'admet dans ses duels d'autre arme que la foudre !
L'invincible interdit, dans ses représentants,
C'est le bras de l'Église aussi long que le temps.

Que de fois ce pouvoir, la seule force libre,
De l'Europe boiteuse a refait l'équilibre!
Sans lui, de toutes parts l'ordre disparaîtrait :
Où nous ne serions plus, bientôt rien ne serait;
Et sachant qu'en nous seuls est le pouvoir qui fonde,
C'est pour nous le donner que Dieu créa le monde!...
Maudissons Jeanne d'Arc, et que pour ses soldats
Ses bienfaits soient pareils aux baisers de Judas;
Que nul n'ose toucher sa main... que l'anathème
Dévore sur son front le signe du baptême.
Une île que les flots voient naître d'un volcan
N'est pas plus isolée au sein de l'Océan,
Qu'au milieu des humains une tête sinistre
Que la religion proscrit par son ministre.
J'abandonne l'impie à qui veut l'immoler!
Pécheurs que l'avenir de ses feux doit brûler,
Pécheurs qui m'écoutez, sous ces voûtes sublimes,
Faites de son trépas le rachat de vos crimes.
Cet exploit du salut abrége le chemin;
On entre dans le ciel une tête à la main!
Et dans ce sang impur ayant blanchi son aile,
L'esprit passe à plein vol sous la porte éternelle! —

Il dit; et dans sa main saisissant un flambeau
Il en éteint les feux sur l'angle d'un tombeau,
Comme s'il eût voulu, sous les voûtes funèbres,
Aux ombres de la mort ajouter ses ténèbres.

Quand les sociétés qu'on ne peut retenir
Sous les regards de Dieu hâtent leur avenir,
Et, pour ses grands desseins prenant une âme neuve,
Des transformations accomplissent l'épreuve,
Il vient presque toujours un homme qui se fait,
En lutte contre tous, l'ennemi du bienfait.
Importuné du jour qu'il sent tout près d'éclore,
Il tente d'arracher les ailes à l'aurore;
Il tente d'opposer aux feux dont elle a lui
Son ombre impitoyable en marche devant lui.
Un passé qui se meurt en lui seul se ramasse,
Aux mouvements d'un siècle il oppose sa masse;
Mais du terrible choc ses membres sont meurtris.
Le siècle en avançant le couvre dé débris,
Tant ses efforts sont vains contre l'essor immense!

Tel sur un roc des mers un athlète en démence
Voit un navire agile et qui, sous l'ouragan,
Remue à chaque bond le lit de l'Océan.
On devine à sa forme, à sa courbe profonde,
Un de ces forts vaisseaux, lancés autour du monde,
Dont l'aile nourricière en s'éloignant du sol
Fait servir la tempête aux bienfaits de son vol.
Il s'avance géant sur la route connue;
Son flanc presse l'abîme et sa tête la nue.
Le commerce à travers cent écueils méprisés
Balance la richesse à ses mâts pavoisés,
Et devant ses élans, qui dévorent l'espace,

Léviathan soumis se range quand il passe;
Il n'oserait braver les périls d'un tel choc.
Et l'athlète s'émeut; son pied s'attache au roc;
Il déploie en hauteur sa taille souveraine;
Son bras, fier des taureaux assommés dans l'arène,
Son bras, roi de la force en sa brutalité,
De ses muscles puissants gonfle la nudité.
Il veut d'autres combats faire l'apprentissage;
Mais le colosse ailé, dont sa force au passage
Croit arrêter l'essor aux bords des flots amers,
Le jette en l'effleurant dans le gouffre des mers.
Il sait, sans se troubler d'une lutte impossible,
Que son âme lui fait une course invincible,
Et ne s'informe pas, vainqueur rapide et beau,
Si son large sillon se transforme en tombeau.

Ainsi triomphera des âmes attardées
Un grand siècle agitant le sceptre des idées.
Il marche!... mais avant les lumineux instants
Qui posent leur flambeau sur la route du temps,
Hermangard, de sa nuit rassemblant ce qui reste,
Lutte en désespéré contre le don céleste.
Durant son long discours Isabelle à l'écart,
Esprit ouvert d'avance à celui d'Hermangard,
Avait du sombre apôtre applaudi la doctrine :
Un effroyable espoir dilatait sa poitrine.
Elle écoutait, heureuse, avide, et cette voix
L'attirait vers l'autel pour la première fois.

Au pieux tribunal elle veut comparaître;
Son cœur pour adorer attendait un tel prêtre!
Car, ainsi que les bons, en tout temps, en tout lieu,
Les méchants dans leur sein portent le même Dieu.
Ivre encor de vengeance et de sang dégouttante,
Elle veut d'Hermangard être la pénitente.
Puisqu'on s'ouvre le ciel à force de haïr,
Aux dogmes qu'il propage elle veut obéir,
Et contre Jeanne d'Arc Isabeau de Bavière
Ose, après la magie, essayer la prière.
Le temple est effrayé de la voir à genoux;
Les morts couchés dans l'ombre auprès de son époux,
Tous ces rois différents qu'un cercueil égalise,
Tremblant de voir les saints déserter leur église,
Se demandent entre eux quel ange ou quel mortel
Pourra d'un tel encens purifier l'autel!
Mais l'office divin est terminé... La foule
Par le portail béant comme un fleuve s'écoule,
Et l'on n'aperçoit plus sous le Christ rédempteur
Qu'Isabelle à genoux devant l'inquisiteur.

—Reine, mon tribunal voit ramper tous les trônes;
Je plane de bien haut sur toutes les couronnes.
Si vous voulez grandir, appuyez-vous sur moi!...

—Vous venez d'éclaircir l'horizon de ma foi.
Merci, prêtre! Par vous une âme toute neuve
Descend du haut des cieux dans la royale veuve.

Je ne sais si ce souffle émane de la croix;
Mais je hais comme vous; donc, comme vous je crois.
Je crois!... un jour nouveau dans mon sein vient de naître;
Et j'étais presque athée avant de vous connaître!...
De nos prédicateurs la parole de miel
A force de douceur me dégoûtait du ciel.
Moi, dont le cœur est prompt, dont la chair est fragile,
J'avais jusqu'à ce jour médit de l'Évangile :
Cette loi de lumière et de pardon banal
Du chemin d'Isabeau n'était point le fanal!
Fille des passions, à leur souffle asservie,
Quelques erreurs de femme ont plané sur ma vie,
Et c'est, j'en conviendrai, des hauteurs du pouvoir
Que je voulus apprendre à juger mon devoir.
Dieu relâche pour nous de ses lois souveraines;
D'une vertu timide il exempte les reines;
A nos propres grandeurs lui-même intéressé,
N'ordonne pas qu'un front à son niveau placé,
D'avance épouvanté d'un tardif anathème,
Fasse, en tremblant toujours, tomber le diadème!...
Rien ne m'est odieux comme d'user longtemps
Sur un marbre glacé mes genoux pénitents;
Rien n'est plus odieux pour moi que les cilices
Où le bonheur divin prend les traits des supplices;
Rien n'est plus odieux que ce vil repentir
Qui donne à la beauté la pâleur d'un martyr.
Le salut ne vaut pas qu'on mutile son être;
Mais courir se venger quittant les pieds d'un prêtre;

Mais répandant le sang que l'on entend crier,
Pouvoir, sans changer d'âme, à deux genoux prier;
Mais devant l'ennemi prosterné dans la poudre,
Lever les yeux au ciel pour y chercher la foudre,
Voilà mon culte à moi!... La croix, fardeau sacré,
Chargeons-la de vengeance et je la porterai!
Quand le Dieu d'Hermangard nous ouvre son domaine,
On a l'éternité pour y puiser la haine.
Affligeons l'infortune, irritons les douleurs,
Semons beaucoup de maux sur la terre des pleurs!...
Il m'est doux, il m'est doux d'apporter mon hommage
A la divinité qui vous prend pour image;
Et je suis, comme vous, fidèle à Jésus-Christ
Lorsqu'il rend aux humains les tourments qu'il souffrit.
Frères, défions-nous, quand il faut des vengeances,
De ces saints dont les mains sont pleines d'indulgences,
Et qui n'ont pas en eux cette ferme vigueur
Qui rend le bras garant des volontés du cœur.

— Ma fille, dit le prêtre, — il l'appelait sa fille,
Comme ayant par avance un instinct de famille! —
D'une telle conquête Hermangard est charmé.
Pour la moisson de Dieu ma parole a germé;
C'est à lui qu'on en doit rapporter le mérite!
Oui, que toute faiblesse entre nous soit proscrite;
Point de vaine douceur, point de regret humain;
Marchons, comme le Christ, une verge à la main!
Flagellons, comme lui, tous les vendeurs du temple.

Ce n'est qu'armé de fouets que mon œil te contemple,
O Christ! et tu deviens le maître d'Hermangard
Quand un éclair de sang traverse ton regard!...
J'éprouve pour la Vierge au triomphant prestige
Une haine croissante allant jusqu'au vertige.
Jeanne d'Arc! Jeanne d'Arc!...
—Prêtre, n'achevez pas!
Je la hais plus que vous...
— Jurez donc son trépas.

—Ce serment peut m'ouvrir le ciel?
—Oui!... je l'espère...

— Je jure son trépas... absolvez-moi, mon père. —

L'inquisiteur répond:
— Moi qui puise à mon gré
Ou la vie ou la mort dans le trésor sacré;
Moi, moi qui des chrétiens soulève la balance,
Dans l'Éden ou l'enfer, en les pesant, les lance;
Moi glaive et bouclier, moi tribunal et roi
Et qui force Dieu même à juger comme moi,
Je délivre ton front de la tache qu'il porte.
Entre au ciel en laissant tes péchés à la porte;
Entre au ciel appuyée au bras fort d'Hermangard.
Le passé d'Isabelle est mort sous mon regard!
Reine, je t'en absous. —
Mais vainement son signe

Veut donner au vautour le manteau blanc du cygne ;
Sa clémence est sinistre et, même en bénissant,
Des malédictions sa voix garde l'accent.
Apôtre de vengeance, on sent qu'il balbutie
Une langue étrangère à son âme endurcie,
Et l'on voit que son bras porterait mieux la croix
S'il fallait en heurter la couronne des rois.
Lui-même s'épouvante et baisse la paupière.
Lorsqu'il plonge la main au bénitier de pierre,
L'eau lui semble brûlante et, pensif de terreur,
Tout le poil de sa chair se hérisse d'horreur.
Nul esprit du Seigneur en haut ne ratifie
Cette absolution sur le livre de vie.
Loin de blanchir la page où le nom d'Isabeau
Apparaît obscurci des teintes du tombeau,
Bien loin de l'alléger de ses fardeaux sans nombre,
L'affreux pardon couvrit la page de son ombre.
Debout au saint des saints, l'ange du jugement,
Sous un stylet taillé dans un grand diamant,
Écrivit mot à mot les paroles fatales
Pour rétablir l'honneur des lois sacerdotales,
Pour en armer ses droits et pour venir un jour,
Formidable envoyé du céleste séjour,
Réveillant Hermangard de sa longue démence,
Lui lire comme arrêt son acte de clémence.

Écartant de son sein la pourpre et les rubis,
La superbe Isabeau, sous de grossiers habits,

Partit après avoir de son projet sinistre
Prévenu Trémoald, son nocturne ministre;
Après l'avoir instruit des chemins hasardeux
Où bientôt ils devaient se rejoindre tous deux.
Son cœur jâloux saignait par toutes ses blessures
Espérant méditer des attaques plus sûres,
Pour sonder les esprits elle voulut revoir
Les murs de Blois jadis soumis à son pouvoir.

Déjà depuis sept jours les voiles du mystère
Enveloppaient partout sa route solitaire;
Quand, près d'elle, le bruit des trompes d'un chasseur
Des forêts de Chambord traversa l'épaisseur;
De Chambord où plus tard l'art peignit dans ses fresques
Des emblèmes d'amour sous des clochers mauresques;
Où l'on vit un amant, roi, poëte, héros,
Tracer avec sa bague un vers sur les vitraux,
Deviser tendrement et, plein d'un feu profane,
Offrir la salamandre aux autels de Diane.

Or cette noble chasse où le cerf bondissait,
Était celle du roi de France... Charles Sept
Entreprenait parfois des chasses très-lointaines;
Depuis que d'Albion fuyaient les capitaines,
Il donnait plus d'espace à d'étranges loisirs;
Il laissait la victoire agrandir ses plaisirs,
Et, du joug étranger délivrant la province,
Jeanne d'Arc se battait pour les faucons du prince!

Il attendait Agnès dans des lieux tout cachés
Où le printemps fleurit sous des saules penchés;
Et bien loin de la chasse, au pied d'un grand platane,
En prince oriental qui rêve à sa sultane,
Du soleil de midi fuyant les rayons lourds,
Suspendant aux rameaux sa toque de velours,
Il s'était endormi d'un sommeil éphémère;
Il ne se savait pas si voisin de sa mère!!!

Son couteau de chasseur sur le gazon jeté,
Dans un fourreau d'argent, gisait à son côté.
Elle avance au hasard la marâtre inhumaine!
Vers l'arbre de son fils l'esprit du mal la mène.
Elle avance au hasard à travers la forêt;
Le chasseur qui sommeille à ses yeux apparaît.
Elle aperçoit ce fils sorti de tant d'orages;
— Beau front de dix-sept ans dormant sous des ombrages! —
Dont la lèvre gardait, dans un rêve enchanté,
Ce doux pli que l'amour donne à la volupté;
Dont les cheveux dorés, se déroulant d'eux-même,
Semblaient s'être affranchis du poids d'un diadème;
Et dont l'œil attendait, pour s'ouvrir, qu'un baiser
Vînt sur ce doux sommeil en riant se poser.
Elle aperçoit ce fils, innocente victime,
Qu'elle a voulu flétrir avec son propre crime,
En disant: — Sur le trône en vain il s'est assis,
Mon fils, à moi, n'est pas celui de Charles Six!
Je ne sais même pas, de mille amants suivie,

Dans quelle nuit d'ivresse il a puisé la vie! —

Les plus amers pensers l'assiégent tour à tour.
Tout ce qu'un cœur de mère éprouverait d'amour
Se transforme pour elle en sentiments funèbres.
Une sainte, en parlant de l'ange de ténèbres,
Disait : — Le malheureux n'aime pas. —
Isabeau,
Se faisant de son âme un plus sombre tombeau,
Déshonorant la mère encor plus que la reine,
Au berceau de son fils avait trouvé la haine!
D'abord elle veut fuir... la marâtre a frémi
De voir un glaive auprès d'un enfant endormi.
Elle est seule; elle craint que son fils ne s'éveille;
Le nom d'Agnès, ce nom plus doux qu'un vol d'abeille,
Murmuré par le roi, vient arrêter ses pas :

— Même dans son sommeil il ne se dément pas!
Il aurait, quand l'amour lui tient lieu d'une palme,
S'il rêvait de sa mère, un rêve un peu moins calme!
Se dit-elle; voilà ce prince déloyal
Que Montereau changeait en meurtrier royal;
Qui, pour joindre ses coups aux exploits de son père,
S'essayant à tuer les amants de sa mère,
Les attirant de loin dans un pacte trompeur,
Tachait son écusson du sang de Jean-sans-Peur!
Il faut à cet enfant, qu'abrite la clairière,
Des cerfs ou des héros à frapper par derrière!

Et dans ces bois déserts, sous leur sombre épaisseur,
Voyant la reine prise aux filets du chasseur,
S'il allait s'éveiller, l'assassin pourrait faire
D'un rendez-vous d'amour le meurtre de sa mère!
Oui, sa débile main, inerte en sa pâleur,
Croirait d'un parricide illustrer sa valeur!...
Si cet enfant maudit n'était plus sur la terre,
La France, sous mes lois, deviendrait l'Angleterre.
J'ai voulu, vainement, pour changer d'héritier
Lui changer ses aïeux devant le monde entier;
Croyance qui me blesse et double ma colère,
On prétend mieux que moi savoir quel est son père!
Plus il devient l'objet de mon ardent courroux,
Plus on le dit ici le fils de mon époux,
Et ralliant un peuple à sa tête proscrite,
Sa légitimité dans ma haine est écrite!...
Les Français ont raison: mon cœur, assurément,
L'aimerait davantage étant fils d'un amant!...
Reste de la démence et de la frénésie,
Qu'Agnès métamorphose en satrape d'Asie,
Je crois en lui déjà démêler quelque trait
Du spectre paternel qui la nuit m'apparaît.
Oui, voilà le sourire insensé de son père;
Et, s'il ne meurt pas jeune, il sera fou, j'espère!...
Lorsqu'il vient s'allumer entre proches parents,
Le foyer de la haine a des feux dévorants:
Si je ne le préviens, il me sera funeste.
Le berçant contre moi d'une fable céleste,

Sa Jeanne d'Arc l'irrite et, s'il suit ses avis,
Il peut sous le soleil se montrer bien mon fils!
Le fruit doit être impur lorsque je suis la tige!
Je crois que ma fureur monte jusqu'au vertige...
J'avais peur de mon fils, c'est moi qui me fais peur:
Isabeau se connaît en sinistre vapeur!
Un roi m'associant à son malheur immense,
Dans ma couche, quinze ans, fit entrer la démence:
Il me semble en mon sein que je sens aujourd'hui
Éclore les horreurs qui m'effrayaient en lui...
Je suis seule, bien seule... et ce poignard me tente...
Et de l'inquisiteur je suis la pénitente!
Le prince est sans secours... oui, son œil est fermé:
S'il ne s'éveillait plus, ce fils du Bien-Aimé?...
S'il ne s'éveillait plus... —
Et, tout à coup, sa tête
Enfante une pensée à doubler la tempête;
Crime contre nature, épouvantable, à part,
Qui n'était pas compris au pardon d'Hermangard!
Projet où la démence à la rage s'allie;
Les forfaits ont toujours un pied dans la folie:
Ce sont d'affreux transports, c'est un cœur bondissant
Qui nous jette au cerveau le crime avec le sang;
C'est un bouillonnement qui d'un meurtre décide;
C'est la fièvre en fureur montant au parricide!

Telle était Isabelle en toute sa noirceur,
Et ramassant dans l'herbe un couteau de chasseur...

Mais Jeanne d'Arc de loin fut alors avertie
De ce qu'allait tenter la reine pervertie ;
— Car Jeanne avait toujours, pour sauver les Français,
La double vision des pâtres écossais. —
Et son rêve lui fit une frayeur mortelle.

— Mon bel ange gardien, sauvez le roi, dit-elle ;
Protégez son sommeil du séjour des élus :
Si sa mère le touche, il ne s'éveille plus !...
Mon bel ange gardien, exaucez la guerrière. —

L'archange saint Michel l'entendit... O prière !
Prière, pur encens que la foi fait brûler !
Langue que Dieu créa pour qu'on pût lui parler !
Chaste émanation, lac de perle et de flamme
Où viennent se baigner tous les cygnes de l'âme !
Grand phare dominant la vie et le trépas,
Seul trésor de l'Éden qu'Ève ne perdit pas ;
De l'arbre de Sion belle fleur toujours verte,
Toi qui fixes le ciel sur une bouche ouverte !
Colombe de Noé, colombe au vol béni,
Toi qui rends si léger le poids de l'infini,
Et construis, pour la paix des heures éternelles,
Les nids mystérieux où la mort prend des ailes !
Toi qui sais dans des cœurs fanés avant le temps,
Jeter de ces lueurs qui font croire au printemps ;
Toi qui rends les moissons plus hautes et plus amples,
Toi pour qui l'univers est tout peuplé de temples,

Toi seul vrai char d'Élie avec ses quatre éclairs,
Pour sauver un roi monte et traverse les airs!!!

Déployant à plein vol, au cri de l'inspirée,
De son aile de feu la courbe immesurée,
L'archange saint Michel part, lumineux, puissant;
Le paradis ému le bénit en passant.
Des arsenaux divins les foudres attentives,
Dans les heures de paix sur l'enclume captives,
Se demandent s'il faut, brûlant de toute part,
Servir de diadème à l'archange qui part.
Il s'incline aux genoux de sainte Geneviève;
Cette sœur de Marie à peine fille d'Ève,
Étant aussi propice à l'heure du danger
Qu'une armure de Dieu lorsqu'il faut protéger;
Il sait que son sourire, avec persévérance,
Apaise chaque flot sous la nef de la France,
Et que l'agneau sacré ne peut refuser rien
A la vierge aux yeux bleus du mont Valérien.
Puis l'archange guerrier de l'infini s'élance;
De peur d'anéantir il n'a point pris sa lance!
Il descend, il descend, et l'habitant des cieux,
Pour ne point voir un crime une main sur ses yeux,
Vient étendre de l'autre, invisible lui-même,
Sur le sommeil du roi le bouclier suprême.

Vainement Isabeau vingt fois sous le soleil

Tourne, comme une hyène, autour de ce sommeil.
De l'ange protecteur ignorant le miracle,
Elle crut qu'à son cœur son bras faisait obstacle,
Et qu'il gardait encore, en secret révolté,
Un reste d'épouvante et de maternité.
Elle s'attribua, se disant trop timide,
L'impossibilité de ce grand parricide,
Se taxa de faiblesse et cacha le couteau.
La marâtre se prit à douter d'Isabeau,
Et crut qu'il existait devant quelques victimes,
Sans que Dieu l'eût posée, une borne à ses crimes!

. . . .

Et le jeune Dauphin se réveille sans voir
Que le fer du chasseur n'est plus en son pouvoir.
Mais sous le grand platane, au lieu d'Agnès la belle,
Le profil irrité de la sombre Isabelle
Frappe les yeux du prince:
— O ma mère, est-ce vous?
Dit-il, en essayant de baiser ses genoux;
Grâce pour mon exil, pour mon adolescence;
J'ai tant pleuré depuis le jour de ma naissance!
Dans la guerre civile et le malheur plongé,
L'enfance n'eut pour moi qu'un sourire affligé!
Dans l'âge de la vie où la vie est si douce,
Au grand parc de Vincenne à midi, sur la mousse,
Cet âge si riant, cet âge si vermeil
D'aucun rêve étoilé ne berça mon sommeil.

Que de fois, pauvre enfant sans avenir prospère,
Mes vœux furent glacés par l'ombre de mon père,
Lorsque, comme David, Odette-Champdivers
Endormait sa blessure au dictame des vers!
Hélas! dans nos palais ouverts à tant d'alarmes,
Le nom de Bien-Aimé ne défend pas des larmes;
Et Charles Six pleurait et, douloureux fléau,
La folie est plus triste à côté d'un berceau!
Que de fois revenant dans ma froide famille,
Les mains pleines de nids trouvés dans la charmille,
Je mis en liberté tous ces oiseaux des champs,
De peur qu'auprès de nous ils n'eussent plus de chants,
Et que les rossignols ne prissent la tristesse
De l'enfant délaissé que l'on nommait Altesse.
Ah! sans m'être endormi le soir, sur votre sein,
Que de fois mon réveil, hâté par le tocsin,
Croyant voir aux vitraux le nouveau jour éclore,
Contempla l'incendie en place de l'aurore!
La mort de toutes parts environnait mes pas;
Tannegui du Châtel ne se reposait pas!
Oh! grâce, laissez-moi dans cette vie amère
Rattacher ma fortune à l'amour de ma mère!
Soyez plus indulgente à votre premier-né!
Un fils qui vous supplie est toujours pardonné.
Je parle de pardon et ne sais quelle offense
A fait loin de vos yeux proscrire mon enfance.
J'ignore pour quel crime on douta de ma foi;
Consolez l'orphelin du malheur d'être roi!

Ne me haïssez plus, la haine est si pesante!
De nos inimitiés toute joie est absente.
Vous avez fait couler mes pleurs... tarissez-les...
Le tombeau de mon père est captif des Anglais;
Allons le délivrer: la carrière est ouverte.
Attachez vos couleurs à mon écharpe verte;
Venez, et pour un fils priant à vos genoux
Que l'appui le plus fort soit aussi le plus doux!
Grâce... —

Mais Isabeau, qu'il n'a point ébranlée,
Car en bronze en son cœur la haine était coulée,
Opposant à son fils un silence odieux,
Sous l'arbre épouvanté le laissa sans adieux.
Et ce prince affligé, que la bonté décore,
Gémit sous cet affront plus doucement encore.
Charles Sept était faible, et n'était point méchant...

Quand la harpe éolique a commencé son chant,
Chant si pur qu'il pourrait être la voix d'un ange,
En orage grondant si le zéphyr se change,
La tempête en fureur la frappe de ses bruits
Sans altérer l'accord qui pleure au sein des nuits.

La reine a fui son fils comme on fuit le supplice.
Mais elle a vu venir Trémoald, son complice...
Il parle, et chaque mot des lèvres du devin
Apaise sa fureur comme un charme divin;

Et son sein palpitant se calme et se rassure
A ces nouveaux poisons jetés sur sa blessure.

Lorsqu'un dogue enragé, de hameaux en hameaux,
Rend semblables à lui l'homme et les animaux,
Et, de son mal fécond étendant le domaine,
Donne ses aboiements à l'agonie humaine,
Les mères dans leurs bras cachent leurs nourrissons.
L'aride Canicule irritant ses poisons
Les imprègne de feux; car, comme sur ce globe,
Le soleil luit, pesant, sur sa tête hydrophobe.
Il marche, il marche, il marche, et le mal va croissant.
L'éclair de son œil sort d'un nuage de sang;
Sa salive jaillit en flocons de bitume,
Et l'eau lui fait horreur quand la soif le consume.
Son gosier crie et râle, et, d'instant en instant,
Ainsi qu'une fournaise il fume, haletant;
Et sur tous ses chemins, en proie au même orage,
Dans des cercles sans fin il fait tourner sa rage.
Effrayé de sa course aux obliques détours,
Les tocsins, par nos cris réveillés dans les tours,
Ont invité de loin tout un peuple à l'abattre.
L'ours, qui le voit passer, n'ose pas le combattre!
Il déchire son maître et le tue aujourd'hui,
En oubliant qu'hier il serait mort pour lui.
Et ce cœur généreux qui savait comme on aime,
Que la fidélité prenait pour son emblème,
A d'horribles transports maintenant condamné,

Palpite à faire envie au tigre déchaîné.
Son sang, qu'un noir virus de ses levains altère,
Semble faire couler l'enfer dans une artère.
Il erre convulsif sous la foudre du mal;
Mais, rival en venin du féroce animal,
Dardant son aiguillon ainsi qu'un fer de lance,
Si du creux d'un ravin un long serpent s'élance,
Siffle, lève la tête, et de son dard brûlant,
Sans avoir peur de lui, pique le dogue au flanc,
Dans les poisons mêlés un miracle s'opère :
Le dogue a tressailli calmé par la vipère;
Et son sang qui brûlait absorbe avec lenteur
Le don envenimé du serpent bienfaiteur.

Et telle la fureur d'Isabeau s'est calmée
A la voix du maudit lui parlant de l'armée,
Et, sombre et triomphant, lui répétant tout bas :

— L'Arabe est prisonnier du géant Glacidas!
Va, tu seras vengée, et dans cette nuit même,
Non loin de Noëmé, de la vierge qu'il aime
Le géant Glacidas violant le sommeil,
Donnera son opprobre en spectacle au soleil! —

CHANT SEPTIÈME.

GLACIDAS.

La nuit sombre régnait... Noëmé, que naguère
Glacidas avait fait son prisonnier de guerre,
Dans le camp des Anglais dévorait maint affront;
Sur sa main convulsive il appuyait son front.
Par les ordres du maître une chaîne éprouvée,
Dans la pierre et le fer profondément rivée,
Attachait le jeune homme, autrefois mécréant,
Au pilier qui portait la tente du géant.

— Captif!... de mes efforts ô fatale impuissance!
Quel horrible linceul que celui de l'absence!
Disait-il; que la nuit est lente, ô ma beauté!

Dans mon sein expirant le temps s'est arrêté.
Captif!... à ton drapeau j'avais voué mes armes;
Je n'ai pu ni mourir ni vivre pour tes charmes.
Mon courage à mes fers n'a pu me dérober,
Et même mon lion ne m'a pas vu tomber!
Au coucher du soleil, couvert du cimeterre,
De ton nom adoré faisant mon cri de guerre,
Contre vingt ennemis j'avais lancé mes pas...
Quand je me bats pour toi je ne les compte pas!
J'ai succombé... ma chaîne est toute ma conquête;
Forçant l'ange Israfil à détourner la tête,
J'ai succombé, vaincu, trompé dans mon effort,
Et ma chute n'a pas l'excuse de la mort!
Jeanne d'Arc eût donné des pleurs à ma mémoire;
Mon malheur à ses yeux déshonore ma gloire...
Ô rage! sous le nombre on m'a donc vu plier!
J'ai forfait à l'honneur d'être ton chevalier,
Et le cœur où l'amour faisait couler sa lave
Bat pour toi, Jeanne d'Arc, dans le sein d'un esclave.
Oh! c'est trop de mon front prolonger la rougeur:
Un poison dort au fond de mon anneau vengeur;
Mourons... Je porte en moi, lorsqu'en héros je tombe,
Cet idéal amour qui survit à la tombe.
Ma chaîne en ce moment te sépare de moi:
Sur l'aile de la mort je reviendrai vers toi! —

Il disait, et la voix du guerrier sans armure,
Plus triste que ses pleurs, en orageux murmure

S'exhalait... Mais soudain on écarte à grand bruit
Les rideaux de la tente... on en chasse la nuit
Par le jaunâtre éclat des torches de résine.
Le géant, précédé des sons de là buccine,
Apparaît sur le seuil.

— Holà! mon échanson,
Mêlez la coriandre à ma rouge boisson;
Sans invoquer les saints, qui me sont peu propices,
Retrempez ma gaieté dans le feu des épices.
A boire! Glacidas soupe chez lui ce soir. —

En face du captif le géant vint s'asseoir.
Son rire était affreux; l'éclair de sa prunelle
Semblait s'être allumé dans la flamme éternelle
Où l'espoir vient nous dire un formidable adieu;
On lisait sur son front : — Je suis maudit de Dieu! —

— A boire!... Chante un peu, beau ménestrel d'Afrique;
Galvanise mon vin des sons de ta musique.
A qui se laisse prendre il faut une rançon :
Le bruit des fers m'ennuie! allons, une chanson!
Tu croyais, m'a-t-on dit, ta défaite impossible;
Il fallait ton lion pour te rendre invincible;
Mais tu ne l'avais pas... Pourquoi t'en séparer?

— J'espère lui donner un jour à dévorer
La chair de Glacidas.

—Ma chair n'est pas très-tendre,
Et ce repas pourra longtemps se faire attendre ;
Ton lion va maigrir... Écoute, mécréant,
Atôme inaperçu dans les fers d'un géant,
Ta conduite en tout point me semble malhabile :
Un fils de Mahomet servir une sibylle,
Marcher sous les drapeaux d'une vierge!... Vraiment,
Je ne te croyais pas si mauvais musulman !
Je veux, si tu revois un jour la Palestine,
Qu'à garder son sérail le sultan te destine ;
Moi, si j'en avais un, je te le confierais.
A boire!... Les élans du vin sont indiscrets ;
Causons tous deux avant que le clairon résonne.
On dit que les exploits de ta chaste Amazone
Tiennent à son surnom, prestige surhumain!
On dit que les Anglais seront battus demain,
Si quelque jeune Alcide à ta vierge pudique
N'enlève cette nuit ce surnom fatidique.
Avant que le jour monte à l'horizon vermeil,
J'aurai de Jeanne d'Arc profané le sommeil.
Seule avec son bon ange, à tous les yeux voilée,
Elle dort sous l'abri d'une tente isolée,
Et, pour mieux assurer mon fugitif hymen,
L'or et la trahison m'en livrent le chemin.

—Tu mens !

—D'un séducteur n'ai-je donc pas la taille?

Assurer par l'amour le gain d'une bataille,
Qu'en dis-tu, bel Arabe au regard acéré?

— Fais-moi rendre mon glaive, et je te répondrai.
Jeanne d'Arc! Jeanne d'Arc!
—Sa garde m'est vendue...
— Tu mens.
— Pour conquérir la perle défendue,
Je tiens d'un vieux sorcier, squelette au front blanchi,
De trésors clandestins par le diable enrichi,
D'un vieux sorcier qui semble oublié dans la vie
Comme un serpent au fond d'un bocal d'eau-de-vie,
Un charme, un amulette, un certain talisman;
Il est là, sur mon sein... Le rusé nécromant,
Volant pendant la messe un pain d'eucharistie,
Dans le don satanique a fait entrer l'hostie.
Vive mon talisman!... Regarde, le voilà...
Je ris au fond du cœur de ces misères-là.
J'ai mes enchantements pour réduire une belle;
Mais comment refuser le sorcier d'Isabelle?
Entends-tu, Noëmé?... d'Isabelle... L'on dit,
— Et je tiens ce propos du nécromant maudit, —
Qu'elle avait soupiré pour tes yeux noirs naguère.
La conquête est piquante et n'a rien de vulgaire;
Et lorsqu'après souper elle a bu l'hypocras,
C'est un démon d'amour qui se tord dans nos bras.
Veux-tu pas voir ici ta royale victime?

— Le ciel ne tombe pas pour écraser ton crime,
Lâche qui de l'ivresse allumant la vapeur
Veux t'inonder de vin pour y noyer ta peur!
Mêle à ce vin mon sang.
— Tu veux que le ciel tombe?
C'est un trop grand réseau pour ta faible colombe;
A boire!... car du mien les fils sont bien tissus.
Diomède enleva les coursiers de Rhésus :
J'irais, pour enlever ta belle Sarrasine,
Violer au besoin l'antre de Mélusine,
Violer au besoin, par un temps pluvieux,
L'ermitage du diable alors qu'il se fit vieux.
Devant aucun péril jamais je ne recule;
J'eus toujours du penchant pour les travaux d'Hercule,
D'Hercule mon patron qui, pour en triompher,
Comme autour des lions qu'il voulait étouffer,
Jetait ses deux bras nus autour des flancs rebelles,
Et se changeait en dieu rien qu'en domptant les belles.
Si Jésus ressemblait au fils de Jupiter,
J'en jure par Vénus, étoile de l'éther,
Je serais bon chrétien, et, sans filer la laine,
Pour mon Omphale ici je prendrais Madeleine;
Mais ses rites vont mal à mes mœurs de Pandour :
Ses goupillons d'eau sainte exorcisent l'amour;
N'admettant ni soupirs ni faveurs clandestines,
Ce n'est pas Cupidon qui sonne ses matines;
Et ses tristes nonnains, anges estropiés,
Dérobent au sculpteur la forme de leurs pieds.

Aussi ce Dieu chétif, ce Dieu par trop sévère,
Ne m'aura pas pour fruit à l'arbre du Calvaire!
Il a vieilli ce front que la foi fit saigner;
Sur la poussière humaine il ne sait plus régner.
Il a vieilli ce Dieu désormais sans prophètes,
De brouillards rédempteurs glaçant toutes nos fêtes,
Et sur la vie en deuil fixé par des clous noirs,
Comme un oiseau de nuit au portail des manoirs.
Je voue à d'autres dieux mon âpre fantaisie :
L'Olympe avait du moins ses buveurs d'ambroisie;
Les Grâces y dansaient en se donnant la main.
J'eusse aimé pour prison les filets de Vulcain;
Car, sans que Lucifer lui parlât dans un rêve,
Sa Vénus trébuchait plus souvent que notre Ève!...
Mais est-il donc des dieux?... Pour moi, foi de géant,
Après la volupté, je ne crois qu'au néant.
Tu peuples de houris ton ciel ismaélite;
Je ne crois qu'au néant, dieu des âmes d'élite;
Et des illusions le spectre desséché
Ne fertilise plus mon sein de débauché.
Je ne crois qu'au néant, dont l'aride mamelle
N'a pas pour notre soif le lait de ta chamelle.
Quand le sépulcre vient clore notre destin,
Quand de notre cadavre il se fait un festin,
Quand ses vers affamés viennent, pour tout hommage,
Du Créateur en nous ronger la pâle image,
Rien ne survit, tout meurt, et j'en suis enchanté;
Je craindrais trop l'ennui de l'immortalité!

A bas les Pharaons, familles endormies,
Qui pour être éternels s'érigeaient en momies!
J'aime tout ce qui passe, et parmi les humains
Jamais les vrais plaisirs n'ont eu de lendemains.
J'aime les goûts pervers des têtes sans cervelles;
J'aime qu'un lit de fleurs ait des roses nouvelles;
J'aime un joueur royal, sur la table accoudé,
Qui refait son empire à chaque coup de dé;
J'aime que Marguerite, amante toujours neuve,
Jette, pour en changer, ses amants dans le fleuve;
J'aime des monceaux d'or le talisman vermeil,
Pour changer en plaisir ces larmes du soleil;
J'aime que la bataille, où dans le sang je nage,
Change pour s'embellir les aspects du carnage;
J'aime les longues nuits où mon amante en fleur
Me change entre ses bras en spectre de pâleur;
J'aime qu'un vin rosé, près d'une tête blonde,
Sous ses riches couleurs nous transforme le monde;
Lance avec ses bouchons des éclairs de gaieté,
Nous jette fous d'ivresse aux pieds de la beauté,
Et, nous brûlant au cœur de sa flamme invincible,
Déplace autour de nous l'horizon du possible!
Après cent toasts fumeux, convive palpitant,
A force de bonheur je me suis cru Satan;
J'ai cru, sous l'or mouvant de leurs soyeuses tresses,
Laver pour le sabbat le corps de vingt maîtresses,
Et quelquefois aussi j'ai cru, moins douce erreur,
Que le sacre du vin me faisait empereur!

De ce sacre mousseux le petillant délice
Vaut bien la sainte ampoule et l'austère calice.
A boire !... A mes grandeurs laissez-moi préluder ;
Versez-moi l'univers que je veux posséder.
Dans des rêves sans fin que ma raison s'éclipse ;
Faites-moi de l'ivresse une autre Apocalypse :
J'aime saint Jean ! je veux que bien loin de Patmos
Mon char de roi traîné par ses quatre animaux
S'élance, et, sans aller se perdre dans les nues,
M'offre pour visions cent nymphes demi-nues ;
Qu'il ne m'emporte point vers les sources du jour :
Je ne connais de ciel que celui de l'amour.
A boire !... En ses élans que Bacchus persévère,
Dût-il faire à ses fils un tombeau de son verre !
J'aime à voir sous le vin un abîme s'ouvrir ;
J'aime les voluptés dont on aime à mourir ;
J'aime, quand César dort, que sa lubrique épouse
S'essaye au fond d'un antre à n'être plus jalouse
Des filles à l'œil noir qui boivent du vin bleu :
Il faut tant de plaisirs à qui n'a point de Dieu ! ! !
J'aime qu'à tout propos l'on hasarde sa tête ;
Que pour aller se pendre on sorte d'une fête ;
Qu'aux jours de la récolte on jette aux vents l'épi...
Et toi, sombre rêveur dans ta chaîne accroupi,
Qu'aimes-tu ?

—J'aimerais que ma mort fût prochaine,
Et que l'on vînt serrer ma gorge avec ma chaîne

Pour m'étrangler.

— D'honneur, il est très-amusant!
Je n'exaucerai pas ce vœu d'agonisant,
Car je suis trop pressé... La Vierge est endormie;
Le grand palladium de l'armée ennemie
Sera conquis ce soir... Tu sembles interdit?

— Holopherne tomba sous le fer de Judith.

— Holopherne tomba sans doute après la belle;
La Bible a sa pudeur... Adieu, l'heure m'appelle;
Et, fallût-il combattre et de taille et d'estoc,
Je chanterai victoire avant le chant du coq.
Que de fois Jeanne d'Arc m'éblouit sous l'armure!
Qu'il est doux de cueillir, comme une grappe mûre,
Les fruits de la beauté que livre à notre ardeur
Son sein voluptueux ombragé de pudeur,
Et de voir, dans les jeux de l'amoureux délire,
Trente perles d'Ophir émailler son sourire!
Qu'en dis-tu, jeune Arabe, Arabe à l'œil fatal?
Je me suis enivré d'un vin oriental,
Et mon discours, trempé des parfums de l'amphore,
Ici plus qu'à l'amour tourne à la métaphore.
Je changerai de style... Adieu donc, armons-nous!
Je verrai sans pitié la belle à mes genoux.
La pauvre enfant peut-être aura peur qu'on la tue;
Je m'expose à glaner des baisers de statue;

De statue... oh! non pas... comme Pygmalion,
J'animerai ce marbre.

—Où donc est mon lion?—
A murmuré l'Arabe; il pousse un cri de rage;
Il agite sa chaîne avec un bruit d'orage,
Pareil à ce guerrier qui, las des maux soufferts,
Déracinait un temple en remuant ses fers;
Il roidit ses deux bras, et sa fougueuse attente
Croit arracher du sol le pilier de la tente;
Mais le pilier résiste.

—A moi, mon échanson;
Verse de l'hypocras à ce futur Samson,
Dit le géant. Tu vois qu'il tourmente sa chaîne
Pour abattre sur nous ce grand pilier de chêne;
Qu'il boive à mes amours; l'effort sera moins vain,
S'il retrempe un moment ses muscles dans le vin.

—J'accepte... à tes amours!...

Leurs coupes se choquèrent,
Et les yeux du géant à peine remarquèrent
Que l'Arabe, élevant sa main gauche dans l'air,
Eut le front traversé par un joyeux éclair...
. . . .
. . . .

— A tes amours !... Parfois le lit se change en bière :
Don Juan fut étouffé dans deux longs bras de pierre.

— Grand merci.

—Les destins parfois sont inconstants;
Peut-être l'un de nous survivra peu de temps
A ce toast.

— J'ai pour nom Glacidas l'indomptable!
Tu me parais avoir l'ivresse lamentable.
L'air est brûlant ; la nuit est à l'amour... adieu...—

Et Glacidas sortit pour aller tenter Dieu.

Il sortit le front haut, l'âme de vin rougie,
Enflant l'impiété des vapeurs de l'orgie,
Battant d'un pied de fer le sol qui s'agitait,
Tout prêt à s'entr'ouvrir au crime qu'il portait.
Il sortit le front haut... Les arbres de la plaine
Dérobaient leur feuillage au vent de son haleine :
On était averti, sous le ciel ténébreux,
Qu'il devait se tramer quelque chose d'affreux,
Et qu'un pécheur allait donner, géant du crime,
A la coupe du mal la largeur d'un abîme.
Il marchait... Les ramiers s'effrayaient dans leur nid ;
Plus de poison sortait des fleurs de l'aconit.
Le cœur tuméfié de désirs effroyables,

Rêvant les voluptés des nuits abominables,
Il marchait vers la Vierge, et, convulsivement,
Sa main gauche pressait le don du nécromant...

Cependant Jeanne d'Arc, guerrière pénitente,
Sans soupçonner qu'un traître avait livré sa tente,
Priait pour demander, avant le jour vermeil,
Un songe prophétique aux esprits du sommeil.

— Oh! disait l'héroïne, ô pudeur douce et belle!
Fleur qu'on ne cueille pas pour la rendre immortelle,
C'est toi, c'est toi qui viens, avec des rêves d'or,
Des richesses du cœur compléter le trésor;
Et, quel que soit son vol, l'aile de l'espérance,
Chaste sœur du soleil, te doit sa transparence!...
Laisse ton auréole à chacun de mes jours;
Que mon ange gardien t'accompagne toujours;
Je pourrai sans remords, en passant sur la terre,
Comme le lis des champs, comprendre ton mystère,
Et pour mes yeux craintifs ne sera pas voilé
Ton diadème blanc, de prière étoilé. —

Et le géant marchait... Sous la nuée obscure
Se lamentait au loin l'âme de la nature;
Tout l'enfer, resserré pour tenir dans un cœur,
Du voyage sinistre accompagnait l'horreur.

Il marchait; et bientôt, sur la couche guerrière,

Jeanne d'Arc dans un songe achève sa prière.
Autour de sa beauté confusément épars,
Un nocturne flambeau laisse de toutes parts
Voir, non ces riens charmants, parures enchantées
Par la nuit indolente au pied d'un lit jetées;
Non ces tissus légers, flottants, inaperçus,
Que les esprits de l'air dans leur vol ont tissus;
Ces gazes qu'on emprunte à l'aile des abeilles,
Dont la mode enrichit ses changeantes corbeilles;
Non ces corsets ambrés où l'œil, avec amour,
Du torse de la femme adore le contour;
Mais le casque à visière et la cotte de mailles
Que l'héroïne offrait aux baisers des batailles;
Et les brassards luisants, et l'éperon d'acier
Qui s'abreuve de sang dans les flancs du coursier.

Et le géant marchait... Sous la nuée obscure
Se lamentait au loin l'âme de la nature;
Tout l'enfer, resserré pour tenir dans un cœur,
Du voyage sinistre accompagnait l'horreur.

Ses sens tumultueux allumaient leur tempête;
Son crime avec le vin tournoyait dans sa tête.
Conquérant ténébreux, séducteur clandestin,
L'ivresse du forfait et celle du festin
Précipitaient ses pas... Sa démence est si forte
Qu'il ne sent pas le poids du talisman qu'il porte!. .
Sans que de ses complots la hideuse noirceur,

Sans que les séraphins qui veillent sur leur sœur
Viennent l'épouvanter, il arrive, il soulève
Le rideau de la tente avec le fer d'un glaive;
Il entre... Voilez-vous sous vos ailes de feu :
Un homme ose tenter de faire tomber Dieu,
Purs esprits du Seigneur! et, dans son espérance,
Déjà du viol d'un ange il écrase la France.
La trahison lui livre un triomphe certain;
Le voilà face à face avec notre destin!...
Prêtre du déshonneur, il veut se faire un temple!
Oh! comme avidement son œil troublé contemple
Ce beau corps virginal et ce front gracieux,
Dormant sous ses regards comme on dort dans les cieux;
Et ce long voile noir de cheveux, dont la tresse
Lui dérobe à demi les bras qu'elle caresse;
Et ces lèvres qu'entr'ouvre, avec un doigt vermeil,
Un rêve fugitif souriant au sommeil.
D'une furtive main Glacidas, en silence,
Saisit de Jeanne d'Arc et le glaive et la lance.
Jeanne d'Arc se réveille; et lui :
— Tu m'appartiens;
La puissance de l'or te sépare des tiens.
Femme, nous sommes seuls; te voilà désarmée;
Tes cris voudraient en vain réveiller ton armée;
La distance et la nuit te livrent à mes vœux.
La force de Samson était dans ses cheveux;
Et moi je viens ici, blanche vierge chrétienne,
Sous un de mes baisers faire envoler la tienne.

C'est ta virginité qui donne le trépas?
Au combat de demain tu ne nous vaincras pas;
Tu ne nous vaincras pas... —

La Vierge défiée
Par l'horreur sur son lit semblait pétrifiée;
Ses sourcils ondulaient, en couronnant d'orgueil
Le pli de sa narine et l'éclair de son œil;
Sa belle nudité rayonnait de courage.
Ainsi qu'un flot battu par le vent de l'orage,
S'abaissaient et montaient, sous ses cheveux flottants,
Au vent de la pudeur ses deux seins palpitants:

— Non, de ma garde en vain ton or m'a séparée;
Non, devant un soldat une femme est sacrée!
Ou tu n'eus pas de mère, ou tu n'oseras pas!
Non. —

Mais vers Jeanne d'Arc Glacidas fit trois pas.

Il aspirait déjà le souffle de sa bouche:
Un crucifix de fer qui dominait sa couche
Tressaillit, se pencha vers l'impie, et son flanc
Entre la Vierge et lui laissa tomber du sang.
Le géant mit le pied sur le sacré prodige.

—Malgré ton Christ mourant, tu m'appartiens, te dis-je.
Vers la fille du ciel par l'enfer envoyé,
A moins que sur ton lit je ne sois foudroyé,
A moins que ce Christ noir, pour terminer la guerre,
N'éteigne mes baisers sous un coup de tonnerre,
Je serai ton amant, cette nuit même!... —

Il dit;
A l'appel du géant le trépas descendit.
Il sentit, au milieu de ses menaces vaines,
La réponse de Dieu s'allumer dans ses veines;
Il sentit qu'un venin subtil, ardent, vengeur,
S'attachant à ses flancs comme un serpent rongeur,
Remplaçait tout à coup, par d'infernales flammes,
Tout le feu que l'amour verse à flots dans les âmes.
Pour la première fois l'impie eut peur du ciel;
Car il ne savait pas que l'enfant d'Ismaël,
Le front tout radieux d'une gaieté sauvage,
L'avait empoisonné dans son dernier breuvage!...
Il tomba terrassé... tout son corps se tordait;
Avec des dents de feu le poison le mordait;
Ses pieds battaient le sol; un effroyable râle
Enflait ou resserrait sa gorge sépulcrale.
Il veut se relever, mais son effort est vain :
Il croit sentir le poids que pèse un bras divin;
Son œil torve s'éteint, son front blémit, il sue;
Du taureau palpitant qu'assiége la massue
Sa poitrine profane a les gémissements;

L'écho des monts s'éveille au bruit des hurlements;
On accourt, et la Vierge :

— Un grand forfait s'expie;
N'enfermons pas son âme au tombeau de l'impie.
Venez, François de Paule, ô vous, prêtre sauveur!
Venez, dans tout l'éclat de la sainte ferveur,
Empêcher que Satan ne se fasse une proie
Du pâle criminel que son crime foudroie.
Venez... —

Le saint vieillard s'approche du géant
Pour qui déjà l'enfer s'élargissait, béant;
Mais sa lèvre se glace et reste sans parole :
Un cri de charité manque à François de Paule!
Et devant le mourant, par un saint apporté,
Même le crucifix recule épouvanté!

— Ce trépas, dit l'apôtre, a des horreurs étranges
Dont ne peut approcher la parole des anges.
Quel mystère!!! —

Un long cri jusqu'au ciel s'élança;
Sur ses pieds convulsifs Glacidas se dressa.
Le cadavre évoqué qui, sur sa tombe humide,
Prostituant la mort à l'impure Gnomide,
Vient prononcer la nuit l'oracle d'un malheur,
De ce front de damné n'atteint pas la pâleur!

— Je croyais au néant, dit-il, et voilà, prêtre,
Qu'au flambeau du cercueil le ciel vient m'apparaître;
Je pressais une vierge entre mes bras de fer,
Dans les vers du tombeau j'embrasserai l'enfer.
Fuis, vieillard... En quel Dieu prétends-tu que j'espère?...
Oh! si je n'avais fait qu'assassiner mon père;
Si je n'avais encor, sans m'attaquer plus haut,
Commis que des forfaits prévus par l'échafaud,
La justice pourrait se trouver satisfaite;
A l'aide du billot j'acquitterais ma dette,
Et, de mon repentir lui présentant l'aveu,
J'irais m'offrir sans tête au jugement de Dieu:
Mais, quand j'ai profané sa puissance infinie,
Quelle expiation mettre à mon agonie?
Comment oser prier le Seigneur trois fois saint,
A qui j'ai fait moi-même un gibet de mon sein?
Fuis... Mes maux ne sont pas de ceux que l'on allége:
J'ai sur l'impiété greffé le sacrilége.
Fuis... Cesse de lutter contre l'enfer vainqueur;
Le don du nécromant me dévore le cœur!...

— Quel don?...

—Oui, Trémoald, dans sa science impie,
A l'autel consacré volant la sainte hostie,
Est venu la poser sur mon sein haletant,
Et donner Jésus-Christ pour ministre à Satan;
Et, dans un talisman dont le fardeau m'opprime,

Tout le ciel profané sert de garde à mon crime!...
Fuis, prêtre du Seigneur... je me repens trop tard!...—

Il dit et retomba... Mais l'auguste vieillard,
A qui la vérité vient enfin d'apparaître,
Sur Glacidas couché pose sa main de prêtre :
De la poitrine fauve, autrefois blasphémant,
Tout le poil se hérisse autour du talisman,
Comme pour retenir, prodige fatidique,
Le Dieu de la lumière en sa nuit impudique.
Mais de tout son pouvoir l'apôtre resplendit;
Au niveau du combat sa taille se grandit;
Sa forte charité, saintement progressive,
Dans les replis brûlants de la chair convulsive
Cherche toujours l'hostie... Avec un cri d'amour,
Il la saisit enfin et la rapporte au jour!!!
Au-dessus de son front trois fois il la balance,
Et tous les spectateurs alentour font silence;
L'air vient purifier l'inaltérable don,
Dominant le géant des hauteurs du pardon;
Et du sein de François la prière est sortie :

— Pour ta communion je n'avais pas d'hostie;
Mais l'enfer en démence aujourd'hui s'est trompé,
Et je reprends mon bien qu'il avait usurpé!
A moi ce pain de vie où Satan en démence
N'a pu mettre sa mort quand la tienne commence!
Tu portais sur ton cœur Jésus-Christ blasphémé;

Il faut que dans ce cœur il rentre, désarmé.
Pour que l'œuvre du mal en bien soit convertie,
Pécheur, à deux genoux reçois l'eucharistie;
Prends, mon fils, prends ce pain entre mes mains passé:
Ton sacrilége est nul; l'enfer est insensé!
Prends, mon fils; garde-toi de douter du miracle;
Quelques mots de Satan ne changent pas l'oracle:
CECI, C'EST LE SAUVEUR!... Certes, il faudrait plus
Pour tarir le froment du festin des élus!
Ceci, c'est le salut; c'est la vie éternelle:
Rouvre pour le bienfait ta bouche criminelle;
Prends le pain que je tends à ton heure de mort,
Prends, l'action est sainte avec un seul remord!
Oui, malgré son baiser, malgré son déicide,
Judas ne s'est damné que par son suicide;
Et Dieu, quand le remords rappelle en son chemin,
Entre l'homme et l'enfer met l'ombre de sa main!...
Vois Jeanne d'Arc priant ses saintes protectrices,
Venant baigner ta mort de larmes rédemptrices,
S'armer pour te sauver, s'armer pour te servir,
De cette pureté que tu voulais ravir,
Et joindre en pardonnant, quand ta fureur expire,
Le salut d'un impie au salut d'un empire!...
Livre ton agonie à mes embrassements;
J'ai tant vu de pécheurs en leurs derniers moments!
Et nul d'entre eux, ému, n'avait sous ma parole
Refusé de prier avec François de Paule;
Nul n'avait opposé, dans son funèbre adieu,

Son épouvante d'homme aux conquêtes de Dieu.
Si tu ne peux parler, vaincu par la souffrance,
Presse ma vieille main en signe d'espérance;
Lève tes yeux au ciel à l'instant du départ,
Pour apprendre à ton âme à suivre ton regard :
Plus que tous nos accents, c'est le regard qui prie.
Lève tes yeux au ciel, pour qu'il soit ta patrie!
Un seul signe, un seul geste, un seul dernier effort...—

Puis le vieillard se tut... Glacidas était mort;
On lui ferma les yeux, sa tête fut voilée;
Un instinct de terreur dispersa l'assemblée.
A côté du géant, recouvert d'un linceul,
Pour représenter Dieu, le prêtre veilla seul...
Toujours plus près que nous de celui qui pardonne,
Le prêtre doit rester quand tout nous abandonne;
Son cœur évangélique et rivé dans sa foi
Doit avoir plus d'espoir qu'un monde n'a d'effroi,
Et seul il peut savoir la parole sublime
Que l'on dit au cercueil pour en combler l'abîme!

CHANT HUITIÈME.

LA BATAILLE DE PATAY.

Trop souvent la victoire a vu ses favoris
Pour nous paraître grands monter sur des débris,
D'une palme coupable adorer la démence,
Brûler Persépolis ou renverser Numance,
Et, soldats du malheur, conquérants odieux,
Peupler nos panthéons de tigres demi-dieux.
Mais parmi ces lauriers, noirs du sang des victimes,
Brillent d'un feu sacré les palmes légitimes :
Comme au siècle d'Énée, on croyait voir encor
Dans les forêts du Styx briller le rameau d'or.
Mais il est des héros qu'avec idolâtrie
Sur son autel sublime élève la patrie ;

Des héros dont le front pieux a reflété
Le rayon le plus beau de la célébrité.
Des cris libérateurs s'échappent de leur cendre :
C'est Porus essayant de combattre Alexandre;
C'est Sparte au roi des rois n'opposant pour écueils
Qu'une fête funèbre et que trois cents cercueils;
C'est Pélage élancé des monts de Cavagonde;
C'est enfin cette vierge, en miracles féconde,
Pour la patrie en pleurs livrant les seuls combats
Dont les regards du ciel ne se détournent pas,
Et couronnant son front de la seule victoire
Qui permette aux humains de comprendre la gloire!

C'était l'heure où montait à l'horizon lointain,
Agile et lumineux, le soleil du matin.
Pour recevoir le Dieu qui commande aux armées,
La Vierge aux pieds d'un prêtre, et les mains désarmées,
Vient tomber à genoux sur un faisceau de dards.
Se levant au-dessus des flottants étendards,
Le soleil contempla la sainte eucharistie,
Et ses premiers rayons saluèrent l'hostie.
Jeanne d'Arc, s'inclinant vers le pain du pardon,
De ses jours au Seigneur fit un chaste abandon;
Et de cette union du ciel et de la terre,
Devant tant d'innocence, on comprit le mystère.
Puis elle se relève ardente, et son coursier
Frissonne en bondissant sous l'éperon d'acier.

Le fier Talbot parcourt ses lignes menaçantes :

— Amis, j'ai rallié nos cohortes puissantes,
Vengeons-nous d'Orléans ; la victoire est ici !
Retrempons dans le sang les lauriers de Crécy.
Combattons... châtions l'espérance indocile
D'un prince, enfant douteux d'un monarque imbécile,
Et dont le triste front, marqué du sceau vengeur,
Cherche un bandeau royal pour cacher sa rougeur. —

Il dit, et dans nos rangs un cri de mort s'élève.
France, réjouis-toi, voici l'instant du glaive !
Pour vomir le boulet qui part, vole et fend l'air,
Les canons accroupis n'attendaient qu'un éclair.
Xaintrailles, d'Alençon, Beaumanoir, Saint-Sévère,
Florent d'Illiers, portant l'écharpe du trouvère,
S'élançaient à la fois dans la lice, et prenaient
La victoire à témoin des grands coups qu'ils donnaient.
Sur les casques de fer Dunois d'une main sûre
Frappait ; il ne fait pas de seconde blessure !
Et l'on voit s'acharner l'Arabe et son lion
Sur Bourgogne, héros de la rébellion ;
Car le beau Noëmé, que la gloire regarde,
Pour fuir de durs liens avait trompé sa garde,
Après avoir sans peur versé subtilement
Son homicide anneau dans l'hypocras fumant.

Du choc des escadrons la terre est ébranlée.

Nos légers drapeaux blancs courent sur la mêlée,
Comme on voit quelquefois des cygnes dans leurs jeux
Voltiger et courir sur un lac orageux.
Mais nul n'ose attaquer l'Amazone immortelle;
Ce torrent d'ennemis s'écoule devant elle.
Talbot, le seul Talbot la défie en fureur;
L'étendard prophétique est pour lui sans terreur;
Et, du sang des Français à tout moment trempée,
Roule en cercles d'éclairs sa formidable épée.
Tel, pour saisir sa proie, un insecte fameux
Fait tourbillonner l'onde en cercles écumeux,
Et, rapide, il entraîne au fond de l'eau troublée
Ou la mite imprudente ou la mouche étoilée.

On frappe, on vient mourir sur des corps expirants;
Les rangs couverts d'acier entre-choquent les rangs.
Partout le sang; partout la bataille agrandie
Allume tous les cœurs à son vaste incendie,
Pousse, entraîne, retient dans ses rouges sillons
Les pas retentissants des larges bataillons;
Tantôt, comme un vautour ouvrant deux sombres ailes,
Presse les combattants de ses serres mortelles;
Tantôt, comme un serpent aux écailles d'airain,
Se glisse en choisissant les longs plis du terrain;
Tantôt, comme une mère en pleurs aux funérailles,
Gémit sur tant de fils blessés dans ses entrailles.
Tantôt, géant cruel échappé de l'enfer,
Son cœur comme son front n'est plus qu'un bloc de fer;

La plaine s'illumine aux flammes de sa lance;
Son cimier aux crins noirs, comme un pin, se balance;
D'une fumée ardente il couvre les deux camps;
Son cri monte plus haut que la voix des volcans.
Se déchirant lui-même et se creusant des tombes,
Comme un jouet guerrier, sa main lance les bombes;
Il rugit, il menace, et, bien plus que les vents,
Son souffle des drapeaux gonfle les plis mouvants,
Ou, dispersant dans l'air des nuages de poudre,
Donne aux boulets pesants les ailes de la foudre;
Son char tonnant, son char suivi d'impurs corbeaux,
Entend gémir sous lui de douloureux lambeaux;
Tout un fleuve de sang coule à sa chevelure;
Mille globes de fer martellent son armure,
Et laissent dans le sol plus d'un gouffre béant
Où viendront s'engloutir les membres du géant,
Du géant qui, de loin appelant la victoire,
Exhausse entre ses bras le spectre de la gloire.

Lorsque, pour concourir au prix de la beauté,
Viennent dans les jardins du sérail enchanté
Les vierges d'Yémen ou celles qu'on admire
Sur les bords ombragés du lac de Cachemire,
Filles de Mahomet, prêtresses du plaisir,
A tous leurs mouvements s'enlace le désir.
Si leur danse languit ou vole impétueuse,
La colombe sans tache est moins voluptueuse;
Si leur doux luth s'exhale en refrains étrangers,

La musique d'un rêve a des sons moins légers.
Pour elles dans les airs jaillit l'eau safranée.
Le bruit des palmiers d'or leur parle d'hyménée;
Et, trempé de parfums, le souffle du printemps
S'insinue, amoureux, sous leurs voiles flottants.
Mais qui l'emportera, beautés surnaturelles?
Quel désir, quel regard pourrait choisir entre elles?
Le sultan même hésite; indécis et charmé,
Il abandonne aux airs le mouchoir embaumé;
Et, sans nommer un nom, sous le large platane
Laisse le vent du soir désigner la sultane.
Ainsi sur la bataille, aux cent drapeaux flottants,
Ne pouvant décider entre les combattants,
L'ange exterminateur, du milieu d'un orage,
Laissait pleuvoir sans choix les palmes du courage.

Là tombent expirants, sous le haubert doré,
L'illustre damoisel et le pâtre ignoré :
L'un regrette un palais; l'autre un toit de feuillée
Et les vieux fabliaux qui charmaient la veillée,
Et l'hymen dont son âme a rêvé la douceur,
Et la voix d'une mère et l'amour d'une sœur.
Tu meurs, noble Gaston! ton sang vermeil ruisselle
Sur les nœuds que pour toi broda la jouvencelle;
Peut-être en ce moment ta jeune amante en pleurs
Prépare un lin trempé de l'essence des fleurs,
Ou l'herbe qu'en suivant une biche blessée
Aux roches du Valnoir l'ermite a ramassée.

Et toi, beau Clamerans, tu n'iras plus, le soir,
Au bois qui fait rêver, sous le tremble t'asseoir.
Tu meurs... et cependant ta belle fiancée,
Aloïse la blonde, au fond du gynécée
Interroge, en secret, les cartons colorés
Que le devin du lieu pour elle a préparés :
Elle a cru voir sanglants les chiffres symboliques;
Elle a senti trois fois, près des saintes reliques,
Le souffle faible et froid de ceux qui vont mourir,
Et trois frissons brûlants dans ses cheveux courir.

Le cœur plein de tristes présages,
Un page de seize ans, Léonce au blanc cimier,
En allant à la guerre avait pris son ramier,
Son doux ramier porteur des amoureux messages.
Blessé mortellement, il ôte son anneau,
Fait un signe de croix, se courbe, et puis l'attache
Sous l'aile pure de l'oiseau,
Où son sang imprime une tache.
— Adieu, mon beau ramier, fuis, tu n'es plus à moi!
Que ferais-tu sur une tombe?
Vers mon amante et ta colombe
Mon âme s'envole avec toi ;
Car je meurs, et mon front, comme un lis qui s'effeuille,
Sur mon sein, tout sanglant, se penche inanimé ;
Je meurs, et si longtemps je pouvais être aimé
Sous les berceaux de chèvrefeuille,

Et sous le lilas embaumé!
Je ne reverrai plus cette étoile charmante
Où mes regards donnaient aux regards d'une amante
Un rendez-vous mystérieux;
Astre d'amour et d'innocence
Qui semblait permettre à l'absence
D'avoir son bonheur dans les cieux!
Pars, beau ramier; voici la bague favorite
Que je reçus de Marguerite,
Pour la garder jusqu'au tombeau.
Cache à la jeune infortunée
Le sang de son ami dont ton aile est baignée;
Ne lui montre que cet anneau.
Tu verras de sa main glacée
Tomber l'écharpe commencée,
Ou le sistre mélodieux;
Tu ne l'entendras plus, près de ma sœur Hermance,
Murmurer tout bas la romance
Qu'elle reçut de moi sur la tour des adieux;
Loin de ses regards délaissées,
Ses scabieuses nuancées
Ne s'enlaceront plus aux cheveux que j'aimais;
Et ta douce colombe, à ses côtés errante,
En la voyant pâle et souffrante,
Te dira : — Beau ramier, ne me quitte jamais! —

Il meurt, et le ramier s'envole à tire-d'aile...

Fuyant dans la bataille Hédelmonde infidèle,
Edgard et combattait et pleurait tour à tour;
Edgard cherchait la mort pour guérir de l'amour.
Il voulait s'affranchir d'une peine insensée,
Et changer d'univers pour changer de pensée!
Mais ce grand désespoir, enflammant sa valeur,
Il était invincible à force de douleur.
Chaque cri de souffrance est un cri de victoire!
Un paladin, couvert d'une visière noire,
Le défie, et bientôt, à ses pieds étendu,
Ce guerrier, dont le bras ne s'est point défendu,
Se dévoile, et fait voir, sous le sang qui l'inonde,
Dans toute sa beauté l'infidèle Hédelmonde.

— Ton glaive s'est plongé dans mon cœur gémissant,
Lui dit-elle, et je meurs!... Accepte la victime:
Il ne me restait plus de larmes pour mon crime,
Edgard, je t'ai donné mon sang!
La mort réconcilie, elle apaise et rassure;
C'est un ami qui vient se placer entre nous.
Je devrais devant toi ne parler qu'à genoux;
Mais, Edgard, tu vois ma blessure?
Oh! laisse de tes yeux, sur mes yeux expirants,
Tomber le pardon d'Hédelmonde!
Sois l'ange qui console au départ de ce monde;
Tiens la place du Dieu qui fait grâce aux mourants.
J'ai cherché mon Edgard loin de ces doux rivages
Où, sous la clématite et les jasmins sauvages,

Commença le songe enflammé;
Loin des bords de l'Adour où nos mains se cherchèrent,
Où nos cœurs brûlants se touchèrent:
J'ai quitté pour mourir les lieux où je t'aimai...
Sous le saule où l'écharpe annonçait ta présence,
Tu me consacreras le monument des morts:
Le saule redira mes heures d'innocence,
Le tombeau mes jours de remords.
Là tu viendras prier pour une pécheresse,
Si mon pauvre sort t'intéresse,
Si tu daignes porter mon deuil;
Là tu viendras prier, si mon âme est la tienne,
Si tu veux que je t'appartienne
De l'autre côté du cercueil!...
Adieu; car le dernier nuage
Sur mes regards s'est abaissé;
A peine dans mon cœur glacé
Puis-je retenir ton image..
Adieu!... c'est l'adieu sans retour!...
Le vent plaintif du soir et la feuille qui tombe
Le murmureront sur ma tombe!...
Et si mon âme quelque jour
Peut, à force d'aimer, ici-bas redescendre,
Je viendrai t'apparaître, à côté de ma cendre,
Sous le saule de notre amour! —

Cependant du combat les fureurs s'amortissent;

Appesantis de sang, les bras se ralentissent ;
Jeanne d'Arc en rougit, et sa vaillante main
Craindrait de renvoyer la victoire à demain.
Son œil s'arme d'éclairs ; superbe, courroucée,
Debout sur les débris d'une tour renversée,
Une foudre guerrière à ses pieds fume encor ;
Son drapeau livre aux vents toutes ses franges d'or ;
Les promesses de Dieu rayonnent autour d'elle !
Milton n'eût pas voulu de plus ardent modèle,
Lorsque sa main peignit de traits audacieux
Gabriel haranguant les milices des cieux.

—Compagnons, dans vos rangs deux anges m'ont suivie :
L'un, séraphin brillant de l'immortelle vie,
Vient, gardant mon drapeau libre de tout affront,
Raviver de ses feux l'étoile de mon front ;
L'autre, du haut des airs verse sur l'insulaire
La coupe où du Très-Haut fermente la colère.
C'est lui qui sous tes murs, Babylone aux cent tours,
Des quatre points du ciel appela les vautours,
Fit lire à Balthazar les lettres flamboyantes,
Et, tel qu'un ouragan aux ailes tournoyantes,
Sur le sol, ébranlé de ses pas triomphants,
Vint de Sennachérib coucher les éléphants.

Voyez sa lance aérienne
Luire, météore brûlant ;
Suivez ou sa course ou la mienne,

Car nous marchons du même élan.
Il a mes transports, j'ai sa flamme;
Dieu seul est plus grand que mon âme!
La gloire est sur tous mes chemins.
Loin de mes fuseaux exilée,
Les fils sanglants de la mêlée
Se déroulent entre mes mains!...
. . . .

Elle disait, Talbot lance un trait et la blesse;
Ce n'est plus qu'une femme et toute sa faiblesse...
Elle tombe; son front s'est voilé de pâleur:
Tel d'un flocon de neige avril voile une fleur.
Ainsi tombe et gémit la colombe éplorée,
D'une épine légère en volant effleurée.

— Secourez-moi, dit-elle. —
Et, novice aux douleurs,
Comme un enfant timide, elle verse des pleurs.
Sur sa poitrine en feu, qu'un dard cruel tourmente,
S'affaisse avec langueur cette tête charmante.
On voit ses beaux cheveux, tout inondés de sang,
Descendre, dénoués, sur son sein gémissant;
Et son corps s'est glacé sous la mortelle atteinte,
Comme un trépied d'albâtre où la flamme est éteinte.

Des oiseaux qu'au milieu de leurs plus doux concerts
Une éclipse solaire a surpris dans les airs,
Palpitent de frayeur, et sous la verte allée

S'embarrasse, en fuyant, la tremblante volée.
De nos pâles guerriers tel est l'effroi honteux,
Séparés du flambeau qui brillait devant eux.
Dunois leur parle en vain de gloire et d'espérance!
Ce jour allait river les chaînes de la France;
Nos tyrans triomphaient... Mais un cri du vainqueur
De Jeanne d'Arc blessée a ranimé le cœur;
Elle sort du sommeil, et sa main, calme et sûre,
Déracine le trait resté dans sa blessure.

— Mes armes, mon coursier, dit-elle en frémissant. —

D'un lambeau d'étendard elle étanche son sang,
Se relève; et la foule autour d'elle arrêtée
Oppose aux fiers Anglais ce mot : — Ressuscitée!!! —
Ce n'est plus cette femme en pleurs sous son drapeau,
C'est un esprit vengeur élancé du tombeau.
Déjà, déjà partout dans les rangs insulaires
Le spectre tout-puissant des terreurs populaires
Court, se montre, et de loin le fantôme agrandi
Devant ses traits changeants voit fuir le plus hardi :
Tel le ruban qu'on roule et déroule en reptile
Chasse le tigre armé d'une force inutile.

Tout recule, tout cède au regard foudroyant.
Sous des signes de croix l'un se courbe en fuyant;
L'autre jure en son cœur, s'il échappe au carnage,
D'accomplir, les pieds nus, un saint pèlerinage;

L'autre dit qu'un Français du tombeau rappelé,
Un Français que lui-même il avait immolé,
Pâle et les yeux tombés de leur orbite horrible,
Vient encor devant lui d'apparaître, terrible.
Tout un peuple s'enfuit de vertige frappé...
Talbot, le seul Talbot, dans son espoir trompé,
S'arrête... De la soif éprouvant les tortures,
Il boit le sang qui sort de ses larges blessures;
Et contre ses guerriers fuyant de toute part
De sa vaste poitrine élève le rempart.
Seul il résiste : ainsi dans une nuit d'orages,
Immobile au milieu des rapides nuages,
La lune oppose un disque obscur, ensanglanté,
A la fuite du ciel autour d'elle emporté.
Et lorsque enfin, chassé de la poudreuse arène,
Il cède au flot grossi qui le presse et l'entraîne,
Tournant sur les vaincus son courroux belliqueux,
Le guerrier les immole en fuyant avec eux.

Tel, surpris par le cours du torrent indomptable,
Roule avec des troupeaux un tigre épouvantable;
Il s'irrite, il attaque, il déchire en fureur
Tout ce peuple saisi d'une double terreur;
C'est dans du sang qu'il fuit, dans du sang qu'il se plonge;
Sa griffe, en se crispant, hors du gouffre s'allonge;
Au-dessus des flots noirs luisent ses yeux ardents;
D'épais flocons de laine embarrassent ses dents.
L'onde mugit, le couvre, et le monstre sauvage

Sur des corps expirants vient mourir au rivage;
Et du hameau voisin les faibles habitants
D'un regard effrayé le contemplent longtemps.

Vers Talbot cependant la guerrière s'élance :
Les vainqueurs, les vaincus s'arrêtent en silence.
Sans combattre du glaive et sans lancer de dard,
La Vierge a déployé son puissant étendard;
Elle presse sa course, et, brûlante, intrépide,
Enferme le guerrier dans un cercle rapide.
Autour d'un haut rocher tel serpente l'éclair;
Et Talbot, pour saisir ce combattant de l'air
Avec le coursier brun que sa rage aiguillonne,
Sur lui-même, en fureur, quatre fois tourbillonne.
Il veut sortir du cercle, et le veut vainement;
On les croirait tous deux frappés d'enchantement.

—Je te prends à merci; rends-toi, rends-toi, dit-elle.—

L'Italie eût cru voir bondir la tarentelle,
Danse où la jeune fille, au voile pailleté,
Vole autour d'un amant captif de sa beauté.
Cette lutte longtemps se serait prolongée;
Mais invoquant le ciel, dont elle est protégée,
La Vierge en fait descendre un éclair foudroyant :
De lumière aveuglé le cheval tournoyant
Sur le sol à grand bruit s'abat, et l'insulaire,
Vaincu, menace encor son vainqueur tutélaire;

Son vainqueur, après lui vers la terre élancé,
Qui pose un pied de fer sur Talbot terrassé.

Tel l'artiste a montré sur sa toile sublime
Saint Michel combattant le prince de l'abîme.
Lucifer, renversé, lutte, et redresse en feu
Son front tout labouré des vengeances de Dieu;
Il agite sous l'ange aux formes lumineuses,
Comme un oiseau de nuit, deux ailes épineuses;
Et, prêt à retomber dans son ardent cercueil,
Même au fond de sa chute est roi par son orgueil!
Son œil, torve et sanglant, de révolte étincelle,
Une sueur de crime à ses membres ruisselle,
Ses grands muscles rougis se gonflent frémissants;
Et tandis qu'il s'épuise en efforts impuissants,
L'ange, tranquille et fier, semble à peine combattre,
Presse d'un pied brillant celui qu'il vient d'abattre;
Séraphique ennemi, vainqueur éblouissant,
Le couvre de clartés, même en le terrassant;
L'enfer rugit sous lui, mais de ses boucles blondes
Le vent du paradis roule les molles ondes;
Des parfums de l'Éden son aile embaume l'air;
Sa lance, qui triomphe à son premier éclair,
Cherche en vain sur un front abîmé dans la poudre
Une place où déjà n'ait point frappé la foudre;
Et ce léger exploit, ce combat d'un instant
N'interrompt pas son vol vers le Dieu qui l'attend!

Le triomphe était grand, la victoire complète;
Et, sans se reposer, la virginale athlète
Voulait marcher à Reims pour le sacre du roi.
Tous les chefs de l'armée, emplis d'un vain effroi,
Traitèrent hautement Jeanne d'Arc d'insensée;
Mais, vers le but divin allant tête baissée,
Elle partit, et seule aux vieux murs de Chinon
Arriva, soutenant les gloires de son nom,
Pour dire à Charles Sept, endormi dans l'ivresse:

—Reims nous appelle, prince, et déjà l'heure presse;
Plus de discussions, plus de conseils humains;
La garde du Seigneur garde tous nos chemins!
Ma mission s'avance, un retard est funeste:
Reims nous attend, marchons!... tel est l'ordre céleste!—

CHANT NEUVIÈME.

AGNÈS.

L'aube, qui du grand fleuve argente la fraîcheur,
Disperse sur les flots des îles de blancheur;
Et l'ombre fugitive, en repliant ses voiles,
Fait du sein de l'aurore une tombe aux étoiles.
On voit, comme tracé par une habile main,
Courir à l'orient un long trait de carmin;
Et tel qu'un roi guerrier, à l'armure éclatante,
Qui changerait le monde en sortant de sa tente,
Le soleil monte, agile et de feux écumant;
Pour le transfigurer s'ouvre le firmament.
Le matin, regardant ses belles favorites,
Met une perle au front des reines-marguerites.

L'abeille, dont le vol agite leurs couleurs,
N'ose encore aspirer que l'haleine des fleurs,
Et des moissons de miel retarde les délices
De peur de se noyer au fond de leurs calices.
Les grands pavots flottants penchent vers le sillon
Leur corolle qui tremble au poids d'un papillon.
La volante araignée, au corset prismatique,
En fils aériens dessinant leur portique,
Sur la pointe d'une herbe, où luit un diamant,
De ses palais de gaze assied le fondement.
Les bleuâtres lotus et les nénuphars jaunes,
Du long ruisseau voilé qui fuit au pied des aulnes,
Se levant à la fois, viennent pour l'épouser
Surprendre le printemps à son premier baiser.
Ainsi qu'un front d'élu sous les splendeurs du nimbe,
La spirée a dans l'air dressé son blanc corymbe;
L'adonis, aux couleurs et de sang et de feu,
S'éveille, en ravivant les blessures d'un dieu,
Et la chaste ancolie abandonne au zéphyre,
Pour s'y désaltérer, ses coupes de porphyre.
Les lis, rois de Judée, en frissons de bonheur
De se trouver si purs rendent grâce au Seigneur.
Sur les amarillys bourdonne l'éphémère.
Comme une jeune fille à l'insu de sa mère,
La circie, aux reflets d'un miroir argenté,
Contemple dans les eaux sa changeante beauté,
Et semble, en redressant ses tiges nuancées,
Emprunter à l'orgueil de coupables pensées.

Des crépis ondoyants les panaches pourprés
Damassent de leurs feux la bordure des prés;
Et de tous ses rayons brille la jacobée,
Étoile au firmament pour nos champs dérobée.
Belle de son effroi, la sensitive en fleur,
Où l'âme humaine semble avoir mis sa pudeur,
Tremble et n'ose écouter les amoureuses notes
Qu'aux pointes des rosiers échangent les linotes.
Les sphinx, en déployant leur aiguillon arqué,
Font sur les grands œillets planer leur vol musqué.
Des champêtres refrains les buissons se souviennent;
Les esprits du printemps de toutes parts reviennent.
A travers l'églantier aux bouquets épineux,
Mille apparitions, fantômes lumineux,
Glissent en se jouant, et sur l'eau des fontaines
Brisent de leurs clartés les formes incertaines.
On voit s'épanouir, de moment en moment,
Des fêtes du matin le frais enchantement.
Fiers de leurs clochers d'or, les liserons verdissent;
Aux contours des chemins tous les bluets grandissent;
Sous les beaux marronniers aux bras touffus et lourds,
La scrofulaire étend ses conques de velours;
L'ophris, en balançant sa tête bigarrée,
Semble faire envoler une mouche azurée,
Et l'humble réséda, qui rampe sur le sol,
Cherche l'astre du jour avec le tournesol.
La chaleur expansive à grands flots se révèle,
Et l'ange tout fleuri de la saison nouvelle

Vient, de son long sommeil pour six mois éveillé,
Réaliser l'éclat de son rêve émaillé.
Il vient d'un vol vermeil former de mousse et d'ambre
Ses doux trésors de mai dissipés par septembre,
Et tresser de jasmins que l'iris nuança
Sa couronne où jamais son front ne se blessa.
Sa verte chevelure, ombrageant les pelouses,
Du saule d'orient rend les branches jalouses.
Triomphant des frimas et des sombres autans,
Rédempteur de l'hiver dont il fait le printemps,
Dans des touffes de rose il berce l'espérance;
De son corps de rayons la belle transparence,
Prêtant ses clartés d'ange à la jeune saison,
Vient, en le parcourant, rajeunir l'horizon,
L'horizon embaumé qui porte ses insignes,
Zodiaque de fleurs dont il traça les signes!
Il vient, descend, remonte et, nous rendant l'Éden,
Son pied, en se posant, fait éclore un jardin;
Son haleine de miel parfume son empire;
Le monde végétal dans ses voiles respire;
Il ouvre d'un regard le bouton calme et frais;
Il voit au cœur d'un gland l'avenir des forêts,
Et, s'admirant lui-même en sa robe de moire,
Dans ses bouquets d'un jour il met toute sa gloire.
Sous les rameaux du tremble il voltige; il entend
L'oiseau qui parle à Dieu dans son nid palpitant;
Il entend se mêler aux longs bruits de l'abeille
Le chant des rossignols éclos dans sa corbeille.

Son écharpe flottante, en caressant les airs,
Ajoute une harmonie à ces divins concerts,
Et parfois, immobile, il retient son haleine
Pour surprendre un secret aux herbes de la plaine;
Puis il reprend son vol; il s'élance en vainqueur;
Un soleil plus ardent épanouit son cœur.
Il rase la verdure, et son aile odorante
Disperse au sein des airs sa couche d'amarante;
Il grandit, en passant, le front des jeunes blés,
Gonfle l'or résineux des bourgeons étoilés:
On dirait que son souffle, où la vie étincelle,
Puise à flots éternels dans l'âme universelle;
On dirait que sa main, au lumineux contour,
Écrit avec des fleurs le livre de l'amour!...

De ces enchantements l'enivrante féerie
Du Dauphin et d'Agnès berçait la rêverie;
L'un sur l'autre appuyés et d'espoir palpitants,
Ils marchaient dans la vie, en oubliant le temps...
Quand Jeanne d'Arc parut, forte et victorieuse,
Agnès trembla, pâlit et, toute sérieuse,
Attacha sur la Vierge un regard attristé,
Sans démentir le nom de dame de beauté.

Mais sentant dans son sein naître la jalousie,
De l'entretenir seule elle eut la fantaisie.

Elle espérait, peut-être, enseigner les secrets
De ses folles amours à l'enfant des forêts;
A la fille des champs parler la voix du monde,
Jeter ses bruits menteurs à la paix qui l'inonde,
Étourdir son extase et, loin du firmament,
Refaire un paradis à cet ange charmant.

Afin d'interroger son sommeil prophétique,
Elle la fit venir en son manoir gothique.

Son voile aux yeux d'Agnès la cachait à moitié.
Sublime d'innocence et presque de pitié,
Déjà, sans le savoir, la douce paysanne
D'une lueur du ciel frappait la courtisane.
Sur son corsage bleu croisant ses chastes mains,
Qu'imprégnait de parfums l'ombrage des jasmins,
Elle attend immobile, et sa tête angélique
Couronne saintement sa pose évangélique.

AGNÈS.

Je ne vous croyais pas aussi belle que moi!

JEANNE D'ARC.

Vous vantez des attraits périssables; pourquoi?
Comme un esprit du mal caché sous une étoile,
Notre âme quelquefois prend la beauté pour voile.

AGNÈS.

De ces âpres leçons quittez l'austérité;
Laissez, pour mon orgueil, sa gloire à la beauté!
Je consacre à l'amour la fête de la vie.

JEANNE D'ARC.

Moi, j'adore la France après l'avoir servie.

AGNÈS.

Je vois poindre des fleurs sous chacun de mes pas.

JEANNE D'ARC.

Les fleurs ont des poisons que l'on n'aperçoit pas!

AGNÈS.

Viens essayer tes yeux sur nos beaux gentilshommes.

JEANNE D'ARC.

Madame, j'eus toujours peur de l'amour des hommes.

AGNÈS.

J'ai le Dauphin de France à ma suite enchaîné.

JEANNE D'ARC.

J'ai mon ange gardien de rayons couronné.

AGNÈS.

Des suprêmes honneurs mes pieds touchent la cime.

JEANNE D'ARC.

Le triomphe un moment vous cache la victime.

AGNÈS.

Un paradis terrestre autour de moi sourit.

JEANNE D'ARC.

Ce fut dans ce séjour que la femme périt.

AGNÈS.

Garde ces vains discours pour ta blanche madone!

JEANNE D'ARC.

Vous aurez votre part des larmes que Dieu donne;

Je l'espère du moins!...

AGNÈS.

Jeune fille, écoutez :
Je ne sais parmi nous qui vous représentez ;
Je ne sais quel pouvoir vous dicte vos oracles.
A mes yeux la beauté vaut mieux que les miracles.
Ainsi donc, écoutez : je vous aime et je veux
D'un lis de mes jardins orner vos noirs cheveux ;
Je veux vous voir, brillant du jour qui m'environne,
Au lieu d'une auréole avoir une couronne.
Oui, j'aime Jeanne d'Arc, et je veux l'avertir
Qu'elle n'a pas un roi pour en faire un martyr.
Il n'ira pas à Reims... Quelle démence insigne!
Braver tant d'ennemis pour conquérir un signe ;
Attirer sur le roi mille périls mortels!...
Est-ce pour l'immoler qu'on le mène aux autels ?...
Pourquoi tenter si loin une vaine conquête ?
Vos exploits du monarque ont couronné la tête :
Ce signe doit suffire, et l'autre est un écueil
Qui nous exposerait à sacrer un cercueil!...

JEANNE D'ARC.

Ah! madame!...

AGNÈS.

Écoutez, écoutez d'un front calme :
Souvent la trahison germe sous une palme,
Jeanne d'Arc, et l'on craint peut-être avec raison...

JEANNE D'ARC.

D'une marche vers Dieu faire une trahison!

Charles Sept n'est qu'un roi, mais non pas une hostie!
Transformer en poison le pain d'eucharistie,
Et, comme à mon pays, infidèle au Seigneur,
Associer son temple à ce grand déshonneur!!!...
D'un soupçon si cruel pourquoi me faire injure?

AGNÈS.

Je ne t'accuse point de crime, de parjure.
Tes exploits, Jeanne d'Arc, ont été trop vantés,
Et contre trop d'orgueil tes pas se sont heurtés
Pour n'avoir pas rendu ta perte irrévocable.
Tout rival abaissé se redresse implacable,
Change sa honte en fiel et, prompt à nous trahir,
Se distrait d'un affront à force de haïr.
Tremble donc, si ce n'est pour Charles, pour toi-même.
Vous êtes tous les deux placés au rang suprême!
Tremble!.. de tes périls moi-même j'ai frémi:
Chacun de tes lauriers te fait un ennemi!
Iras-tu, pour tromper tant de haines fatales,
Demandant un asile à tes forêts natales,
Quittant pour tes troupeaux tes combats de géant,
De ton triste passé ressaisir le néant;
Habiter le désert, sans être Madeleine,
Et suspendre ta vie à tes fuseaux de laine?
Toi, toi si haut montée en ton vol protecteur,
Au marais de l'oubli tomber de ta hauteur?
Attendre, obscurément, loin de toute louange,
Que des cheveux blanchis déparent ton front d'ange,
Et traîner dans l'étable un blason azuré

Que de trois fleurs de lis la guerre a décoré?
Non!... Par trop de regrets tu serais poursuivie;
Ta palme d'un moment dévorerait ta vie;
Tu ne trouverais plus tes extases d'enfant:
Ces modestes bonheurs, ton nom te les défend!
Un nuage éteindrait, sous la bleuâtre voûte,
Les constellations qui dirigeaient ta route;
Tes yeux, habitués aux larges horizons,
Tes yeux, désenchantés, pâliraient les gazons;
Et ton rêve d'un jour, étoilé par la gloire,
Autour de tes lauriers rendrait la nuit plus noire.
Viens, comme moi brillante et dame de beauté,
Essayer sur ton front ma jeune royauté;
Viens prendre mes leçons, accepte ma tutelle:
Tu deviendras charmante, en restant immortelle.
Je puis te protéger, et je le veux... ici
Va, l'amitié d'Agnès est une palme aussi;
Et quand de tes exploits on ne veut pas t'absoudre,
Mon voile peut suffire à garder de la foudre!
Ne baisse pas les yeux... je ne te trompe pas:
Nous aurons des tournois plus beaux que tes combats,
Et sous les plis flottants de nos rideaux de moire,
De douces visions plus belles que la gloire!
Fuis un trépas sanglant, fuis un destin jaloux;
Viens parler mon langage aux mortels à genoux;
Fuis un trépas sanglant, fuis le gouffre où tu tombes:
Le martyre est trop lourd sur l'aile des colombes!...
Nos barons contre toi semblent se déclarer;

Ils te pardonneront en pouvant t'adorer.
Tu sentiras, crois-moi, fière du nom d'amante,
Combien dans notre sang la jeunesse fermente,
Et combien sont unis par des liens puissants
Et l'ivresse de l'âme et les frissons des sens.
Sur les tapis soyeux où leur beauté s'abrite,
Les grands adoreront tes pieds de favorite,
Si tu vis dans mon air, si tu vis dans mes fleurs...
Dieu ne veut pas, enfant, qu'on aime tant les pleurs!...

JEANNE D'ARC.

Madame, nous suivons deux différentes voies.
Que vous ai-je donc fait pour m'admettre en vos joies?
Que vous ai-je donc fait, moi brebis du Seigneur,
Pour venir m'effrayer avec votre bonheur,
Pour venir me troubler jusqu'en ma propre estime,
Et me tendre la main du fond de votre abîme?...
Des ennemis cruels m'attendent en ce lieu?
La crainte a peu de place en un cœur plein de Dieu!
Vous parlez de périls!... les lis de mon village
Exhalent plus d'encens après un jour d'orage,
Et le rameau du baume, entre nos mains froissé,
Ne donne des parfums que lorsqu'il est blessé.
Vous parlez de périls!... j'en accepte l'augure :
Mourant pour son pays, la mort nous transfigure;
Et lorsque, ainsi que vous, on veut me protéger,
Je tremble du secours et non pas du danger!
Car, madame, il faudra, croyez-en ma parole,
De vos félicités qu'un jour on vous console.

Ce luxe, ces palais ivres de volupté,
Ce nom resplendissant de dame de beauté,
Ces chasses où le roi, qui dans vos bras soupire,
A côté du cerf blanc met à mort son empire;
Tous ces enchantements courberont votre orgueil
Quand il faudra porter tout le poids de leur deuil!...
Moi, j'ai mis mes trésors dans les saintes aumônes.
Loin de vos beaux jardins, entourés d'anémones,
Je puis aller revoir l'herbe verte des prés;
C'est la seule vertu qui fait des jours dorés.
Le cœur seul est réel, le reste est apparence :
Notre œil aux horizons donne leur transparence...
Ce n'est pas pour mon sort, Agnès, qu'on doit trembler!
De Madeleine, ici, tu viens de me parler :
Madeleine autrefois, enchaînée à tes songes,
Des voluptés du sang adorant les mensonges,
Voyait, ainsi que toi, les grands à ses genoux;
Aucun pli ne rendait son lit de fleurs moins doux!
Sais-tu si les transports où ta force s'énerve
Tenant, comme les siens, un miracle en réserve,
S'arracheront un jour de la couche des rois
Pour laver leur souillure au torrent de la croix?
As-tu laissé grandir, durant tes nuits de flamme,
L'orgueil de tes cheveux pour balayer ton âme?
Parmi tous les parfums qu'on brûle en ta faveur,
En as-tu mis à part pour les pieds du Sauveur?
Toi, toi dont l'avenir de vanités se pare,
Sais-tu si le poison qu'un Dauphin te prépare

Te laissera le temps d'aller à Saint-Denis
Pour changer tes colliers en chapelets bénits?
Sais-tu ce que ton Dieu te garde, fille d'Ève,
Et quel vent de la mort pour t'emporter se lève?
Dame de Fromenteau, favorite des lis,
Tu venais m'effrayer, et c'est toi qui pâlis!...
Pardon... L'éternité, dans ces belles demeures,
N'a voulu qu'un moment vous distraire des heures.
Le démon vous dicta peut-être de me voir :
De vous parler ainsi Dieu me fait un devoir!
Moi, sous votre bonheur si je m'étais courbée,
Si j'avais pu descendre où vous êtes tombée,
Je le dis hautement, je voudrais, sans effroi,
Me croire presque reine en souriant au roi.
Si Dieu, m'abandonnant, avait chargé ma tête
Des malédictions de votre longue fête,
Et si j'avais osé, facile à m'attendrir,
En vivant comme vous commencer de mourir,
J'aurais voulu, du moins, tourner vers la patrie
Tous les égarements de mon idolâtrie;
J'aurais voulu du moins, dans un élan vengeur,
Qu'un laurier de la France eût voilé ma rougeur;
Coupable d'une erreur, mais toujours généreuse,
J'eus mis à plus haut prix ma défaite amoureuse;
Et, manquant aux devoirs que vous avez trahis,
La perte de mon âme eût sauvé mon pays.
Ce roi, dont vos langueurs amollissent l'ivresse,
Eût puisé l'héroïsme aux bras de sa maîtresse!

On ne m'aurait point vue aimer stérilement:
La chute de la femme eût relevé l'amant;
Et j'aurais pu du moins, à m'absoudre moins prompte,
Regarder son éclat pour ne pas voir ma honte!
Alors, peut-être alors et nul ne dira non,
Mon pays indulgent eût fait grâce à mon nom;
Presque auprès des vertus qui vont la tête haute,
Dans sa reconnaissance il eût admis ma faute;
Et, jetant sur mon cœur un voile de pitié,
Aux justices de Dieu m'eût soustraite à moitié!...
Le roi vient, je m'éloigne... —

Et dans la verte allée,
De fleurs, de franges d'or et d'ombrage voilée,
A retenti soudain un bruit de boucliers:
C'était le roi, suivi de trente chevaliers.

— Belle Agnès, trois Anglais, fameux par leur vaillance,
Ont devant mes jardins osé planter leur lance.
Oubliant qu'en ces murs est renfermé Dunois,
Donnant le nom de fête à leurs sanglants tournois,
Ils veulent, disent-ils, orgueilleux de leur taille,
Venger dans un duel l'affront de la bataille:
Nous l'avons accepté; paré de vos couleurs,
Nous le présiderons sur des balcons de fleurs.
Daignez en être reine, et soyez toujours mienne. —

Agnès répond:

— L'anneau d'une Bohémienne
M'a prédit autrefois, — je l'avais oublié,
Mais à ce talisman tout mon sort est lié —
M'a prédit autrefois, me sachant l'âme aimante,
Que du VICTORIEUX je deviendrais l'amante.
Je l'avais oublié, je saurai m'en punir;
Adieu, mon inconstance est dans ce souvenir!...
Vous êtes un chasseur plus grand que tous les autres;
Nemrod lançait des traits surpassés par les vôtres;
Explorez de vos bois les sentiers si connus;
Diane dans ses jeux console de Vénus.
Moi, de l'anneau d'azur acceptant le miracle,
Je dois changer d'amour pour confirmer l'oracle.
Le duel de demain, oui, j'en fais le serment,
Laissera la victoire élire mon amant. —

Elle dit et s'enfuit...

Telle, d'un trait qui tue,
La foudre fait d'un homme une pâle statue;
Tel, l'adieu sardonique au jeune roi jeté
Le frappe de pâleur et d'immobilité.
Il se tait... il apprend, de son bonheur en cendre,
Jusqu'où l'oubli de soi put le faire descendre;
Méditant, s'égarant de projets en projets,
Il n'ose plus lever les yeux sur ses sujets;
Il pleure, et, désarmé parmi ses hommes d'armes,
Il contemple sa chute au miroir de ses larmes!...

Puis du fond de son sein sort un rugissement.

Dans un bouclier fait d'un large diamant,
Le front blémi d'amour et de parfums humide,
L'héroïque captif enchanté par Armide
Contempla ses destins un moment avilis;
De son linceul de honte il arracha les plis;
Il s'élança d'un bond vers sa grande entreprise,
Portant dans ses regards Jérusalem conquise,
Et fit évanouir à leur éclair soudain
Tout l'enfer évoqué pour créer son Éden.

Tel le jeune monarque et frémit et se dresse.

— A force de l'aimer j'ai perdu ma maîtresse!...
Messire de Dunois, les cœurs sont inconstants.
Vous verra-t-on demain parmi les combattants?
Aux doux regards d'Agnès on vous dit très-sensible;
Le roi, pour son rival, admet un invincible.

— Je craindrais...

— Combattez, ce n'est point me trahir.

— Sire, permettez-moi de vous désobéir;
Agnès m'appartiendrait.

— Agnès, c'est un beau rêve!
Conquérir son bonheur à la pointe du glaive!

L'espérance est brillante et devrait vous tenter.
Dunois d'un peu de sang n'ose-t-il l'acheter?

— Le respect d'un refus m'impose la contrainte.

— Le respect quelquefois sert de voile à la crainte.

— Merci de cet affront!... Prince, je combattrai.

— Pour un duel à mort que tout soit préparé.
Moi, je m'absente; adieu... Tentez cette conquête:
Il ne me convient plus de présider la fête. —
....
....

La nuit passa sereine, et dans son lit vermeil
La buccine éclatante éveilla le soleil.
Salut, source du feu, soleil! clarté féconde,
Gloire du ciel, brillant sur les gloires du monde!
Salut, toi qui donnais, gardé d'un chérubin,
La lumière pour âme au colosse thébain,
Ou que déifiait Zoroastre le mage,
En portant sur son sein ta fraternelle image!
Salut encor, soleil, impérial flambeau,
Rappelant chaque jour ce globe du tombeau,
Et, comme l'Éternel devant tout ce qui passe,
Remplissant de toi seul l'infini de l'espace.

Olympie autrefois t'invitait à ses jeux;
Tes coursiers enviant l'hippodrome orageux
En respiraient la poudre, et semblaient y descendre
Pour y prêter leur vol aux coursiers d'Alexandre;
Tu veillais aux plaisirs de l'homme, et sur les flots
Ton sourire, enflammant les pompes de Délos,
Loin du vaisseau fleuri renvoyait les tempêtes;
Le Capitole altier te dédiait ses fêtes;
Et tes rayons sacrés, lumineuse faveur,
Doraient les carrousels de l'Alhambra rêveur.
Lève-toi maintenant sur un plus beau trophée
Que les palmes du Tibre ou celles de l'Alphée!
Traçant de toutes parts d'invincibles sillons,
Viens faire étinceler nos flottants pavillons
De ces mille couleurs que le matin arbore,
Pour suspendre leur gloire aux tentes de l'aurore.
Couvre, astre voyageur, de ton éclat changeant
Les écuyers portant chapels de fils d'argent;
Les rois d'armes, pressant la pourpre de leurs selles,
Rayonnants d'écarlate et bordés d'étincelles;
Les coursiers luxueux de franges d'or chargés,
Et de plumes d'autruche en triomphe ombragés;
Et les cuissards d'acier et les cottes de mailles,
Les drapeaux vétérans, panaches des batailles,
Qui dressent dans les airs, en leurs plis tout usés,
L'énergique beauté des fronts cicatrisés!
Ces casques, ces brassards luisants, pompe hardie
Qu'un seul de tes regards transforme en incendie;

Et ces hommes, vêtus de fer, que nous voyons
Venir doubler leur nombre aux feux de tes rayons.
Soleil! toi qui trempais, comme l'a dit Eschyle,
Des flammes d'Apollon le bouclier d'Achille,
Et celui d'Étéocle, ayant dans les combats
Cette devise : — Mars ne m'arrêterait pas! —
Aux accents de l'airain, aux bruits de la fanfare,
Dans l'orage guerrier viens briller comme un phare;
Viens faire étinceler, terribles ou galants,
Les emblèmes choisis des écussons parlants :
Tes flammes, ô soleil, n'en seront point flétries;
Les grands cœurs sont garants des belles armoiries.
Viens faire étinceler tous les amas croissants
D'emblèmes amoureux, de signes menaçants.
Viens faire étinceler, sans craindre qu'il chavire,
Sur le sein de nos preux ce merveilleux navire,
Ce signe que le ciel avait dans son blason
Avant que saint Louis l'empruntât à Jason;
Les croix, les besants d'or, le lis, blancheur pudique
Prêtant aux rois français son emblème héraldique;
Et l'épervier de fer si noblement lancé;
Deux palombes, le sein par un dard traversé;
Et l'ordre de l'Espoir, honneur évangélique;
Et l'hermine mourant d'une mort symbolique;
Le grand collier vairé, le lion à genoux,
Portant ces mots gravés : — Je suis terrible et doux; —
La merlette, enseignant que sous le cimeterre
Les preux doivent un membre aux chances de la guerre;

L'ordre du Bain, venu des fêtes d'Éleusis;
L'écusson de Paris fait d'une nef d'Isis;
Et les deux ailes d'or, marque illustre et bénie,
Donnant, en champ d'azur, un blason au génie;
Et l'ordre immaculé du pâle bienheureux,
De Lazare, disant : — Prenez soin des lépreux;
Et n'oubliez jamais, sur la terre où nous sommes,
Que l'amitié de Dieu ressuscite les hommes. —
Et l'ordre des Épis, nous montrant pour leçons
Que tout chevalier doit respecter les moissons;
Et l'anneau qui scintille entre deux becs de cygnes;
Le trait que les Larchers avaient dans leurs insignes;
Les loups dont les Louviers font leur marque d'orgueil;
L'arc-en-ciel des Leiris ou l'Argus des Santeuil;
Les trois ruches d'argent des Mellet, et sur sable
La croix blanche d'Albon, la croix impérissable!

Viens!... ce n'est pas ici, sous le flottant velours,
Le pas d'armes que vit la fontaine des Plours,
Ni la joute courtoise, aux blondes adressée,
Du tenant solitaire à la lance émoussée;
Ni celle du Héron-volant, ni dans Saumur
L'emprise dédiée au grand dragon d'azur.
Ici les coups vont droit au cœur, et dans ce drame
On apporte sa mort pour hommage à sa dame!
Soleil, viens contempler cet illustre débat :
Jusques à ta hauteur élève ce combat!

Viens armé de tes feux, pour parer notre histoire,
Faire de la lumière une sœur de la gloire ;
Traverse de rayons les faisceaux de lauriers.
Monarque étincelant de nos exploits guerriers,
Sur le front des vainqueurs posant ton diadème,
Dans un de leurs regards viens te mirer toi-même ;
Prends-les dans ta famille, et jette avec amour
Ton immortalité sur ce défi d'un jour !

Jadis quand trois soldats, que l'histoire renomme,
Doublaient dans un combat l'humble berceau de Rome,
Dès le lever du jour, deux cent mille Romains
Autour du grand exploit venaient battre des mains,
Balançant dans les airs et sur leur front superbe
La louve maternelle avec le faisceau d'herbe.
Ainsi de toutes parts, et baron et vilain
Accourent, sous drap d'or ou vêtement de lin.
Sur les mille gradins du large amphithéâtre,
Les dames, admirant leurs belles mains d'albâtre,
Écartant à demi les voiles de leurs fronts,
Disaient :
— Dunois combat et nous applaudirons —

Agnès les présidait... Agnès au milieu d'elles
Rêvait, en se rangeant parmi les infidèles ;
Et, quand tous les regards venaient l'environner,
S'effrayait du bonheur qu'elle devait donner.

Son serment sur son cœur pesait comme un supplice.

. . . .

Déjà les trois Anglais descendent dans la lice.
D'abord c'était Loclin, chef de neuf cents soldats,
Loclin, colosse armé, frère de Glacidas;
Il le pleurait toujours, et montrait sur ses armes
Un rameau de cyprès avec de blanches larmes.
Puis c'était Tirconel, qui sur son sein portait
Deux licornes d'argent dont le front se heurtait.
C'était Salisbury, comte et pair d'Angleterre,
Étalant pour emblème une rouge panthère,
Ayant dans ses yeux fiers ses belliqueux succès,
Et sur son écusson : — J'ai soif du sang français! —

. . . .

Pour relever leur gant, dans la lice s'avance,
Les cheveux tout baignés des parfums de Provence,
Aymar, pressant les flancs d'un farouche étalon;
Il était surnommé le guerrier d'Apollon.
La beauté, ce rayon de l'essence première,
Avait sur ce jeune homme épanché sa lumière;
A l'heure des combats, de son front plein de feu
L'orageuse pâleur était celle d'un dieu!
Il s'avançait rapide, et d'un flatteur murmure
Les dames accueillaient l'immortel sous l'armure.
Dunois l'accompagnait. Le troisième tenant
Qui devait, en champ clos, répondre à tout venant,
Comme s'il eût déjà vu son heure suprême,
Semblait sous son armure être en deuil de lui-même.

Arrivé le matin du féodal manoir,
Noire était sa cuirasse, et son bouclier noir
Présentait un phénix, symbole de son âme,
Avec ces mots : — Je meurs et renais dans la flamme. —
Un léger coursier noir sous lui mordait le frein ;
Nul ne savait son nom : sa visière d'airain
Sur son front nuageux avait été baissée,
Et son blason lui seul trahissait sa pensée:
Sous le deuil menaçant du panache onduleux,
Sinistre, il rappelait ces héros fabuleux,
Ces fantômes guerriers, ceints d'une sombre écharpe,
Qui traversaient l'orage évoqués par la harpe,
Lorsque l'aveugle barde, aux longs cheveux flottants,
Recrutait dans la mort de nouveaux combattants.

Le duel commença multiple, impitoyable :
Des six fiers champions le choc fut effroyable ;
L'arène en retentit ; mais cinq lances de fer,
Chacune sur la targe allumant son éclair,
Volèrent en éclats sans ouvrir de blessure :
De celle du géant l'atteinte fut plus sûre ;
Aymar tomba du coup... son coursier bondissant
Vint flairer le cadavre, et s'enfuit, hennissant.
Sous un signe de croix les dames frissonnèrent.
Tyrconel et Loclin sur Dunois s'acharnèrent ;
Et Dunois, souriant au combat hasardeux,
Dit au chevalier noir :

— Laisse-les-moi tous deux. —

Mais lui dans ce duel, la main de sang trempée,
Rétablit l'équilibre en un seul coup d'épée ;
Et Salisbury mort vint d'un bond fraternel
Pour réponse à Dunois défier Tyrconel.

. . . .

. . . .

Muse ! fais emporter, toi ma seconde mère,
Mon poétique char par les coursiers d'Homère,
Afin que ces grands coups brillent plus éclatants
Au blason de la guerre et dans la nuit des temps !
Viens jeter l'Iliade en ce combat célèbre,
Toi dont le vol s'étend du Jourdain jusqu'à l'Èbre !
Descends, frappe mon front du sceptre aérien :
Où tes chants ont passé, la mort ne peut plus rien ;
Et sur l'autel sonore où l'encens des vers fume
L'oubli ne reprend plus ce que ta lyre exhume !
Toujours à l'héroïsme on te vit t'allier :
Tasse écrivait ses vers sur un dur bouclier.
Sous le ciel des beaux noms, que ton éclair sillonne,
Ta voix fut de tout temps un écho de Bellone ;
Viens, donne à mon géant les traits d'Adamastor,
Avant que sur la poudre il tombe, comme Hector !...

Dunois était blessé; son rival, en silence,
Jusqu'au cœur du héros cherche à darder sa lance;
Le bâtard d'Orléans l'évite, mais l'acier
Pique en sa profondeur la gorge du coursier;
Et le coursier, sentant l'atteinte meurtrière,
De sa tête de fer rejetée en arrière
Meurtrit au front Dunois, qui, de feux ébloui,
Sur les crins tout sanglants se penche évanoui.
O Dunois! tout un peuple en jette un cri d'alarmes!...
Mais le chevalier noir est ton compagnon d'armes,
Et, pour égaliser encor le fier défi,
Un second coup d'épée à son bras a suffi.

—La lutte est plus illustre ayant moins d'adversaires,
Répète le géant; quand l'aigle ouvre ses serres,
Je te le dis à toi, fantôme au noir cimier,
Le faucon triomphant prend le vol du ramier.
Avant de défier ceux que tu viens d'abattre,
Pourquoi ne m'as-tu pas choisi pour te combattre?
J'eusse épargné, crois-moi, leur mort à ta fureur;
Ta victoire est l'effet d'un instinct de terreur.
Tremble donc, chevalier de la nuit; car mon frère
Te garde la moitié de son lit funéraire.
Tremble; car en ce lieu, d'un éternel trépas
L'emblème du phénix ne te sauvera pas;
Et le cyprès vengeur dont je porte une branche
Déjà, pour l'ombrager, sur ta tête se penche. —

Il dit et prend du champ... Un héraut désarmé
Emporte dans ses bras Dunois inanimé;
Puis les coursiers perdus dans des torrents de poudre
Tous deux au même instant partent comme la foudre,
S'élancent l'un vers l'autre, et, sous leurs cavaliers,
Se heurtent à la tête ainsi que deux béliers.
Un sang noir vient souiller l'écume de leur bouche;
L'épouvantable choc sur la terre les couche;
Ils tombent comme un plomb. Le pied des deux guerriers,
Pour en sortir plus tôt rompant les étriers,
Se dégage!... chacun dans sa hauteur se dresse,
Et du chevalier noir l'étincelante adresse
Longtemps de toutes parts assiége, sans faiblir,
Le colosse d'airain qu'il cherche à démolir.
L'Anglais, en déployant sa formidable taille,
Veut dans ses bras de fer étouffer la bataille;
Mais ses efforts sont vains, et jadis Beaumanoir
Eût dit parmi les Trente : — Honneur au casque noir! —

. . . .

Comme un drapeau de plus, déployant leur écharpe,
Sans pitié pour l'Anglais que sa fureur écharpe,
Les dames, l'œil avide et le sein frémissant,
Font pleuvoir des bouquets qui seront teints de sang.
Honneur au casque noir!... La cymbale stridente
Frappe les sens émus, comme une strophe ardente;
Et la buccine éclate, et de mille clairons
La fanfare dans l'air bondit sur tous les fronts :
Fanfare métallique, harmonieux orage

Qui jette dans le sang la fièvre du courage,
Électrise la guerre, et, dans ses larges flancs,
D'un CRESCENDO de gloire enfle les flots brûlants.
O gloire! qu'ils sont beaux les jours que tu colores!
L'oreille, en frissonnant, boit les ondes sonores;
Et le chevalier noir, sur son coursier fougueux,
Retrempe ses fureurs dans les bruits belliqueux.

Honneur au casque noir!... Et la foule onduleuse
S'agite autour de lui, comme une mer houleuse;
La beauté lui sourit, la gloire bat des mains;
L'éblouissant fantôme est sur tous ses chemins.
Ah! dans ces fiers duels, parures d'une fête,
Tout danger disparaît voilé par la conquête.
Si l'on tombe expirant, les dames de beauté
Nous font de leurs regrets une immortalité;
On meurt déifié par des lèvres de rose;
La splendeur du trépas devient l'apothéose!...
Et le chevalier noir, qu'aucun péril n'abat,
Pour atteindre la palme élevait le combat.
Sous les regards d'Agnès tout lui semblait possible:
C'était pour vaincre Agnès qu'il était invincible;
Et l'ardent champion tenait pour déshonneur
Que la bataille osât retarder son bonheur.
Aussi pour en finir dans sa lutte guerrière
D'un élan de lion il se jette en arrière,
Se découvre, et l'Anglais, qui se croit triomphant,
Vers lui, la pointe au cœur, jusqu'à terre se fend;

Mais lui du spadassin a rabattu le glaive;
Son épée, en fureur qu'à deux mains il élève,
Pareille au lourd marteau dont s'arme un forgeron,
Avant que le géant aït redressé le front,
Tombe retentissante, et ce coup de tonnerre
Termine, en l'illustrant, la joute sanguinaire.
Sanglant, le casque ouvert, le crâne fracassé,
Près de son coursier mort Loclin est terrassé...

— Je devrais immoler quiconque me défie;
Mais je n'ai pas le temps de t'arracher la vie, —
Dit tout bas le vainqueur... Il s'est précipité;
Brûlant, aux pieds d'Agnès son âme l'a jeté.
Et le voyant ainsi, la douce châtelaine,
Sous son voile argenté qui parfume la plaine,
Et triste et rougissante et le regard baissé,
Se lamente déjà du serment prononcé!...
Agnès craint, sous l'azur du corsage de moire,
D'avoir brisé son cœur pour enfanter la gloire,
Et de montrer à tous, victime de l'honneur,
La reine de la fête en deuil de son bonheur.

— Grâce, chevalier noir; l'effort est impossible:
Ne réclamez de moi que le nom d'invincible;
Grâce! allégez mon sein du poids de mon serment:
La gloire ne vaut pas qu'on perde son amant.
Grâce! car chaque jour à vos vœux plus rebelle,
Mes pleurs m'empêcheraient de vous paraître belle;

Voyez mes yeux éteints, voyez mon front pâli :
J'ai voulu par orgueil essayer de l'oubli ;
Mais du plus doux passé l'oubli fait une cendre ;
Dans ce tombeau du cœur je ne veux pas descendre !
Les anges ont le ciel, les femmes ont l'amour ;
Et j'ai besoin d'aimer pour vivre encore un jour.
Dame de Fromanteau, sans nulle repentance,
A mes autres erreurs j'ajoute la constance ;
Toujours auprès de moi vous vous trouveriez seul,
Et mon voile flottant vous serait un linceul !
Si l'on me séparait du roi, veuillez me croire,
Mes jours ressembleraient à votre armure noire ;
Et sans jeter sur vous aucune de mes fleurs,
C'est moi, chevalier noir, qui prendrais vos couleurs !
Grâce ! grâce !... —

Mais lui, s'enivrant de ses larmes :

— Ton serment, belle Agnès, est gravé sur mes armes.
Tu m'appartiens ; regarde. —

Et le casque, arraché
Du front qu'à tous les yeux l'airain tenait caché,
Laisse voir, libre enfin de son lâche égoïsme,
Charles Sept par l'amour montant à l'héroïsme ;
Charles Sept, couronné de son bras, de ses droits,
Absolvant dans Agnès les maîtresses des rois ;
Digne de Jeanne d'Arc, et dans de saintes flammes

Transfigurant son nom entre deux noms de femmes.

— Le roi! c'était le roi!...

— Non; c'était ton amant!
Épargne-moi l'affront de tant d'étonnement.
Le casque me cachait à tes regards; qu'importe?
Tu me reconnaîtras aux grands coups que je porte,
Une autre fois... Et vous, mes pairs, mes hauts barons,
Vous avez vu l'enfant gagner ses éperons.
Digne de commander à vos destins illustres,
Mon triomphe, en un jour, m'a vieilli de trois lustres!
Cet enfant a besoin de drapeaux pour hochets:
Honteux des vains plaisirs qu'en nos bois je cherchais,
Je ne quitterai plus le casque ni les heaumes;
Au lieu de cerfs dix cors, je prendrai des royaumes:
Tombe sur moi le ciel, guerriers, si le roi ment!
A mon dernier héron j'en ferai le serment,
Et, pour mieux déchirer mes pâles adversaires,
Mes faucons renvoyés me laisseront leurs serres!
Je ne me cache plus à l'ombre du hallier;
Forcé dans mon empire, ainsi qu'un sanglier,
Je me hérisse enfin, et veux que ma colère
Donne un coup de boutoir à la gloire insulaire.
Amis, si vos brassards sont légers, changez-les;
Car le plomb du chasseur fera place aux boulets.
J'ai failli; mais bientôt, pour dons expiatoires,
A l'autel de la France apportant des victoires,

Je veux montrer à tous, sur mon blanc palefroi,
Que, las d'être dauphin, je prends des airs de roi :
On saura, désertant chemins creux et broussailles,
Pour retremper un cœur ce qu'il faut de batailles ;
On saura, quand un roi se lève avec ses pairs,
Combien de son épée il peut jaillir d'éclairs.
Jeanne d'Arc commença, j'achèverai, vous dis-je ;
Et mon glaive tiré vient en aide au prodige !
Fille de laboureur au céleste bienfait,
J'enrichirai d'un grain le sillon qu'elle a fait,
Et nous irons ensemble, au sortir de ces fêtes,
Abattre chez l'Anglais quelques moissons de têtes !
Marchons à Reims ; tentons ce hasardeux effort :
Appuyé sur l'autel, un monarque est plus fort.
On ose contester mon nom et ma puissance ?
Prenant Dieu pour parrain, j'affirme ma naissance.
Le saint chrême défend l'éclat de mon cimier,
Et ce second baptême est garant du premier.
Marchons : que mes exploits, poussés vers l'Allemagne,
Empêchent de dormir l'ombre de Charlemagne ;
Son royaume est le mien ! trop étroit à mon front,
Le bandeau des Valois me serait un affront !
Et, pour le mieux tremper dans les feux que j'allume,
La gloire remettra mon sceptre sur l'enclume.
Au niveau des Français j'élèverai leur roi ;
Mes États dépeuplés se rempliront de moi !
Venez tous... —

Et poussant un belliqueux murmure,
Sans se donner le temps de lustrer leur armure,
Se confiant d'avance au glaive de Martel,
Trente mille soldats marchent vers un autel;
Trente mille soldats, que la gloire désigne,
Marchent, la foudre en main, pour conquérir un signe:
Tant, marqué d'espérance et fort de souvenir,
Ce signe d'un moment renferme d'avenir;
Tant le pouvoir des rois n'est rien qu'incertitude,
Quand Dieu n'apparaît pas dans leur mâle attitude!
C'en est fait... le clairon succède au cor chasseur;
Agnès de Jeanne d'Arc se croit un jour la sœur,
Et, s'enorgueillissant de sa douce parole,
Prend sa part de lauriers, sans ternir l'auréole.

CHANT DIXIÈME.

LE SACRE DANS LA CATHÉDRALE DE REIMS.

Salut, ô cathédrale! ô monument béni!
Espace limité renfermant l'infini!
Édifice pesant, de son faîte à sa base,
De tout le poids de Dieu sur le sol qu'il écrase.
Salut! viens m'inspirer un chant digne de toi,
Poëme de granit, tout sculpté par la foi.
Lorsque je fais le tour de ta masse dressée,
Monde architectural éclos d'une pensée,
Mon regard scrutateur ne se repose pas :
L'aspect des siècles change à chacun de mes pas.
Je remonte le cours des peuples et des âges,

Ta mystique Babel parle tous les langages;
Quand de notre mémoire il paraît effacé,
En alphabet divin tu traduis le passé;
Dans les sombres replis de ton écaille noire,
J'explore les secrets des fastes de l'histoire,
Comme de couche en couche on lit sur le rocher
L'âge de l'univers, qu'il voulait nous cacher.

Le géant ouvre à tous l'éternité qu'il porte.
Le flot des souvenirs passe par chaque porte!
Toute illustre action vient courber sa hauteur
Sous le porche abaissé du temple rédempteur.
Salut, châsse éternelle! immense reliquaire!
Magnifique tombeau qu'adore l'antiquaire,
Où les os des grands saints se plaisent à rester!
Quand l'impie à l'entour, en hurlant, vient heurter,
Il ne peut effacer, sous le sang, sous les larmes,
Tes écussons où Christ a blasonné ses armes!
Et tes maîtresses-tours, au front sacerdotal,
A d'autres tours encor servant de piédestal;
Tes clochetons perçant ta coupole gothique
De leur jet téméraire et filigranatique,
Montent toujours plus haut quand l'orage les bat,
Car leur vol dans le ciel emporte le combat!
Le zodiaque noir, qui te sert de ceinture,
Noue autour de tes flancs sa forte architecture;
Et du peuple de Dieu les bibliques récits

Se lisent, merveilleux, sur tes piliers noircis.

Admirons à genoux ta sévère puissance,
Et de ton vaste amas la riche efflorescence;
Oui, d'un regard chrétien, admirons, à genoux,
L'œuvre des jours croyants, déjà si loin de nous!!!
Tout cet élancement d'obélisques, d'aiguilles,
De cloches, animant les hautes campanilles,
De flèches, de rinceaux, d'arcades, de fleurons,
De saints sculptés, portant des mitres sur leurs fronts,
D'acanthe, d'arcs-boutants, de trèfles, de voussures
Où le temps a laissé d'imposantes blessures;
De dentelles de marbre, aux contours assouplis,
D'anges baignant leurs pieds dans la coupe d'un lis,
De vitraux colorés, qu'un or fluide arrose,
Où le soleil géant se peint dans une rose;
De comtes suzerains et de rois fainéants
Sur cette arche de l'être étalant leurs néants;
D'ogives que donna, pour des murs de cyclope,
La Chaldée à l'Égypte, et l'Égypte à l'Europe;
D'archivolte légère, et de ses longs festons
Attachant le profil au-dessus des frontons.

A tes enseignements l'homme entier s'intimide.
Dédiant au soleil sa grande pyramide,
Le Nil en admirait l'élan audacieux;
Mais tes clochers, moins hauts, sont bien plus près des cieux!
Ils sont bien plus chargés de symboles austères!

Tous les sphinx de Chéops n'avaient pas tes mystères;
Tous les sphinx de Chéops, ses taureaux, ses ibis,
Le céleste aboiement de son triple Anubis,
Ses hiboux dont l'enfer avait rêvé la forme,
Ses crocodiles-dieux, son scarabée énorme,
N'avaient point les terreurs qui siégent sur les tours
Dont tes guivres de pierre ont armé les contours!
De l'artiste chrétien formidable caprice,
L'aspect de tes dehors de dragons se hérisse,
Tandis que dans tes flancs l'espérance et l'amour
Des blancheurs de leur vol illuminent le jour.
Ainsi notre âme enferme, en son pur sanctuaire,
L'infini, l'éternel, la vertu, la prière;
Mais tout change à l'entour : ses abords inconstants
Sont partout assiégés des visions du temps;
Ses bizarres terreurs ressemblent aux Gorgones
Dont le ciseau chargea tes clochers octogones;
Le réseau renaissant des désirs vénéneux,
Comme une hydre aux cent plis, la presse de ses nœuds;
Et, sous l'œil flamboyant du mal qui la regarde,
Auprès de ses penchants l'enfer se met de garde.

Entrons... La cathédrale, aux multiples accords,
Est le monde de l'âme et le temple du corps,
Figurant à la fois, austère et solennelle,
Les souffrances de l'homme et sa vie éternelle.
C'est le mythe fécond de la société

Autour de son symbole engendrant la cité;
C'est la croix qui grandit et qui se fait église;
C'est le temple archétype où tout s'évangélise;
C'est la forme servant d'enveloppe à l'esprit;
Ecce Homo géant, gothique Jésus-Christ,
Par quatre cents piliers cloué sur notre terre,
Comme il s'était fait chair, ici Dieu se fait pierre!

Appuyant au portail les douleurs de ses pieds
Qui ruissellent encor de crimes expiés,
Choisissant, étendu, le rond-point de l'abside
Pour y poser son front où le salut réside,
Ce front de Dieu mourant, ce front immaculé,
Ce front, ciel rédempteur de miracles peuplé!
D'un grand cercle d'autels composant la couronne
Dont, pour porter nos maux, sa tête s'environne;
Laissant battre son cœur aux flancs du monument;
Et, pour mieux compléter ce saint crucifiement,
Jetant des deux côtés de la nef transversale
De ses bras de Sauveur la pâleur colossale.
Oh! quel sacré refuge ouvert aux pleurs humains!
Que d'aumônes coulant de ses souffrantes mains!
Pour plaindre ses enfants, quels sanglots d'harmonie
L'orgue gémissant prête à sa large agonie!
Oh! comme il fait parler, sous l'éponge de fiel,
La voix qui nous appelle aux délices du ciel!
Les rêves du berceau, le deuil des funérailles;
Les jubilés plaintifs qu'il porte en ses entrailles;

Les péchés monstrueux qu'il transforme en remord;
Le veuvage et l'hymen, la naissance et la mort;
Les offrandes, les vœux, les gracieux symboles;
L'enseignement voilé des chastes paraboles;
Les reliques des saints s'animant sous nos pleurs;
Les stations montant l'échelle des douleurs;
Les interdits tonnant, les mystiques louanges,
Les parfums qui ne sont que l'haleine des anges;
Le prêtre, dans sa force et dans sa royauté,
De la hauteur de Dieu parlant d'égalité;
Les miracles sauveurs de la grande amnistie;
Un monde s'éclairant des rayons d'une hostie;
L'austère pénitence, au front silencieux,
Prenant l'homme déchu pour le lancer aux cieux;
La charité, donnant la main à ce qui tombe;
L'espérance, expliquant l'énigme de la tombe;
Le mystère enchanté des songes de Jacob;
La harpe de David voilant les cris de Job;
Le bâton pastoral et la blancheur de l'aube,
Signes du jour nouveau qui fait le tour du globe;
La douce humilité, dont le regard vainqueur
Soumet l'aigle de l'âme aux colombes du cœur;
Les chants de la pudeur, l'extase au ciel ravie;
La sueur de nos fronts en travail de la vie,
Tout est là, tout est là!... L'homme ne semble né
Que pour vivre en ce Christ au sol enraciné.
Oui, chrétiens, tout est là... Qu'on souffre ou qu'on espère,
L'humanité s'y vient revêtir de son père;

L'humanité, saignant du peuple jusqu'aux rois,
Y vient habiter Dieu, saignant sur une croix!!!

Vers un tel monument s'avance notre armée,
Et Jeanne d'Arc la guide avec sa renommée.
Reims ouvre à Charles Sept ses portes sans effroi;
Il les passe en dauphin et les repasse en roi.
Sa légitimité cesse d'être éphémère,
Malgré tous les efforts venimeux de sa mère,
Malgré tous les efforts du fils de Jean sans Peur,
Et comme si l'Anglais dormait dans sa stupeur.

Avant qu'au front du roi ruisselât le saint chrême,
Des humaines grandeurs formidable baptême,
La Hire et Barbazan, Xaintrailles et Dunois
Ont invité la gloire aux fêtes des tournois;
Tandis qu'un troubadour, fils de l'Occitanie,
Dont la cigale d'or a le chant du génie,
Vient célébrer la France, et de faits éclatants
A son berceau lointain peupler la nuit des temps.

—A moi, guerriers, à moi!... des palmes! des trophées!
Enlacez à mon luth la verveine des fées;
Apportez-moi la coupe, aux changeantes couleurs,
Où Morgane, en riant, verse l'esprit des fleurs.
Que l'hymne de Roland devant mes pas résonne.
Et toi France, intrépide et superbe amazone!

Toi que j'ose chanter, France de nos aïeux,
Merveilleuse et brillante, apparais à nos yeux!
De tes premiers enfants raconte-nous l'histoire;
Dis-nous qu'à ses guerriers promettant la victoire,
Le fameux Mithridate en donnait pour garants
Quelques-uns de tes fils, dispersés dans ses rangs;
Dis-nous qu'aux plus beaux noms leur souvenir s'allie:
On les vit triompher aux champs de Thessalie,
Aux bords du Sperchius, aux collines d'Œta,
Ces Gaulois qu'en ses vers Callimaque chanta;
Byzance dans ses murs jadis les vit descendre;
Leurs exploits sont partout; et l'on dit qu'Alexandre,
Interrogeant un jour ce peuple audacieux,
Apprit qu'il ne craignait que la chute des cieux!

En vain Rome, s'armant d'augures et d'oracles,
Voulut de nos aïeux arrêter les miracles;
Ses dieux, près de fléchir sous des dieux inconnus,
Ne purent qu'annoncer l'approche de Brennus,
De Brennus dont l'épée, en conquêtes féconde,
Servit de contre-poids à l'empire du monde!

Fiers Gaulois, au milieu des combats meurtriers,
Des nœuds de fleurs pressaient le front de vos guerriers:
De la douce amitié divinisant les charmes,
Sur l'autel du serment ils échangeaient leurs armes;
Et leur glaive vainqueur, s'y couchant avec eux,
Défendait du mépris leurs tombeaux belliqueux.

Pour amante et pour sœur ils adoptaient la gloire,
Et d'un pas de géant ils entraient dans l'histoire!

Les filles de la Gaule étaient belles : leurs yeux
Ne savaient réfléchir que la couleur des cieux;
Moins blanche était la fleur des pommiers de Neustrie :
Confidentes souvent des dieux de la patrie,
Sous la faucille d'or elles cueillaient, pieds nus,
Le sélage, aux lueurs de la chaste Hélanus.
Elles savaient des chants dont l'étonnant mystère
Endormait les douleurs des enfants de la terre,
Réunissait deux cœurs l'un à l'autre inconstants,
Et dans des jours d'orage évoquait le printemps.
Leur regard enchanté, beau comme l'espérance,
Veillait sur le berceau de notre antique France,
Et, ranimant partout le génie et l'honneur,
Récompensait la gloire, en donnant le bonheur!
Quand les cieux se taisaient, prodigue de miracles,
C'était leur jeune voix qui tenait lieu d'oracles;
Car ce sexe charmant était pour nos aïeux
Ce qu'on avait trouvé de plus semblable aux dieux!

Mais voilà que des Grecs la douce colonie
Vient conquérir la Gaule aux dieux de l'Ionie,
Et jeter sur nos bords, de son luxe embellis,
Marseille, Théliné, Nice, Athénopolis;
L'habitant de Phocée avec lui nous amène
L'olivier de Samos, les fruits de Clazomène,

La vigne de Corinthe; et nos fleuves émus
S'ombragent mollement des myrtes de l'Athmus.
Sous l'arbre d'Irminsul l'encens des grâces fume;
Du doux miel de l'Hybla Narbonne se parfume.
Belle Provence, ainsi tes coteaux fortunés
D'autels, de temples grecs ont fleuri couronnés!
Il semblait que Cythère ou Délos, l'inconstante,
Dans ton paisible golfe eût abordé flottante,
Avec ses souvenirs, ses noms mélodieux,
Son peuple et ses beaux-arts, ses fêtes et ses dieux.

Orné d'abeilles d'or et de trois fers de lance,
Quel nouvel étendard sur nos bords se balance?
C'est celui du Sicambre et des Francs indomptés:
Du vaste joug romain ces peuples exceptés,
Anciens fils de la Gaule, avaient dans Hersynie
Aux bords du fleuve Halys fondé leur colonie;
Orgueilleux des exploits d'Anténor, de Sunnon,
La fière liberté leur a donné son nom;
Et de ce nom, si cher à leur idolâtrie,
Ils viennent enrichir leur première patrie.
Leur intrépidité se rit du joug romain.
D'un sceau mystérieux je ne sais quelle main
A marqué dès longtemps leur race voyageuse;
Leurs yeux ont la couleur d'une mer orageuse;
Des paroles de mort éclatent dans leurs chants,
Et leur bras fait voler la hache à deux tranchants.
A leur roi chevelu cent bardes applaudissent;

Les poulains consacrés au milieu d'eux bondissent;
Leurs femmes, leurs enfants, sur leurs pas accourus,
Leur versent l'hydromel dans des cornes d'urus,
Et d'oiseaux au pied jaune une troupe affamée
Demande par des cris du sang à leur framée.

La Gaule les accueille, et reçoit avec eux
Leurs chars verts, attelés de taureaux belliqueux.
Sicambre au collier d'or, la Gauloise charmante
Change le nom de vierge au nom de ton amante,
De genêt pour te plaire enlace ses cheveux,
Et t'offre, en rougissant, la coupe des aveux.

Déjà d'autres lauriers la France se couronne;
Déjà Lutèce a vu sa modeste patronne,
Geneviève, bergère aux îles du pasteur,
Lever contre Attila son roseau protecteur.
Clovis, qu'appelle à lui le Dieu de l'espérance,
Refait sous son grand front les contours de la France;
Il éteint cet encens qu'aux plaines de l'éther
Se partageaient encore Odin et Jupiter;
Se courbant au long bruit de l'Olympe qui tombe,
Il soumet sa puissance au vol d'une colombe;
Et la céleste voix lui dit sur quel chemin
Il doit faire avancer les pas du genre humain.
Tout change : on ne voit plus sur notre beau rivage
La victoire s'armer du sceau de l'esclavage;
Avec l'Agneau divin la charité descend;

Son culte a remplacé le culte menaçant
De Thor, le dieu cruel; de Dis, père des ombres;
Du sinistre Irminsul qui, dans nos forêts sombres,
Chêne mystérieux d'écorce dépouillé,
Montait dans l'air, blanchâtre et de meurtres souillé;
Agitait sous la nuit ses bras chargés d'armures,
Et, fantôme des bois, poussait d'affreux murmures
Quand ses adorateurs, s'approchant du saint lieu,
Étalaient sur leur front la pâleur de leur dieu.

Gaulois et Francs, chrétiens, soyons fiers en notre âme!
Un Français a vaincu tous les dieux d'Abdérame;
Triomphe merveilleux dans nos temples écrit,
Martel vient conserver l'Europe à Jésus-Christ!...
Mais, grand parmi les rois et grand parmi les sages,
Phare prodigieux en spectacle aux deux âges,
Entre la barbarie et les siècles des arts,
Charlemagne, paré du bandeau des Césars,
Paraît, et, dans sa cour accueillant Uranie,
Prête au monde étonné l'élan de son génie,
Relève, réunit, soutient de toutes parts
De l'empire romain les vieux lambeaux épars.
Une autre Europe sort de ce chaos immense;
L'histoire s'arrêtait, l'histoire recommence,
Et, de ces temps lointains sondant les profondeurs,
Marche aux clartés d'un nom aïeul de nos splendeurs.
Sous les pas du héros la terre est fécondée;
Il donne à son pouvoir la hauteur d'une idée;

Son diadème, pur de lauriers mal acquis,
Porte à chaque fleuron un empire conquis.
Guerrier législateur, fils aîné de l'Église,
Presque autant que ses lois son glaive civilise;
Et son œil d'aigle au loin couvre de ses éclairs
Son époque, en travail d'un nouvel univers.
Dans son large tombeau quand ce roi vint descendre,
Le tonnerre y tomba pour honorer sa cendre;
La terre sans trembler ne put s'ouvrir pour lui;
Le soleil, dont les feux sur sa gloire avaient lui,
Se voila d'une éclipse aux célestes demeures;
De ce frère attristé le deuil dura trois heures,
Et l'on put contempler dans un même destin
L'astre sans diadème et Charlemagne éteint!
Éteint, il ne l'est pas! phénomène suprême,
Son souvenir est roi, comme il le fut lui-même;
Tout grand homme vivant de ce mort est vassal;
Rien ne peut s'ajouter à ce nom colossal!

Bientôt, aux fiers accents d'une voix inspirée,
Vers la tombe d'un Dieu saintement égarée,
La France, qui s'indigne et frémit du repos,
Au soleil d'Orient court montrer ses drapeaux,
Et dans l'antique Égypte ou la molle Ionie
Gonfler son sein fécond des germes du génie.
Avec ses noms fameux, son luxe, ses palais,
L'héritage des arts légué par Périclès,
Son ciel, berceau brillant de la mythologie,

Ses vases, ses trépieds, ses parfums, sa magie,
Ses marbres-dieux, sortis des antres de Paros,
Constantinople accueille et ravit nos héros.
Souvenir du passé, tu n'es jamais stérile :
Tancrède a tressailli sur la cendre d'Achille !
Et, loin de la Durance et des flots de l'Adour,
Au bord du Simoïs chante le troubadour.
L'imagination, trompeuse enchanteresse,
Berce son luth rêveur des fables de la Grèce,
Lui nomme l'Eurotas, le Mélès, le Cydnus,
Le beau fleuve Aphrodite où se baignait Vénus ;
Sur son vaisseau de fleurs lui montre Cléopâtre
Aux baisers du Triton livrant ses pieds d'albâtre ;
Ou rallume, en fuyant sous un ciel velouté,
Du phare de Sestos l'amoureuse clarté.
Le damoisel ému se ressouvient et prie ;
Déjà son drapeau flotte aux palmiers de Syrie ;
Déjà l'onde asphaltite et les bois de Nachor,
Et ceux où de Rachel la voix gémit encor,
Ont de nos ennemis contemplé les défaites.
Triste Jérusalem, nourrice des prophètes !
Triste Jérusalem, cité du Dieu vivant,
Toi, sans pouvoir périr détruite si souvent,
Oh ! ne sauras-tu fuir la sentence sévère
Qui t'attache toi-même aux clous de ton Calvaire ?
Ne sauras-tu jamais, si féconde en douleurs,
Laver ton déicide au baptême des pleurs ?
Reste miraculeux de la flamme et du glaive,

Du fond de tes déserts ta grande ombre se lève.
Tes rocs, tes monts blanchis, tes torrents desséchés,
Ces palais de la mort où tes rois sont couchés,
Ton fleuve baptismal, ta grotte des présages,
Tes aigles, que le ciel chargeait de ses messages,
Tes aspects désolés, ton sol sans habitants,
Que la main du Très-Haut remua si longtemps!
Tes sables tout fumants, où gémit la mer Morte,
Abîme qui nous parle une langue si forte,
Et des décrets de Dieu montre la profondeur
Pour nous refaire une âme égale à sa grandeur,
Tout retrace à nos preux tes antiques oracles;
Tout leur montre un désert travaillé de miracles!
Les révélations, les transports inspirés
Et les pressentiments et les songes sacrés,
Des hauteurs du Thabor descendus sous leur tente,
Viennent sanctifier leur gloire pénitente.
La croix de feu s'attache au manteau du guerrier;
Un prodige éclatant luit sur chaque laurier;
La prière combat, la valeur s'humilie;
Et la victoire, assise au char brûlant d'Élie,
La victoire, à l'aspect du tombeau solennel,
Le seul qui n'aura rien à rendre à l'Éternel,
S'arrête, et, tout en pleurs, prosternant dans Solime
Un front transfiguré sous sa pâleur sublime,
Au seuil du grand sépulcre appelant tous ses fils,
Vient déposer sa palme au pied du crucifix!

. . . .

C'est armé de ce Christ autant que de sa lance
Vers les mêmes périls que saint Louis s'élance :
Le Sarrasin, vainqueur du monarque pieux,
Étonné d'un captif qui surpasse ses dieux,
Lui demande humblement, comme faveur unique,
S'il veut pour sa rançon devenir roi d'Afrique!
De la couche funèbre où son sort s'accomplit
La cendre ne fut pas plus chaste que son lit ;
De sa mort à son fils il légua l'héritage ;
L'ombre de Marius et celle de Carthage
Semblèrent dire ensemble, en tombant à genoux :
— La mort de ce chrétien est plus grande que nous! —

Le troubadour se tait... Mais dans la vaste enceinte
Un éclair a plané sur Jeanne d'Arc la sainte ;
Du souffle inspirateur tout son corps frémissait ;
La vision de Dieu devant elle passait ;
Ses regards, rayonnants de la céleste flamme,
Loin du monde réel et des bornes de l'âme
Semblaient voir, sans que rien les puisse limiter,
Au sein de l'infini l'avenir palpiter!
L'avenir de la France... et d'abord ces images,
Comme un ange sorti d'un groupe de nuages,
L'éblouissent ; sa voix n'ose les révéler ;
Dieu pèse sur sa lèvre, elle n'ose parler ;
Elle n'ose, incertaine et presque terrassée,
Vêtir de mots humains l'éternelle pensée,
Et sans un ordre exprès, des hauteurs du pavois,

Profaner l'invisible en disant : — Je le vois! —
Mais, frappé de l'éclair qui dans son regard brille,
L'archevêque de Reims :

— Que voyez-vous, ma fille?

— Un homme a fait parler la voix du souvenir,
Il chante le passé, je chante l'avenir :
Salut, ô Charles Sept! jeune roi que l'histoire
S'apprête à baptiser du nom de sa victoire;
J'affranchis de ses fers ma belle nation;
Ton épée à son tour aura sa mission!
Fils de France, bientôt tu seras grand comme elle!...
Quelle expiation à tes destins se mêle?
Ton fils?... Dieu, que la vie est triste à son déclin!
Que ton Louvre ressemble à la tour d'Ugolin!
Détournons nos regards du rusé fanatique
Qui, couvrant ses forfaits avec sa politique,
Du nom de très-chrétien sans rougir se nomma,
Sous les cages de fer dont sa haine s'arma.
De titres plus réels la France se décore;
De monarque en monarque elle s'accroît encore,
Et le peuple, adorant un règne paternel,
Donne à son Louis Douze un nom plus solennel.

Mais quel prince prélude aux pompes de Versailles,
Et fait du grand Bayard l'axe de ses batailles?
Quel prince, jeune et fier, demande à l'art des vers

Les triomphes aimés qui n'ont pas de revers?
Son front n'est point orné d'une palme éphémère :
Colomb découvre un monde, et lui découvre Homère,
Homère, dieu perdu, qui dans sa cécité
Fera jaillir le jour de ses yeux sans clarté.
Salut, poëte-roi qu'on ne peut méconnaître!
D'un baiser de la muse un beau siècle va naître!
La muse dont ce prince adopte les couleurs,
Sur l'arbre social greffant toutes ses fleurs,
Déployant à plein vol son aile enorgueillie,
Vient donner sa jeunesse à la France vieillie,
Lui porte son sourire en descendant du ciel;
Dans ses palais de marbre enferme Raphaël;
Où n'est qu'un diadème allume une auréole;
Fait renaître en sa cour, adorable symbole,
Le phénix du génie, et, doublant tous ses droits,
Étend sa royauté sur la pourpre des rois.
Et le monarque autour de cette noble amante
Appelle Rabelais, Léonard, le Bramante;
Et, bien plus triomphant que les premiers Césars,
Se fait un long cortége avec ces rois des arts!
Puis il part, il combat, il change de victoire;
Jette des mots charmants aux pages de l'histoire;
Ou voit à son retour, honteux et frémissants,
Mourir trois chevaliers de son triomphe absents!...

Mais quel fils des combats et de la renommée
Suspend autour de lui la course d'une armée?

Sous un chêne penché, l'ombre de cent drapeaux
S'entremêle au feuillage et garde son repos.
Est-ce quelque monarque aux yeux puissants et calmes?
Est-ce un triomphateur rassasié de palmes
Qui devant ses captifs dort sur son bouclier?
Non; c'est Bayard mourant, c'est Bayard prisonnier;
C'est Bayard qui, frappé, sentant sa fin prochaine,
A dit à ses soldats :
— Portez-moi sous ce chêne.
Aucun effort humain ne peut me secourir;
Sauvez les étendards et laissez-moi mourir! —

O France! tu n'es pas seule à verser des larmes :
Bayard se croit encor parmi ses frères d'armes;
Il n'est plus d'ennemis pour Bayard expirant!
Vois ces fiers Espagnols l'entourer en pleurant,
Baisser vers lui leur glaive, et, Pescaire à leur tête,
Ordonner que partout le triomphe s'arrête,
Et que chaque soldat, oubliant sa fureur,
De la victoire en deuil vienne expier l'erreur.
Vois plusieurs de tes fils, troupe sainte et chérie,
Qui, semblant préférer Bayard à la patrie,
Sont venus, enflammés d'un sublime transport,
Se rendre prisonniers pour contempler sa mort!

— Du faible désormais qui sera le refuge?
De l'honneur, disent-ils, qui s'établira juge?
Combien de fois son bras, notre plus ferme appui,

Nous sauva du trépas qui le frappe aujourd'hui !
C'est lui qui, décoré de tant d'illustres marques,
Au rang de chevalier élevait les monarques ;
C'est lui que l'on voyait, modeste en sa valeur,
Du don de la victoire enrichir le malheur,
Et qui rendait, plus grand que les héros d'Homère,
Sans tache et sans rançon les vierges à leur mère.
De tous les dévouements il embrasa son cœur :
Vainqueur dans les tournois, dans les combats vainqueur;
Soit qu'au sein des remparts d'une ville alarmée
Il se précipitât pour combattre une armée,
Soit que, réalisant de fabuleux succès,
Seul, d'un pont qu'on assiége il défendît l'accès,
Jamais de tant d'exploits son âme ne fut vaine.
Il triompha dans Bresse, à Mézière, à Ravenne ;
Trois règnes ont brillé de sa gloire, et l'honneur
L'a nommé sans reproche, et la guerre sans peur ! —

Viens pleurer le héros que la mort environne,
Et près de son cercueil tremble pour ta couronne,
O toi, roi-chevalier, roi père des beaux-arts !
Bayard meurt ; crains Pavie et les champs des Césars !
Cette arène, où les rois s'empressent de descendre,
Jamais de ses vainqueurs n'a gardé que la cendre,
Et là vont, tour à tour, et Gaulois et Germains
S'offrir en hécatombe aux mânes des Romains.
Bayard y succomba ; Rome sous ses murailles
Bientôt du grand Bourbon verra les funérailles ;

Bourbon qui de Bayard triomphant aujourd'hui
Ne voit plus de rempart entre le trône et lui;
Bourbon, que sous l'armure et les lauriers d'un traître
Les chevaliers français ont peine à reconnaître.
Pâle de son triomphe, il s'avance au hasard :
Un Dieu vengeur l'appelle au trépas de Bayard;
Il se trouble, il frémit du crime de ses armes;
La victoire étonnée a vu couler ses larmes!
Et Bayard, à l'aspect de ce sombre ennemi,
De sa couche de mort se levant à demi,
Prophétise au vainqueur le châtiment du crime :
Bourbon trouve à la fois son juge et sa victime.

— Prince, dit le héros, ne pleurez pas sur moi;
Pleurez sur vous : je meurs pour la France et le roi!
Quand votre gloire impose à l'Europe alarmée,
Votre forfait s'accroît de votre renommée,
Et Dieu vous a permis ce triomphe cruel
Pour livrer aux remords un plus grand criminel.
Fuyez, prince, fuyez les étendards du Tage;
Du nom de vos aïeux recouvrez l'héritage;
Redevenez Français, noble preux, chevalier.
Lisez ces mots écrits sur votre bouclier :
TOUT POUR L'HONNEUR... —

Bourbon se retire en silence.
Bayard n'est plus : on vient de voir tomber sa lance!...
A la patrie en pleurs les Français abattus

Vont raconter sa mort digne de ses vertus;
Et la chevalerie, inclinant sa bannière,
Pose sur le cercueil sa couronne dernière...

Et cependant un nom, un nom brillant et pur,
Rayonnera bientôt sur le blason d'azur;
Enfant du vieux Béarn! Henri Quatre! Henri Quatre,
Seul roi dont l'indigent doit rester idolâtre,
Et qui, par tes bienfaits, auras bien mérité
De te donner de plus cette immortalité!
Toi, joyeux Béarnais, seul maître d'un empire
A qui la royauté laissera le sourire,
Et qu'on verra, formé de vaillance et d'honneur,
Apprendre la bonté, même au sein du bonheur,
Et, trésorier royal de France et de Navarre,
Des dons que le ciel fait n'être jamais avare!
Passant dans les grandeurs en y semant le bien,
Protégeant les hameaux pauvres, comme le mien,
Henri Quatre, cherchant notre amour pour salaire,
Grossira de son or l'épargne populaire,
Pour que le laboureur qui nous donne ses bras
Rencontre quelquefois des sillons moins ingrats,
Et que, sous le travail quand la semaine ploie,
Aux fêtes du dimanche il ajoute une joie.
Salut, roi chevalier! conquérant hasardeux!
La même lyre un jour doit nous chanter tous deux;
Mais tu te couvriras des rayons du poëte,
Ta gloire fleurira devant ton interprète;

Et moi, quand de ses chants apparaîtra l'affront,
Au ciel de la pudeur je voilerai mon front!...
Mais sur d'autres accords ma gloire se repose :
Ma mémoire outragée aura l'apothéose!...

France, faut-il cesser de voir ton avenir
Après tant de splendeurs?... Non, non, voici venir,
Représentant le beau sur la terre où nous sommes,
Un homme herculéen, créateur des grands hommes;
Il prend en lui l'éclat qu'il donne à ses élus;
La gloire n'est pour lui qu'un courtisan de plus;
Et tout ce que Louis, roi de l'Europe armée,
Touche de son regard se change en renommée!
Il ne descend jamais, pour que tout monte à lui.
Le ciel des demi-dieux veut son front pour appui!
Versailles voit surgir, comme ses voûtes d'arbres,
Ce Jupiter vivant d'un Olympe de marbres
Qui, s'élevant toujours de projets en projets,
Dans son ascension emporte ses sujets!
Chaque Français, jaloux d'avoir place en l'histoire,
Vient se tailler un nom dans le bloc de sa gloire.
C'est de la royauté l'éblouissant adieu!
La monarchie, avant de remonter à Dieu,
Se fait Louis Quatorze, et brille avec lui-même
Au niveau du soleil qu'il a pris pour emblème.
Puis son éclat s'éteint...

Les temps sont accomplis!...

Quelle affreuse rosée emplit le sein des lis?
Quel lamentable roi sous mon regard s'arrête?...
Je vois une auréole et ne vois pas de tête!
La France, le cœur triste et le front menaçant,
Vient pour se rajeunir prendre des bains de sang!
Les palais sont fermés, le sépulcre se rouvre;
Saint-Denis doit subir l'anathème du Louvre;
On vous enveloppa dans un arrêt pareil,
Majestés de la mort qu'insulte le soleil!
Et les rois, au long bruit de leur grandeur qui tombe,
Descendent de leur trône et montent de leur tombe!!!

Tu le remplaces, toi dont l'empire est un camp,
Au faîte du pouvoir lancé par un volcan!
Je vois, comme poussé par des forces fatales,
Le pied de ton cheval broyer des capitales,
Pour en faire jaillir, sous le sabot de fer,
La liberté féconde à son premier éclair!
Vivifiant partout la place où tu te poses,
Tu portes dans ton sein l'âme des grandes choses;
De ton peuple en ton sein vit la forte unité;
Tu viens par l'absolu fonder l'égalité;
Et tu sembles donner, toi, monarque solaire,
Un air de despotisme au sceptre populaire.
Pour arriver au but marqué par l'Éternel,
La révolution prend ton pas solennel;
Et dans tout l'univers, labouré d'espérance,
Ainsi qu'un grain fécond tu vas semer la France!

Prophète en action, de toi tout se remplit :
Ton esprit rend l'oracle et ton bras l'accomplit ;
Ta parole est la force, et ta large pensée,
Plus loin que tes boulets, en tous lieux est lancée.
On peut voir la lumière éclore sous ton œil.
A force de hauteur échappant à l'orgueil,
Quand un roi prit un mont pour sa statue immense,
Tu veux que l'avenir prenne ta ressemblance ;
Et, comme Phidias à son œuvre attaché,
Tu passes ton ciseau sur un monde ébauché ;
Puis ce monde t'échappe, et l'hiver t'enveloppe ;
Et jusqu'aux mers d'Afrique un tremblement d'Europe
A, d'orage en orage, exporté le géant
Dont la gloire pour tombe eut toujours l'Océan !
La hideuse Angleterre, aux longs bras maritimes,
Colossale araignée étouffant ses victimes,
Saisit, torture, étreint, ronge le phénix-roi ;
Elle fait du héros ce qu'elle a fait de moi !...
On dirait que son bras, que j'ai ployé naguère,
Ne sait qu'assassiner ses prisonniers de guerre,
Et, cachot d'un cercueil, homicide rocher,
L'Anglaise Sainte-Hélène est sœur de mon bûcher !!!
Oh ! France, ce cercueil veut d'autres funérailles !
Il veut pour son sommeil la paix de tes entrailles !
Ouvre tes bras de mère au cadavre adoré :
Le mort triomphateur revient transfiguré !

Napoléon revient vers sa terre chérie ;

Il fuit de son Calvaire au ciel de la patrie!...
Le peuple, qu'il posa sur d'autres fondements,
Lui fait une avenue avec des monuments;
Pavoisé de splendeurs, son cercueil s'achemine
Vers son arc dévoilé que la mort illumine.
Il s'avance longtemps, par ses aigles gardé,
A travers un sentier de victoires bordé.
Turenne, du Guesclin, Hoche, Kléber, Trévise,
Font sur le deuil géant ondoyer leur devise;
Et je vois se courber vers le mort immortel
Tous ces marbres-héros, grandis par son rappel!
Mais, parmi les beaux noms qui lui rendent hommage,
Quelle est, le fer en main, cette rêveuse image,
Cette jeune guerrière au front humble et vainqueur,
Ce doux marbre qui prie, un glaive sur le cœur?
Si mes pleurs ne voilaient la vision suprême,
Je croirais... Ciel! ô ciel!!! ce marbre, c'est moi-même;
Ce sont mes traits sculptés par l'ange de la foi...
Merci, France, merci; tu te souviens de moi!!!
Merci pour les enfants que ton blason protége;
J'ai mérité l'honneur de grossir le cortége!
Tu peux voir dans ce cœur de femme et de lion
Comment il bat pour toi devant Napoléon,
Et l'âme du héros de son ciel redescendre
Pour me serrer la main que j'étends vers sa cendre!...
Merci, France!... Et toi, toi, jeune artiste royal,
Toi qui donnas la vie à ce marbre idéal,
Toi qui fis Jeanne d'Arc, salut, ô noble femme!

Tu mis dans tous mes traits la beauté de ton âme;
Salut! ton sein si pur cachait un cœur brûlant;
Jamais regard plus doux n'eut l'éclair du talent!
Oh! qu'on ne pleure pas sur ta vie éphémère;
Que ta gloire suffise à consoler ta mère!
Fleur de ton beau pays, tu mourus à vingt ans!
Ton cercueil fut suivi par l'ange du printemps;
Et c'est lui qui porta dans la paix infinie
Le diadème d'or de ton chaste génie.
Tu t'enfuis à vingt ans loin d'un monde agité,
Pour commencer plus tôt ton immortalité!
Pour venir voir aux cieux si ton ciseau fidèle
Avait bien deviné les traits de ton modèle,
Et pour me dire, avec une grande douceur :
— Je vous ai déjà vue, et vous êtes ma sœur! —
Nos deux noms fraternels, ô princesse Marie,
Tant que les nobles cœurs chériront la patrie,
Seront redits ensemble... oh! oui, sous le soleil,
Nos deux palmes n'auront qu'un souvenir pareil!
Car nous avons brûlé de la même espérance:
Tu sculptas sur mon front les lauriers de la France;
Et l'artiste sacré, l'artiste sous ses doigts
A couronné de gloire une fille des rois. —

Elle dit; son regard fixé loin de la terre
Semblait suivre dans l'air l'éblouissant mystère;
Elle dit... Mais soudain l'ange de l'avenir
De ces larges tableaux ôta le souvenir

A tous ceux qui venaient de les voir face à face.
Tel un songe au réveil de notre esprit s'efface,
Lorsque Dieu ne veut pas qu'il devance pour nous
Une de ces leçons qu'on écoute à genoux!

Pour le sacre du roi la ville s'est ornée;
Jeanne d'Arc elle-même en fixe la journée.
La colombe de Reims, à son appel ami,
Comme les passereaux des champs de Domrémy,
Descend du firmament, et vient, charmant emblème,
Pour donner sa blancheur de neige au diadème,
Et faire, en l'apportant du céleste séjour,
De la toute-puissance un symbole d'amour.

Les tonnerres d'airain grondent sous la nuée;
Et la cloche, dans l'air pesamment remuée,
La cloche qui répond au formidable appel,
Donne au cri de la guerre un écho dans le ciel.
Tous les cœurs sont émus de cette pompe austère;
L'aile du Te Deum les enlève à la terre;
Et mille oiseaux chanteurs, par la France adoptés,
Font dans la vaste nef voler nos libertés.
Le vieux temple ébranlé semble, en soupirs de pierre,
En faveur de la France exhaler la prière.

Charles de l'épitoge a revêtu l'éclat;
L'athlète des grandeurs se prépare au combat;

Il vient, humiliant sa majesté sujette,
Se faire une âme égale au fardeau qu'on lui jette;
Il vient marquer ses droits du signe précieux;
Il se prosterne afin que son front touche aux cieux!
Couronné de son nom et de sa race auguste,
Admis devant l'autel au serment d'être juste,
Sur le divin calice il jure, et ce serment
Rive à l'éternité son sceptre d'un moment.
Un formidable jour devant lui se dévoile;
Le firmament des rois accepte son étoile,
Et dans cet astre pur, sous le ciel calme et bleu,
Le nom de Jeanne d'Arc luit en lettres de feu.

Silence, airain guerrier qui tonnez à la porte!
L'orgue va nous parler une langue plus forte;
De plus vives clartés remplacent votre éclair.
Le pontife s'avance, il élève dans l'air
L'image du Sauveur immolé pour nos crimes :
En présence à l'autel il place deux victimes,
Et semble dire au peuple, en cet auguste lieu,
Que pour sacrer les rois il faut le sang d'un Dieu!
Il offre à Charles Sept et le gant de la guerre,
Et l'éperon qui doit aiguillonner la terre,
Et la main de justice, indélébile appui,
Qui, s'il le profanait, viendrait peser sur lui!
Et le fer qu'a porté, pour guider nos phalanges,
Le bras de Charlemagne ou celui des archanges.

— Sois sacré!... — dit le prêtre.

Il se relève enfin :
L'héritier de Clovis remplace le Dauphin.
Brillant parmi ses pairs ornés de leurs insignes,
Ainsi que le soleil, avec ses douze signes,
Quand, sous l'or rajeuni des nuages flottants,
Dans ses bras paternels il berce le printemps,
Et que, versant les jets de sa clarté féconde,
Sacré par l'Éternel, il vient sacrer le monde!

Dans son manteau d'azur Charles étincelait.

Mais sous son étendard la Vierge chancelait ;
Comme si l'esprit saint, qui fut longtemps son âme,
Eût cessé, tout à coup, d'habiter cette femme ;
Comme si Dieu passait, en la glaçant d'effroi,
Du sein de Jeanne d'Arc sur la tête du roi ;
Comme si, défaillante et vers le sol ployée,
Des rayons du saint chrême elle était foudroyée.
On vit son front pâlir, on vit ses yeux pleurer ;
Sans quitter l'existence, elle crut expirer ;
Elle crut voir, en proie à des terreurs funèbres,
Son rêve lumineux se changer en ténèbres ;
Elle crut voir, horrible, armé d'un glaive ardent,
Le spectre d'Hermangard sur l'autel s'accoudant ;
Le spectre d'Hermangard qui venait encor dire :

— Je serai près de toi quand il faudra maudire! —

Sa frayeur fut bien grande!... aussi le lendemain
Du palais du monarque elle prit le chemin;
Elle baisa la main royale, et, tout en larmes,
Murmura lentement :

— Sire, voici mes armes :
Ma houlette suffit à garder mes troupeaux.
Sire, permettez-moi de quitter vos drapeaux.
D'une pauvre bergère accablant la faiblesse,
Ce casque d'or n'est plus qu'un fardeau qui me blesse.
Vous voilà de par Dieu fait roi, gentil Dauphin;
Ma mission s'achève, et mon beau séraphin
Me dit de revenir aux marches de Lorraine.
Je crains à vous céder que l'orgueil ne m'entraîne!
J'ai des sœurs, un vieux père, une mère priant;
Mon retour leur ferait un sort plus souriant.
Oh! laissez-moi partir!.. par vos pieds que j'embrasse,
Oh! ne me mettez pas avec l'ange en disgrâce!
Depuis que sur mon roi l'huile sainte a coulé,
Mon regard s'est éteint, saint Michel s'est voilé;
Dans les déserts du ciel ma force est remontée.
Des conseils du Très-Haut maintenant rejetée,
Je n'ai plus ici-bas de palme à conquérir,
Et près de mon berceau je veux aller mourir! —

Mais, à son tour, le roi s'incline devant elle,

Et sous sa renommée il retient l'immortelle.
Qu'importe qu'elle tremble et qu'elle dise : — Non! —
Si sa force n'est plus, il lui reste son nom.
Qu'importent les périls où Charles Sept la jette?
L'égoïsme du roi pèse sur la sujette!
De leur abaissement nos lis sont relevés ;
Qu'importe qu'elle meure?... elle nous a sauvés!!!

Telle, au bruit foudroyant de la terre ébranlée,
Balançant dans la nuit sa tête échevelée,
Luttant avec effort contre un souffle immortel
Et pour s'y dérober s'élançant de l'autel,
On voyait autrefois la sibylle extatique
Vouloir fuir les périls de l'antre prophétique.
La femme refusait le long combat du dieu;
Et tout un peuple autour du formidable lieu,
Redoutant du destin les embûches prochaines,
Sur la fille des cieux osait jeter des chaînes,
La saisissait hurlante, et pour la consulter
La liait sur le seuil qu'elle voulait quitter.
Alors, s'abandonnant à la sainte démence,
Quoique sous son trépied s'ouvrît un gouffre immense,
La sibylle cédait sans regarder la mort.
Sa pensée, en travail de l'énigme du sort,
Montait vers l'infini, comme un aigle à son aire;
Son laurier flamboyait au niveau du tonnerre,
Et le vol de l'esprit rapportait de l'éther
Des secrets réservés à l'œil de Jupiter!

Jetant l'éternité dans les fastes de Rome,
Intéressant l'Olympe aux querelles de l'homme,
Elle réglait la guerre, ou dictait, pour Vesta,
Ces livres merveilleux que César consulta.
Ses élans dèvançaient la course de l'histoire;
Les fers qu'elle portait décoraient sa victoire;
Son cothurne d'airain battait le sol fumant;
Les rois interprétaient son délire écumant,
Et, pour se dérober à des signes funestes,
Rassemblaient à genoux les syllabes célestes.
Mais son âme s'usait à chacun de ses vers :
On hasarde sa vie en changeant d'univers!
Et devant les autels, sous le fardeau sublime,
La prêtresse parfois tenait lieu de victime.
Des voiles consacrés le poids la surchargeait;
La vapeur prophétique en poison se changeait.
Elle sentait frémir, en des terreurs profondes,
Son cœur, chaos souffrant d'où jaillissaient des mondes!
Des spectres inconnus assiégeaient son trépied.
Jalouse d'un pouvoir longtemps inexpié,
La tempête, emplissant l'antre de la sibylle,
Illuminait d'éclairs sa pâleur immobile.
Comme si, plein du Dieu qu'il ne peut contenir,
Son grand front se brisait au choc de l'avenir,
Elle expirait, vaincue à son dernier miracle,
Et la mort triomphante interrompait l'oracle!

CHANT ONZIÈME.

DEUX VISIONS DANS LA FORÊT DE COMPIÈGNE.

Déjà depuis neuf jours Jeanne d'Arc voyageait
Pour couvrir de son nom des murs qu'on assiégeait.
Elle entra dans Compiègne.

Et, vers le mal poussée,
Du sacre de son fils la reine courroucée
Vint sonder la forêt dont les panaches verts
Ombrageaient les remparts à notre armée ouverts.
Toujours la jalousie, avec sa flamme vaine,
Au plus profond du cœur la mordait veine à veine.
Blessé du même amour, toujours son Noëmé,
Sous les drapeaux du roi dans Compiègne enfermé,

Lui venait apparaître... et son pâle ministre,
Marchant à ses côtés dans le sentier sinistre,
Trémoald lui disait :

— Encore, encore un pas ;
Quand je donne la main, on ne trébuche pas!
Avançons... —

La forêt cachait dans ses ténèbres,
Édifice hanté par des esprits funèbres,
Édifice maudit jusqu'en ses fondements,
Une tour en ruine, et dont les nécromants
Avaient, sous les longs bras de la ronce et du lierre,
Avec un stylet noir constellé chaque pierre.
Trouvant ce lieu propice à leur projet hideux,
La reine et Trémoald s'y cachèrent tous deux ;
Tous deux y méditaient la mort de la guerrière.
Un jour le vieillard dit :

— A travers la clairière
Vois-tu, non loin des murs, ces grands chênes épais
Dont nul combat sanglant n'ose troubler la paix ?
Tous ces flottants arceaux que nul Anglais ne garde,
Que la Seine protége et que le Nord regarde?...
Cours visiter ce lieu... Jeanne d'Arc y viendra ;
Sous ce fer constellé Jeanne d'Arc tombera.
J'ai durant quatre nuits, pour en tremper la lame,
Irrité les poisons d'une infernale flamme ;

J'ai durant quatre nuits préparé lentement
Les incantations sur le creuset fumant.
Reine, prends donc ce fer... —
Et la reine, voilée,
Courut du lieu fatal explorer chaque allée.

Elle marche, elle suit les chemins tortueux,
N'entendant que son cœur aux bonds tumultueux,
N'ayant pour se guider que son œil qui flamboie;
Ainsi va la lionne au-devant de sa proie;
L'instinct du sang conduit l'une et l'autre à leur but.
Dans la route du meurtre il n'est pas de début;
Du mal comme du bien les secrets sont intimes:
Isabelle toujours sut trouver ses victimes!
Et pourtant cette fois, allant porter la mort,
Ses deux pieds s'arrêtaient, comme ayant du remord!
Non: c'était une crainte, une crainte subite,
Seul sentiment humain dont son âme palpite!
Par l'hésitation ses regards obscurcis
Des profondeurs du bois se levaient, indécis,
Vers le ciel; mais, hélas! même au miroir céleste,
Ils ne purent trouver que leur reflet funeste!

Ce ciel, où des regards libres d'objets trompeurs
N'auraient vu qu'un chaos de fuyantes vapeurs,
Aggravant, irritant des maux sans allégeance,
Devient pour la coupable un monde de vengeance;
Son passé s'y retrace, et, les deux yeux ouverts,

Elle voit de ses nuits les rêves dans les airs.
Sa pensée, inventant la forme des nuages,
Des enfers dans les cieux transporte les images;
Et ces blocs vaporeux, par la terreur sculptés,
Des forfaits d'Isabelle ont les difformités.
La reine eut peur devant des brouillards!... Un nuage
S'élevait gigantesque au-dessus du mirage;
Elle le vit grandir encore; et ses contours,
Profils plus élevés que les plus hautes tours,
D'un feu rougeâtre et vif par degrés s'animèrent;
Il prit des traits humains; des membres se formèrent.
Une femme, au maintien noblement attristé,
Domina l'horizon dans son immensité;
Et, comme pour cacher une large blessure,
Laissa sur son beau sein tomber sa chevelure.
Elle avait une armure, et ses deux pieds pâlis
S'appuyaient sur un globe empreint de fleurs de lis.
Un cercle d'or pressait sa taille haute et svelte;
Son bras portait encor le bracelet du Celte;
Elle avait le regard de l'aigle et du lion.
Comme le bouclier du vainqueur d'Ilion,
L'orbe du sien offrait des signes, des trophées,
Travail dont les secrets feraient honneur aux fées!
Sur un large fond noir on y voyait gravé
Le sceptre d'Irminsul, sous un dolmen trouvé;
Le beau Loys, mourant à l'ombre des grands saules;
La harpe de Norma qu'applaudissaient les Gaules;
Le coq de nos aïeux, si hautement porté;

Au lever du soleil chantant la liberté;
Les faisceaux qu'autrefois, vainqueurs de l'Allemagne,
Aux murs du Capitole avait pris Charlemagne;
La hache que Clovis, en ses fougueux élans,
Lançait sur tous les fronts à se courber trop lents;
Et du sol de l'Europe, où brillait l'oriflamme,
Mahomet s'enfuyant sur les pas d'Abdérame;
Et le cor dont sonnait Roland, le paladin;
Les rosaires bénits dans les eaux du Jourdain,
Et mille autres objets qu'en cette heure suprême
L'amazone sanglante adoptait pour emblème :
C'était la France, belle et forte en sa beauté,
Gardant dans sa douleur toute sa dignité.
Un éclair de l'orage avait formé son glaive,
Apparaissant dans l'air comme un belliqueux rêve;
Sa ceinture portait les clefs de cent cités
Qu'elle gardait encor dans ses adversités;
Sur son écu d'or fin sa devise tracée
Offrait ces mots vengeurs : — ISABEAU M'A BLESSÉE! —
Et de cette blessure un long fleuve de sang
Tombait, et sous ses pas allait s'élargissant;
Il en venait toujours et de la même place.

Bientôt ce fut un lac uni comme une glace,
Comme une glace immense; Isabeau put s'y voir!...
Ce n'était plus ici ce somptueux miroir,
De perles encadré, qui toujours en hommage,
Pour enchanter ses yeux, lui jetait son image,

Alors qu'elle venait parmi ses vingt amants
Distraire ses remords au bruit de leurs serments.
En gardant à ses traits leurs lignes artistiques,
Le miroir formidable, aux reflets fantastiques,
Phénomène changeant, d'un autre avant-coureur,
Lui montrait sa beauté dans toute son horreur;
Et, pour épouvanter la Messaline infâme,
Impreignait le démon sur les traits de la femme.
Du miroir orageux l'éclat la foudroyait;
Elle pouvait s'y voir comme Dieu la voyait,
Et juger un moment, — ce n'était pas un songe! —
La hideur que sa lèvre avait prise au mensonge.

. . . .

Oh! combien l'œil humain contient d'obscurité
Lorsque d'une enveloppe il juge la beauté,
Et que dans chaque trait il ne peut reconnaître
Ce que vient y graver l'âme, essence de l'être!
Oh! combien Isabeau, dans son sein ténébreux,
Sent d'épouvantements devant le masque affreux!
Contre sa propre image en fureur animée,
Elle s'abhorre autant qu'elle s'était aimée;
Car même le méchant, qu'on a vu tout trahir,
Ne sait rien de la haine avant de se haïr!
Et, pour le consumer, ce feu de l'anathème,
Cette haine a besoin de se prendre à lui-même!...

. . . .

. . . .

Le sang coulait toujours; il coulait à torrent;

Mais, par degrés, le lac devint moins transparent.
A force de saigner du fond de sa poitrine,
Comme s'évanouit une trombe marine
Lorsqu'un boulet lancé sur l'humide géant
Fait écouler sa vie au sein de l'Océan,
Le spectre symbolique, à la vaste blessure,
S'évapora... Du lac toute la masse impure
Grossit, roulant des morts dans ses sanglantes eaux;
Et tous ces trépassés, funéraire chaos,
Sont les fils que la France, avant les représailles,
Vit tomber de son sein sur vingt champs de batailles.
Le vent de la justice agite cette mer
Où tant de trahisons jettent leur fiel amer!
A tout instant plus lourde, à tout instant plus large,
Caravane de flots que le crime surcharge,
Chaque vague en fureur de ce gouffre écumant
Vers la reine Isabeau s'élance incessamment.
L'une n'attend pas l'autre, et sur la mer immonde
Ses rêves ont donné leurs mouvements à l'onde;
Ce sont des corps sans tête et d'osseux bataillons,
Plus nombreux que les grains de blé dans nos sillons!
Les cadavres impurs que porte chaque lame
Lui semblent moins flétris et moins morts que son âme,
Et l'affreux tableau montre à son œil effrayé
La bleuâtre pâleur du jeune homme noyé
Que l'on vint arracher de sa couche, à Vincenne,
Pour qu'il passât ses nuits dans le lit de la Seine!

Puis surgit tout au loin, vague dans son contour,
Une tête d'hyène, aux ailes de vautour,
Volant, volant en rond sur le lac du carnage
Où dans des flots de sang le jeune homme surnage.
La faim crispe sa face, et, lambeau par lambeau,
Des cadavres épars ce monstre est le tombeau;
Mais quand il vient toucher le jeune homme bleuâtre,
Effleurant sa pâleur d'une lèvre idolâtre,
Ses ailes de vautour l'embrassant à moitié,
Il tressaille longtemps d'amour et de pitié.
Et de ces autres morts la foule sans suaire
S'éloigne, avec horreur, du baiser mortuaire.
Et l'hyène lui dit : . . . .

. . . .

— J'aime, ô mon jeune amant,
A ranimer la mort dans un embrassement.
Ne reconnais-tu point ta belle bien-aimée?
Ce lit sanglant n'est pas ma couche parfumée
De Vincenne... oh! non, non! mais on s'y trouve heureux;
Il n'est pas de tombeau pour deux cœurs amoureux!
Je veux te le prouver; je veux, douce et charmante,
Te redonner la vie à force d'être aimante!
Je veux, entends-tu bien? que la nymphe des eaux
Meure de jalousie au fond de ses roseaux.
Comme l'abeille aux fleurs qui parfument la plaine,
Je veux noyer ma lèvre au miel de ton haleine!
Pourquoi m'avoir quittée avant le point du jour?
Ton front a-t-il pâli sous un baiser d'amour?

Ton immobilité n'est-elle qu'un mensonge?
Fermes-tu tes beaux yeux pour me revoir en songe?
Dans les eaux de ce fleuve où t'a jeté le roi,
Les nénuphars dormeurs te parlent-ils de moi?
Oh! viens... je me consume en larmes inutiles... —

Elle dit; et voilà que d'étranges reptiles,
Pareils aux animaux incertains, nuageux,
Que voit le microscope au fond des lacs fangeux,
Pullulent sur les flancs du cadavre... Ils grandissent;
Autour du monstre ailé leurs longs plis se roidissent,
Et leurs enlacements sont venus déposer
Sur sa lèvre amoureuse un verdâtre baiser.

La sinistre Isabeau, durant la longue scène,
Écho de ses amours au palais de Vincenne,
Avait, sans reculer, suivi les mouvements
Du monstre dont les yeux en cratères fumants
S'entr'ouvraient... O terreur! cette tête est la sienne;
L'image du miroir a passé sur l'hyène;
Ce sont encor ses traits que dans l'éloignement
Son regard n'avait pu voir que confusément.

O Dante Alighieri! toi qui sus toutes choses,
Sombre magicien, roi des métamorphoses,
Toi qui nous retraças le grand défi rampant,
Duel transformateur de l'homme et du serpent;

Toi qui fis, dans la nuit dont rien ne nous délivre,
Le code de l'enfer des pages de ton livre,
Je t'implore aujourd'hui, prête-moi ton soutien!
O maître! mon prodige est plus grand que le tien.
Explique-nous pourquoi deux natures rivales,
De leur éloignement comblant les intervalles,
Viennent se rapprocher, s'unir, se pénétrer,
Et, sans que le regard puisse les séparer,
Offrent dans un seul tout, effrayant phénomène!
Le type de la bête et de la face humaine?
Parle, et si tu ne peux me prêter tes clartés,
Levons tous deux plus haut nos yeux épouvantés;
Demandons ce secret aux essences premières
Qui le tiennent de Dieu, lumière des lumières!

Devant ce ciel, d'objets funèbres obscurci,
La reine parricide, en se voyant ainsi,
Voulut fermer les yeux... vains efforts! sa paupière
Refusa d'obéir, et lui sembla de pierre.
Sous ces sanglants tableaux, mirage aérien,
Son horreur aux regrets ressembla-t-elle en rien?
Nul ne le peut savoir; mais les images sombres,
Par degrés, sous son œil, éclaircirent leurs ombres.
Les épouvantements semblèrent s'éloigner;
Les cadavres récents cessèrent de saigner;
Autour de l'horizon l'orage fit silence;
Le monstre qui portait la double ressemblance

Pâlit, et, d'Isabeau diminuant la peur,
Une forme placide, une sainte vapeur
S'éleva, s'étendit au-dessus de sa tête,
Comme l'aube d'un jour que Dieu prend pour sa fête!
La céleste vapeur à flots purs répandait
D'indicibles transports sur qui la regardait;
Sa blancheur triomphait des images funèbres;
Elle avait plus d'éclat que le mal de ténèbres;
Car cette forme heureuse, ineffable, c'était
L'image du Sauveur que le ciel reflétait.

Il venait, il venait, ce Dieu de tous les âges,
Portant sur son épaule une croix de nuages,
Poser ses deux pieds nus sur l'orageux tombeau,
Emblème renaissant des crimes d'Isabeau:
C'était son piédestal et presque son Calvaire!
Son regard tout-puissant n'avait rien de sévère.
Balancé dans les airs, son sceptre de pardon,
Comme un grand arc-en-ciel qui bénit l'horizon,
S'abaissait vers la terre, et de sa chevelure
Le voile pacifique ombrageait la nature.

— A la droite du Père, ô femme! je t'attends.
Tu ne m'as jamais vu, regarde-moi longtemps;
Regarde-moi toujours, ô femme condamnée!
Celui que je visite ainsi meurt dans l'année. —

Jésus dit, et bientôt la pâle vision
De ses traits rayonnants changea l'expression.
Ce ne fut plus le Dieu doux comme la colombe;
Ce fut le Dieu souffrant, triste jusqu'à la tombe!
Le Dieu dont Madeleine, à force de douleurs,
Réfléchissait les traits dans toutes ses pâleurs.
Jamais depuis le jour où, roi du sacrifice,
Pour pleurer de plus haut montant à son supplice,
Les deux bras étendus, dans l'ombre agonisant,
Sa force transforma le monde en l'embrassant;
Non, jamais sa pitié, signe que rien n'efface,
N'imprima plus avant le salut sur sa face;
Jamais front n'apparut plus triste que le sien!
Ce fut le Dieu souffrant que vit le Titien
Lorsque, pour s'élever jusqu'aux douleurs divines,
Il trempa ses pinceaux dans le sang des épines.
Ce fut le Dieu souffrant qui, sûr de remonter,
Jusqu'au fond du malheur descend pour s'attester,
Et qui, le regard morne et la tête penchée,
Laisse broyer son cœur, comme une herbe fauchée.
Ce fut le Dieu qui vint, sous les pleurs de son œil,
De Lazare autrefois entr'ouvrir le cercueil.
Il pleurait!... il pleurait!... et de cette rosée
La reine, morte aussi, se sentant baptisée,
Tressaillit; mais son cœur, fier de demeurer seul,
Ne voulut pas au loin rejeter son linceul;
Et l'impie Isabeau, sous son noir diadème,
Isabeau n'eut pitié du Christ ni d'elle-même!

La marâtre cessa de regarder les cieux,
Et les pleurs de Jésus manquèrent à ses yeux!!!

Elle reprit le cours des hideuses pensées
En réseaux de serpents à son cœur enlacées
Satan dicta l'oracle, elle l'accomplira;
Sous le poignard maudit la sainte tombera!
Quelle joie, Isabelle, à voir la vierge austère
Livrer son agonie à ton œil adultère;
Et, pâle et demi-nue, en ses chastes douleurs,
Aux yeux des séraphins faire monter des pleurs!
Et si pour l'assister quelque archange fidèle
Osait venir du ciel, en te voyant près d'elle
D'une aile épouvantée il reprendrait son vol.

Des pas se font entendre et glissent sur le sol.
Reine, c'est Jeanne d'Arc... Sous de grands rochers sombres
Que des rameaux épais abritent de leurs ombres,
Et qu'un ruisseau, bordé de lis, de glaïeuls bleus,
Embrasse mollement dans son cours onduleux,
En invoquant l'enfer, Isabeau se retire;
Elle attend la victime, et son poignard l'attire!
Mais elle l'attend seule, et son œil enflammé
Se détourne en voyant l'Arabe Noëmé
Accompagner, pensif, la vierge tutélaire :
Ce tableau de bonheur a doublé sa colère...
Et vers la grotte obscure il s'avançait toujours,

Sans soupçonner quel spectre épiait ses amours,
Sans voir sous le feuillage, aussi noir que l'ébène,
La sinistre Isabeau montant de haine en haine.

Au bord du frais ruisseau, doré des feux du soir,
Le beau couple héroïque, en rêvant, vint s'asseoir.
La guerrière détache et dépose sur l'herbe
Son lourd casque, ombragé du panache superbe;
Puis dit en souriant :

— Chantez-moi, Noëmé,
Les doux airs de l'enfance et du pays aimé.
Vous êtes loin du vôtre, et moi, sous ce feuillage,
Je pense à mes troupeaux oubliés au village.
Chantez un chant d'exil. —

Mais lui, de pleurs baigné :

— Nul chant ne peut fleurir dans un cœur dédaigné!
Le Horeb adoré, que l'Égypte contemple,
Dont la robe soyeuse orne le seuil du temple,
Quand la mort l'a surpris dans ses bois de santal,
Le Horeb adoré du monde oriental
Renferme dans son sein la mystique topaze
Qui du septième ciel fait descendre l'extase,
Éteint l'amour terrestre, et défend de l'hymen,
Durant le mois des fleurs, les filles d'Yémen.

Oh! quand ton cœur s'endort du sommeil léthargique,
Si j'avais sur le mien cette pierre magique,
Je cesserais d'aimer; mais, pour la conquérir,
Il faudrait te quitter, et j'aime mieux mourir!
Oui, j'aime mieux mourir, comme sous le platane
Meurt le jeune Osmanli trahi par la sultane;
Il meurt, il veut savoir, en quittant le soleil,
Si l'on trouve au tombeau l'amour ou le sommeil;
Si son ombre a des biens qui soient dignes d'envie;
Si l'on soustrait la mort aux douleurs de la vie;
Il meurt dans ces jardins où son cœur s'enflamma,
Et que de sa présence une femme embauma;
Et tandis que, berçant dans ces heures si calmes
Leur doux nid cotonneux endormi sous les palmes,
Les oiseaux du sérail chantent la volupté
Que réserve au sultan la tiède nuit d'été,
On voit vers le mourant descendre de la nue
La tourterelle triste, au sérail inconnue;
Des douleurs de la terre emblème gémissant,
Et qui garde sous l'aile une tache de sang;
Elle vient tout en pleurs, secourable et bénie,
Mêlant ses longs soupirs à ceux de l'agonie,
Voir comment un jeune homme expire de langueur
Quand il porte, comme elle, une blessure au cœur. —

Ces mots, sous son abri de platane et de frêne,
Comme autant de poignards, frappaient au sein la reine,
La reine échevelée et murmurant tout bas :

— La mort vient! la mort vient, et tu ne la vois pas!
Toi, toi qui m'abreuvas d'un venin de vipère,
Toi, fille de Satan que va trahir son père!!!
La mort est sur ta tête et ton sort m'appartient;
Le démon d'Isabeau l'emporte sur le tien!
Tremble, tu vas périr!... Oh! quel charme suprême
De voir couler ton sang, répandu par moi-même!
De ta perte aujourd'hui je me plaindrais au sort,
Si ce n'était pas moi qui te donnais la mort;
Et mon cœur ulcéré pardonne à sa souffrance
En faveur du plaisir que me fait la vengeance!
Quel bonheur de te voir palpiter sous ce fer,
Sous ce poignard trempé des philtres de l'enfer,
Mais qui doit imprégner tout le sang de tes veines
D'un poison égalant le poison de mes haines!
Quel bonheur de montrer, entr'ouvert et fumant,
Le sein qu'il idolâtre aux yeux de ton amant!
De flétrir ta beauté sous des taches livides,
Et de presser ton cœur entre mes mains avides!...
De nos jaloux transports rejetons le fardeau:
Frappons... —

Mais, du feuillage écartant le rideau,
Elle voit tout à coup, brûlantes sentinelles,
Entre elle et Jeanne d'Arc flamboyer deux prunelles:
Celles du grand lion, tout prêt à s'élancer
Si l'assassin royal essayait d'avancer.
Comme le chien d'arrêt fascine, épouvantée,

Dans le creux du sillon la perdrix tachetée,
Le farouche gardien attachait son regard
Sur la reine immobile et levant son poignard;
Agitant, tourmentant dans une main crispée
Ce poignard inutile à sa fureur trompée ;
Et croyant rassembler, sous ces épais rameaux,
Dans l'éclair d'un moment l'éternité des maux ;
Tandis qu'au bord des eaux, vision d'innocence,
Dans la plus tendre fleur de son adolescence,
Vers le firmament pur tournant ses deux grands yeux,
Comme un ange exilé qui se souvient des cieux,
De ses longs cheveux noirs voilant son cou d'albâtre,
Les deux mains sur son cœur pour l'empêcher de battre,
L'héroïne écoutait, sous un signe de croix,
Les plaintes de l'amour pleurant au fond des bois,
Recueillait dans son sein, loin des regards du monde,
L'humide rêve éclos des murmures de l'onde,
Et, joignant un soupir à ceux de la forêt,
Sur son beau casque d'or posait un pied distrait ;
Tandis qu'à deux genoux, sur la moire des mousses,
Tout entier au désir qui fait les voix si douces,
Noëmé, prolongeant son discours enchanté,
Tremblait, comme dans l'air le feuillage agité.

—Oh! me faudra-t-il donc mourir de mon servage?
Le collier que je porte, en signe d'esclavage,
Ressemble au cercle noir dont la lune, à minuit,
Attriste sa blancheur quand l'orage la suit.

Oh! qu'un Dieu moins cruel te parle et te conseille!
Sois-moi plus indulgente, et fais comme l'abeille
Qui, nous blessant parfois en descendant du ciel,
Couvre sans le vouloir la blessure de miel.
Mais, s'armant de rigueur, ton œil sur moi s'attache.
Tu veux être pour moi, guerrière au blanc panache,
La fleur de l'aconit, fleur au venin puissant,
Et qui porte à son front un casque menaçant.
Prends pitié de mes pleurs, que ta voix me rassure;
Ne dis pas à la mort de guérir ma blessure;
Ton sourire est si doux, si pur, si gracieux!
Ne m'ôte pas la vie en détournant les yeux;
Ne laisse point l'amour, ô Jeanne d'Arc! ô femme!
Me porter au sépulcre entre ses bras de flamme;
Ne laisse point mes pas, qui tressaillent d'effroi,
Rencontrer un abîme en s'élançant vers toi!
L'amour dans vos climats n'a que des lueurs vaines;
Votre ciel de glaçons, qui descend dans vos veines,
N'allume point en vous, de langueur en langueur,
Cet orage souffrant qui saigne au fond du cœur.
Vos fleuves, s'épanchant sans fureurs vagabondes,
Ne roulent point la vie aux tiédeurs de leurs ondes,
Et vous ne sentez point, durant vos nuits d'été,
Dans vos fleurs, sans parfums, vivre la volupté!
Tout, jusqu'à vos poisons, sur votre sol s'énerve;
Mais notre ciel de feu tient pour nous en réserve
Des transports que jamais le temps n'affaiblira,
Et suspend sur ses fils les feux du Zahara.

Le Niger embrasé jette dans nos artères
L'impétueux élan de ses flots solitaires.
Messager de terreurs et de destructions,
Le sémoun sous ses flancs couve nos passions,
Et, du désert en flamme éparpillant la poudre,
Dans un sang amoureux fait serpenter la foudre.
En vain dans les combats j'use en entier le jour,
Chaque éclair de courage ajoute à mon amour!
Quand je suis à tes pieds, change tes blanches ailes
Qui font planer leur vol loin des amours mortelles;
Sois ma colombe et non mon ange!... Écoute-moi :
Un jour d'enchantement écoulé devant toi
Vient me faire oublier la victime elle-même!...
Je ne veux à mon front, au lieu de diadème,
Qu'un baiser de ta bouche... Oh! dans nos entretiens,
Que je sente languir mes regards sur les tiens!
Si tu ne réponds pas, au moins daigne m'entendre;
Donne à ta douce lèvre un silence plus tendre;
Viens enchaîner tes pas à mes pas voyageurs.
Les empires souvent trahissent leurs vengeurs!
Charles t'admet à peine aux fêtes qu'il ordonne;
La mère te menace et le fils t'abandonne;
Et, dans ses voluptés encore enseveli,
En retour de la gloire il t'accorde l'oubli.
Vaste comme ton âme et comme elle limpide,
La mer emportera notre esquif plus rapide,
Et nous irons, bien loin d'un monde suborneur,
Demander au désert le secret du bonheur!

Le désert, avec toi, n'est pas la solitude;
C'est d'un charme idéal la brûlante habitude!
Le désert ne doit pas t'inspirer de l'effroi :
Il a des oasis que Dieu créa pour toi;
Des mirages de pourpre et que le jour colore,
Comme des pavillons qu'un roi puissant arbore;
Le désert a des nuits si belles, que les cieux
Semblent, en rayonnant, s'approcher de nos yeux,
Et que je croirai voir, heureuses et sans voiles,
Autour de ta beauté descendre les étoiles!
Oh! partons... L'existence a des parfums pour nous;
J'ai besoin d'une vie éclose à tes genoux!
Laisse-moi, la première entre les filles d'Ève,
En te le dédiant diviniser mon rêve! ..
Comme le Nil, avant de féconder ses bords,
Roule un flot souterrain dans l'empire des morts,
Et, roi mystérieux du gouffre qu'il se creuse,
Cache aux yeux du soleil sa source ténébreuse,
J'ai longtemps dans mon sein, loin du soleil si beau,
Renfermé mon amour, ainsi qu'en un tombeau.
Enfant, tu le sais bien, je n'ai pas dit : — Je t'aime! —
Je me suis prosterné sous l'onde du baptême;
Je me suis fait chrétien comme toi, ma beauté,
Pour mieux vouer mon âme à ton éternité.
J'avais cru que ton Dieu, dans la pieuse enceinte,
Éteindrait mes tourments sous le froid de l'eau sainte;
J'avais cru que ton Dieu, jaloux de son pouvoir,
Sans mourir de mes feux, m'apprendrait à te voir.

J'ai des cloîtres déserts traversé les ténèbres;
J'ai reposé mon front sur les marbres funèbres,
Et, de tant de douleurs remuant le chaos,
A tous les vents du nord j'ai jeté mes sanglots!
O femme! quelquefois, las de mon esclavage,
Vieilli de désespoir à la fleur de mon âge,
J'ai voulu t'oublier; oui, j'ai, dans ma fureur,
Voulu par le néant m'affranchir du malheur!
Démence!... illusion, moins forte que tes charmes!
L'épine des tourments grandissait sous mes larmes;
Et je ne voyais point renaître, loin du jour,
L'étoile de mon ciel, éteinte dans l'amour!
Quelquefois j'ai voulu, moi, fils de l'harmonie,
Éveiller contre toi des accords d'ironie,
Et, rougissant d'un feu qu'il fallait étouffer,
Insulter ton image afin d'en triompher;
Mais j'essayais en vain; mais la voix des poëtes
Expire, sans l'amour, en syllabes muettes;
Et la muse rentrait dans mes esprits troublés
Pour remplir de ton nom ses palais étoilés;
Pour m'emporter vers toi dans sa course infinie;
Pour raviver ma plaie au souffle du génie;
Et de ses dons perdus m'annonçait le retour,
En donnant à mon luth les frissons de l'amour!!! —

Ainsi parlait l'Arabe, en arrosant de larmes
Le gazon vert où Jeanne avait posé ses armes,
Et du casque d'or pur, aux brillantes couleurs,

Le panache ondoyant s'inclinait sous ses pleurs.

Et la reine entendait...

Et sous le frêne assise,
Sans le savoir peut-être, un moment indécise,
Jeanne d'Arc s'étonnait d'écouter si longtemps
La voix du jeune Arabe et celle du printemps.
Toute à l'enchantement de cette solitude,
Sa pose rappelait la rêveuse attitude
Que dans notre Lutèce, à son œuvre attaché,
Le génie inventa pour embellir Psyché,
Alors que commençait l'épreuve solennelle
Que l'immortalité voulait subir en elle;
Alors qu'elle sentait sur son front se poser
De l'Amour, son amant, l'invisible baiser.

Autour du couple ému tout languit, tout soupire;
L'Amour sur le printemps vient fonder son empire.
Aux pointes des bleuets il semble étinceler;
Avec le rouge-gorge il se plaît à voler;
Et, sous les chauds baisers du soleil qui les dore,
Dans la rose complice il s'empresse d'éclore;
Il agite, il enflamme, au pied des grands roseaux,
L'insecte palpitant sur la gaze des eaux;
Son haleine a bercé le nid des tourterelles;
Dans le cri des oiseaux et leurs battements d'ailes,
Dans l'éclair du regard, dans la séve des sens,

Dans les hymens voilés des lotus frémissants,
Comme celle de Dieu, sa force se révèle.
Craignant d'ouvrir son âme à cette âme nouvelle,
La vierge enfin répond :

— Ami, reprends ta foi ;
Les souffles de ton sein sont trop ardents pour moi !
Laisse-moi la pudeur, perle des choses saintes,
Après celle de Dieu, la plus belle des craintes !
Laisse-moi la pudeur, mon trésor, mon seul bien,
La première leçon de mon ange gardien.
A ses austères lois que je reste asservie.
Je ne veux pas savoir si l'amour est la vie,
Je ne veux pas savoir si son enchantement
Vaudrait mieux que les pleurs donnés à mon serment ;
Je ne veux pas savoir, martyre de la France,
S'il est quelques regrets plus forts que l'espérance ;
Et, quand d'un triple airain il s'est enveloppé,
Ah ! ne m'apprends jamais que mon cœur s'est trompé !
Laisse-moi la pudeur, beau Noëmé... Silence !...
Dans la maison de Dieu l'Angelus se balance ;
Oh ! viens sanctifier les derniers feux du jour :
La cloche des chrétiens, réveillant de l'amour,
Agitera sur nous, dans la nef où l'on prie,
Cet air vivant du ciel que respire Marie !
Marie, ange envoyé pour rétablir nos droits,
Pour appuyer notre âme aux forces de la croix ;
Dont le pied rayonnant créa d'autres étoiles,

Qui changea l'avenir en abaissant ses voiles,
Et qui vint, étrangère à tout terrestre feu,
Nous apprendre comment la femme porte un Dieu!...
Je porterai le mien... —

Et l'héroïne austère,
Ramassant son beau casque oublié sur la terre,
Marche, tandis qu'aux cieux chante un groupe d'élus,
Vers le clocher grisâtre où tinte l'Angelus.



—Ton œil de sa fierté reprend les étincelles;
Le volcan de l'amour n'a pas noirci tes ailes,
Beau cygne, qu'un lac pur berce dans sa fraîcheur;
Chaque épreuve nouvelle ajoute à ta blancheur.
Tu viens de triompher, pour régner où nous sommes,
Du plus grand ennemi qui triomphe des hommes,
Et qui dresse pour eux, dans un autre jardin,
Des piéges qu'envierait le tentateur d'Éden!



Tu viens de conquérir, sous des souffles de rose,
Le plus beau des rayons de ton apothéose,
Le plus beau des saphirs qui parent au saint lieu
Les fronts transfigurés sous un baiser de Dieu.
Ton cœur ne flotte plus dans des désirs contraires;
Il attend pour aimer d'être parmi ses frères,
Et ne veut s'entr'ouvrir, loin du terrestre jour,

Qu'au seul astre allumé pour féconder l'amour.



Marche... grandis toujours dans cette lutte étrange :
Le spectre du malheur va remplacer ton ange ;
Tu vas te trouver seule, et nul céleste don
Ne viendra consoler tes heures d'abandon.
La victime apprendra, bien avant qu'elle expire,
Ce que peuvent peser les crimes d'un empire,
Lorsqu'elle vient, semblable au Sauveur de Sion,
Monter tous les degrés de l'expiation ! —



Ainsi chantent les cieux...
Cependant Isabelle,
Libre enfin du lion que l'esclave rappelle,
Sort de la grotte sombre, et, pâle encor d'horreur,
Son hideux désespoir surpasse sa terreur ;
Elle vole, emportant le poids de son supplice,
Vers la tour où l'attend son magique complice.

— Voilà donc, ô vieillard, tes vains enchantements !
T'avais-je demandé d'augmenter mes tourments ?
Ne fais-tu donc mouvoir, vaincu par une femme,
D'autre enfer que celui que je porte en mon âme ?
Fidèle à tes leçons, je devrais t'immoler
Sous ce fer impuissant que tu vins consteller ;
Mais aux murs de Paris Isabelle commande !

Déjà pour ses gibets Montfaucon te demande ;
On viendra te chercher de ma part... —

Elle dit,
Monte le coursier noir du nécromant maudit,
S'élance... Et, sous les feux que la lune reflète,
Trémoald :

— Ton gibet n'aura pas mon squelette!
Pars : je veux, au long bruit d'un chant mélodieux,
D'une fête aux flambeaux honorer tes adieux.
Dans l'empire du mal va régner sans rivale..
Pars : j'attache l'enfer aux flancs de ta cavale,
Et noue autour de toi, pour payer tes mépris,
Ses crins ensorcelés, tressés par des esprits.
Pars... Et moi, dont le sort touche à l'heure prédite,
Pour ma dernière nuit prenant la tour maudite,
Couronnant mes exploits d'un trépas surhumain,
Je cours l'escalader, l'incendie à la main.
Lucifer m'envierait le trépas où j'aspire!
Je veux que mon tombeau ressemble à son empire;
Je veux ici, tout prêt à changer d'univers,
Essayer de périr comme on vit aux enfers;
Et je prétends entrer, sans boussole et sans rame,
Dans l'océan des morts sur un vaisseau de flamme! —

Il dit; et, saisissant un grand pin résineux,
L'arrache, sans effort, du terrain sablonneux,

Allume ses rameaux, monte sur la ruine
Que de ses jets ardents le grand pin illumine;
Pâle, hideux, tout prêt à mourir en damné,
Le balance un instant sur son front décharné,
Le lance; et, comme on vit Néron, ivre de joie,
Chanter sur Rome en feu le dernier jour de Tróie,
L'effroyable vieillard, de moment en moment,
Rit, et de la forêt chante l'embrasement.
Sur la noire ruine où son destin s'achève,
Il semble avoir atteint le sommet de son rêve;
Il semble avoir, du haut du piédestal brûlant,
Pris l'aile de la mort pour son dernier élan.

— Lorsque j'allais, avec de magiques paroles,
Tout seul suivre la nuit les rouges flammeroles
Qui, pour les trépassés, dansent sur les tombeaux,
J'aimais leurs feux errants; mais ceux-ci sont plus beaux!
Soleil, ne reviens pas!... O nuit, sois sans rosée!...
De ces bois résineux la fureur embrasée
A passé dans mon âme, et je puis, satisfait,
Chanter en plein enfer tout le mal que j'ai fait.
Venez, puissants esprits qui peuplez mes royaumes :
Ce volcan végétal a besoin de fantômes!
Venez tous le peupler... venez... Nous vous chargeons
De sonner l'incendie aux beffrois des donjons! —

Il se tait... et le feu redouble, et, sans entr'actes,
De son fleuve indompté verse les cataractes.

Le coursier d'Isabeau, comme si ce signal
Le forçait à tourner dans un cercle infernal,
S'élançait, fasciné par le vaste incendie,
Autour des jets brillants de la flamme agrandie;
Cherchant à respirer hors des brûlants réseaux,
Dans l'atmosphère ardente il ouvrait ses naseaux.
Galop surnaturel, ronde farouche, immense,
Galop prodigieux de la peur en démence,
A travers les halliers ils allaient, ils allaient;
Les quatre pieds de fer sur les cailloux volaient!
Isabelle tournait dans la terrible zone;
Le galop du coursier sous son crâne résonne,
Dans cet élan pressé par l'aile des démons,
Comme un éclat de foudre au sommet des grands monts,
Ou comme les bruits lourds, quand leur forge s'allume,
De trois cents forgerons qui tourmentent l'enclume.
Et les rameaux penchés des troncs aux mille nœuds
Ne peuvent arrêter le vol vertigineux;
Les animaux plaintifs de la forêt bruyante
Croient que du chasseur noir la troupe flamboyante
Fend les airs, et poursuit, sur des chevaux sans frein,
Le dix-cors gigantesque aux andouillers d'airain.

Isabeau veut s'enfuir, et de son pied de reine
Imprimer la puissanee à la brûlante arène;
Isabeau, qu'éblouit l'essor impétueux,
Veut quitter la cavale aux bonds tumultueux:
Mais les longs crins roidis de la noire crinière

S'enlaçant à ses flancs, l'attachent prisonnière
Sur la croupe qui fume, et, par cent nœuds de fer,
L'obligent à fournir la course de l'enfer.

Et toujours dans le cercle insensé, pâle et belle,
La trombe fantastique emportait Isabelle ;
Dans les mêmes sentiers toujours elle tournait ;
Un regard du maudit de loin la fascinait.
La cavale volait de clairière en clairière,
Les arbres frissonnaient au vent de sa crinière,
Et, dans les tourbillons dont il s'enveloppait,
Son profil sur les feux ardents se découpait.
L'orage était au ciel; mais d'un autre tonnerre
Les roulements plaintifs serpentaient sous la terre ;
Et, se tordant au loin dans ses convulsions,
La forêt se peuplait d'étranges visions,
Comme si sous les yeux de la reine impudique
S'ouvraient les profondeurs du grand bois druidique
Où les premiers Gaulois venaient s'épouvanter
Des funéraires dieux qu'ils osaient inventer !

Elle voit — ou croit voir — passer sous la ramée
Les blêmes bataillons d'une houleuse armée ;
Elle voit — ou croit voir — dans cet horrible lieu,
Sur des griffons ailés qui vomissent du feu,
Des larves au corps grêle, aux masques ironiques,
Grossir l'impur chaos des rondes sataniques ;
Et sur tout son passé, dépouillé de bienfait,

Chaque apparition fait planer un forfait.
Le spectre d'Orléans passe en criant : — Inceste ! —
L'ombre de Jean sans Peur lui jette un nom funeste ;
Charles Six manque seul ; et, fuyant ses rivaux,
Il a cédé sa place aux fantômes nouveaux !...

. . . .

Et Trémoald chantait :

— Durant ces jours néfastes,
Rouen pour Jeanne d'Arc aura des feux moins vastes.
Quel splendide bûcher !... Mon cercueil peut s'ouvrir :
Dans les flancs d'un orage il est beau de mourir !
Moi, roi des nécromants, sous la nuit large et noire,
Je donne à mon trépas la hauteur de ma gloire ;
La foudre le proclame, et la reine Isabeau
Mène en hurlant le deuil autour de mon tombeau.
Venez, sombres esprits qui présidez aux crimes !
Jetez le pont qui va de la nue aux abîmes !
Satan se courbera sous le magicien :
Mon trône, en s'écroulant, me lance sur le sien ! —

Exhalant de son sein des plaintes convulsives,
Et sur son front blémi tordant ses mains lascives,
La reine, ivre d'effroi comme jadis d'amour,
D'un monde de forfaits faisait trois fois le tour.

Et Trémoald chantait :

— Que dis-tu de la fête?...
Reine, assiste à ma mort sans détourner la tête;
Et puis cours accomplir, fidèle à ton emploi,
L'oracle de malheur que je jette sur toi,
Et fais tourner au sein de ma funèbre ronde
Dans la seule Isabeau tous les crimes du monde!
Oui, tu fus mon élève!... oui, ton cœur réprouvé,
Ainsi qu'un œuf impur par Lucifer couvé,
Vit éclore de lui de monstrueuses choses :
L'amour pour tes plaisirs teignit de sang ses roses!...
Adieu, ma sœur, adieu; la mort est entre nous;
Fais-toi quelque trépas dont le mien soit jaloux! —

Et dans le cercle alors, prodige plus horrible,
Les quatre chevaux noirs, attelage terrible
Que l'on vit autrefois, pourvoyeurs du tombeau,
Écarteler un homme aux pompes d'Isabeau,
Apparaissent, traînant la dépouille effroyable
Dont ils avaient orné sa fête impitoyable;
Et les coursiers-bourreaux, dans leurs affreux élans,
Ont flairé sa cavale en lui mordant les flancs.
Un sang fétide et chaud pleut de cette tempête :
Ce sont des bras roidis, des troncs cherchant leur tête;
Chaque débris sanglant, chaque horrible quartier,
Comme si pour gémir l'homme restait entier,
Prend une voix qui dit : — Sois maudite, Isabelle! —
Et l'essaim des corbeaux que leur odeur appelle,

Planant sur la coupable, à sa course attaché,
Vient d'un sinistre vol battre son front penché;
En vain dans les halliers elle se précipite,
Leur bec cherche à ronger ses yeux dans leur orbite,
Et passe tour à tour, insensible à ses cris,
Des lambeaux du cadavre à ses membres meurtris.
Les oiseaux carnassiers se sont mêlés aux gnomes,
Et l'ouragan conduit son troupeau de fantômes :
Pâles représentants du peuple des enfers,
Caravane de morts qui tourne dans les airs!

Trémoald triomphait des maux de sa complice.
Sa tour, axe maudit du vacillant supplice,
S'ébranlait calcinée; et lui, dans ses fureurs,
Se faisant pour sa mort un horizon d'horreurs,
S'écriait :
— Je suis prêt... voici l'heure implacable
Qui doit changer ces feux en flamme irrévocable;
Je suis prêt; l'heure sonne!... elle sonne!... —
Il entend
Se mêler à l'airain le rire de Satan;
La tour à ce signal s'écroule d'elle-même;
Il jette à Dieu son âme en un dernier blasphème,
Et tombe, s'enfuyant, ivre d'impiété,
Du haut de ses forfaits dans son éternité!...

A peine il a péri, l'orient se colore
Des feux roses du jour qu'il empêchait d'éclore ;
Et la reine Isabeau sort du charme vainqueur,
N'ayant plus qu'un vautour pour la ronger au cœur.

CHANT DOUZIÈME.

PRISONNIÈRE!

Et les mois s'écoulaient, et des troubles nouveaux
De la jeune inspirée affligeaient les travaux.
Cessant de déguiser une secrète envie,
Les nobles chevaliers envenimaient sa vie;
Leurs rumeurs circulaient, tout bas, sous ses drapeaux.
Elle disait à Dieu :
— Rendez-moi mes troupeaux.
On s'irrite, on murmure à l'entour de ma tente;
Les papillons ont fui ma bannière flottante!
Les hommes sont jaloux de vos divins succès;
Je suis seule au milieu de tout le camp français!
Je n'ai plus près de moi le roi ni votre apôtre;

Vous m'avez tout à coup retiré l'un et l'autre,
Et je demande en vain, pour mon œil attristé,
Ces deux représentants de votre majesté.
Rendez-moi mes troupeaux, ma forêt, ma prairie,
Comme un manteau royal, de lis toute fleurie! —

Désirs perdus!... Un soir, se trouva sur ses pas
Une fille aux seins nus, parlant d'amour tout bas.
Ne prenant point conseil de la pitié, vers elle
Jeanne d'Arc s'élança, sévère dans son zèle,
Son épée à la main... et son bras triomphant
Frappa fort à meurtrir les os de cette enfant;
Mais l'arme se brisa dans ce combat étrange,
Et la vierge perdit le présent d'un archange.
Elle resta muette, immobile, écoutant
Et le reproche amer et le rire insultant;
Car la femme disait :

— Je te vois abattue!
Du glaive de Martel pourquoi m'avoir battue?
Pourquoi m'avoir blessée?... as-tu pas ta raison?...
Ma chair est venimeuse et mon sang du poison!
Pourquoi donc te servir de cette arme sacrée
Contre une créature à tout mépris livrée?...
Nous portons l'une et l'autre un nom bien différent:
Pourquoi, pour m'écraser, avoir perdu ton rang?
Lorsqu'un serpent, vois-tu, se traîne dans la vase,
On s'en rapproche, au moins, au moment qu'on l'écrase!
Pourquoi, dans ton courroux, te rapprocher de moi?

Que t'ai-je fait, mon Dieu?... Voyageant avec toi,
T'ai-je jamais parlé de mes chagrins sans nombre?
Me suis-je un seul instant abritée à ton ombre,
Comme l'oserait faire un chien du pied heurté?
Me suis-je un seul instant trouvée à ton côté?
Ai-je à tes chants divins mêlé quelque murmure?
A-t-on vu mes haillons près de ta blanche armure?
Jéhanne, l'orgueilleuse, ai-je pu vous fâcher?...
L'herbe était trop courbée, hélas! pour la faucher.
Et tu viens de briser ce fer sur mon épaule,
Toi qui pris des leçons de saint François de Paule!
Il te gronderait fort, s'il le savait... Je crois
Qu'il fallait d'autres coups pour ton glaive à cinq croix!...
Ton regard est baissé, le mien presque l'affronte :
Je tiens à grand honneur de causer tant de honte!
Merci, Jéhanne d'Arc, merci!... Je te le dis,
Par ce coup déloyal toi-même me grandis;
Et je puis désormais, avec ma voix infâme,
Te parler sans rougir, comme toute autre femme.
Je souffre!... Écoute un peu, sans reculer d'horreur :
Je suis, ainsi que toi, fille de laboureur;
Mais mon enfance, même en sa fleur, fut amère;
Et puis je fus vendue à quinze ans par ma mère,
Vendue à bon marché, pour quelque vieux baron
Qui portait diadème orné d'un beau fleuron.
Six mois après, la mort le vint prendre en sa couche;
Et moi, déjà flétrie aux baisers de sa bouche,
Je fus chassée au loin par les nouveaux-venus.

Les chemins étaient durs et mes pieds étaient nus;
Et j'avais grandement besoin de nourriture;
Et j'étais, comme vous, de Dieu la créature!...
Ma mère n'était plus, — si jamais elle fut! —
Je devins... je devins ce que le sort voulut!...
J'entrai dans une ville, et, par un temps de glace,
Dans le coin d'une rue, en pleurs, je pris ma place...
Et voilà mon histoire, et pourquoi le surnom
De la fille de joie, ici, joint à mon nom. —

Et les larmes coulaient de sa noire paupière,
Et tombaient sur les mains pâles de la guerrière,
Qui sentait dans son âme un profond repentir
Du calme des élus d'avoir osé sortir!...
Elle entra dans sa tente, et là, courbant la tête :

— La vie est un combat et non pas une fête!
Je le sais, je le sais, se dit-elle; et pourtant
Je voudrais bien revoir l'esprit que j'aime tant!...
Oh! jamais autrefois je n'étais solitaire :
Saint Michel avec moi voyageait sur la terre;
Reviens, bel ange aimé! reviens à moi... mes yeux
Ne chercheront que toi sur le chemin des cieux.
Jusqu'à l'aurore ici je veille pour t'attendre;
Apparais-moi!... Ta voix, quand je pouvais l'entendre,
Était comme un chant pur écouté sur les eaux
D'un beau lac dont la lune argente les roseaux.
Parle-moi... Si l'enfant, qu'une mère en silence,

Le soir dans un berceau près de son cœur balance,
Repose doucement, moi je reposerai
Plus doucement encor sous ton voile azuré!
Reviens pour ranimer la force qui me reste.
J'interromps dans le deuil mon voyage céleste;
J'ignore où le malheur me conduit, et sans toi
Je ne me souviens plus que j'ai sauvé mon roi!
L'abeille qui n'a point de ruches embaumées,
Et trouve sous son vol toutes les fleurs fermées,
S'égare et meurt... et moi, quand je t'appelle en vain,
Quand tu fuis ma maison, ô bel hôte divin!
Je m'égare comme elle, et la mort me réclame:
Mon ange en s'envolant a dérobé mon âme;
Et peut-être il m'a dit un éternel adieu,
Sans avoir apporté mon œuvre jusqu'à Dieu!!! —

La neige de décembre avait blanchi la terre;
Dans les murs de Compiègne un prêtre, prosterné,
Célébrait à minuit le merveilleux mystère
De la Vierge ineffable et du Dieu nouveau-né.
Jeanne d'Arc assistait à la chaste veillée.
Attachant sur l'autel un regard inquiet,
A côté d'elle agenouillée,
Pour son enfant malade une veuve priait.
Elle priait comme l'on prie
Devant les autels de Marie,

Quand on a besoin d'espérer;
Elle priait durant la messe
Qui garde une sainte promesse
Aux mères que l'on voit pleurer!

— Il se meurt, et la feuille tombe
Au souffle orageux des autans;
Vierge, ne permets pas que l'herbe du printemps
Renaisse pour couvrir sa tombe.
Il se meurt... insensible au baiser maternel,
Sa bouche pâlit et se glace.
Oh! que mon enfant trouve place
Parmi les lis des champs et les oiseaux du ciel!
Prends pitié de ma peine amère,
O toi qui répandis des pleurs:
Tu sais que le cœur d'une mère
Est inépuisable en douleurs!
Viens protéger mon fils, toi qui veux qu'on espère;
Ne rouvre pas sitôt le cercueil de son père:
Ma chaumière à présent n'enferme que lui seul;
Et quand l'heure sera sonnée,
Peut-être il me faudra, moi, mère infortunée,
Envelopper mon fils du funèbre linceul.
Les cieux te choisissent pour reine;
Descends vers nous; sois le soutien
D'un enfant qui commence à peine
A prononcer le nom du tien.
Il est de ta famille, il t'aime!

Arrosé de l'eau du baptême,
Qu'il vive plus longtemps que ne vivent les fleurs;
Il sera sans péché, fier de ton assistance,
Afin de te vouer toute son existence,
Afin de porter tes couleurs.
Oh! ne l'appelle pas dans ta sainte phalange;
Laisse-moi, laisse-moi mon jeune enfant si beau.
Hélas! pour devenir un ange
Il faut passer par le tombeau!
Qu'il ne s'envole pas comme un songe éphémère;
Ne ferme pas ses yeux qui regardent sa mère;
Ne viens pas, reprenant le don que tu me fis,
Affliger par sa mort la fête de ton Fils.
J'ai veillé près de lui; j'ai, triste et faible femme,
Dans son petit berceau laissé toute mon âme.
Assez de mes enfants sont montés près de toi;
C'est mon dernier amour, Vierge, laisse-le-moi!
Son sourire déjà répond à mes tendresses;
Autant que de mon lait il vit de mes caresses.
Grâce, grâce et pitié! ne me le ravis pas:
Laisse sa belle étoile à mon ciel d'ici-bas!
Cette nuit ne veut point d'alarmes,
Ne veut point de cœur tourmenté;
Défends que le psaume des larmes
Se mêle aux chants joyeux de la Nativité!
Mère du Dieu sauveur, une mère t'implore:
On dit que sans miracle il ne peut voir l'aurore?
Accorde-moi sa guérison;

Et s'il faut au matin qu'elle lui soit ravie,
Éteins mon âme avec sa vie :
Prends la mère et le nourrisson !
Mais tu me le rendras ; je l'entends qui m'appelle ;
De son lit de douleurs je reprends le chemin ;
Je l'ai quitté pour toi ; je reviendrai demain
Déposer son berceau dans ta sainte chapelle. —

Elle dit ; l'héroïne accompagne ses pas ;
Elle veut essayer cette même prière
Qui rappelait jadis les enfants du trépas ;
Mais la mère, au retour de la douce lumière,
Dans l'église ne revint pas !
Les grands cierges des morts sur l'autel s'allumèrent,
Et devant le seuil attristé,
Le soir, à leur pâle clarté,
Deux cercueils inégaux passèrent.

Et Jeanne d'Arc gémit, car elle vient de voir
Que toute sa ferveur a perdu son pouvoir !
Sa prière n'a plus la féconde puissance
Qui rendait autrefois la vie à l'innocence,
Comme son bras n'a plus le glaive de Martel.
Pour la fille des champs tout redevient mortel !
Son œil n'est plus fixé sur l'étoile des mages ;
Le miroir de son cœur a changé ses images,

Et, faible et regrettant son champêtre séjour,
Son âme s'ouvre presque aux regrets de l'amour!
Elle ne comprend plus son sacrifice austère;
Son voile virginal lui devient un suaire;
Car elle a cru revoir passer sous le jasmin
L'Arabe aux cheveux noirs qui lui parle d'hymen.
O pauvre ange troublé! triomphante victime!
Que la faveur céleste est un profond abîme!!!
Elle craint, elle craint, trompée en ses élans,
D'avoir touché l'autel avec des doigts sanglants!
De regrets orageux sans cesse poursuivie,
Un éclair de sa gloire a foudroyé sa vie!
Celle qui dans nos rangs, messagère du ciel,
Fit monter la victoire au char d'Emmanuel,
Craint de s'être trompée, et que, juge sévère,
Dieu n'accepte de sang que celui du Calvaire.
Tout chargés de bienfaits et d'exploits éclatants,
Elle craint que ses jours ne soient ôtés du temps;
Et, lorsque son pays lui doit sa délivrance,
Elle attriste de pleurs la fête de la France;
Et son âme, d'un songe éveillée en sursaut,
S'épouvante d'avoir réfléchi le Très-Haut.
A sa mission sainte elle n'ose plus croire;
Elle rêve l'enfer pour expliquer sa gloire,
Courbe son pâle front sous le fardeau géant,
Et sa palme gémit, jalouse du néant!

Tel le poëte, après avoir fini son œuvre,

De son âme inquiète irrite la couleuvre.
La muse, à qui son front doit toute sa pâleur,
Le livre en s'enfuyant au spectre du malheur.
De ses brillants travaux il invoquait le terme,
Pour brûler en dedans le volcan se referme;
De l'harmonie ardente il épanchait les flots,
Ses hymnes enchaînés deviennent des sanglots!
Il sent se disperser, sous un vent de tempête,
Les fleurs du paradis qui pleuvaient sur sa tête.
Lui qui rayonnait, lui dont les tableaux vermeils
Augmentaient pour nos yeux le nombre des soleils,
Finit par ne plus voir l'éclat qu'on lui conteste.
On semble fuir l'abord du paria céleste;
On insulte ce nom, ce sort illimité,
Naufragé sur l'écueil de l'immortalité!
On insulte ce roi qui doute de lui-même;
On lui meurtrit le front avec son diadème.
Plus de paix pour ses jours!... L'envie, au fiel moqueur,
Vient s'abreuver de sang à l'entour de son cœur;
Et tout un peuple ingrat, prolongeant la bataille,
Foule aux pieds le géant, pour lui cacher sa taille!
Un fantôme se montre à tous ses horizons;
Le calice brisé lui revient en poisons.
Il pleure en pleurs de sang la langue qu'il oublie;
Sur un sable infécond tombé du char d'Élie,
Il mesure, pensif et d'un œil indécis,
Son désert d'abandon, morne et sans oasis!
La démence apparaît où n'est plus le délire:

Au gouffre du malheur il a jeté sa lyre.
Privé de son Éden, il s'engloutit bientôt
Dans l'infecte prison où tomba Torquato ;
Et comme un scorpion, prisonnier de la flamme,
D'un aiguillon de mort il se transperce l'âme.

Tel le cœur de la vierge en désespoir se fond :
Qu'une faveur céleste est un secret profond !...

Un jour — à ce récit mon luth frémit et saigne ! —
Les Anglais à l'écart sous sa brillante enseigne
La surprennent, et tous se sont précipités
Vers celle qui n'a plus son ange à ses côtés...
Qu'elle fut grande alors !... A vaincre accoutumée,
Son nom fit à lui seul reculer une armée !
En appelant les siens du geste et de la voix,
Tout autour de Compiègne elle tourna trois fois ;
Elle erra dans la nuit, seule et désespérée.
Comme Clorinde autour de la ville sacrée,
Elle tourna trois fois, sous ses cheveux épars,
Avec son bouclier heurtant les hauts remparts ;
Mais du choc lamentable en vain le mur résonne ;
Il ne s'ébranle point..., et la pâle Amazone
En succombant, ainsi que Clorinde jadis,
Vit plus tard sa défaite ouvrir son paradis.
De leur double revers la honte se retire :
A l'une le baptême, à l'autre le martyre ;

Et leur chute d'un jour, jour de témérité,
Leur fait une victoire en pleine éternité!...

Jeanne pousse dans l'ombre un long cri de détresse:
Entre elle et le salut toujours le mur se dresse;
Compiègne est inflexible ainsi qu'un grand tombeau.
Son général, séduit par la reine Isabeau,
Du sceau des trahisons marquant le nom qu'il porte,
Guillaume de Flavy n'en ouvre pas la porte;
Et le bras de la vierge, en ce combat mortel,
Tient un fer qui n'est plus le glaive de Martel!
Elle tombe blessée; aucun Français fidèle,
Aucun Français n'est là pour mourir auprès d'elle!
Elle tombe sanglante au détour du chemin;
Aucun Français n'est là pour lui tendre la main,
Pour lui rendre en pitié la gloire qu'elle donne.
Pauvre fille des champs, ô Jeanne d'Arc, pardonne!
Parmi toutes tes sœurs, nulle d'un sort pareil
N'affligera demain le lever du soleil.
Au village natal, ta mère, sous le chaume,
Ressentira le coup qui frappe le royaume;
De la blessure, hélas! leurs deux cœurs saigneront:
Ta mère aura le deuil, et ton pays l'affront!
Ton pays gardera le stigmate incurable:
Ah! du sein maternel la plaie est préférable!

Moi, je baisse la tête et pleure de vrais pleurs;
Je n'ose plus chanter devant tant de douleurs!

Devant ce souvenir, honteuse et désolée,
Pour gémir, dans mes bras ma lyre s'est voilée.
Tu vins le secourir alors qu'il périssait :
Pauvre fille des champs, où donc est Charles Sept?
Tu meurs pour lui... Veut-il, selon leur habitude,
Sur le blason des rois graver l'ingratitude?
Veut-il, par le malheur si longtemps éprouvé,
Faire repentir Dieu de l'avoir relevé,
Et, sous une couronne en ce moment flétrie,
Tuer jusqu'à l'amour qu'on porte à la patrie?
Où sont ses paladins? nul ne paraît-il?... non!
Leur absence aujourd'hui fait douter de leur nom;
Et nul d'entre eux ne vient à ta lutte dernière
Pour racheter, au moins, l'honneur de ta bannière!!!

Mais le fils du désert accourait... Noëmé
Entre l'Anglais et toi s'élance tout armé.
Il se jette au milieu de la bruyante troupe,
Portant sur son coursier son beau lion en croupe.
Comme on voit un éclair traverser l'ouragan,
Dans sa rapide main l'acier du yatagan
Étincelle, et ses feux déchirent le nuage
Qu'élève autour de lui la vapeur du carnage.
Son coursier, fils de l'air, l'emporte bondissant;
Ses longs crins vagabonds éparpillent le sang;
Sous l'homme et le lion il se cabre et s'élance,
Réfléchit dans ses yeux les lueurs de la lance,
Heurte d'un pied d'airain les casques des guerriers,

Lève sa noble tête et la montre aux lauriers;
Et, parmi les drapeaux et les flèches sifflantes,
Gonfle au bruit des clairons ses narines brûlantes.

Tantôt, comme la foudre, il part, et quelquefois
En orage de fer il tourne sous son poids;
Et, dans la lutte ardente où sa course est lancée,
Son instinct belliqueux devient de la pensée.

— Bien, bien! lui dit son maître; en avant, en avant!
Tes jarrets sont trempés dans la flamme et le vent;
Dans ton œil large et noir le triomphe étincelle;
Tu suspends la bataille aux arçons de ta selle;
Tu dévores l'espace, et ton pied frémissant,
Rien qu'en touchant le sol, creuse un fleuve de sang!
Ton courage n'a rien d'un étalon vulgaire;
Ta crinière flottante est un drapeau de guerre;
Et Dieu pensait à toi lorsque, du haut des airs,
Sa voix parlait à Job du coursier des déserts.
Protégeons, protégeons l'héroïque Bergère :
Tu portes deux lions sur ta croupe légère;
Tu portes deux lions, incapables d'effroi,
Qui n'ont qu'un seul élan et qu'un souffle avec toi. —

Il dit; et se penchant, couvert du cimeterre,
Comme aux jeux du djerid semble raser la terre.
Il frappe, il se redresse, ou, volant sans rival,
Renverse un bataillon du choc de son cheval;

Et, sans voir où son vol bruyant le précipite,
L'éperonne, et franchit ce monceau qui palpite.
Seul, au milieu de tous, luttant de toutes parts,
Le cri de son lion chasse les léopards.
Son lion quelquefois, ainsi que la tempête,
Tout hérissé, s'élance au-dessus de sa tête,
Le couvre de ses crins en vivant bouclier;
Chacun de ses élans dévore un chevalier!
Et puis, d'un bond puissant se jetant en arrière,
Il retombe sanglant sur la croupe guerrière.
On croit voir, à travers les poudreuses vapeurs,
Dans ce groupe effrayant un des combats trompeurs
Qu'enfantent à minuit, sous les plafonds gothiques,
Du cauchemar changeant les rêves fantastiques.

Mais d'une flèche au cœur percé dans le combat,
Le coursier du désert sous son maître s'abat;
Lui-même il est frappé d'une atteinte imprévue:
Deux dards trempés de feux lui dévorent la vue,
Et, tout aveugle, il brave, au sol enraciné,
Des viretons sifflants le nuage empenné.

Ainsi, chez les Romains, d'un peuple environnée,
Pour des paris cruels la caille éperonnée
Se battait dans la lice, en fureur se dressant;
Chaque plume laissait fuir un filet de sang.
Le bec autour du cœur allait blesser l'artère;
De sa tête arrachés ses yeux roulaient à terre,

Et l'héroïque oiseau, s'élançant au hasard,
Combattait dans sa nuit, applaudi par César.

Tel l'Arabe combat... tel dans sa nuit il tombe...

— A moi, mon beau lion! viens partager ma tombe!
Tu vois à mes côtés mon coursier tout sanglant :
Le trait qui l'a percé tremble encore à son flanc.
Son œil triste et mourant, qu'avec peine il soulève,
Ne se baissa jamais à la lueur du glaive;
De sa poitrine en feu nulle plainte ne sort;
Tu n'entendras de lui que son soupir de mort[1].
Comme lui, fier lion, meurs sans tache et sans blâme:
Tes bonds de la victoire ont les ailes de flamme;
Tes crins sont une armure et ta griffe est un dard.
Combats, défends la vierge au céleste étendard!
Illustre le désert où tu régnais naguère;
Ami, ne deviens pas leur prisonnier de guerre.
Point de merci... l'honneur à ton cœur est sacré;
Aux sources de la gloire il s'est désaltéré!
Fier lion! tu feras ce que ma voix commande :
Je t'ai sauvé la vie et te la redemande.
Sous le ciel africain souvent j'ai pu te voir
Dans mon œil fraternel épier ton devoir;
Sous le ciel africain longtemps nous nous aimâmes;
N'ayant qu'un seul destin, nous n'avons pas deux âmes.
Oh! ne va pas montrer, au sein de leurs remparts,
Mon lion muselé devant les léopards.

Tu n'as pas, sous ma tente, appris à te soumettre :
Préfère à leurs faveurs le cercueil de ton maître ;
Jonche le sol fumant de hautbois, de cimiers!...
Nous ne reverrons plus l'oasis des palmiers;
Ami, nous n'irons plus, en sortant du carnage,
Fendre, sous le soleil, le Nil jaune à la nage;
Nous n'irons plus tous deux chasser, durant neuf jours,
Le grand tigre royal qui nous fuyait toujours,
Ou braver au désert, sans borne, infranchissable,
Le sémoun tourmentant son empire de sable.
Nous périrons bien loin des plaines de Memnon,
Sans que notre tombeau se décore d'un nom.
Mais Jeanne d'Arc aura des pleurs pour ta mémoire :
J'avais rêvé l'amour pour enchanter la gloire ;
L'amour, philtre de feu, flamme aux mille couleurs,
Parfum qu'a dédaigné la sultane des fleurs!...
Venge-moi de son cœur, illustre sa querelle,
Prouve-lui mon amour en expirant pour elle ;
Pour elle, à qui j'avais sacrifié mes dieux!
Je charge ton trépas de mes derniers adieux!
Toi qui peux la voir, toi dont une nuit subite
N'a pas éteint les yeux sanglants dans leur orbite,
Regarde-la ; dis-lui dans tes rugissements
Qu'elle avait deux vengeurs, qu'elle avait deux amants.
Des chevaliers français l'élite l'abandonne :
Expire à ses côtés, pour que Dieu leur pardonne!
Quand leur valeur s'égare aux joutes des tournois,
Fais oublier, toi seul, l'absence de Dunois!

Que l'héroïne en pleurs, sous son drapeau blessée,
D'un regret de l'amour occupe sa pensée,
Et qu'elle dise un jour, rêvant à nos trépas :
Ces deux lions m'aimaient plus qu'on n'aime ici-bas !
Mourons... —

Et, pantelant et l'haleine embrasée,
Distillant de ses crins une tiède rosée,
Le lion, pour mourir, se plonge dans les rangs.
Le mur de fer recule à ses bonds dévorants,
Et par ses rudes poils les balles repoussées
Sur le sol qui gémit retombent émoussées.
Sa fureur jusqu'aux cieux monte en cris plus ardents.
Sur l'airain des pavois il ébrèche ses dents;
Et, dans des tourbillons de poudre et de fumée,
Le désert rugissant lutte contre une armée!

Il lutte... Mais voilà que Loclin l'indompté,
Loclin, par Charles Sept remis en liberté,
Pousse droit au lion; et l'armée en silence
Le voit, comme un fardeau, jeter au loin sa lance.
Et le lion se dresse... et lui, sur son coursier,
Comme pour une amante, ouvre ses bras d'acier,
Les referme: le lierre à l'orme ainsi s'attache;
Le poil fauve se mêle aux ondes du panache,
Et sous les fortes dents le casque a retenti,
Dans la gueule du monstre un instant englouti;
Mais, pliant sous le poids du combat qui commence,

D'un bond désespéré, brusque, rapide, immense,
Les flancs éperonnés par un ongle puissant,
Le coursier, qui déjà perd des ruisseaux de sang,
Lance le couple à terre, et fuit au loin la lutte
De l'homme et du lion, séparés par sa chute.

Le géant se relève... à la crainte étranger,
Il se pose, immobile, en face du danger.

Et méditant d'abord des attaques plus sûres,
Léchant au grand soleil le sang de ses blessures,
Les naseaux vers le sol sous ses durs crins flottants,
Le lion étonné le regarde longtemps.
Des feux fascinateurs que sa prunelle envoie,
Il croit l'épouvanter, comme au désert sa proie;
Mais les yeux de Loclin, sous la visière ouverts,
Ne font avec les siens qu'un échange d'éclairs.
Il approche, il s'arrête, il ondoie, il s'allonge;
Le duel formidable et muet se prolonge;
Son rival du poignard dédaigne de s'armer;
C'est un grand bloc de fer qu'on ne peut entamer;
Et lorsque le lion, qui sur lui se ramasse,
Du géant cuirassé veut aborder la masse,
L'homme à son tour bondit, et l'armée a frémi
De le voir d'un élan franchir son ennemi;
Il semble, en variant la lutte épouvantable,
Ajouter l'ironie à sa force indomptable.
Plus grand que son danger, ce cœur que rien n'abat

Semble amuser les siens des phases du combat.
Son pesant gantelet de fer, arme mortelle,
Comme le ceste antique au bras puissant d'Antelle,
Repousse le lion, ou tombe à coups pressés
Sur sa tête sauvage et ses flancs hérissés;
Il le frappe, il l'accable, et, tout rouge d'écume,
Le jette, haletant, sur la terre qui fume;
Puis, de ses larges mains le saisissant au cou,
A la place du cœur vient poser le genou.

Le lion terrassé ne rugit plus, il râle;
De ses flancs caverneux la plainte sépulcrale
S'affaiblit, s'affaiblit sous le genou d'acier.
Sa langue saigne et sort du fond de son gosier;
Sa force convulsive à tout moment décline;
L'air ne vient plus donner la vie à sa poitrine;
Ses pattes, dont la griffe a perdu son ressort,
Tremblent, en s'allongeant, d'un tremblement de mort;
Et son flanc se convulse, et sa large crinière
Ne peut plus secouer son voile de poussière;
Et l'on entend au loin, comme entre deux étaux,
De son thorax rompu crier tous les grands os.
Mais son faible regard, lorsque son sang ruisselle,
Consacre à Jeanne d'Arc sa dernière étincelle;
Il se pose sur elle, et, tout mouillé de pleurs,
Semble dire :

— Nous seuls nous plaignons tes malheurs.

Du jour que je te vis, j'adorai ta présence;
Ton œil fut si serein qu'il dompta ma puissance!...
Tu vois, étendus là, l'Arabe et son coursier:
Pour t'aimer plus longtemps, moi je meurs le dernier.
Les Français auraient dû nous prendre pour modèles:
Si les rois sont ingrats, les lions sont fidèles,
Et, depuis saint Jérôme, ont mérité l'honneur
De protéger toujours les élus du Seigneur.
Vierge, regarde-moi mourir pour nous connaître;
Juge par le lion des tendresses du maître!
Regarde-moi mourir, et, près de Noëmé,
Juge si le désert méritait d'être aimé! —

Et, se tenant fixé sur la jeune martyre,
Voilà ce qu'un regard du lion semblait dire;
Ce triste et long regard est son dernier adieu!
Son vainqueur, plus ardent, presse sa gorge en feu;
Et de ses yeux, couverts des ombres éternelles,
Fait jaillir en riant les sanglantes prunelles.
Il est mort!... Le géant, grandi par ses lauriers,
Le jette, comme un plomb, aux pieds de ses guerriers;
Et, cherchant l'héroïne en pleurs sous sa bannière,
On entend les Anglais s'écrier :

— Prisonnière!!! —

TROISIÈME PARTIE.

LA TRAGÉDIE.

JEANNE D'ARC,

MARTYRE.

PERSONNAGES.

JEANNE D'ARC.
Le Père de JEANNE D'ARC.
MARGUERITE, } sœurs de JEANNE D'ARC.
LOUISE, }
LE DUC DE BOURGOGNE, — le Transfuge.
LE DUC DE BEDFORT.
HERMANGARD, — l'Inquisiteur.
FRANÇOIS DE PAULE, — le Saint.
LIONEL, général anglais.
UN GEÔLIER.
DEUX SOLDATS.
DEUX INQUISITEURS.
JUGES, }
CITOYENS, }
SOLDATS, } Personnages muets.
LE PEUPLE, }
INQUISITEURS, }

I.

LA CAPTIVITÉ.

Une prison éclairée par une lampe de fer. Jeanne d'Arc est couchée sur un banc de pierre. Une forte chaîne, attachée au mur, est attachée aussi à ses pieds.

SCÈNE I.

JEANNE D'ARC endormie, DEUX SOLDATS.

PREMIER SOLDAT.

Elle est magicienne, hérétique, et je crois
Qu'il faut nous garantir sous des signes de croix
Du pouvoir des démons...

DEUXIÈME SOLDAT.

Oui, que Dieu nous assiste!
Ici pour sentinelle il faudrait l'exorciste.

JEANNE D'ARC, rêvant.

O mon Dieu! que je souffre!... Écoutez, écoutez...
Par trois chaînes de fer mes bras sont garrottés.

Oh! ne pouvez-vous pas, de votre main divine,
Dénouer ces liens qui blessent ma poitrine?
S'il faut de ce martyre endurer la rigueur,
Mon bon ange, mettez vos deux mains sur mon cœur
Pour l'empêcher de battre...

PREMIER SOLDAT.

Ah! le spectacle étrange:
La fille de Satan que servirait un ange!
Je voudrais voir venir ce brillant séraphin...

JEANNE D'ARC, rêvant.

J'ai fait couronner roi Charles, gentil Dauphin.
Il ne s'en souvient plus, peut-être; mais qu'importe?
Tout diadème est lourd pour le front qui le porte!
J'ai sauvé mon pays par de nobles succès;
N'est-ce pas, Messeigneurs les chevaliers français?..
La Hire, et vous Dunois, l'honneur de ma bannière,
Pourquoi délaissez-vous la pauvre prisonnière?
Pitié! j'ai faim, j'ai froid... Venez me secourir;
Noëmé viendrait, lui; mais ils l'ont fait mourir!
Toi qui m'as précédée en la sainte patrie,
Oh! garde-moi ma place aux genoux de Marie,
Noëmé!... Noëmé!...

PREMIER SOLDAT.

Ce nom m'est inconnu;
C'est un démon, sans doute, auprès d'elle venu.
On a vu des esprits, durant la nuit dernière,
Rôder dans l'ombre autour de notre prisonnière;
Et l'on dit qu'à minuit des créneaux de la tour

Une flamme bleuâtre effleure le contour.
Entends-tu sous nos pieds de longs rires funèbres?
Le souffle d'un fantôme a glacé les ténèbres!

DEUXIÈME SOLDAT.

Courage! Ces barreaux étroitement unis,
Trois fois, l'un après l'autre, ont tous été bénis!
Courage! Encore une heure, et le jour nous éclaire.

PREMIER SOLDAT.

Au lieu d'un bouclier je veux un scapulaire;
L'armure ne peut rien, ami, contre l'enfer!

DEUXIÈME SOLDAT.

On prépare pour elle une cage de fer.

PREMIER SOLDAT.

Tant mieux! nous la verrons, à la lueur d'un cierge,
Tordre ses bras guerriers sur son beau sein de vierge;
— S'il est vrai qu'elle soit vierge toujours!... —

DEUXIÈME SOLDAT.

Plus bas;
Un prêtre vient; sortons...

PREMIER SOLDAT.

Ciel! il ne tremble pas!!!

SCÈNE II.

JEANNE D'ARC, FRANÇOIS DE PAULE, LE GEOLIER.

FRANÇOIS DE PAULE.

Je vois qu'on m'avait fait un récit trop fidèle ;
Ce noir cachot, ces fers qu'on attache autour d'elle,
Cette pierre !... Quel sort pour qui sauva son roi !
Viens servir mes projets, je me confie à toi,
Dieu des infortunés dont la puissance auguste
A l'épreuve des maux livre le cœur du juste,
Et place, en partageant ses dons mystérieux,
Ici-bas l'espérance, et le bonheur aux cieux.

LE GEÔLIER.

François de Paule, vous, vous pieux solitaire
Dont tout révère ici le sacré caractère,
Du sort de Jeanne d'Arc j'ai bien souvent gémi ;
Car dans cette prison je suis son seul ami.
J'exécute en pleurant les ordres qu'on me donne,
Et son cœur généreux me plaint et me pardonne.
Venez-vous la soustraire à d'odieuses lois ?

FRANÇOIS DE PAULE.

J'ai connu Jeanne d'Arc dans le camp de Valois,
Lorsque ce jeune roi recevait avec gloire
Le sceptre paternel des mains de la victoire.

Elle était plus que reine, elle porte des fers!..
Puissé-je l'arracher à tant de maux soufferts!
Contre Jeanne et le roi la marâtre Isabelle
Ose encor soulever le vieux Paris rebelle ;
Ces deux fronts couronnés, qui sauvent leur pays,
D'autant plus glorieux sont d'autant plus haïs!

(Jeanne d'Arc, endormie, lève les mains vers le ciel.)

Mais quelle image vaine, en songe retracée,
Revient en ce moment occuper sa pensée?

JEANNE D'ARC, endormie.

Ah! Dieu!

FRANÇOIS DE PAULE.

N'entends-je pas les accents de sa voix?

JEANNE D'ARC, endormie.

Anges de mon enfance, est-ce vous que je vois?
Pourquoi m'abandonner? Ne puis-je sur vos ailes
Passer de ma prison aux voûtes éternelles?...
Venez, je ne veux pas rester loin des élus
Dans cette nuit terrestre où vous ne seriez plus!
Rendez-moi, rendez-moi vos splendeurs étoilées,
Et les clartés du jour avec vous envolées...
Je n'ai point mérité ce que je souffre ici.
Vous connaissez mon cœur...

FRANÇOIS DE PAULE.

Je le connais aussi!
Je viens d'un songe heureux justifier la joie...
Voyez le défenseur que le ciel vous envoie.

JEANNE D'ARC, *s'éveillant.*

Qu'entends-je? quels accents!

FRANÇOIS DE PAULE.

C'est la voix d'un ami
Qui de votre malheur plus que vous a frémi!

JEANNE D'ARC, *se levant.*

Quoi! saint François de Paule!.. Ah! tout mon cœur l'atteste,
Et j'ose croire encore à la faveur céleste,
Puisqu'elle fait descendre en ces lieux redoutés
L'ange libérateur qui marche à vos côtés!

FRANÇOIS DE PAULE.

(*Il fait signe au geôlier de se retirer.*)

Je viens hâter le jour de votre délivrance.

JEANNE D'ARC.

Je crois voir dans ces murs pénétrer l'espérance!
L'excès de mes malheurs n'a donc pas effrayé
Un prêtre généreux par Dieu même envoyé?
Dites, que fait mon roi?... Captive et dans les larmes,
J'ignore le destin de mes compagnons d'armes.
Parlez-moi des Français.

FRANÇOIS DE PAULE.

Grâce au divin secours,
De leurs prospérités ils poursuivent le cours.

JEANNE D'ARC.

Charles est triomphant?

FRANÇOIS DE PAULE.

Dans peu de jours peut-être
Au pied de ces remparts nous le verrons paraître;

Nous verrons accourir, brûlant de vous venger,
Dunois, dont le nom seul fait pâlir l'étranger.
D'un forfait impossible on noircit l'innocence;
Des enfers, nous dit-on, vous serviez la puissance.
Ah! jamais sur la terre un envoyé des cieux
Sous des traits plus divins ne s'offrit à nos yeux!

JEANNE D'ARC, montrant les chaînes attachées aux murs de sa prison.

Ces chaînes, de mes pleurs si souvent arrosées,
Croyez-vous qu'en effet elles seront brisées?

FRANÇOIS DE PAULE.

Oui, nous triompherons de tous vos ennemis.

JEANNE D'ARC.

Du destin qui m'attend malgré moi je frémis;
Des présages venus d'une source divine,
Que l'œil n'aperçoit pas, mais que l'âme devine,
Ont semblé m'avertir...

FRANÇOIS DE PAULE.

Comment et dans quel lieu?

JEANNE D'ARC.

J'achevais de remplir la mission de Dieu.
Reims ouvrait devant nous ses murs, exempts d'alarmes;
Le calme succédait au tumulte des armes;
Et, pour recommencer dix siècles de splendeur,
La France, libre enfin, reprenait sa grandeur.
Ma bannière flottait, de guirlandes ornée.
Charle était dans le temple, et sa tête inclinée
Attendait, humblement, le signe précieux

Qui donne aux rois du monde un appui dans les cieux.
Fière et m'environnant de la publique ivresse,
J'unissais mes accents aux hymnes d'allégresse;
Mais, ô terreur! à peine au nom de l'Éternel
Le prêtre eut accompli cet acte solennel,
Je pâlis... je tremblai... dans la pieuse enceinte
Je sentis de ma main fuir ma bannière sainte;
Dieu de mon faible cœur sembla se retirer;
Je crus voir un moment des flammes m'entourer,
Et, dans la sombre nuit qui me voilait la fête,
Une palme de feu se montra sur ma tête!

FRANÇOIS DE PAULE.

Vos esprits abusés...

JEANNE D'ARC.

J'aurais dû, je le sens,
Poser le glaive après ces signes menaçants;
J'aurais dû... Mais un jour sous Compiègne alarmée,
Surprise, loin des miens, seule contre une armée,
J'osai combattre encore, au nom du Dieu vivant,
L'étranger dont j'avais triomphé si souvent.
Jour fatal! D'ennemis partout enveloppée
Et sous mon étendard d'une lance frappée,
Je m'écriai : — La mort! Oui, vengez votre affront;
Partagez entre tous les lauriers de mon front! —
Mais on me conduisit sous ces froides murailles
Que n'éclaira jamais le soleil des batailles!
Jeanne d'Arc est ici depuis six mois entiers,

Priant pour ses parents, son pays, ses geôliers,
Et surtout pour le roi, le roi que mon cœur aime!
Je crois voir, dans ma nuit, briller son diadème;
Je crois voir tous ses lis refleurir sous mes pleurs,
Et je combats pour lui de toutes mes douleurs!...
Puis, hélas! de mon sein quand ce rêve s'envole,
Quand mon ange gardien voile son auréole,
Quand on refuse même à mes vœux innocents
De la religion les secours bienfaisants,
Je sens, de tout amour alors qu'on me sépare,
A force de malheur que ma raison s'égare;
Que mon cœur d'un tel sort quelquefois révolté!...
Humble toit des pasteurs, pourquoi t'ai-je quitté?
Ah! reverrai-je encor le chêne dont l'ombrage
De saintes visions enchanta mon jeune âge?
Mes fidèles troupeaux sur l'herbe en fleurs errer,
Et les beaux séraphins de leur vol m'éclairer?...
Dieu puissant! devais-tu me choisir pour combattre?

FRANÇOIS DE PAULE.

Sous le poids de vos maux vous vous laissez abattre?
Ah! quand le Dieu du pauvre et de l'infortuné
Se montre à notre amour de douleurs couronné,
Acceptons le fardeau que sa main nous impose:
Dans la paix du Seigneur que votre âme repose,
Et, toujours confiante en sa suprême loi,
Retrempez votre cœur aux sources de la foi.
Dieu vous remit le soin d'accomplir ses oracles:
Lorsqu'il faut vous sauver, sera-t-il sans miracles?

JEANNE D'ARC.

Je crains de cet espoir d'avoir trop abusé;
Mon céleste crédit sous mes pleurs s'est usé!
J'ai même succombé dans l'épreuve dernière,
Et mon âme du mal s'est faite prisonnière,
Mon père, et j'ai perdu sa belle pureté
En cherchant dans la mort l'air de la liberté!

FRANÇOIS DE PAULE.

Dans la mort, Jeanne d'Arc! Que venez-vous de dire?
Mettre le suicide en place du martyre,
Et, le front couronné du laurier le plus beau,
Perdre vos droits de femme à l'honneur d'un tombeau!

JEANNE D'ARC, *tombant aux genoux du prêtre.*

Trouvez dans votre amour une voix vengeresse
Pour punir, s'il se peut, la pauvre pécheresse;
Mais ne la quittez pas!... Depuis l'affreux moment
Les voix qui me parlaient du haut du firmament
Au fond de ma prison ne se font plus entendre;
La vôtre les remplace... elle est tout aussi tendre,
Et comme je vous vois, malgré mon abandon,
Dans mon cœur désolé je crois presque au pardon!
Quand j'ai franchi la nuit la hauteur des murailles,
C'est que ce cœur allait au-devant des batailles:
Compiègne m'appelait à de nouveaux combats!...

FRANÇOIS DE PAULE.

Si le crime était grand, tu ne le voyais pas!

JEANNE D'ARC.

Non... je tendais mes bras vers la patrie absente;

Comme aux jours des succès je me croyais puissante;
Je croyais, de la tour m'élançant vers le sol,
Que mon ange gardien me prêterait son vol...

FRANÇOIS DE PAULE.

Ton élan était pur... tu n'es pas criminelle;
L'air seul du paradis a manqué sous ton aile!
Victime d'un désir que Dieu mit dans ton sein,
Rien de l'esprit du mal n'entra dans ton dessein,
Et, ma main t'absolvant de cette chaste faute,
Tu peux dans tes douleurs marcher la tête haute!
Va, ne crois pas ces murs plus loin de l'œil du ciel
Que la fosse aux lions qu'habitait Daniel!...

(Jeanne d'Arc se relève, après avoir été bénie par le prêtre.)

Le fils de Jean sans Peur contre vous se prononce;
Le tribunal suprême à grands cris vous dénonce.
Le cruel Hermangard, fanatique abhorré,
Contre vous, jeune sainte, en tout temps déclaré,
Accourt pour vous noircir d'un crime imaginaire:
Mais Bedfort confondra son espoir sanguinaire;
Bedfort conservera le pouvoir respecté
Que le bienfait des lois laisse à la royauté,
Et, cédant aux devoirs que la vertu commande,
Saura...

LE GEÔLIER, à Jeanne d'Arc.

L'inquisiteur, Hermangard, vous demande.

SCÈNE III.

JEANNE D'ARC, FRANÇOIS DE PAULE, HERMANGARD.

HERMANGARD.

François de Paule ici?

FRANÇOIS DE PAULE.

Vous ne l'attendiez pas?

HERMANGARD.

Mais dans cette prison pourquoi porter vos pas?
Je vous ai déjà vu défendre ma captive;
En avez-vous donc fait votre fille adoptive?

FRANÇOIS DE PAULE.

Tous ceux que le malheur frappe sont mes enfants:
Je suis prêtre, Hermangard...

HERMANGARD.

Vos discours triomphants
Ont devant Charles Sept protégé cette femme;
Mais l'Anglais pour punir aujourd'hui la réclame;
Nous sommes en un lieu peu propice à son sort,
Et vous ne trouverez d'échos que pour sa mort.
Quel espoir insensé près d'elle vous ramène?

FRANÇOIS DE PAULE.

L'espoir de déjouer une trame inhumaine,
D'empêcher qu'en ce jour ces murs ne soient souillés

D'un meurtre qu'on prépare, et que vous conseillez!

HERMANGARD.

Le sacré tribunal qui domine les trônes,
Et devant qui les rois tremblent sous leurs couronnes,
Demande Jeanne d'Arc... et je parle en son nom;
Il a tous les pouvoirs...

FRANÇOIS DE PAULE.

Hors celui du pardon!
Vous représentez bien, et vous et vos complices,
Cette inquisition si féconde en supplices;
Cette inquisition, tribunal enflammé,
Enfer européen au nom des cieux armé!
Puissance de la nuit, venimeuse, farouche,
Répandant ses poisons sur tout ce qu'elle touche,
Qui voudrait du soleil éteindre la clarté
Pour enfermer le monde en son obscurité.
Mais un jour plus brillant se lève et va paraître...

HERMANGARD.

Ses clartés pourraient bien brûler vos yeux de prêtre.

FRANÇOIS DE PAULE.

Des lueurs de l'hostie ils ne sont pas brûlés:
Par quels autres rayons seraient-ils aveuglés?

HERMANGARD.

Si vous ne laissez pas, dans ces luttes contraires,
Leur antique bandeau sur les yeux de vos frères,
Ils pourront découvrir aux faiblesses du vol
Que l'élan est d'un homme et qu'il touche le sol.

FRANÇOIS DE PAULE.

Nous ne rougissons pas de notre titre d'homme.

HERMANGARD.

Nous préférons celui de fils aîné de Rome.
Rome nous enveloppe en son éternité...

FRANÇOIS DE PAULE.

Le Christ nous enveloppe en sa fraternité;
A travers l'infini du temps et de l'espace,
Cette fraternité d'une âme à l'autre passe,
Et vous ne trouverez bientôt ni jour ni lieu
Pour exister ainsi hors du cercle de Dieu!

HERMANGARD.

On livre Jeanne d'Arc à ce pouvoir suprême;
Le prince anglais...

FRANÇOIS DE PAULE.

Je cours l'apprendre de lui-même:
Je connais mal Bedfort, ou j'ose me flatter
Que de votre triomphe on peut encor douter.
A notre cause sainte il sera favorable;
Il sait que l'avenir, sévère, inexorable,
Juge à son tour des rois les arrêts absolus.
Ce ne serait pour vous qu'un attentat de plus;
Mais un prince, un héros, comptable envers l'histoire,
Ne séparera pas sa vertu de sa gloire.

(Il sort.)

SCÈNE IV.

HERMANGARD, JEANNE D'ARC, INQUISITEURS, EXORCISTES.

HERMANGARD.

Vain espoir! et celui qui prétend nous braver
Peut périr avec vous, mais non pas vous sauver!
Mon pouvoir est de ceux à qui rien ne résiste.
Avec moi, Jeanne d'Arc, j'amène l'exorciste;
Je viens sauver votre âme... A genoux, à genoux...

JEANNE D'ARC, *debout.*

Le ciel juge les cœurs, qu'il prononce entre nous.

HERMANGARD.

L'eau sainte, en s'épanchant, peut laver la victime.

JEANNE D'ARC.

Dieu ne mit qu'un laurier où vous voyez un crime.

HERMANGARD.

Un laurier!! Vous osez, pour sortir de nos fers,
Vous couvrir à nos yeux du pacte des enfers.
Un laurier!! Lorsque Dieu descend dans cette enceinte,
Vous adorez Satan en face de l'eau sainte!...
En face du bûcher vous rêvez les combats...

JEANNE D'ARC.

Non! L'esprit du Seigneur ne guide plus mes pas;
Sa force, dès longtemps, de moi s'est éloignée,
Et parmi les humains ma tâche est terminée.

Pourquoi ces murs, ces fers? pourquoi m'ôter le jour?
Rendez-moi les travaux de mon humble séjour.
Je ne suis plus à craindre... Une simple bergère,
Qui ne regrette pas sa grandeur passagère,
Ne veut qu'aller revoir, en rendant grâce aux cieux,
Des parents dont ses mains doivent fermer les yeux.
De siéges, de combats désormais incapable...

HERMANGARD.

Avouez vos forfaits.

JEANNE D'ARC, avec un noble orgueil.

Je ne suis point coupable.

HERMANGARD.

Vous avez essayé de briser vos liens.

JEANNE D'ARC.

Oui, j'ai voulu tromper mes insultants gardiens;
J'ai voulu, pour les fuir, m'élancer tout armée
Du haut de cette tour où je suis renfermée.

HERMANGARD.

Et vous rendiez ainsi vos crimes plus complets;
Vous vous donniez la mort...

JEANNE D'ARC.

J'échappais aux Anglais!
François de Paule, à qui j'ai confessé ma faute,
M'a dit : — Dans les douleurs marchez la tête haute. —
Sous l'absolution tout mon cœur s'est plié,
Et vous ne lierez pas ce qu'il a délié!!!

HERMANGARD.

Celle qui ne craint point d'attenter sur soi-même

Prouve qu'elle est déjà livrée à l'anathème.
Savez-vous quels témoins déposent contre vous?

JEANNE D'ARC.

Osez les appeler, je les confondrai tous.

HERMANGARD.

Il en est un...

JEANNE D'ARC.

Parlez.

HERMANGARD.

Je dois encor me taire,
Vous apprendrez bientôt ce terrible mystère.
Si vous ne confessez tous vos crimes secrets,
De la torture ici les instruments sont prêts;
Voyez.

(Une porte de fer s'ouvre au fond de la prison, et laisse apercevoir des instruments de torture dans un cachot éclairé d'une flamme rougeâtre.)

JEANNE D'ARC.

Ciel!

HERMANGARD.

C'est assez de prières frivoles,
Les tourments feront plus que n'ont fait mes paroles:
Oui, malgré tous vos pleurs, vos lamentables cris,
Promenant la douleur sur vos membres meurtris,
L'on verra par degrés les brûlantes tenailles
Interroger ce cœur qui gagnait des batailles;
Sous les ongles de fer qui le déchireront,
Avec son sang à flots ses secrets sortiront!
Jeanne d'Arc!...

DEUXIÈME INQUISITEUR.

Refuser les aveux qu'il réclame,
C'est vouloir que l'arrêt condamne aussi votre âme.
Notre voix en tombant sur un front criminel
Le livre après la mort au courroux éternel;
De l'Inquisition grandira l'anathème
Par delà le bûcher, dans l'éternité même;
La cendre sacrilége aux enfers descendra,
Et l'âme après le corps dans les feux revivra!
Jeanne d'Arc!...

TROISIÈME INQUISITEUR.

Ceux à qui vous devez la naissance
Du jugement sacré subiront la puissance.
Chassés de leur chaumière, à leurs champs arrachés,
Du nombre des chrétiens à leur tour retranchés,
Vos parents, sans foyer, sans autel, sans patrie,
Traîneront dans l'exil leur vieillesse flétrie.
Vos sœurs honteusement iront tendre la main,
Sous des haillons, la nuit, aux passants du chemin,
Sans oser relever un front maudit d'avance
Qui de Jeanne l'impie offre la ressemblance.
Et tous blasphémeront le jour infortuné
Où votre père a dit: — Un enfant nous est né! —
Jeanne d'Arc!...

HERMANGARD.

Eh bien?

JEANNE D'ARC.

Dieu!... Mais quel pouvoir sinistre

De tant de cruautés vous a fait le ministre ?
Je n'outragerai point par d'indignes aveux
Le ciel, qui si longtemps exauça tous mes vœux.
On m'impute un forfait ; la haine britannique
Veut s'armer contre moi d'un jugement inique.
Mais Jeanne d'Arc, le front ceint de quelques lauriers,
Guerrière, doit avoir pour juges des guerriers.
Et pourquoi me juger ?... sous ma sainte bannière,
Au milieu des combats on me fit prisonnière.
Je me suis confiée à la foi de Bedfort ;
Que des autres captifs je partage le sort.
S'il faut avec de l'or payer ma délivrance,
Qu'il parle, et dès demain, j'en donne l'assurance !
Les chevaliers français, abordant ma prison,
Brigueront tous l'honneur d'acquitter ma rançon.
Vous verrez accourir, comme en pèlerinage,
Épouses de barons, filles de haut lignage,
Qui toutes, à l'envi, se feront une loi
D'ennoblir leurs joyaux en les vendant pour moi !

HERMANGARD.

Une rançon pour vous ?... l'Angleterre offensée
A resserrer vos fers est trop intéressée ;
Et ces mêmes Français, dont vous guidiez les pas,
Vaincus de toutes parts...

JEANNE D'ARC.

Vous ne le croyez pas !
Près du Dieu qui relève ou renverse une armée,
Saint Louis n'a-t-il plus sa place accoutumée ?

Ne confondra-t-il pas vos projets insensés ?
N'est-ce pas de nos bords que se sont élancés
Ces conquérants pieux qui venaient avec gloire
Aux autels de Sion prosterner la victoire,
Délivrer le saint temple, et, pour premier succès,
Sur la tombe divine inscrire un nom français ?...
Tout mon sang peut couler sous votre main cruelle ;
Ma vie est d'un instant, la France est immortelle !

(Elle se retire dans une autre salle de la prison.)

HERMANGARD, aux juges.

La crainte ne peut rien sur ce cœur indompté ;
Montrons l'acte en mes mains par Tyrrel apporté.

II.

LA TORTURE.

Une cour du palais de justice. Un tribunal. On voit à travers la colonnade un portail d'église.

SCÈNE I.

LE DUC DE BEDFORT, s'avançant lentement, comme occupé d'une grande pensée.

Les actions d'un chef deviennent de l'histoire,
Et l'on peut, en un jour, perdre vingt ans de gloire!
En vain d'un peuple entier l'indiscrète fureur
Accuse Jeanne d'Arc et de crime et d'erreur;
En vain la politique, en grands forfaits fertile,
Me dit qu'à mon pouvoir son trépas est utile;
Écoutons le vieillard, osons la protéger,
Et n'abandonnons pas le droit de la juger.
Bourgogne réclamait sa mort en mon absence :

Qui trahit son pays peut trahir l'innocence.
Je ne l'imite pas... Croit-il par ses exploits
S'être fait assez grand pour m'imposer des lois ?
Il insulte souvent à mon pouvoir suprême ;
Il me sert et me hait... Mais le voici lui-même.

SCÈNE II.

LE DUC DE BOURGOGNE, LE DUC DE BEDFORT,
GUERRIERS DE LEUR SUITE.

LE DUC DE BOURGOGNE.

Prince, lorsque autrefois l'espoir de me venger
Rallia mes drapeaux à ceux de l'étranger,
Je ne m'attendais pas que ma vaillante armée
A l'ombre de ces murs dût languir renfermée.
Par l'ordre du Dauphin dans un piége entraîné,
Mon invincible père est mort assassiné,
Et j'ai promis du sang à son âme plaintive...
C'est souffrir trop longtemps qu'une femme captive
Nous occupe, et, trompant ma pieuse douleur,
Nous retienne en des lieux où s'endort ma valeur.
Prince, l'Inquisiteur par ma voix la réclame :
S'il faut que Jeanne d'Arc périsse dans la flamme,
Ou si c'est un pardon qu'on lui doive accorder,
C'est à lui qu'appartient le droit de décider.
Remplissons son espoir, laissons sa politique
Absoudre ou condamner la jeune fanatique ;

Laissons-lui de l'Église interpréter la loi ;
Et nous, libres des soins qu'exige un tel emploi,
De Talbot prisonnier allons venger l'outrage;
Allons de Jeanne d'Arc anéantir l'ouvrage :
Oui, des exploits de Charle interrompons le cours.
Il osa triompher par ce honteux secours :
Un prestige fatal, complice de sa gloire,
Dans ses indignes mains fit tomber la victoire.
Marchons, et que ce fils d'un monarque insensé
Satisfasse, en mourant, au sang qu'il a versé.

LE DUC DE BEDFORT.

J'approuve en un guerrier cet espoir magnanime,
Ces élans dont l'ardeur aujourd'hui vous anime :
Oui, de votre valeur vos exploits sont garants ;
Mais nous avons tous deux des devoirs différents.
Il n'est pas temps encor de ressaisir nos armes ;
Et quant à la captive objet de tant d'alarmes,
Épargnez-vous des soins désormais superflus...

LE DUC DE BOURGOGNE.

Quoi! de ses attentats ne vous souvient-il plus?
Infidèle aux chrétiens, de leur loi séparée,
A des rites affreux dès l'enfance livrée,
Vous vîtes vos guerriers, dévorant leurs affronts,
Sous son drapeau magique humilier leurs fronts,
Et, saisis tout à coup d'une terreur mortelle,
Jeter leurs étendards en s'écriant : — C'est elle! —
Que vous faut-il de plus? Attendez-vous enfin
Qu'après avoir au trône élevé le Dauphin,

Franchissant de vos mers la barrière impuissante,
Elle aille dans vos ports, guerrière menaçante,
De ses fers, quelque jour, vous demander raison,
Et le glaive à la main acquitter sa rançon?
Charles Six a déjà tenté cette conquête;
Vous imploriez alors les flots et la tempête :
Ces flots puissants, qui seuls ont arrêté nos pas,
Contre le nom français ne vous rassuraient pas!
Tout tremblait, et déjà votre île consternée
Croyait revoir d'Hastings la sanglante journée!

LE DUC DE BEDFORT.

Osez-vous...

LE DUC DE BOURGOGNE.

Jeanne d'Arc pourrait...

LE DUC DE BEDFORT.

C'en est assez!
Songez que je commande où vous obéissez.
Modérez, enchaînez l'emportement extrême
D'un grand cœur par l'orgueil jeté hors de lui-même!
Tant de hauteur m'offense...

LE DUC DE BOURGOGNE.

En passant dans vos rangs,
Anglais, n'ai-je donc fait que changer de tyrans?
Je puis vous retirer mon secours volontaire.
Plus d'un prince a frémi de voir que l'Angleterre
Dont les mers respectaient les exploits absolus,
Avait pris pour combattre un élément de plus,
Agitait nos destins dans ses mains souveraines,

Du char des nations semblait tenir les rênes,
Et, méditant le joug qu'elle veut imposer,
Marquait les points du globe où son pied doit poser!
Ah! quand je vous livrai cet opulent rivage,
Je ne m'attendais pas qu'au sein de l'esclavage
Les Français apprendraient par un autre danger
Tout ce que pèse un sceptre aux mains de l'étranger!
Craignez...

LE DUC DE BEDFORT.

Et quels étaient les destins de la France
Lorsque Henri Cinq du trône accepta l'espérance?
Deux partis y régnaient, et, sans fruit, sans remord,
Ils échangeaient entre eux des crimes et la mort.
Des épouses en deuil, des mères éplorées
Au seuil des temples saints expiraient massacrées.
La révolte effrayait vos hameaux dévastés;
La famine, en hurlant, courait dans vos cités;
Les corps que la terreur laissait sans funérailles
D'homicides vapeurs infectaient vos murailles;
Les ormes de Vaurus, de carnage fumants,
De vos soldats encor gardent les ossements.
On avait vu sortir de la fange des villes
Ces hommes, échappés à leurs travaux serviles,
Qui viennent, du pouvoir interrogeant les droits,
Une tête à la main traiter avec les rois.
Un monarque, écrasé du poids de la couronne,
Ajoutait la folie aux blessures du trône;
Et, d'erreurs en erreurs, de projets en projets,

La démence du prince atteignait les sujets.
La France périssait, et, rugissant de joie,
Le tigre populaire y dévorait sa proie.
Mais de votre Paris nous savions les chemins;
Le sceptre ramassé s'illustra dans nos mains;
Et si quelques revers ont passé sur nos têtes,
Vous-même avez-vous mieux défendu vos conquêtes?
Vos soldats les premiers ont été renversés!...

LE DUC DE BOURGOGNE.

Parce qu'aux premiers rangs je les avais placés!

LE DUC DE BEDFORT.

Jeanne d'Arc a d'abord marché contre un rebelle.

LE DUC DE BOURGOGNE.

Jeanne d'Arc a cherché sa palme la plus belle.

LE DUC DE BEDFORT.

Sans vous, dans Orléans seraient nos léopards.

LE DUC DE BOURGOGNE.

Sans moi, vos yeux jamais n'auraient vu nos remparts.
Pour vous ouvrir au trône une route prospère,
Vous avez exploité le meurtre de mon père.
Vous me devez l'empire, et dans tous ses succès
L'étranger dans ses rangs a compté des Français!!!

LE DUC DE BEDFORT.

Téméraire!

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, FRANÇOIS DE PAULE.

FRANÇOIS DE PAULE, au duc de Bedfort.

En vos mains j'apporte ce message:
Il est pour Jeanne d'Arc de quelque heureux présage;
Et le nom de Dunois...

LE DUC DE BEDFORT, après avoir lu.

Il m'ose menacer,
Dans sa prière même il ose m'offenser!
C'est la défendre mal.

FRANÇOIS DE PAULE.

Prince, son innocence...

LE DUC DE BEDFORT.

Charles, si je l'en crois, ressaisit sa puissance;
Charles, en ce moment vainqueur de toutes parts.
De la grande cité chasse nos léopards;
Déjà dans Saint-Denis a flotté sa bannière.

LE DUC DE BOURGOGNE.

Prince, vous le voyez, de votre prisonnière
Bientôt l'ardent Dunois viendra briser les fers.
S'il faut que nos drapeaux, déployés dans les airs,
A Charles Sept, demain, reportent les alarmes,
J'immole mon injure au salut de nos armes.
Disposez de mon bras.

LE DUC DE BEDFORT.

L'État est menacé,
Je ne me souviens plus que je fus offensé;
Oublions nos débats pour la cause commune.
Prince, de Jeanne d'Arc je plaignais l'infortune :
Que le conseil s'assemble, on va l'interroger.
Et demain, vers les murs qu'il nous faut protéger,
Nous irons, défiant ce fameux capitaine,
Arracher à Dunois sa victoire incertaine.

SCÈNE IV.

LE DUC DE BOURGOGNE, FRANÇOIS DE PAULE.

FRANÇOIS DE PAULE.

Quoi! lorsque je venais embrasser vos genoux...

LE DUC DE BOURGOGNE.

Que Jeanne d'Arc périsse, ou combatte pour nous.

FRANÇOIS DE PAULE.

Avec ses ennemis, qui! vous d'intelligence?

LE DUC DE BOURGOGNE.

Mon père massacré me demande vengeance;
Il l'obtiendra!... demain je revole aux combats.
Toi que j'ai tant pleuré, du séjour du trépas
Viens, viens voir si ton fils sait venger ta querelle!
Accepte tout le sang qu'on va verser pour elle!!!

SCÈNE V.

FRANÇOIS DE PAULE seul.

Ainsi de Jeanne d'Arc le sort est arrêté!
Tyrrel de son trépas hautement s'est flatté.
Quelle preuve offre-t-il, et sur quel témoignage
Fera-t-il condamner la vertu, le courage?
Un crime dans Tyrrel ne me surprendrait pas;
Son cœur... Mais quel vieillard porte vers moi ses pas?
Sous d'obscurs vêtements il s'avance avec crainte;
D'une longue douleur son front garde l'empreinte:
Hélas! si mes secours, si mes soins empressés...

SCÈNE VI.

LE PÈRE DE JEANNE D'ARC, MARGUERITE, LOUISE, FRANÇOIS DE PAULE.

MARGUERITE.

Oui, mon père, bientôt nous serons exaucés.
Du courage! le ciel, qui bénit la souffrance,
Nous fit une vertu de la sainte espérance;
Du courage!... Venez, Dieu conduira nos pas
Près du duc de Bedfort...

LE PÈRE DE JEANNE D'ARC.

Hélas!

MARGUERITE.

Ne pleurez pas.

LOUISE.

On dit que ce seigneur dans ce palais demeure,
Et nous pourrions revoir ma sœur avant une heure.

LE PÈRE DE JEANNE D'ARC.

Le crois-tu?

LOUISE.

Je le crois.

MARGUERITE.

Et je l'espère aussi.

LE PÈRE DE JEANNE D'ARC.

C'est pour me rassurer que vous parlez ainsi.

MARGUERITE.

Bedfort en vous voyant s'attendrira peut-être.

LE PÈRE DE JEANNE D'ARC.

Vous me consoleriez, si mon cœur pouvait l'être!
Vos bras m'ont soutenu... que vos soins me sont chers!
Les bras de votre sœur, hélas! portent des fers;
Elle avait pour le roi Charles Sept pris les armes.
Pensez-vous, mes enfants, qu'on la rende à nos larmes?

FRANÇOIS DE PAULE *s'approchant.*

Vieillard, vous paraissez étranger dans ces lieux?

LE PÈRE DE JEANNE D'ARC.

Oui, je le suis.

FRANÇOIS DE PAULE.

Des pleurs obscurcissent vos yeux.
Quels malheurs...?

LE PÈRE DE JEANNE D'ARC.

Mes malheurs sont bien grands, et j'ignore
Si le ciel ne doit pas les augmenter encore.

FRANÇOIS DE PAULE.

L'auriez-vous offensé?

LE PÈRE DE JEANNE D'ARC.

Non, mais il me punit;
Il rend tristes des jours qu'autrefois il bénit.

FRANÇOIS DE PAUL.

Ouvrez-moi votre cœur, parlez: de l'infortune
La plainte en aucun temps ne me fut importune;
Répandez vos chagrins dans le sein d'un ami:
Des malheurs confiés sont calmés à demi.

LE PÈRE DE JEANNE D'ARC.

Langage consolant!

MARGUERITE.

Disons-lui qui nous sommes.
Pourquoi douterions-nous de la pitié des hommes,
Mon père? et croirions-nous qu'ici, loin de nos champs,
Nous ne rencontrerons jamais que des méchants?
Je ne sais... mais ma peine est moindre en sa présence;
C'est en de tels amis qu'espère l'innocence.
Du Dieu qu'il représente il a la charité;
Parlons-lui, disons-lui toute la vérité.
Qu'il sache nos malheurs, qu'il daigne nous conduire:
Jusqu'au duc de Bedfort il peut nous introduire.

FRANÇOIS DE PAULE.

Qu'attendez-vous de lui?

LE PÈRE DE JEANNE D'ARC.

De lui seul, et de Dieu,
J'attends qu'une captive enfermée en ce lieu
Me soit rendue...

FRANÇOIS DE PAULE.

A vous? Comment?

LE PÈRE DE JEANNE D'ARC.

Oui, c'est ma fille.

FRANÇOIS DE PAULE.

Qu'entends-je! Jeanne d'Arc...

LE PÈRE DE JEANNE D'ARC.

Vous voyez sa famille:
Son père et ses deux sœurs... soit la vie ou la mort,
Nous venons tous les trois pour partager son sort.

FRANÇOIS DE PAULE.

Pauvres faibles enfants! et plus malheureux père!...

LE PÈRE DE JEANNE D'ARC.

Et vous ne voyez pas les larmes de sa mère!
Plus à plaindre, elle est seule en sa triste maison;
Elle n'a pu nous suivre et chercher la prison
Où sa troisième fille est encor renfermée.
Depuis qu'elle est perdue elle est la plus aimée!
Ses sœurs le savent bien et n'en murmurent pas;
Toutes deux en pleurant ont soutenu mes pas,
Et nous sommes passés où l'on dit qu'avec gloire
Jeanne d'Arc vers son roi conduisait la victoire.
Partout on répétait son nom avec honneur,
Et, quoiqu'il soit le mien, j'écoutais sans bonheur.

Qu'on ne m'en parle pas, hélas! qu'on me la rende,
Me disais-je tout bas, tant ma peine était grande!
Et je cachais ma tête entre mes faibles mains
Et mouillais de mes pleurs ses glorieux chemins.
Nous devions la trouver enfin, sans aucun doute,
Car ses lauriers partout nous traçaient notre route!
Et nous en avons fait bien plus de la moitié,
En cherchant pour tous trois le pain de la pitié;
Toujours sans me nommer, de crainte qu'égarée
La foule de ces murs ne me fermât l'entrée.
J'arrive tout tremblant, et n'ose interroger...
Ma fille?...

FRANÇOIS DE PAULE.

L'on s'assemble et l'on va la juger.
La rigueur de son sort autant que vous m'accable!
J'espérais prévenir l'arrêt irrévocable;
Mais on dit qu'en ce jour Tyrrel, trompant mes vœux,
D'infidèles témoins apporte les aveux.
Il vient de Vaucouleurs, et sa perfide adresse...

LE PÈRE DE JEANNE D'ARC.

Tyrrel! à nos malheurs sa pitié s'intéresse.
Non; ne redoutez pas ce qu'il vient révéler:
Tyrrel est notre appui...

FRANÇOIS DE PAULE.

Vous me faites trembler!
Mais ses projets, comment pouvez-vous les comprendre?

LE PÈRE DE JEANNE D'ARC.

Tyrrel en ma chaumière un jour daigna se rendre.

— L'Anglais sur Jeanne d'Arc veut venger son affront,
Me dit-il, et le glaive est levé sur son front;
J'ai couru vers ces lieux, plaignant sa destinée.
Tu peux, si tu le veux, sauver l'infortunée! —
Ah! lui dis-je, parlez!... Dans ce danger pressant,
Faut-il prendre ses fers? faut-il donner mon sang?
— Déclare, poursuit-il, au nom de ta famille,
Que des prestiges vains avaient séduit ta fille;
Que d'un art suborneur le magique poison
Dès ses plus jeunes ans égarant sa raison...

FRANÇOIS DE PAULE.

Et cet aveu funeste... O trahison! ô crime!

LE PÈRE DE JEANNE D'ARC.

C'était le seul moyen de sauver la victime.
— A ce prix, me dit-il, Bedfort peut pardonner.
Je défendrai ta fille... —

FRANÇOIS DE PAULE.

Il vient l'assassiner!

MARGUERITE.

Mon père!...

LE PÈRE DE JEANNE D'ARC.

Tant d'horreurs...

FRANÇOIS DE PAULE.

Tyrrel en est capable.
Pour faire déclarer votre fille coupable,
Pour la livrer, peut-être, aux flammes du bûcher,
Il montrera l'aveu qu'il sut vous arracher.
Vous ignorez, vieillard, que par son entremise

A son chef, Hermangard, Jeanne d'Arc est promise?
Que l'inquisition...

LE PÈRE DE JEANNE D'ARC.

Aurais-je pu prévoir
Que d'être si cruel on se fît un devoir?
Et qu'on osât venir jusque dans ma chaumière;
Et qu'on me dît : — Vieillard, sauve la prisonnière,
Et donne par un mot, quand rien ne le défend,
Pour la seconde fois la vie à ton enfant! —
Ils ont guidé ma main qui tremblait d'espérance
Pour signer son trépas et non sa délivrance!...
Venez, je confondrai leurs récits imposteurs!
Tandis que d'un côté d'infâmes délateurs
Oseront accuser l'illustre prisonnière,
On entendra de l'autre une famille entière
De la vérité sainte invoquer tous les droits
Contre des assassins armés du fer des lois!

(Il tombe anéanti sur un banc de pierre.)

MARGUERITE, au prêtre.

Rendez-nous notre sœur, car elle est innocente,
Et de notre hameau depuis deux ans absente!
Nous ne pouvons plus vivre où Jeanne d'Arc n'est pas...
Au fond de son cachot daignez guider nos pas;
Nos mains retourneront la paille de sa couche,
Et le sourire aimé reviendra sur sa bouche,
Comme autrefois... Hélas! pourquoi bien loin de nous
Avoir porté la paix de son regard si doux?
Le bonheur nous était près d'elle si facile!

Il venait à sa voix comme un oiseau docile,
Et tant qu'elle était là ne s'en retournait plus,
Comme il fait, nous dit-on, au séjour des élus!...

LOUISE.

Le malheur, maintenant, habite la chaumière
Où manquent sa chanson, son amour, sa prière;
Notre toit était riche : hélas!... sa pauvreté
Ne date que du jour où Jeanne l'a quitté!

FRANÇOIS DE PAULE.

Silence, mes enfants! nous ne pouvons comprendre,
Quand Dieu nous ravit tout, ce que Dieu veut nous rendre!

MARGUERITE ET LOUISE.

Notre sœur!... notre sœur!... Ne craignez pas d'offrir
Votre secours à ceux qui sans vous vont mourir!

FRANÇOIS DE PAULE.

Moi! moi, craindre! Ah! ce cœur, qu'un noble espoir anime,
Croirait en hésitant s'associer au crime;
Et lorsqu'un saint devoir m'appelle quelque part,
Je ne crains, mes enfants, que d'arriver trop tard.
Déjà près de ces lieux la foule se rassemble;
De ce côté, tous trois, retirez-vous ensemble.
Vieillard, dans un moment je te rappellerai.

SCÈNE VII.

FRANÇOIS DE PAULE, LE GEOLIER.

LE GEÔLIER.

Entendez les clameurs de ce peuple égaré,
Saint apôtre; il voulait, séduit par l'imposture,
Qu'on vînt sur Jeanne d'Arc essayer la torture.

FRANÇOIS DE PAULE.

Ciel!

LE GEÔLIER.

Celle dont le bras vainquit tant de héros
A brisé les liens qu'attachaient les bourreaux;
Elle a fui les tourments, et la foule avec rage
A travers la cité la poursuit et l'outrage.
La voilà!... Sa raison cède à tant de douleur.

SCÈNE VIII.

FRANÇOIS DE PAULE, JEANNE D'ARC, LE GEOLIER, LE PEUPLE.

JEANNE D'ARC, *se précipitant les cheveux épars et dans le délire.*

Non, laissez-moi; pitié!... Regardez ma pâleur!!!

LE PEUPLE.

L'enfer a sur ses traits gravé le pacte infâme.
Anathème sur elle!

FRANÇOIS DE PAULE.

Épargnez cette femme!
Par l'effroi des tourments ses esprits égarés...
Oh! pitié!... Mon enfant...

JEANNE D'ARC.

Son enfant?... Vous pleurez?...
Vous! et mon œil en vain cherche à vous reconnaître.
Son enfant!... Suis-je donc où le ciel m'a fait naître?
Oui, voilà mes coteaux, mes forêts... Quel beau jour!
Le pâtre au bord du lac chante pour mon retour.

SYMPHONIE CHAMPÊTRE.

Je reconnais les fleurs que vos pas ont foulées;
Compagnes du hameau, c'est moi, c'est votre sœur;
Votre sœur, libre enfin, qui de l'air des vallées
N'a point oublié la douceur!

Pendant qu'on travaillait à la moisson vermeille,
Ma moisson de lauriers s'est faite... Oh! venez voir!
Je reviens sous mon toit, comme une jeune abeille
Rentre dans sa ruche le soir.

Je verrai mes troupeaux chercher à chaque aurore
L'onduleuse vapeur qui suit le cours des eaux;
Mes mains travailleront le lin qui pend encore
A ma quenouille de roseaux.

Doux vallons où passa mon enfance inconnue
Comme une tendre fleur que l'on cache aux autans,

Comme sur un beau lac qui réfléchit la nue
Passe une hirondelle au printemps;

De vos prés, de vos champs une image adorée
Me suivait sous l'azur flottant de mon drapeau,
Et je reviens mourir où je serai pleurée.
Mes sœurs, vous aurez mon tombeau!!!

FRANÇOIS DE PAULE.

Ah! dans la tombe en paix puisse-t-elle descendre!

LE PEUPLE.

Au vent de l'anathème on livrera sa cendre.

JEANNE D'ARC.

Écoutez... Des héros je guide encor les pas;
La trompette guerrière a sonné les combats

SYMPHONIE GUERRIÈRE.

Quoi! sous leurs blasons infidèles
Des chevaliers félons nous bravaient impunis!
Quoi! l'ombre de Guesclin qui prit des citadelles
Est captive dans Saint-Denis!

Qu'aux accents de ma voix la guerre se rallume.
Français! voyez marcher mon étendard flottant;
Je tiens un glaive qui consume,
Lorsqu'on s'arrête en le portant!

SYMPHONIE.

Suivez-moi... Par le ciel armée,
De mon faible bras il se sert;

Je suis la colonne enflammée
Qu'Israël suivait au désert.

A vos drapeaux! à votre lance!
Dieu, des Anglais, dans sa balance,
A trouvé le destin léger.
Brûlants d'une sainte furie,
Soldats, accordons-leur du sol de la patrie
Ce qu'il en faut à l'étranger!

Mais que vois-je? ô mon roi! quel bras vient de t'abattre?
Talbot, reconnais-moi... c'est moi qu'il faut combattre.
Tourne contre mon sein ton glaive étincelant:
Pourquoi m'évitais-tu dans ce combat sanglant?
Tu ne peux retarder tes défaites prochaines;
Et dans ton sang ce bras... Ah! je suis dans les chaînes!!!
Dernier rêve de gloire et de bonheur, adieu!...

(Elle tombe évanouie; François de Paule la soutient.)

LE PEUPLE.

C'est la voix des enfers!

FRANÇOIS DE PAULE.

Non; c'est la voix de Dieu!

III.

LE TRIBUNAL.

La vieille place du palais de justice; on aperçoit une église gothique dans l'éloignement.

SCÈNE I.

BEDFORT, HERMANGARD, FRANÇOIS DE PAULE,
JUGES, GUERRIERS, PEUPLE.

BEDFORT.
(Il s'assied sur le tribunal.)

Juges qui m'entourez, citoyens et guerriers,
Intrépides héros blanchis sous les lauriers,
Et vous, jeunes appuis de la vieille Angleterre,
Le ciel nous protégeait... Un traité volontaire,
L'hymen de Catherine et deux siècles d'exploits
Avaient contraint la Seine à couler sous nos lois;

Les Français devant nous courbaient leurs fronts serviles;
L'esclavage avec moi descendait dans leurs villes;
Et l'Océan, jaloux d'étendre au loin ses droits,
Sur le trône des lis jetait un de nos rois.
Notre sainte victoire avait été féconde;
Et la France de moins sur la carte du monde
Laissait à notre bras, délivré d'ennemis,
Ce sceptre universel par la guerre promis.
Charles Sept, dont l'exil devenait le partage,
S'enfuyait, dépouillé d'un reste d'héritage.
Une femme parut... tout changea... Mais enfin
Nous tenons dans nos fers cet appui du Dauphin;
Et la voix des guerriers échappés à son glaive,
La voix d'un peuple entier pour l'accuser s'élève.
Les juges redoutés prétendent, hautement,
Qu'elle fut des enfers le coupable instrument;
Mais à ce grand débat ma gloire intéressée
Commande que je lise au fond de sa pensée,
Et m'assure, avec vous, s'il est vrai qu'en effet
Ses lauriers imposteurs nous voilent un forfait.
Elle vient.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, JEANNE D'ARC.

FRANÇOIS DE PAULE.

Approchez, dissipez votre crainte.

BEDFORT.

Pourquoi sur votre front tant de terreur empreinte?
Vous qu'on vit si souvent affronter le trépas!

JEANNE D'ARC.

Prince, je l'affrontais au milieu des combats...
Le ciel me protégeait et me montrait la route.

BEDFORT.

Vous a-t-il délaissée?

JEANNE D'ARC.

Il m'éprouve sans doute.

BEDFORT.

Des guerriers, par moi-même en ces lieux entendus,
Vous accusent...

JEANNE D'ARC.

De quoi? De les avoir vaincus?...
Je triomphais alors, et je suis dans les chaînes!

BEDFORT.

Vous avez raconté qu'en la forêt des chênes
Des esprits quelquefois se montraient à vos yeux?

JEANNE D'ARC.

Oui.

BEDFORT.

Qui les évoquait? D'où venaient-ils?

JEANNE D'ARC.

Des cieux.

BEDFORT, avec ironie.

Mensonge!... Vos regards ont-ils suivi leur trace?
Quels rayons couronnaient ces anges de la grâce?

Étaient-ils revêtus d'un long manteau d'azur?

JEANNE D'ARC.

La couleur du manteau ne fait pas le cœur pur.

BEDFORT.

La voix de ces esprits est puissante et sonore?

JEANNE D'ARC.

Elle est humble du moins, et l'entendre m'honore.

BEDFORT.

Quand cette voix vous parle, êtes-vous à genoux?

JEANNE D'ARC.

Oui, j'y suis, monseigneur, bien plus souvent que vous!

BEDFORT.

Est-ce une voix de femme?

JEANNE D'ARC.

Elle est toute céleste,

Elle parle de Dieu : que m'importe le reste?
Je crains plus de déplaire aux invisibles voix
Qu'à vous, duc de Bedfort, que de mes yeux je vois!
J'ai mis en leurs conseils toute mon espérance...

BEDFORT.

Que leur demandez-vous?

JEANNE D'ARC.

Le salut de la France.

BEDFORT.

Ils briseront vos fers, osez les rappeler.

JEANNE D'ARC.

Ils sont dans mon cachot venus me consoler;
Et lorsqu'à les revoir je n'osais plus prétendre,

Près de moi, ce matin, leur voix s'est fait entendre.

BEDFORT.

Encor !

JEANNE D'ARC.

Ce n'était point un prestige trompeur.

BEDFORT.

Que vous a-t-elle dit?

JEANNE D'ARC.

De vous parler sans peur.

BEDFORT, *vivement ému.*

J'ai peine à surmonter le trouble involontaire...
Daignez nous expliquer cet étonnant mystère.
A vos yeux, dites-vous, Dieu s'est manifesté?

JEANNE D'ARC.

J'ai dit à Charles Sept toute la vérité :
Quand déjà les Anglais dévastaient ce royaume,
Près des bords de la Meuse et sous un toit de chaume
Mes parents m'élevaient, à côté de mes sœurs,
Et de la charité m'enseignaient les douceurs.
J'étais dans l'âge heureux que la paix accompagne ;
Durant le jour j'allais de montagne en montagne
Conduire nos troupeaux, ou, cherchant le saint lieu,
Chanter devant l'autel les louanges de Dieu.
Deux besoins de mon cœur, l'aumône et la prière,
Remplissaient mes instants... Dans notre humble chaumière
On me parlait souvent des maux de mon pays,
De nos princes captifs, par leurs sujets trahis.
Et moi, me confiant en la main qui délivre,

Je me faisais relire, aux pages du saint livre,
L'histoire du berger que protégeait le ciel,
Ou Débora partant pour sauver Israël.
Mais l'ennemi parut, et nous nous affligeâmes
De voir que notre église était livrée aux flammes;
Et je pleurai longtemps; et, tombant à genoux,
Je m'écriai : Seigneur, ayez pitié de nous!
Voyez nos rois proscrits, nos villes alarmées!
N'êtes-vous plus le Dieu qui commande aux armées?
Si nos fautes du ciel allument le courroux,
NE FRAPPEZ QUE MOI SEULE; OUI, JE M'OFFRE POUR TOUS.
Rendez, rendez la France à sa gloire première...
Je parlais... et soudain dans des flots de lumière,
Au bruit miraculeux des célestes concerts,
Geneviève, la sainte, apparut dans les airs.
« Tes vœux sont exaucés; lève-toi, me dit-elle;
« Bergère comme toi, simple et faible mortelle,
« J'ai porté la houlette, et, priant dans mon cœur,
« Protégé nos cités contre Attila vainqueur.
« Paris révère en moi sa céleste patronne.
« Le Seigneur te destine à la même couronne;
« Et tu dois, délivrant nos remparts asservis,
« Dégager les serments qu'il a faits à Clovis.
« Il parle par ma voix; son ordre ici m'amène
« Il ne veut s'appuyer d'aucune gloire humaine,
« Et, n'offrant aux Français qu'un roseau pour soutien,
« Son glaive deviendra visible près du tien.
« Pars, Orléans t'appelle en sa fidèle enceinte,

« Et le front de ton roi demande l'huile sainte. »
La vision céleste à ces mots s'envola ;
Mais ses feux m'embrasaient ; oui, je les sentais là !
Je portais dans mon sein sa promesse gravée ;
Je brûlais pour la palme à mes mains réservée :
Affranchir son pays est un bien précieux
Qu'on ne refuse pas, lorsqu'on l'obtient des cieux !
De ce don solennel chaque jour plus éprise,
J'embrassais en espoir l'héroïque entreprise ;
Mes jours étaient troublés, mon sommeil sans repos ;
J'agitais sur mon front d'invisibles drapeaux,
Et je ne pouvais voir, dans mes saintes alarmes,
Un panache ennemi sans demander des armes !
Surpris de mes transports, ignorant mon dessein,
Mes parents effrayés me pressaient sur leur sein.
Dans les bois, dans les murs de notre humble chapelle,
Toujours la même voix : — Dieu t'attend !... Dieu t'appelle ! —
Je partis.

BEDFORT.

Quels guerriers conduisirent vos pas ?

JEANNE D'ARC.

Ceux qui m'accompagnaient ne me conduisaient pas !
C'est moi qui, dirigeant leur escorte invincible,
Leur montrais une route à tout autre impossible.
Dans le camp des Français régnait un morne effroi ;
Tous pressaient en pleurant l'exil du jeune roi.
J'arrive, un cri de guerre au même instant s'élève ;
De Martel dans Fierbois on court chercher le glaive ;

Nous marchons, et ma voix fait passer dans nos rangs
Ces transports enflammés qui chassent les tyrans !
Voilà, prince, quelle est l'histoire de ma vie :
Je n'ai point mérité qu'elle me soit ravie.
Ce ciel, qu'on ose ici m'accuser de trahir,
Avait tout commandé ; je n'ai fait qu'obéir.

BEDFORT.

Mes sens émus, mon âme à la pitié sensible...

FRANÇOIS DE PAULE.

De ses accusateurs l'imposture est visible,
Prince, et tous ses discours...

HERMANGARD.

Ses discours captieux
Lui sont tous inspirés par l'ennemi des cieux.
Déjà depuis longtemps ma crainte prophétique
Avait à Charles Sept dénoncé l'hérétique ;
Mais sur un bras impie il voulut s'appuyer :
Satan a des faveurs qu'il voulut essayer !
Non, Dieu n'a pas daigné raffermir la couronne
De ce roi trop léger pour peser sur un trône,
Et qui se fit trop voir indigne du pavois,
Lorsque de ses conseils il exila ma voix.
Croire à de tels récits me semble peu facile :
Un miracle a besoin des clartés d'un concile ;
Et les champs d'Azincourt, les plaines de Crécy
Ont démenti les voix qu'on fait parler ici.
Si Dieu par Jeanne d'Arc avait daigné combattre,
Prince, un guerrier mortel aurait-il pu l'abattre ;

Et son sang aurait-il, coulant dans le ravin,
Marqué d'un tel affront le bouclier divin?
Sa faiblesse de femme, en cette lutte étrange,
Se fût fortifiée au glaive de l'archange;
Et si quelques succès ont précédé ses fers,
Sa palme fut trempée aux flammes des enfers.
On l'a vue, on l'a vue, en des antres funèbres,
Se livrant impudique à l'esprit des ténèbres,
Secouant dans la nuit de magiques flambeaux,
D'un enfant égorgé consulter les lambeaux,
Et, conjurant le sort d'une voix pervertie,
Éteindre dans le sang les rayons de l'hostie!
Vengeons-nous et frappons... Se laisser insulter,
C'est se fermer le ciel où nous devons monter!
Il faut savoir lancer, gardiens des saints mystères,
Sur l'arbre social des foudres salutaires,
Et, pour purifier la ville et les hameaux,
Des fruits de l'hérésie alléger ses rameaux.
Celle qui, triomphant de blasphème en blasphème,
Fit marcher la victoire au pas de l'anathème,
De ses iniquités nous refuse l'aveu:
Trop d'indulgence nuit à la cause de Dieu!
Ne laissons pas, de peur que l'on se scandalise,
Rouiller dans la pitié les armes de l'Église;
Ne laissons pas un front, sous le casque de fer,
Porter impunément la tache de l'enfer!
Et craignons d'amoindrir, pour la race future,
Le bienfait éternel de notre dictature.

Armé du fer des lois, le prêtre est plus puissant,
Et s'il creuse un tombeau, la lumière y descend.
Lorsque nous saisissons ou le glaive ou la flamme,
Les blessures du corps ouvrent le ciel à l'âme ;
Oui, prince, et bien souvent, sous l'arrêt absolu,
Tuer un criminel, c'est en faire un élu !
Qu'à de saintes rigueurs l'Église s'abandonne,
Et ne pardonne pas pour que le Christ pardonne !
Jetons au cœur coupable un utile remord ;
Réveillons la prière à la voix de la mort.
L'impie, en expirant, confessera son crime ;
L'esprit du mal, alors visible en sa victime,
Viendra, viendra lui-même écrire en traits de sang
Le pacte des enfers sur son front pâlissant !
Oui, je l'accuse ici de ce pacte effroyable ;
Toujours un tel forfait me trouve impitoyable ;
Je maudis à mon tour ceux que Rome maudit ;
Jeanne d'Arc doit périr sur un bûcher... J'ai dit.

FRANÇOIS DE PAULE.

Prince, je dois parler... Je ne conçois qu'à peine
Cet excès de démence ou cet excès de haine.
Sainte religion ! seul espoir des mortels,
Ainsi le fanatisme usurpe tes autels !
Il prête sa colère au Dieu de l'innocence,
De bûchers en bûchers ranime sa puissance,
Et, pour justifier l'excès de sa rigueur,
Il voit partout l'enfer qu'il porte dans son cœur.
Et pourquoi voudrait-on, apôtres d'imposture,

Transformer l'Évangile en code de torture?
Prêtres, en avouant ce sinistre dessein,
Sous la robe du juge on montre l'assassin.
Pensez-vous qu'il suffise à vos brigues infâmes
D'allumer des bûchers pour éclairer des âmes?
Pensez-vous qu'il suffise, hommes au cœur de fiel,
De dresser l'échafaud pour étayer le ciel?
Et que, la croix en mains, dans vos sanglantes fêtes,
Vous paraîtrez plus grands en abattant des têtes?
Non, ce n'est pas ainsi qu'il faut, avec ferveur,
Dédier notre Église aux clartés du Sauveur.
Jésus-Christ est venu pour refermer les tombes;
Son hostie a du temple ôté les hécatombes;
Son sceptre rédempteur a sur tous les humains
Élevé le pardon qu'il portait dans ses mains.
Et lorsqu'il vous choisit pour prêcher l'indulgence,
Vous feriez du Calvaire un charnier de vengeance!...
Arrière!!!... et vous, régent, qui siégez devant moi,
Qui signeriez un crime avec un nom de roi,
Pourquoi, pourquoi vouloir, à la raison rebelle,
Flétrir d'un pacte horrible une palme si belle?
Non! je le soutiendrai contre tous, en tout lieu,
Celle qui rompt des fers vient de la part de Dieu;
Et, portant dans son sein une céleste flamme,
Ses lauriers ont brillé de l'éclat de son âme.
Sur votre jugement l'Europe a les regards.
Ah! prince, quand Guesclin, terreur des léopards,
Dans un combat fameux devint votre conquête,

Édouard son vainqueur proscrivit-il sa tête?
Il brisa ses liens, et, dégageant sa foi,
Pour le combattre encor le rendit à son roi.
Chez quel peuple a-t-on vu poursuivre avec furie
Un captif accusé de sauver sa patrie?
Et, le combat fini, depuis quand les héros
Achèvent-ils de vaincre à l'aide des bourreaux?
Songez-y : votre arrêt peut, c'est trop vous le taire,
Marquer d'un fer brûlant le blason d'Angleterre,
Et laisser sur votre île une tache de sang,
De votre déshonneur stigmate renaissant.
Égorger un captif qu'on a pris dans la lice,
C'est faire le combat pourvoyeur du supplice;
Et, salis par un meurtre inconnu des guerriers,
Il faudrait l'Océan pour laver vos lauriers!
N'en croyons pas l'instinct d'une haine vulgaire:
En ajoutant un crime aux malheurs de la guerre,
Vous vous condamnez, prince, à d'amers repentirs;
Mais la gloire est fidèle aux tombeaux des martyrs.
De flétrir Jeanne d'Arc n'ayez pas l'espérance :
Ses exploits sont sculptés au trône de la France!

HERMANGARD.

Vous protégez le crime et lui tendez les bras.

FRANÇOIS DE PAULE.

Qui vient le démasquer ne le protége pas.

JEANNE D'ARC.

Dieu! me réserviez-vous ces cruelles épreuves?

HERMANGARD.

Nous possédons enfin d'irrécusables preuves.

FRANÇOIS DE PAULE.

Des preuves !... Offrez-les, prêtre et juge ennemi !

HERMANGARD.

Tyrrel a visité les champs de Domremy,
Prince, et des habitants le rapport unanime
De votre prisonnière a confirmé le crime.
Qu'on ose maintenant nous vanter sa vertu !
Du sceau des magistrats cet acte revêtu...

BEDFORT.

(Il lit.)
Donnez... Ciel! qu'ai-je lu? Quel jour nouveau m'éclaire!

JEANNE D'ARC.

Qui m'accuse ? Quels sont les témoins ?

BEDFORT.

Votre père.

FRANÇOIS DE PAULE.

Rassurez-vous.

JEANNE D'ARC.

Mon père ! O douleur !... il aurait...
Entre tous ses enfants c'est moi qu'il préférait.

BEDFORT.

Contre un pareil témoin qu'avez-vous à répondre ?

JEANNE D'ARC.

Oh Dieu !

BEDFORT.

Vous vous taisez ?

HERMANGARD.

Tout sert à la confondre.

FRANÇOIS DE PAULE.

Et si par des méchants, d'un piége enveloppé,
Ce père malheureux avait été trompé ?
N'a-t-on pu, le flattant d'une fausse espérance,
Abuser d'un vieillard la crédule ignorance ?
Et ne convient-il pas, avant de la juger,
De l'appeler lui-même et de l'interroger ?

(Il parle à un soldat de la suite de Bedford.)

HERMANGARD.

Qu'à d'inutiles soins le tribunal se livre,
Et que nous attendions que Dunois la délivre !
Non, non... de ces remparts Vaucouleurs éloigné...

FRANÇOIS DE PAULE.

Ce voyage lointain peut nous être épargné.

BEDFORT.

Comment ?

FRANÇOIS DE PAULE.

Vous entendrez le cri de la nature.

(Il va chercher le père de Jeanne d'Arc.)

Viens au milieu de nous confondre l'imposture ;
Viens, malheureux vieillard : que tout soit éclairci...

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, LE PÈRE DE JEANNE D'ARC.

JEANNE D'ARC.

Ciel!

LE PÈRE DE JEANNE D'ARC.

Ma fille!

BEDFORT ET HERMANGARD.

Son père!

FRANÇOIS DE PAULE.

Oui, son père est ici.

LE PÈRE DE JEANNE D'ARC.

Ma fille!

JEANNE D'ARC.

Dieu! vos bras s'ouvrent encor pour elle,
Quand vous la soupçonnez d'être si criminelle?

LE PÈRE DE JEANNE D'ARC.

Tu ne l'es pas...

HERMANGARD.

Vieillard...

JEANNE D'ARC.

Vous l'entendez...

BEDFORT, il descend du tribunal.

Eh quoi!
De signer cet écrit qui vous fit une loi?

LE PÈRE DE JEANNE D'ARC.

Demandez à celui dont la perfide adresse
D'un père au désespoir vint tromper la tendresse,
Offrit à mon malheur de funestes secours,
Vint me persuader, dans de trompeurs discours,
Qu'il fallait déclarer que ma fille séduite
Au secours des Français malgré moi fut conduite;
Qu'elle n'avait été, dans son égarement,
D'un magique pouvoir que l'aveugle instrument...
Cet aveu, me dit-il, cet aveu volontaire
Désarmera Bedfort, fléchira l'Angleterre.
J'ignorais que, promise au tribunal affreux...

JEANNE D'ARC.

Mon père!

BEDFORT, à Hermangard.

On a trompé ce vieillard malheureux.
Du crime de Tyrrel aviez-vous connaissance,
Hermangard? Vous baissez les yeux en sa présence,
Vous n'osez devant moi soutenir son aspect.

HERMANGARD.

Mais vous, devez-vous croire un témoin si suspect?
Il accusa sa fille, et cet aveu contraire
Au destin qui l'attend ne saurait la soustraire.
Un regret inutile, un tardif repentir,
L'engagent vainement, prince, à se démentir.
Comment croire en effet que, trompant sa vieillesse,
On ait pu jusque-là surprendre sa faiblesse,
L'armer contre sa fille? et ne devait-il pas

Prévoir qu'un tel aveu conduisait au trépas ?

LE PÈRE DE JEANNE D'ARC.

Et comment soupçonner qu'un juge sanguinaire
Pour hâter son trépas se servait de son père ?
Avez-vous pu, cruels, sans remords, sans horreur,
De mes aveux surpris armer votre fureur,
Et profaner ainsi, pour immoler ma fille,
Toute la sainteté des nœuds de la famille ?
Un père... s'agît-il du crime le plus grand,
Ne peut être appelé qu'à sauver son enfant.
Son titre seul dément cette ruse exécrable ;
Son témoignage est nul s'il n'est pas favorable ;
Et lorsqu'un tribunal fait invoquer sa voix,
C'est toujours pour fléchir la vengeance des lois,
Jamais pour condamner !... Ah ! prince, si la haine
Abusait à ce point de la justice humaine,
Si des mères en deuil, des pères gémissants,
Du trépas de leur fils complices innocents,
Devaient, instruits trop tard des cruels stratagèmes,
Au nombre des bourreaux se reconnaître eux-mêmes,
Il faudrait, maudissant de pareils tribunaux,
Pour le juge lui seul dresser les échafauds !...
Non, tu vivras... Combien j'ai pleuré ton absence !
Viens, viens ; que mon amour prouve ton innocence ;
Que ces pleurs paternels, démentant mes aveux,
Disent si ton trépas fut l'objet de mes vœux ;
Et qu'on juge à présent qui de nous il faut croire,
Aux élans de ce cœur ranimé par ta gloire.

Viens, pardonne une erreur dont a rougi mon front;
Tes lauriers sont placés plus haut que tout affront!
Honneur de mes vieux ans! fille héroïque et chère!
Couvre-toi devant eux des respects de ton père.

JEANNE D'ARC.

O ciel! vous à mes pieds?

LE PÈRE DE JEANNE D'ARC.

C'est un besoin pour moi.
J'abaisse avec orgueil ma tête devant toi!

BEDFORT, à Hermangard.

Eh bien?

HERMANGARD.

Si son récit en effet est sincère,
Prince, Tyrrel...

LE PÈRE DE JEANNE D'ARC.

Tyrrel était votre émissaire.
Lorsqu'un juge se sert de cet affreux détour,
Au rang des criminels il descend à son tour.
Pour un complot si noir les lois n'ont point d'excuse.
Vous alliez nous juger, c'est moi qui vous accuse.

HERMANGARD.

Imprudent!

BEDFORT.

Ce secret doit être dévoilé;
Qu'auprès du tribunal Tyrrel soit appelé;
Qu'il songe à me fléchir par un aveu fidèle.
Vous y comparaîtrez, vieillard, à côté d'elle.

(Il se retire, suivi du peuple, des guerriers et des juges.)

HERMANGARD, à part.

Tout semble contre moi conspirer aujourd'hui.
Bourgogne seul me reste, implorons son appui.

(Il s'éloigne.)

FRANÇOIS DE PAULE.

Venez, tout nous annonce un destin plus prospère.

JEANNE D'ARC.

La mort peut me frapper, j'ai retrouvé mon père!!!

IV.

LE JUGEMENT DE DIEU.

Même place.

SCÈNE I.

JEANNE D'ARC, GARDES.

JEANNE D'ARC.

(Elle s'agenouille sur le seuil de l'église.)

Toi qui veilles d'en haut sur la terre où nous sommes,
Lorsqu'on va me juger au tribunal des hommes,
Devant toi, Dieu puissant, je n'ai point la fierté
De contempler mon sort avec tranquillité.
De la France en mes mains tu remis la querelle,
Mon Dieu ! fais-moi mourir en combattant pour elle !
A mes yeux suppliants, à ma sainte ferveur,
De ce trépas illustre accorde la faveur.

Lorsque les Philistins livraient à leur risée
De ton guerrier captif la chaîne méprisée,
Tu vins, tu lui rendis sa force, et des faux dieux
Le temple s'écroula sur un peuple odieux.
Romps mes indignes fers... Que ta gloire insultée
Aux yeux de nos tyrans brille manifestée.

SCÈNE II.

JEANNE D'ARC, LE GEÔLIER.

LE GEÔLIER.

A côté d'Hermangard et du peuple entouré,
Au pied du tribunal Bourgogne s'est montré.
De vos persécuteurs l'audace ranimée
S'arme de son pouvoir et de sa renommée.
Il marche sur mes pas et demande à vous voir.

JEANNE D'ARC.

Ce traître!

SCÈNE III.

LE DUC DE BOURGOGNE, JEANNE D'ARC.

BOURGOGNE.

Un peuple entier dicte notre devoir:
Il exige à grands cris que Jeanne d'Arc périsse.
Qu'importe qu'un vieillard, au gré de son caprice,

Appelle vos exploits magiques ou divins ?
L'inquisiteur confond ces subterfuges vains!
Hermangard et Tyrrel... Tu seras condamnée;
Mais tu peux d'un seul mot changer ta destinée.
Abandonne à lui-même, à ses vils favoris,
Un prince dont les droits pour jamais sont proscrits.
Du camp de Charles Sept que ta valeur s'exile;
Je t'offre dans le mien un glorieux asile;
Viens servir ma vengeance et l'ombre d'un héros;
Tes jours sont à ce prix; viens...

JEANNE D'ARC.

Où sont tes bourreaux ?

BOURGOGNE.

Viens, ton père t'attend.

JEANNE D'ARC.

Fidèle à ses vrais maîtres,
Il me désavouerait sous l'armure des traîtres,
Ou, m'arrachant le fer dont j'armerais ma main,
Ne me reconnaîtrait que pour percer mon sein.

BOURGOGNE.

Les tourments du bûcher...

JEANNE D'ARC.

Je n'en vois que la gloire;
En triompher, voilà ma dernière victoire.
Tu veux me voir trahir mon prince et mon pays ?
Ne te suffit-il pas de les avoir trahis ?
Et penses-tu, m'offrant la honte ou les supplices,
Effacer ton forfait en trouvant des complices ?

BOURGOGNE.

Tu subiras ton sort sans larmes, sans effroi ?...

JEANNE D'ARC.

Prince, en le subissant je pleurerai sur toi !

BOURGOGNE.

Oses-tu bien braver le courroux qui m'anime ?

JEANNE D'ARC.

Oses-tu bien m'offrir la moitié de ton crime ?
Tu veux que, de l'honneur abjurant le lien,
Je partage ton sort... Es-tu jaloux du mien ?

BOURGOGNE.

Moi ! que sur ton trépas je jette un œil d'envie ?

JEANNE D'ARC.

Sur mon trépas... Oui, prince, il absoudrait ta vie !

BOURGOGNE.

Tu repousses la main qui pour toi peut agir ?

JEANNE D'ARC.

Je repousse le sang dont tu l'osas rougir.
Les lauriers qu'a cueillis cette main criminelle
Impriment sur ton front une honte éternelle.

BOURGOGNE.

Ah ! Dieu !!!

JEANNE D'ARC.

De l'étranger tu nous portes les lois.

BOURGOGNE.

Je punis les Français des fureurs de Valois.

JEANNE D'ARC.

Tu livres au mépris ton nom et ta mémoire.

BOURGOGNE.

Je combats pour ma haine, et non pas pour ma gloire!
S'il est vrai que mon bras soit coupable en effet,
Valois en succombant expiera mon forfait.
Il ne m'a pas donné des leçons d'indulgence.
Je voudrais pouvoir seul suffire à ma vengeance;
Dans ma haine affermi, je voudrais que mon roi
N'eût dans le monde entier d'autre ennemi que moi,
Et qu'il sût, en tombant sous ce bras redoutable,
Qu'il ne doit qu'à moi seul sa chute inévitable.
Mais, puisque pour l'abattre il me faut un appui,
J'appartiens à tous ceux qui s'arment contre lui.
J'accepte aveuglément, ma haine ainsi l'ordonne,
Les traités qu'on souscrit, les secours qu'on me donne.
Je frémissais jadis au nom de l'étranger:
Il devient mon ami dès qu'il peut me venger.
Au sceptre de Henri j'ai promis cette terre...

JEANNE D'ARC.

Toi, nous assujettir au joug de l'Angleterre?
Sais-tu quel héroïsme embrase tous les cœurs?
Sais-tu comment la France accueille ses vainqueurs?
Quand l'Anglais, en tous lieux promenant les alarmes,
Invitait Orléans à lui rendre les armes,
Ignorant que Dieu même allait les secourir,
Femmes, enfants, vieillards s'embrassaient pour mourir.
Tous s'écriaient: « Talbot dans nos murs va descendre,
« Transformons son triomphe en un monceau de cendre;
« Et que de toutes parts, s'il osait approcher,

« Ses pas avec terreur heurtent notre bûcher ;
« Et ne lui laissons pas, dans la cité brûlante ;
« Une pierre où graver sa victoire insolente.
« Il nous a commandé d'embrasser ses genoux ?...
« Qu'Orléans disparu lui réponde pour nous ! »
Voilà quels beaux élans de sainte idolâtrie
Fondaient sur un tombeau l'honneur de la patrie.
Tu te flattes en vain d'un coupable succès ;
L'air de la servitude est mortel aux Français !
Va, j'ai pu les juger lorsque, sous l'oriflamme,
Dieu me versait l'ardeur que leur versait mon âme.
D'un semblable transport tous marchaient animés ;
Du fer que je portais tous semblaient être armés.
Blois, Trèves, Saint-Denis, les remparts de Joinvilles,
Te diront si leur bras sait délivrer nos villes.
Oui, malgré tout l'honneur qu'on me veut accorder,
Je paraissais les suivre et non pas les guider ;
Et, devançant mes vœux, mon espoir, mes oracles,
Leur valeur bien souvent me tint lieu de miracles !

BOURGOGNE.

Mais, depuis que ton bras ne s'arme plus pour eux,
Quels combats ont livrés ces guerriers valeureux ?
Leur roi, ce Charles Sept qui te doit sa puissance,
Quels lauriers sont garants de sa reconnaissance ?
A quel danger pour toi l'avons-nous vu s'offrir ?
Tu lui rendis le sceptre, il te laisse périr.
D'un criminel amour, à sa gloire contraire,
Tes chaînes, ton bûcher ne peuvent le distraire.

Ta patrie elle-même, oubliant ton trépas...

JEANNE D'ARC.

Prince, je la délivre et ne la juge pas.
Imite-moi.

BOURGOGNE.

Ma haine est-elle illégitime?

JEANNE D'ARC.

Imite-moi toujours, regagne son estime.
Tu parles de vengeance, et ne peux oublier...
Venge-toi, j'y consens, mais en vrai chevalier,
En chevalier chrétien!... Oppose avec courage
Les bienfaits aux affronts, la victoire à l'outrage;
De ceux qui t'ont bravé déclare-toi l'appui;
Venge-toi de ton prince en expirant pour lui!

BOURGOGNE.

Mon père a succombé victime du barbare,
Et son ombre en courroux pour jamais nous sépare.
Tu veux me ramener vers ce maître odieux?
Tu ne fus pas témoin du pacte insidieux
Qui surprit le guerrier qu'on n'osait pas combattre!
Sous les coups des bourreaux je l'ai vu se débattre,
Sillonner la poussière, et, le fer dans le sein,
M'implorer en mourant contre un prince assassin.
J'étais bien jeune alors, mais, penché sur mon père,
Je trempai dans son sang mon écharpe guerrière,
Et de mes longs regrets ce triste monument
D'une haine éternelle a reçu le serment.
Vois, il est sur mon cœur.

(Il découvre sa poitrine et montre une écharpe sanglante.)

JEANNE D'ARC.

Ah! cet objet terrible
Rend présent à mes yeux l'événement horrible!...
Mais ce crime odieux qui me glace d'effroi
Fut celui des partis et non pas de ton roi.
Charles ne commit point cet attentat funeste.

BOURGOGNE.

Son regard l'ordonna; du Châtel fit le reste.

JEANNE D'ARC.

Du Châtel fut puni... Tu pleures un héros...
Sais-tu de Jean sans Peur quels sont les vrais bourreaux?

BOURGOGNE.

Charles Sept.

JEANNE D'ARC.

Les Anglais, qui, tyrans de nos villes,
Nous mènent aux forfaits par les guerres civiles.
Tout le sang répandu dans ces temps désastreux,
Ce sang infortuné doit retomber sur eux.
A leur or corrupteur nous devons nos misères;
C'est sur eux que les fils doivent venger leurs pères,
Sur eux que les sujets doivent venger leur roi.
Ravis-leur des lauriers qu'ils ne doivent qu'à toi,
Et, dirigeant contre eux ta marche triomphale,
Change en drapeau sanglant cette écharpe fatale.

BOURGOGNE.

J'ai juré de m'unir à leurs ressentiments.

JEANNE D'ARC.

Tu trahis ton pays et parles de serments!!!

Ah! si les citoyens ont des partis contraires,
Que du moins dans les camps tous les guerriers soient frères;
Et, quand des factions la lutte est sans repos,
Que la gloire française ait les mêmes drapeaux.
De nos divisions tous nos maux sont l'ouvrage,
La révolte toujours finit par l'esclavage!

BOURGOGNE.

Ah! quel est ton dessein?

JEANNE D'ARC.

De te rendre un ami,
De t'offrir des lauriers teints d'un sang ennemi.
La Tamise, en son cours entraînant les couronnes,
A roulé trop longtemps sur les débris des trônes;
Renvoyons sur ses bords nos haines, nos malheurs;
Entends la triste voix de la patrie en pleurs;
Que de vous réunir le bonheur m'appartienne,
Ses bras te sont ouverts et sa gloire est la tienne!
Ses enfants avec toi n'ont qu'un même laurier;
Son prince est comme toi fils de France et guerrier:
Il parle par ma bouche, il pardonne, il t'appelle,
Il présente à ta main une main fraternelle!...

BOURGOGNE.

Non, tes accents trompeurs ne me séduiront pas,
Et je vais en fuyant...

JEANNE D'ARC.

Je m'attache à tes pas.
Prince, ne trompe point ma dernière espérance,
Que le jour de ma mort soit utile à la France;

Et, lorsque mon pays perd mon faible soutien,
Que je gagne à sa cause un cœur tel que le tien.
Par tes nobles aïeux, par ton juge suprême,
Par ton pays, ton prince, et par ton père même,
Oui! par lui qui te crie au fond de son tombeau :
« De la haine, mon fils, éteignons le flambeau;
«Pardonnons, pardonnons!... plus de sang, de vengeance!
« Le Dieu qui m'a reçu commande l'indulgence.
« N'en défends plus ton cœur lorsque le mien se rend;
« Ne venge point ma mort par un crime plus grand!»

BOURGOGNE.

Mes affronts... les serments que mon cœur me rappelle...

JEANNE D'ARC.

Ah! je lis dans ce cœur qu'il redevient fidèle.

BOURGOGNE.

Je pourrais!!!

JEANNE D'ARC.

Dieu t'invite à d'immortels succès.
Du trépas de Guesclin console les Français.
De ton injuste haine abjure la démence;
Ma tâche est terminée et la tienne commence.
Quel honneur pour un cœur de la victoire épris,
D'achever des travaux par les cieux entrepris!
Tu les achèveras...

BOURGOGNE.

Moi...

JEANNE D'ARC.

Reçois ce présage,

Vois tous les vrais Français voler sur ton passage,
Vois, du haut de ce rang que je t'ai réservé,
S'incliner devant toi tout un peuple sauvé.
Je ne suis, tu le sais, qu'une faible bergère,
A l'art des vains discours ma bouche est étrangère;
Mais celui dont la main dispose de nos cœurs,
Dieu lui-même préside à mes accents vainqueurs;
A ton insu lui-même il me livre ton âme,
Il donne à mes transports des paroles de flamme,
Et, prête à retourner dans son sein glorieux,
Je te parle déjà de la hauteur des cieux!!!

BOURGOGNE.

Toi, mourir!... Non, ce bras te doit son assistance;
Il faudra que Bedfort révoque la sentence.
Dieu combat pour la France et je n'en puis douter.
Je cours...

JEANNE D'ARC, l'arrêtant.

Es-tu Français?

BOURGOGNE.

Cesse de m'arrêter...
Ta vie...

JEANNE D'ARC.

Es-tu Français?

BOURGOGNE.

Ta victoire est entière.
Je ne me souviens plus du meurtre de mon père.
Tu viens de disposer de mon bras, de ma foi;
Je crois qu'en ce moment je mourrais pour mon roi!

Et je cours dans ses rangs, quand la France m'appelle,
En défendant tes jours m'acquitter envers elle!

SCÈNE IV.

JEANNE D'ARC, GARDES.

JEANNE D'ARC.

Je triomphe, et le ciel à mon saint dévouement
Réservait tout l'honneur de ce grand changement:
Je ramène un héros à la France, à la gloire.
Que sont tous mes combats près de cette victoire?...
Mais Hermangard paraît, qu'a-t-il à m'annoncer?

SCÈNE V.

Le portail de l'église s'ouvre, et laisse voir des cierges allumés et la longue file des inquisiteurs.

HERMANGARD, JEANNE D'ARC, JUGES, GARDES.

HERMANGARD.

Sur le sort de l'impie on vient de prononcer.

JEANNE D'ARC.

Quel est-il?

HERMANGARD.

Nous allons te lire la sentence.

JEANNE D'ARC.

Celui qui m'inspirait soutiendra ma constance.

HERMANGARD.

Te repens-tu?

JEANNE D'ARC.

Non.

HERMANGARD.

Non!

JEANNE D'ARC.

Que Dieu juge entre nous!
Lisez...

HERMANGARD.

L'arrêt sacré doit s'entendre à genoux.

JEANNE D'ARC.

Jeanne d'Arc à vos pieds!... dans ce moment suprême!...
Mais devant ses bourreaux Dieu se courba lui-même.

Elle s'agenouille. On entend une musique funèbre dans le fond de l'église.

HERMANGARD.

Il lit.

« Au nom du tribunal, seul juge désormais,
« Seule voix que le ciel ne démente jamais,
« Jeanne d'Arc, à mes pieds, ici, dans la poussière,
« En pacte avec l'enfer, idolâtre et sorcière,
« Vient d'être condamnée à périr par le feu.
« L'ange inscrira l'arrêt sur le livre de Dieu. »
Te repens-tu?

JEANNE D'ARC.

Non.

HERMANGARD.

Non!

Il continue la lecture.

« Du lieu de son passage

« Que tout chrétien s'éloigne en voilant son visage.
« Seule, et désespérée en face des tourments,
« Que nul prêtre n'assiste à ses derniers moments. »

Il étend un crucifix sur la tête de l'excommuniée.

Le crucifix penché parle pour te maudire.
L'esprit saint, par ma voix, parle pour te prédire
Le trépas sanglant de tes rois.
L'Église de Satan te déclare sujette.
Ton âme est désormais un fruit que Dieu rejette
De l'arbre immense de la croix!!!
Oui, pour toi, dans ce temps l'éternité commence.
Anathème, anathème à l'œuvre de démence
Qui t'a conduite dans nos fers.
Aux quatre vents du ciel tes cendres dispersées
Iront, en retombant sans être ramassées,
Grossir la cendre des enfers!...
Viens, suis-nous pour mourir.

JEANNE D'ARC, se levant.

A mon sort résignée,
Mais de tant de fureurs justement indignée,
Quand des arrêts du ciel on me menace en vain,
Je te cite à mon tour au tribunal divin.
Tremble! Il est des malheurs que je dois te prédire.
Regarde bien ce front que tu viens de maudire :
Bientôt avec terreur tu le reconnaîtras
Dans le lieu redoutable où tu comparaîtras.

HERMANGARD.

Moi!

JEANNE D'ARC.

Toi-même, toi-même!... Oui, la mort te réclame;
Ta victime, à son tour, viendra juger ton âme!

HERMANGARD.

Le peuple te demande et les bourreaux sont prêts.
Entends-tu ces clameurs?

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, LE DUC DE BOURGOGNE, LE DUC DE BEDFORT, LIONEL, PEUPLE.

BOURGOGNE.

Suspendez ces apprêts.
(A Bedfort.)
Prince, le tribunal...

BEDFORT.

A porté la sentence;
Il a de vos raisons mieux senti l'importance;
Vos vœux sont exaucés, Jeanne d'Arc va périr.

BOURGOGNE.

Contre ses assassins je viens la secourir.

HERMANGARD.

Vous qui pressiez sa mort, qui nous armiez contre elle?...

BOURGOGNE.

J'avais des meurtriers embrassé la querelle,
J'étais aveugle alors et voulais son trépas;
Mais, prince, mais mon cœur ne la connaissait pas!
Je ne m'étonne plus que sa voix enflammée

Pressât ou suspendît la course d'une armée.
Elle a changé mon âme, et je viens en ces lieux
Prouver son innocence avec la voix des cieux!

BEDFORT.

Quoi! de votre parti trahissant l'espérance...

BOURGOGNE.

Je n'ai plus de parti que celui de la France.
De nos lâches traités moi-même j'ai frémi;
Un seul de ses regards m'a fait votre ennemi,
Et m'a montré qu'ici, de victoire en victoire,
Chacun de mes lauriers diminuait ma gloire;
Qu'à de pareils succès le déshonneur se joint;
Qu'il n'est point de triomphe où le pays n'est point,
Et, vaincu par cette âme et si pure et si belle,
J'ai brisé sous les lis mon étendard rebelle!

BEDFORT.

Prince!!!

JEANNE D'ARC.

Je puis mourir... Gardes, guidez mes pas,
Tous mes vœux sont remplis...

BOURGOGNE.

Non, vous ne mourrez pas!
Ce n'est point vainement que pour la France en larmes
Le fils de Jean-sans-Peur aura repris les armes;
Vous guiderez encor nos drapeaux triomphants:
Je réponds de vos jours puisque je les défends!...

LIONEL.

Il est trop tard; les lois réclament la victime.

BOURGOGNE.

Il n'est jamais trop tard pour empêcher un crime!

BEDFORT.

Au nom du tribunal, rassemblé dans ce lieu,
Son arrêt...

BOURGOGNE.

J'en appelle au jugement de Dieu.

JEANNE D'ARC.

Quoi! prince...

BOURGOGNE.

Si les lois profanent leur puissance,
Le courage établit les droits de l'innocence.
Oui, lorsque les clairons ont donné le signal,
Dieu même devient juge et monte au tribunal.
Qu'il y monte aujourd'hui, pour la plus sainte cause:
Dans l'affaire de Dieu l'homme est si peu de chose!
Oui, quel que soit le bras choisi pour l'innocent,
La force du Seigneur le rend toujours puissant.
Moi, couvert de remords, moi, rebelle et transfuge,
Dans l'honneur du péril je cherche le refuge!
Je marche dans l'arène, et ce laurier m'est dû
Pour remonter au rang dont je suis descendu;
Pour que la gloire encore à mes yeux ait des charmes;
Pour qu'il me soit permis de racheter mes armes;
Pour laver dans le sang ce que la trahison
Imprime de souillure au plus noble blason!
Oui, c'est Dieu qui fera, soutenant ma vaillance,
Luire la vérité sous l'éclair de ma lance.

Alors qu'aux justes droits tout homme fait défaut,
En abaissant nos cœurs, montons jusqu'au Très-Haut;
Il connaît la victime, il guide la victoire;
Il sait que j'ai besoin de palme expiatoire;
Que ma défaite irait réjouir les enfers;
Que la martyre attend, les bras chargés de fers!!!

(Au duc de Bedfort.)

Vous, prince, suspendez l'arrêt de son supplice;
Au lieu de l'échafaud qu'on prépare la lice,
Et vous verrez ma main forcer au repentir
Tout Anglais dont la voix m'oserait démentir!

BEDFORT.

C'est trop longtemps souffrir ce superbe langage!
Du combat devant nous tu peux jeter le gage.

HERMANGARD.

Jeanne d'Arc doit finir ses jours dans les tourments.

LIONEL.

Un arrêt la condamne, il est juste...

BOURGOGNE.

Tu mens.

(Se tournant vers Bedfort.)

Oui, tu mens; et tous ceux qui, partageant ta haine,
Oseront soutenir la sentence inhumaine,
Je les tiens pour félons, pour chevaliers sans foi!...

BEDFORT.

Eh bien! qui choisis-tu pour te combattre?

BOURGOGNE.

Toi.

BEDFORT.

Je te rends mon estime, et sur tes pas...

JEANNE D'ARC.

Arrête!
La mort ne doit, ici, menacer que ma tête.
Non, mon frère, à présent n'exposez pas pour moi
Ces jours, si glorieux, qui sont à votre roi.
Quand l'ordre du Seigneur d'ici-bas me retire,
Laissez à mon trépas la palme du martyre;
Ne sauvez point mes jours, prince, mais vengez-les.
Du haut de mon bûcher voyant fuir les Anglais,
Fière du bras puissant que je rends à la France,
Ma voix retrouvera l'hymne de délivrance;
Je m'écrierai : — Victoire! — et mes derniers accents
Iront frapper au cœur mes bourreaux pâlissants.
Anglais, n'acceptez pas le défi qu'on propose;
La victime elle-même à ce combat s'oppose.

BEDFORT.

Vous ne le pouvez plus, tout son sang va couler.

BOURGOGNE.

Je t'attends.

BEDFORT.

Il croirait nous avoir fait trembler.

HERMANGARD.

Mais, prince, un tel combat...

BEDFORT.

Qu'on ouvre la barrière.

BOURGOGNE.

Marchons.

BEDFORT, à Hermangard.

Dans sa prison conduisez la guerrière;
Ses fers seront brisés si Bourgogne est vainqueur.

JEANNE D'ARC.

Dieu! contre ses périls affermissez mon cœur!!!

V.

LE BUCHER.

La grande place de Rouen. Un bûcher, appuyé sur des faisceaux d'armes, est élevé au milieu. On aperçoit, entre deux édifices, la vieille tour où est renfermée Jeanne d'Arc, et sur la gauche un banc de pierre.

SCÈNE I.

FRANÇOIS DE PAULE, MARGUERITE, LOUISE.

FRANÇOIS DE PAULE.

Avec quels yeux méchants la foule vous regarde!
N'ayez pas peur; venez, je vous prends sous ma garde.

MARGUERITE.

Vous seul de notre sort vous plaignez les rigueurs;
Dieu, dans votre sourire, est visible à nos cœurs.
Ce peuple, en blasphémant, nous chasse, nous exile;
Dans l'église prochaine implorons un asile.
Daignez guider nos pas, vous qu'inspire le ciel;

Vous ne ressemblez point à ce peuple cruel;
Vous pleurez avec nous; vous prenez la défense
De cette pauvre sœur, ange de notre enfance!
Et, du faible opprimé le guide et le soutien,
Vous passez sur la terre en y faisant le bien.
Votre pitié protége et jamais ne se lasse.

(Apercevant le bûcher.)

O ciel!

FRANÇOIS DE PAULE.

Mon enfant!

MARGUERITE.

Là, voyez sur cette place,
Voyez...

LOUISE.

Notre malheur nous est trop annoncé!
Ce bûcher!... Plus d'espoir!...

FRANÇOIS DE PAULE.

Il sera renversé;
Le ciel doit, mes enfants, ce bienfait à la terre;
Interpréter sa voix, c'est tout mon ministère!
Le malheur, la vertu trouvent un défenseur.
Bourgogne en ce moment combat pour votre sœur,
Prouve son innocence et l'arrache au supplice.
Votre père a suivi le peuple vers la lice.
Dieu préside à l'arrêt qui va se prononcer...

LOUISE.

Douter d'un tel combat, ce serait l'offenser!

MARGUERITE.

Offrons pour elle à Dieu nos suppliantes larmes;

La prière est souvent plus forte que les armes;
Prions pour qu'elle soit rendue à notre amour.

(Se tournant vers la tour.)

Que ne peux-tu, ma sœur, du fond de cette tour
Entendre en ce moment notre voix fraternelle!

(Levant les mains au ciel et tombant à genoux.)

Et toi que des méchants ont condamné comme elle,
Toi qui tendis les bras à d'indignes liens,
Mon Dieu! prends sur nos jours pour ajouter aux siens!
Elle a tout fait pour nous, et sa voix la première
A nos cœurs innocents enseigna la prière.
Adorant ton saint nom, nous expliquant ta loi,
Nous lui devons l'amour que nous avons pour toi.
Fais pour elle en ces lieux éclater ta puissance.
Le jugement de Dieu doit sauver l'innocence;
Ne l'abandonne pas dans ce terrible instant;
Tout le hameau la pleure et sa mère l'attend!

FRANÇOIS DE PAULE.

Dieu vous entend, ma fille.

MARGUERITE.

Oui, je prie et j'espère;
Mais nos vœux sont remplis, je vois venir mon père;
Il va guider nos pas vers notre défenseur.

SCÈNE II.

LE PÈRE DE JEANNE D'ARC, FRANÇOIS DE PAULE, MARGUERITE, LOUISE.

LE PÈRE DE JEANNE D'ARC.

Mes enfants!

FRANÇOIS DE PAULE.

Ciel!

LOUISE.

Grand Dieu!

LE PÈRE DE JEANNE D'ARC.

Mes enfants!

MARGUERITE.

Ah! ma sœur!

FRANÇOIS DE PAULE.

Quoi! ce fatal combat...?

MARGUERITE.

Il chancelle, il succombe.

LE PÈRE DE JEANNE D'ARC.

Au pied de ce bûcher je viens chercher ma tombe.

LOUISE.

Ah! ma sœur!

LE PÈRE DE JEANNE D'ARC.

Oui, pleurez, pleurez sur notre sort;
Le jugement de Dieu nous condamne à la mort!

FRANÇOIS DE PAULE.

Le Très-Haut consulté permettrait ce supplice!!!

LE PÈRE DE JEANNE D'ARC.

J'ai vu les combattants s'attaquer dans la lice;
Oui, j'ai vu... tout mon sang soudain s'est arrêté;
Dans mon cœur expirant tous leurs coups ont porté.
J'ai comprimé ce cœur; j'ai dompté la nature;
J'ai du cruel spectacle épuisé la torture;
J'ai senti, contre moi cherchant à m'affermir,
Sous le tranchant du fer mes entrailles gémir.
O malheur! ô vengeance encore inassouvie!
Chaque fois que l'Anglais, en m'arrachant la vie,
Frappait d'un coup plus sûr l'airain retentissant,
J'entendais applaudir ce peuple ivre de sang!
Oui, ce peuple!... il joignait ses cris au bruit des armes;
Sa joie impitoyable insultait à mes larmes.
Il m'entourait avec des accents de fureur;
Il venait sur mon front épier ma terreur.
Les vieillards se disaient: — Qu'il soit maudit lui-même,
Le chevalier félon qui défend l'anathème! —
Et les femmes aussi, cherchant à m'approcher,
Leur enfant dans les bras, me criaient: — Au bûcher!! —

FRANÇOIS DE PAULE.

Et Bourgogne est vaincu?

LE PÈRE DE JEANNE D'ARC.

Sa défaite funeste
Change en assassinat le jugement céleste.
Le glaive s'est plongé dans son flanc généreux:

Et j'ai pu sans mourir voir ce combat affreux!
Ce combat, ce drapeau que le vainqueur déploie,
Ce fer, ce sang, ce peuple et son horrible joie!...

MARGUERITE.

Mon père, ah! par pitié...

LE PÈRE DE JEANNE D'ARC.

Dieu, qui voyez mes pleurs,
Lorsque sur vos enfants vous versez les douleurs,
Vous daignez mesurer leurs maux à leur faiblesse;
Mais le fardeau des miens accable ma vieillesse.
Quels forfaits de mes jours devaient être expiés?
Ah! ma mort...

(Il tombe anéanti sur la pierre.)

MARGUERITE.

Vous, mourir! regardez à vos pieds,
Vous y retrouverez encore une famille.

LE PÈRE DE JEANNE D'ARC.

Ma fille!

LOUISE.

Un nom si doux est le nôtre....

LE PÈRE DE JEANNE D'ARC.

Ma fille!
A ta perte, aujourd'hui, je ne survivrai pas!
Voici, voici la pierre où m'attend le trépas.

FRANÇOIS DE PAULE.

Vous déchirez le cœur de ces infortunées,
Vous offensez le Dieu qui vous les a données.

LE PÈRE DE JEANNE D'ARC.

Dans la lice sanglante où j'étais à genoux,
A-t-il vu ma douleur et combattu pour nous?

FRANÇOIS DE PAULE.

Vieillard!

LE PÈRE DE JEANNE D'ARC.

Il m'a donné le droit de le maudire,
Et je sens dans mon âme...

FRANÇOIS DE PAULE.

O ciel! qu'osez-vous dire?
N'attirons pas sur nous de plus grands châtiments;
Adorons ses décrets jusque dans nos tourments.
Ah! lorsque votre fille innocente, inspirée,
A ce trépas divin par son cœur préparée,
Viendra vous adresser les suprêmes adieux,
N'aurez-vous pour sa mort qu'un blasphème odieux?
Son père osera-t-il renier devant elle
Dieu, ce Dieu qui reçoit son offrande immortelle;
Et peut-être, brisant la palme entre ses mains,
Du séjour des martyrs lui fermer les chemins?
Partagez bien plutôt ses saintes espérances :
Homme et chrétien, portez la croix de vos souffrances!

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, HERMANGARD, PEUPLE, SOLDATS.

MARGUERITE.

Les voilà!...

LE PEUPLE, de loin.

Qu'elle meure!

LOUISE.

Ils viennent la chercher.
Ils viennent devant nous la conduire au bûcher!

LE PÈRE DE JEANNE D'ARC.

Impossible!... Oh! non, non!...

FRANÇOIS DE PAULE.

Quittez ce lieu funeste.

LE PEUPLE.

Ce combat nous apprend la volonté céleste.
Livrons la criminelle à l'horreur des tourments;
N'irritons pas le ciel par ces retardements.

HERMANGARD.

La coupable à l'instant va vous être livrée.

FRANÇOIS DE PAULE.

Voyez, peuple, voyez sa famille éplorée,
Son vieux père, ses sœurs devant vous expirants.

LE PEUPLE.

Jeanne d'Arc est maudite et n'a plus de parents.

FRANÇOIS DE PAULE.

Peuple, on vous a trompé par cet arrêt barbare.

LE PEUPLE.

Du reste des humains son crime la sépare.

HERMANGARD, *aux soldats.*

Qu'on me suive.

LE PÈRE DE JEANNE D'ARC.

Arrêtez! daignez...

HERMANGARD.

Le peuple attend,
L'arrêt doit s'accomplir.

MARGUERITE.

Un seul, un seul instant!
C'est un même trépas que nos pleurs vous demandent.

HERMANGARD.

Je ne puis qu'obéir lorsque les lois commandent.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, EXCEPTÉ HERMANGARD ET LES SOLDATS.

LE PÈRE DE JEANNE D'ARC.

Il s'éloigne... il nous fuit... Juge dénaturé!
Ce ciel ne sera pas vainement imploré.
Il s'apprête à punir cet homme inexorable
Qui repousse les pleurs d'un père misérable.
Oui, je lève vers Dieu mes suppliantes mains....

FRANÇOIS DE PAULE.

On s'avance, le peuple inonde ces chemins.
Arrachez ces enfants à leur douleur mortelle ;
Éloignez-vous....

LE PÈRE DE JEANNE D'ARC.

Jamais !

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS; JEANNE D'ARC, conduite par deux soldats.

MARGUERITE.

Ah ! mon père ! c'est elle !
Voyez, voyez...

FRANÇOIS DE PAULE.

Moment terrible et solennel !

JEANNE D'ARC.

Peuple, je vais mourir, et mon cœur... Ciel ! ô ciel !!!

(Les sœurs de Jeanne d'Arc tombent à ses pieds en pleurant.)

MARGUERITE.

Ma sœur !

LE PÈRE DE JEANNE D'ARC.

Nous venons tous expirer à ta vue.

JEANNE D'ARC.

Quel mélange de pleurs et de joie imprévue !

LOUISE.

Ma sœur !

JEANNE D'ARC.

Je vous revois...

MARGUERITE.

Dans quel moment d'horreur!

(Pendant la fin de la scène, le père de Jeanne d'Arc reste, presque évanoui, dans les bras de François de Paule.)

JEANNE D'ARC.

Oui... Mais je vous revois... Oh! venez sur mon cœur!...
C'est vous!... Près de périr, sans espoir, sans défense,
Je crois renaître encore aux jours de mon enfance.
Vous faites apparaître à mes yeux attendris
Et le hameau natal et nos vallons chéris :
Heureuse et m'enivrant d'une vue aussi chère,
Je ne crois pas mourir sur la terre étrangère!
Dieu l'ordonnait ainsi, renfermons nos douleurs;
On nous voit...

MARGUERITE.

Sur ton sein laisse couler nos pleurs;
Qu'ils baignent cette main, la gloire de nos armes.

JEANNE D'ARC.

J'ai sauvé mon pays; point de deuil, point de larmes!
Dieu de mes jours mortels vient briser les liens,
Mes sœurs, et de vos bras je passe dans les siens,
Emportant vers le ciel, à qui je rends hommage,
De vos traits adorés une récente image.
Ne pleurez point ma mort... j'ai su la conquérir;
J'ai su vaincre où Dunois ne savait que mourir;
Et tant que les Français chériront la victoire,
Mon nom libérateur vivra dans leur mémoire!
Il leur apparaîtra de respects entouré,

Ainsi que mon martyre il leur sera sacré ;
Et l'on verra ce nom inscrit sur leurs murailles
Parmi ceux qu'on invoque en marchant aux batailles.
Je vais au Roi des rois demander leur bonheur ;
D'intercéder pour eux j'ai mérité l'honneur,
Et je n'oublierai pas dans une autre patrie
Celle pour qui je meurs et que j'ai tant chérie !

LOUISE.

Tes malheureuses sœurs partageront ton sort.

JEANNE D'ARC.

Et qui consolerait ce vieillard de ma mort ?
Revoyez avec lui nos paisibles chaumières ;
Prononcez quelquefois mon nom dans vos prières ;
En mémoire de moi prenez des habits noirs ;
Et, comme on en attache aux portes des manoirs,
Attachez sur le seuil aimé que j'abandonne
Le blason glorieux que Charles Sept me donne...
Au secours de mon roi quand Dieu me conduisait,
Je sais qu'avec douleur ma mère m'accusait
De l'avoir délaissée en son humble demeure,
M'a-t-elle pardonné ?

MARGUERITE.

Ta mère prie et pleure.

JEANNE D'ARC.

Portez-lui mes adieux... Dites-lui que je meurs
Avec le seul regret de lui coûter des pleurs !
Ce fut bien orgueilleux pour une pauvre fille

De placer son pays plus haut que sa famille,
Au-delà de ses champs d'avoir un horizon,
De sauver sa patrie en perdant sa maison!...
J'en demande pardon à mes parents en larmes.
Au foyer paternel vous suspendrez mes armes.
(A son père.)
Mon père, portez-les dans vos bras affaiblis;
Mon père, à votre nom joignez le nom DU LIS.
(A ses deux sœurs.)
Emportez cette croix pour ma mère... pour elle!...
Les feux vont consumer ma dépouille mortelle;
De mes restes proscrits rien ne doit demeurer;
Je n'aurai point de tombe où vous puissiez pleurer,
Et dans cette humble croix je laisse à notre mère
Tout ce qui restera de moi sur cette terre.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, HERMANGARD.

HERMANGARD.

Soldats, conduisez-les tous trois hors de ce lieu.

LE PÈRE DE JEANNE D'ARC.

Non, jamais!... je me meurs.

JEANNE D'ARC.

Adieu, mon père, adieu!

(Les gardes séparent Jeanne d'Arc de sa famille.)

Il succombe, et ses sens... Prenez soin de sa vie.

LOUISE.

J'expire entre tes bras.

JEANNE D'ARC, à ses sœurs.

Mon cœur vous le confie.

LOUISE.

Ah! ma sœur!

MARGUERITE.

On m'entraîne, on m'éloigne de toi!

JEANNE D'ARC.

C'est le dernier adieu.

MARGUERITE, entraînée par les soldats.

La mort... la mort!...

JEANNE D'ARC.

Pour moi.

SCÈNE VII.

HERMANGARD, JEANNE D'ARC, FRANÇOIS DE PAULE, LE PEUPLE, GARDES.

JEANNE D'ARC.

Allons, plus de lien qui m'attache à la terre.
Saint prêtre! bien souvent votre voix salutaire
A béni ma jeunesse au nom du Dieu sauveur.
De mon cœur affaibli ranimez la ferveur;
De la vie au tombeau le terrible passage...
L'éternel avenir que la foi nous présage,
Au chrétien le plus pur inspire un saint effroi...

(Elle tombe à genoux.)

FRANÇOIS DE PAULE.

Pour qui seraient les cieux, s'ils n'étaient pas pour toi ?
La France subissait un joug illégitime,
Au Dieu qui fait les rois tu t'offris en victime,
Et tu fus acceptée : il t'appelle aujourd'hui ;
Il réclame l'offrande... elle est digne de lui !
Sa voix parle à ton cœur, son exemple t'attire ;
Ta palme s'est changée en palme du martyre,
Et ce moment rattache aux clous de Golgotha
La grande mission qu'une femme accepta !
Ajoutant à ta gloire une heure de souffrance,
Au prix de ton bûcher tu rachètes la France ;
Ton échafaud s'élève au niveau de l'autel.
Ange libérateur, remonte dans ton ciel !!!

(Il bénit Jeanne d'Arc.)

JEANNE D'ARC, se relevant.

Peuple, j'ai demandé que pour grâce dernière
Au pied de mon bûcher l'on plaçât ma bannière.

HERMANGARD.

Vos vœux sont exaucés, elle est devant vos yeux.

JEANNE D'ARC.

Oui, je la reconnais !... Drapeau mystérieux !
Toi qui m'accompagnais aux fêtes de la gloire,
Toi qui devant nos pas déployais la victoire
Et frissonnais d'orgueil lorsque, sauvant nos lis,
L'éclair de la bataille illuminait tes plis ;
Dans les rangs ennemis nous nous lancions ensemble,
Que le même bûcher tous les deux nous rassemble :

Viens de tes plis sacrés m'entourer aujourd'hui :
Dieu te mit dans mes mains, je te rapporte à lui !
Marchons!... Accomplissons toute ma destinée...

(Elle monte sur le bûcher tenant sa bannière à la main.)

FRANÇOIS DE PAULE, à l'inquisiteur.

Regarde-la mourir, toi qui l'as condamnée.
Des tourments du bûcher son courage vainqueur...

JEANNE D'ARC, agitant sa bannière.

Ils n'arracheront pas un soupir de mon cœur.
De ce monde mortel lorsque Dieu me retire,
L'âme de la guerrière anime la martyre ;
Au milieu des combats j'ai vaincu les héros,
Du haut de mon bûcher je vaincrai les bourreaux !

(Une symphonie funèbre se fait entendre.)

Mais quel ange guerrier du ciel vers moi s'élance ?
Celui qui dans nos champs vint m'armer de sa lance ;
Oui, je le vis jadis tel que je le revoi.
Esprit de la bataille, es-tu content de moi ?
Ai-je bien mérité du Dieu qui me réclame,
Et me reconnais-tu dans ma robe de flamme ?
Les élans de ce cœur à l'heure du trépas
Sont-ils ce qu'ils étaient au milieu des combats ?...
Viens... jusqu'à mon bûcher achève de descendre ;
Empêche ce drapeau d'être réduit en cendre ;
Trop noble pour périr, chargé de tant d'honneur,
Qu'il flotte dans les cieux parmi ceux du Seigneur.
France, encore un laurier!... cesse d'être sujette!...

Anglais, disparaissez, la France vous rejette,
Et, de vos corps sanglants dispersant les lambeaux,
Ainsi que ses cités vous ferme ses tombeaux!
Aux feux de mon bûcher j'ai retrempé sa gloire,
Et mon âme s'envole au bruit de sa victoire!!!

ÉPILOGUE.

La fumée autour d'elle épanchait ses torrents :
Prêtant à sa pudeur des voiles dévorants,
Le bûcher s'irritait, moins brûlant que son âme!
Ses cheveux embrasés la couronnaient de flamme,
Et les débris épars de sa bannière en feu
Dispersaient dans les vents l'image de son Dieu.
On entend petiller, sous l'ardente torture,
La corde de goudron dont on fit sa ceinture;
Sur le rouge brasier se détache dans l'air
Sa chemise soufrée, ainsi qu'un vif éclair;
Et la douleur triomphe, et la flamme agrandie
Voit ruisseler des pleurs qu'absorbe l'incendie;

Et son dernier soupir s'exhale en longs sanglots,
Sous le feu qui la mord dans la moelle des os.
Le bourreau, s'approchant de sa tombe allumée,
Écarte avec un pieu la flambante ramée,
Et montre au peuple, au loin de terreur prosterné,
La Vierge d'Orléans, squelette calciné!...
Puis tout fut consommé... D'en haut sembla descendre
Un vent miraculeux pour balayer la cendre...
Un nouveau nóm brilla dans le ciel des élus;
La démence de l'homme eut un crime de plus!

C'était l'heure où des nuits l'haleine pure et douce
Balance avec lenteur, dans sa conque de mousse,
L'œuf rose du bouvreuil, que peut-être demain
L'oiseleur surprendra dans son nid de jasmin;
Et l'oiseau, désirant et redoutant l'aurore,
Réchauffait sous ses flancs ses petits près d'éclore.

C'était l'heure où, veillant dans son humble maison,
Croyant encor sa fille au fond d'une prison,
Isabelle Romé, mère de l'héroïne,
Devant un crucifix se frappait la poitrine;
Sa prière sondait la profondeur des cieux.
Bientôt un lourd sommeil vint peser sur ses yeux,
Et, sentant dans son sein la douleur comme un glaive,
Elle vit un bûcher s'allumer dans son rêve;

Et mourante elle dit :
— Je la perds, ô mon Dieu!
Sans recueillir son souffle en son dernier adieu!
Est-ce pour cette mort qu'on me l'avait donnée?
Lorsque de mon enfant je fus abandonnée,
Je ne pouvais guérir d'une telle douleur,
Et je ne savais pas, pourtant, tout mon malheur!...
Tu m'as quittée, enfant, et tu meurs avant l'âge,
Sans avoir une croix sous les ifs du village,
Sans que je puisse dire, au seuil de ma maison :
— Ma pauvre fille est là qui dort sous le gazon! —
Dans un cercueil commun nous ne pourrons descendre :
Nulle terre, ici-bas, ne gardera ta cendre;
Ce n'est que dans le ciel, où tu montes sans moi,
Qu'on pourra retrouver quelque chose de toi.
Mon enfant, mon enfant! —
Et ce rêve éphémère
Devait être bien long pour l'âme d'une mère!
Dieu tout-puissant, comment comprendre tes arrêts?
L'œil se ferme en voulant les regarder de près;
Et toujours s'accomplit quelque étonnant mystère
Lorsque ton doigt levé fait un signe à la terre.

C'était l'heure où, penché près d'Agnès, Charles Sept,
Comme un enfant qui dort, en ses bras la berçait.
Dans l'alcôve, aux lis d'or, la lampe d'argyrose
Prêtait aux voluptés sa flamme bleue et rose,

Et ses reflets changeants glissaient sur les tapis
Où des amants rêveurs les pas sont assoupis.

— Te souviens-tu du jour où nous suivions la trace,
Agnès, de ce cerf blanc à qui nous fîmes grâce?
Ta douce voix disait : — Beau sire, je le veux;
Votre bouche royale a baisé mes cheveux,
Et ne dira pas non, en ce moment... Il tremble,
Comme l'herbe d'amour ou la feuille du tremble.
Le gazon de ses pleurs est déjà parsemé.
N'attristons pas l'ombrage où vous fûtes aimé! —
Ainsi tu me priais et tu fus exaucée;
Car on lit dans mon âme en voyant ta pensée. —

La blonde Agnès répond :
— Dieu, mon gentil vainqueur,
Dans un jour de clémence a formé votre cœur.
La clémence est céleste et partout adorée,
La pitié chez les rois est encor plus sacrée!
Aussi nous vous aimons, et je veux, Monseigneur,
Bercer entre mes bras vos rêves de bonheur. —

C'était l'heure funeste à l'aile appesantie
Où la reine Isabeau, de remords investie,
Pâlissait, ressentait sur son lit délirant
Plus d'effroi qu'il n'en vient au chevet d'un mourant.
Son sein gémit, battu d'une longue tempête;

Un siècle de forfaits retombant sur sa tête
La courbe... Elle se lève et seule et sans appui,
— Devant tant de douleur ses courtisans ont fui ! —
Elle erre en ses palais, sans que rien la rassure,
Sans pouvoir de son sein arracher sa blessure.
Vagabonde, hurlant et se tordant les mains,
Le spectre du malheur est sur tous ses chemins.
Elle se dit :
— Mourons !... oui, mon supplice horrible
Ne peut dans le tombeau me suivre plus terrible ;
Et je n'entendrai plus la voix de mes remords
Quand je serai couchée où sont couchés les morts.
De mes jours abhorrés interrompons la course ;
Tarissons de mes maux les poisons à leur source ;
Cessons de remuer tout le sanglant limon
Que la vengeance a mis dans mes flancs de démon.
Fuyons l'amour, ce feu, renaissant météore,
Qui, sans me consumer, sans cesse me dévore ;
Désertons cette vie, où sur chaque sentier,
Excepté la vertu, j'osai tout essayer !
Mourons... Je dormirai... ce seul mot me décide !
Que m'importe que Dieu défende l'homicide ?
Je maudis ses arrêts, je brave sa rigueur :
Le désespoir lui seul est le dieu de mon cœur.
Tout finit avec nous : la tombe calme et noire
N'a point sur l'avenir de porte expiatoire,
Et son ombre nous garde, avec fidélité,
Le néant, ce seul roi de notre éternité !

Son empire est muet et sa paix est profonde ;
Tomber dans le néant n'est pas changer de monde ;
Et, fuyant dans la nuit la vie et son flambeau,
On s'attache au sommeil par les clous du tombeau !
De l'immortalité l'exécrable mensonge
N'est pour nos yeux d'enfants que le spectre d'un songe.
L'homme ici-bas, courbé sous une main de fer,
Pour compléter la terre avait rêvé l'enfer ;
Et moi-même, adoptant ces chimères funèbres,
J'osai m'offrir vivante à l'esprit de ténèbres ;
Je prétendis signer, dans ma crédulité,
L'écrit cabalistique à mes yeux présenté.
Loin de moi ces terreurs !... Mourons, l'heure m'appelle...
Adieu, terre !... —

Et sa main, cette main pâle et belle,
Ouvre l'anneau d'azur où, présent d'un amant,
Un poison subtil dort au fond d'un diamant ;
Et son œil le contemple et sa lèvre l'aspire ;
Et soudain des hauteurs où Dieu tient son empire
Un ange de la mort, formidable, descend ;
Sa voix au sein des airs lance l'appel puissant
Que le juge éternel lui dicte, quand une âme
Sort de ce monde, avant que son cri la réclame.

— Viens, ô mort ! à ses jours l'impie ose attenter ;
Dans la paix du sépulcre elle croit s'abriter.
Viens vers elle le front ceint des plus sombres voiles ;
Couvre d'obscurité ta ceinture d'étoiles !

A son oreille, ô mort, porte l'arrêt vengeur;
Tombe, ouvre-toi pour elle en toute ta largeur.
Et toi, profonde nuit, de tes terreurs sans nombre
Viens effrayer son œil, amoureux de ton ombre;
Dresse pour ses tourments tes bûchers enflammés;
Viens lui cueillir l'épi des champs qu'elle a semés.
Viens, ô nuit! —
Et déjà la reine torturée,
Des taches du poison partout défigurée,
S'agitait dans l'horreur de la destruction;
L'agonie achevait la réprobation,
L'orageuse agonie, heure lente et voilée,
Heure terrible, écho de la vie écoulée!
D'une atroce douleur les aiguillons brûlants
Longtemps de la mourante ont déchiré les flancs;
Sur le seuil solitaire elle expire couchée.
Son âme de son corps par la mort arrachée,
Cette âme qui rêvait l'anéantissement,
Flotte dans l'air fluide égarée un moment,
Se demande: — Que suis-je? — et, pleine d'épouvante,
Se répond par trois fois: — Malheur! je suis vivante!!
Oui, voilà mon cadavre... Il est là, dans ce lieu,
Ce corps, temple de chair dont j'ai perdu le Dieu!
Ce corps matériel qui livrait chaque membre
Aux pâles voluptés, la nuit, sous des flots d'ambre,
Et qui multipliait ses songes frémissants
Pour tuer la pensée au service des sens!...
Il est là... Moi je vis... ici je me retrouve,

Et je me reconnais à l'horreur que j'éprouve.
Oui, les clefs de la mort ouvrent l'éternité :
Échappons vers le temps à mon juge irrité!
Retardons sa sentence, et contre sa colère
Cherchons dans la matière un abri tutélaire;
Ranimons ce corps froid que l'amour adorait :
Cette prison, du moins, de Dieu me séparait!
Fuyons son jugement... —

Et cette ombre, âme en peine
Qui croyait au néant et qui vit dans la haine,
Assiége son cadavre en la poudre resté :
Elle voudrait y fuir son immortalité.
Elle voudrait pouvoir, la marâtre adultère,
Forcer son vol impur à rester sur la terre;
Elle voudrait rentrer dans sa chair... mais en vain;
L'ange vient la toucher de son glaive divin,
En lui disant :

— Suis-moi, car tu m'es asservie.
Au jugement suprême il faut porter ta vie.
Viens; car tu ne peux fuir sur un moins dur écueil
La sombre majesté des spectres du cercueil.
Viens; car il est trop tard, lorsqu'a brillé mon glaive,
Pour que l'éternité puisse changer son rêve!
Monte, monte toujours. —

Et, triste et solennel,
L'ange de mort précède aux pieds de l'Éternel

L'esprit incestueux de la femme cruelle;
Le sang qu'elle a versé semble alourdir son aile;
On la voit, dans son vol sombre et silencieux,
Noircir à chaque élan qui l'approche des cieux :
On dirait un nuage en forme de fantôme;
Et l'ange de la mort vers l'éclatant royaume
La précède toujours au sein d'un tourbillon,
Et, pour l'épouvanter, l'appelle par son nom.

Toutes les actions de la reine infidèle,
En emblèmes vivants se groupant autour d'elle,
Apparaissent, ainsi qu'un essaim de corbeaux
Dans les feuillages lourds d'un grand if des tombeaux;
Les unes, voltigeant, vont sur son diadème
Planer et se poser en fleurons d'anathème;
D'autres, se souvenant des jours inexpiés,
Scorpions venimeux, lui labourent les pieds;
Et d'autres, dont la nuit elle-même s'effraie,
A la place du cœur lui creusent une plaie.

Elle monte pourtant où son vol doit aller;
L'inexorable voix ne cesse d'appeler.

Vers le grand jugement que nul de nous n'évite,
De terreur en terreur et d'orbite en orbite,
Elle monte, elle monte, en sa difformité,
Pour régler avec Dieu son immortalité;
Pour apprendre de lui quel châtiment invente,

Sur son siége de fer, l'éternité vivante,
Lorsque viennent s'offrir, comme un astre terni,
Les ruines d'une âme au regard infini !

Mais déjà le remords, dans ces heures funestes,
Gronde plus orageux que les foudres célestes ;
Mais déjà son passé brûle son avenir,
Et son enfer se lève à chaque souvenir.
Elle voit tous les maux que son nom lui destine :
Satan les inventa, la reine les devine !
A l'arrêt qu'Isabeau contre elle vient porter,
La voix du Tout-Puissant ne peut rien ajouter.

Et tandis que cette ombre altière, sombre, horrible,
Accomplissait en pleurs l'ascension terrible,
Une autre ombre, candide en l'ineffable azur,
Comme un cygne échappé des ondes d'un lac pur,
Comme un encens fumant sur l'autel des louanges,
Comme un rêve d'enfant qui suit les pas des anges,
S'élevait, balançant une palme de feu ;
Ses vertus à plein vol l'emportaient vers son Dieu.
Ses pieds laissaient au loin deux ruisseaux de lumière ;
Elle ouvrait en passant sa lèvre à la prière,
Et sans voir Isabeau montait avec des chants ;
Car l'œil des bienheureux ne voit point les méchants !
Dieu ne l'a pas voulu, de peur que ce spectacle
Du bonheur éternel n'amoindrît le miracle.

Et cette ombre, si blanche et si belle, c'était
La Vierge d'Orléans qui vers son Dieu montait,
Grande entre tous les fronts marqués par la victoire!
Et l'autre vision en paraissait plus noire.

Et les anges disaient :
— Jeanne d'Arc, la voilà!
Des parfums que son sein en priant exhala,
Les fleurs du paradis ont empreint leur calice.
Reine par ses exploits, ange par son supplice,
Elle fuit, s'abritant sous nos six ailes d'or,
Son Calvaire d'un jour pour l'éternel Thabor!
Du plus beau séraphin qui sous nos palmiers vole,
Sa couronne de flamme égale l'auréole,
Et, parmi les vapeurs du mystique encensoir,
Sa gloire face à face avec nous peut s'asseoir.
Pour monter au Seigneur, ineffable mystère!
Elle a gardé l'élan qu'elle avait sur la terre;
Car à son chaste amour, car à sa pureté
Le ciel, même le ciel, n'aura rien ajouté;
Et cette ascension vers la toute-puissance
A commencé depuis le jour de sa naissance. —

Mais l'ange du trépas avait, se dévoilant,
Au pied du Saint des Saints, dans un dernier élan,
Jeté la reine impie :

— Ange, rouvre ton aile;
Conduis la pécheresse à la mort éternelle, —
Dit le juge.
Et soudain, plus sombre que la nuit,
Et moins sombre pourtant que l'âme qui le suit,
L'ange descend, tandis que Jeanne d'Arc s'élève;
Les lis du firmament se ferment sous son glaive,
Et, d'orbe en orbe, au loin, des soleils radieux
La trombe de son vol fait tournoyer les feux.
Il descend, et pourtant sa vitesse suprême
Peut à peine égaler celle que l'anathème
Imprime à la coupable, en la précipitant
Vers l'orageuse horreur du chaos qui l'attend.

Il descend, et déjà de ses lueurs fécondes
L'Être incréé, portant son vêtement de mondes,
N'éclaire plus l'essor du couple ténébreux.
L'ange n'aperçoit plus son ciel de bienheureux;
Et sa lance, jetant l'éclair de la colère,
Est la seule lueur dont sa route s'éclaire.
L'ombre voudrait s'enfuir, et l'ange du trépas
Fait entendre ces mots :
— Tremble, mais ne fuis pas!
Il faut descendre encor... la pente est invincible;
Le poids de tes forfaits rend la fuite impossible.
Il faut descendre encor par le même chemin;
Messaline t'attend pour te donner la main.
Au sein de tes palais, épouvantés eux-mêmes,

Bagnes de volupté, salis par tes emblèmes,
Tu prenais dans l'amour leçon de déshonneur;
Les verges du mépris fustigeaient ton bonheur.
Et lorsque ton époux, dans sa douleur immense,
Rouvrait sur toi son œil fermé par la démence,
Tombeau de tes amants, la Seine avec effroi
Entraînait sous ses flots la justice du roi.
Ton royaume devait sa honte à tes délires;
Car les crimes du trône écrasent les empires!
Isabeau couronnait l'étranger triomphant:
Judas vendit son Dieu, tu vendais ton enfant!
Et de la France en deuil arrachant la victoire,
Tu faisais de ta fange un sépulcre à la gloire!
Et tu portais au cœur tous les signes pervers
Qui font que les humains tombent dans les enfers. —

Il dit, et touche aux lieux où s'ouvre, dans les flammes,
La porte des douleurs au passage des âmes;
Gouffre tumultueux des méchants redouté,
Creusé par la colère en pleine éternité,
Où tombe en blasphémant tout ce qui veut descendre,
Dont la moitié d'un monde a remué la cendre,
Et qui, sous l'aiguillon de l'inflexible mort,
Voit la haine en hurlant embrasser le remord.

Du séjour formidable apercevant l'entrée,
La maudite, plus sombre et plus désespérée,
Trompe l'ange de mort qui la presse en volant.

Un effort gigantesque arrête son élan;
Sa tête se recule, et sous la nuit obscure
Un souffle de l'abîme enfle sa chevelure
Qui flotte en haut, pareille aux crins désordonnés
Des astres à prédire un malheur condamnés;
Tout son front se contracte, et sa lèvre d'hyène
Prend le pli que Satan imprima dans la sienne;
Ses deux bras en avant s'étendent, et ses doigts,
Tout crispés par l'horreur, se dressent à la fois,
Comme pour repousser l'atteinte dévorante
Des flammes que vomit la porte fulgurante.

— Grâce, esprit de la mort! je m'adresse à ton roi!
L'infini n'a-t-il pas d'autre place pour moi?
Et ne suffit-il pas à ton arrêt suprême
De l'horreur qu'à présent je m'inspire à moi-même?
Borne là mon supplice: il est assez cruel!
Faut-il donc deux enfers pour un seul criminel?
Sauve-moi du séjour où ton aile m'emporte;
Durant l'éternité que je reste à la porte.
Grâce! —
Mais sur son front pèse le jugement;
L'ange la précipite, et du gouffre fumant
Sort une voix qui dit :
— Sois à jamais flétrie!
De ceux qui n'en ont pas l'enfer est la patrie. —

Et cependant au sein du lumineux séjour
L'humble fille des champs, dans un rayon du jour,
Monte encor, s'entourant de ses plus chastes voiles;
Son front est si serein qu'il charme les étoiles!
Elle a fait sa moisson, et, sous l'horizon bleu,
Le sillon de sa vie a ses épis en Dieu.
Les chérubins, avec un belliqueux murmure,
Aux arsenaux divins attachent son armure;
Et, parmi les splendeurs de leur groupe enflammé
Se mêle saintement l'âme de Noëmé,
De Noëmé qui vit, par la grâce suprême,
Naître de son amour le bienfait du baptême.

La mère du Sauveur dit, parlant aux saints rois :
—Ajoutons son martyre aux fastes de la croix.—
Et l'archange Michel, qui rapide s'élance,
Abaisse devant elle un éclair de sa lance;
Car c'est lui qui jadis le premier est venu,
Portant un diadème à la terre inconnu,
Au pied de la colline où l'arc-en-ciel repose,
Préparer Jeanne d'Arc à son apothéose;
Marquer la jeune fille, humble dans sa beauté;
Enchaîner la victoire à sa virginité;
Et, traçant sous ses pas un sentier d'étincelles,
Aider l'ange terrestre à déployer ses ailes.

Gloire à toi, noble fille!... Oh! combien maintenant,
Sous les belles clartés de l'azur rayonnant,

Tu t'applaudis d'avoir, par tes vertus suivie,
A l'œuvre des grands cœurs sacrifié ta vie,
Et, pour monter plus vite au ciel reconnaissant,
Doublé d'un bras de chair le bras du Tout-Puissant!

Geneviève triomphe, et la blanche immortelle,
S'inclinant devant toi :
—Viens, ma sœur, te dit-elle;
Toi qui sus opposer, calme en ton dévouement,
Au choc de la bataille un front de diamant.
Dans ces champs de l'Éden, où je tiens la houlette,
De ton nom fraternel mon bonheur se complète.
Bien jeune, tes troupeaux te rapprochaient de moi;
Tu traversais la vie aux lueurs de la foi;
Et, pleurant ton pays, pleurant dans l'innocence,
A force de pitié tu conquis ta puissance.
Viens, ma sœur; des Français le trône est raffermi :
Nanterre rend hommage à l'humble Domremy.
Ta sublime vertu ne s'est point démentie :
Je ne fus qu'une SAINTE, et tu fus une HOSTIE!
De tourments rédempteurs Dieu voulut t'investir,
Pour couronner de gloire un bûcher de martyr!
Chaste fille des champs, ton laurier populaire
Pour ton pays sauvé marque une nouvelle ère.
On verra désormais, au cri de liberté,
Dans des sentiers plus beaux marcher l'humanité;
Car ce n'est pas en vain, quand les grands l'ont flétrie,
Que le peuple s'obstine à sauver la patrie!

Le Fils de Dieu naquit sous le chaume abrité :
Tes palmes, comme lui, parlent d'égalité!
Ange qui dois briller dans l'azur où nous sommes,
Tu n'as point de tombeau sur la terre des hommes;
Mais, dispersée aux vents par la main des bourreaux,
Ta cendre sur le sol fait germer les héros.
Ton bûcher, monument de triomphe et de blâme,
Entre Londre et Paris met un rempart de flamme.
Aux enfants de Clovis léguant ton souvenir,
Ton drapeau flotte au loin sur tout leur avenir;
Et, rachetant la France un moment asservie,
Ta mort est un miracle aussi grand que ta vie! —

FIN.







